
3 1761 06677324 3



BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

HERMANN ET DOROTHÉE

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
COLLECTION DES MEILLEURS AUTEURS ANCIENS ET MODERNES

GOETHE

HERMANN ET DOROTHÉE

POEME EN IX CHANTS

TRADUIT PAR BITAUBÉ

PARIS
LIBRAIRIE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
2, RUE DE VALOIS, PALAIS-ROYAL, 2

1881


LIBRARY
SEP
15
1980
OF TORONTO

PRÉFACE DU TRADUCTEUR

Le poëme dont je présente la traduction au public peut être considéré comme une épopée d'un genre nouveau; l'auteur, sans recourir au merveilleux, ni prendre ses personnages dans les classes brillantes de la société, les rend intéressants par les situations où il les place, et par la peinture de leurs caractères.

La durée de l'action, très courte, est d'une demi-journée. L'intérêt, excité dès l'entrée, va toujours en croissant. Le poëte parle peu en son propre nom; son poëme est souvent dramatique, ainsi que ceux d'Homère. Il offre même une singularité en ce qu'il l'est dès le début; l'exposition du sujet est mise en action, et se fait par les personnages, comme dans un drame. Il enchérit sur l'exemple mis en précepte par Horace: *In medias res, non secus ac notas, auditorem rapit.* En général, l'auteur a imité le poëte grec en ce qu'il ne prépare les événements qu'autant que le su-

jet l'exige; la surprise ajoute à l'intérêt de la situation.

Entre plusieurs autres traits de ressemblance avec Homère, il transporte ses lecteurs au lieu de la scène par le tableau fidèle des mœurs et des usages, ce qui contribue à l'illusion. Ce tableau est souvent local, et doit l'être. Ceux qui veulent retrouver partout leurs habitudes, pourront en être blessés; il aura, au contraire, quelque intérêt pour un observateur et pour un ami de la nature.

A la simplicité du style, à la peinture naïve des passions, on prendrait cet ouvrage pour un des monuments d'une antiquité reculée. Le sujet est très simple, mais le génie de l'auteur sait le féconder et l'agrandir; il y déploie quelquefois les plus grands mouvements de l'éloquence. Avec quelle énergie il peint les beautés de la nature! son poëme doit plaire aux âmes sensibles. On est touché de l'ingénuité des caractères de Dorothée, d'Hermann et de sa mère : ingénuité qui naît de la sagesse et de la simplicité de leurs mœurs, et dont on voit un exemple remarquable dans l'aveu que Dorothée fait de son amour en présence de la famille et des amis, au moment qu'une forte émotion l'a troublée. Ce poëme est moral; la jeunesse, l'âge avan-

cé y trouvent des leçons. Jamais on n'a mieux dépeint un amour vertueux et délicat, témoin plusieurs situations où les deux amants sont placés, et surtout la scène si intéressante du berceau, au 8e chant.

L'auteur a l'art tour à tour d'attendrir ses lecteurs et de les égayer, sans qu'un de ces effets nuise à l'autre. Il y a même, dans son ouvrage, plusieurs récits qui produisent ces deux effets presque en même temps, entr'autres celui du pharmacien au 1er chant; récit qui est pathétique par le fond, et qui a une teinte de comique par le caractère et le ton du personnage. Pour me servir de l'expression d'Homère, ces endroits font naître *un sourire entremêlé de larmes.*

La contrée où se passe l'action est indiquée, au moins à peu près, dans le poëme. Il est écrit en vers hexamètres.

On sait qu'il a la plus grande célébrité en Allemagne, où, depuis longtemps, GOETHE est mis au rang des plus beaux génies dont elle s'honore. L'auteur d'*Hermann et Dorothée* a déjà reçu en France une adoption par plusieurs traductions de son ouvrage, intitulé en allemand *les Peines du jeune Werther*, ouvrage universellement admiré.

Après avoir terminé l'entreprise longue et

difficile d'une traduction d'Homère, j'avais pris la résolution de ne plus me livrer à ce genre de travaux. La lecture d'*Hermann et Dorothée* m'a fait rompre cette espèce de vœu ; j'ai cédé au désir de traduire quelques morceaux de ce poëme. Ces essais m'ont fait connaître toutes les difficultés de cette entreprise. Elles auraient pu m'en détourner; elles m'ont, au contraire, servi d'aiguillon, et je l'ai poursuivie. Ceux qui ont lu ce poëme, et qui ont quelque idée de l'art de traduire, ne me contrediront pas sur ce que j'avance au sujet de ces difficultés. Elles sont telles, relativement à l'extrême différence du génie des deux langues, à la grande simplicité du style de cet ouvrage, à la peinture de mœurs très simples et souvent locales, et à d'autres considérations trop longues à détailler, que le mot, *je n'ai pas cru que cela fût possible*, a été dit par plusieurs de ceux qui ont appris qu'on allait donner une traduction française de ce poëme. Je n'indique pas ces difficultés pour faire valoir mon travail, mais pour lui servir d'apologie. Les astronomes, dans leurs calculs, sont quelquefois forcés de se contenter d'une approximation ; le traducteur est fréquemment dans un cas semblable ; le plus habile approchera le plus de son original...

Au 5e chant, Hermann, vivement touché du sort de Dorothée, dont la fuite, ainsi que celle de ses compatriotes, a été causée par les persécutions les plus injustes, veut rendre cette jeune personne plus intéressante aux yeux de son père, en l'assimilant à des fugitifs qui ont attiré les regards de l'Europe (1).

(1) Le savant Humboldt, qui a traduit avec succès, en vers allemands, quelques odes de Pindare, a fait imprimer un examen détaillé du poëme d'*Hermann et Dorothée (Humboldt's Æsthetische Versuche über Gœthe's Hermann und Dorothea;* in-8o, Berlin, 1779), dans lequel il s'attache principalement à développer quelques idées générales sur les effets de la poésie et sur la nature du poëme épique.

Le jeune Schweighæuser a publié, dans le *Magasin encyclopédique*, un extrait de ce poëme et la traduction du commencement du 6e chant. « Le bonheur social, dit-il dans cet extrait, et la morale publique ne pourraient que gagner infiniment, si les relations de la vie privée étaient plus souvent présentées, ennoblies par l'imagination des poëtes. »

HERMANN ET DOROTHÉE

POEME EN IX CHANTS

CALLIOPE

—

CHANT Ier

LE MALHEUR PARTAGÉ

—Non, je n'ai jamais vu les rues et le marché si déserts : on dirait que la ville est abandonnée, elle est comme morte ; il n'y reste point, je crois, cinquante de tous ses habitants. Que ne fait pas la curiosité ! chacun va, court pour voir le triste spectacle de ces malheureux fugitifs. D'ici à la chaussée où ils doivent passer, il y a bien une petite heure de chemin, et l'on y court à midi, dans la brûlante poussière ! Je ne me remuerais pas de ma place pour voir l'infortune de ce bon peuple, qui abandonne, hélas ! avec ce qu'il

a pu sauver, l'autre rive si belle du Rhin, et venant à nous, erre à travers le recoin heureux et les sinuosités de notre fertile vallée. Je te loue, ô ma femme! et c'est un trait de ta bonté, d'avoir envoyé notre fils pour distribuer à ces pauvres gens notre vieux linge, des aliments et des boissons; car donner est l'affaire du riche.

— Que ce jeune homme mène bien! comme il dompte nos chevaux fringants! La petite voiture, nouvellement faite, figure fort joliment; quatre personnes, sans compter le cocher sur son banc, y seraient commodément assises. Cette fois notre enfant la conduisait: qu'elle roulait légèrement en tournant la rue!

Ainsi, se reposant à l'entrée de sa maison près du marché, et s'abandonnant au fil de ses idées, parlait à sa femme l'hôte du *Lion-d'Or*.

— Mon ami, lui répond l'intelligente et sage ménagère, je ne prodigue pas ordinairement le linge que nous cessons de porter; il peut souvent être utile, et dans le besoin on le rachèterait; mais aujourd'hui qu'on me parlait d'enfants et de vieillards réduits à la nudité, j'ai donné de si bon cœur un grand nombre de nos meilleures chemises et couvertures! Me le pardonneras-tu? J'ai mis aussi ton armoire à contribution; particulièrement ta robe de chambre du plus fin coton, cette indienne à fleurs, doublée d'une laine fine, je

l'ai donnée; elle est vieille, usée, et tout à fait hors de mode.

L'hôte vigilant sourit.

— Je regrette cependant un peu, dit-il, cette vieille robe de chambre, cette indienne du plus fin coton; on ne trouvera plus rien de pareil. Soit, je ne la portais plus. Il faut sans doute ne se présenter maintenant qu'en surtout et en bottes; les pantoufles et le bonnet sont bannis.

— Ah! de ce côté, interrompit-elle, reviennent déjà quelques-uns de ceux qui sont allés voir les fugitifs; probablement tout est passé. Comme leurs souliers sont blancs de poussière! comme leurs visages sont enflammés! chacun y portant le mouchoir en essuie la sueur. Je ne voudrais certainement pas courir si loin, dans l'ardeur du jour, pour assister à un spectacle qui attristerait mon cœur; je me contenterai bien du récit.

— Qu'il est rare, dit l'hôte avec l'accent de l'assurance, qu'un si beau temps arrive pour une telle récolte! Nous mettrons le blé à couvert dans la grange, comme nous y avons déjà mis le foin, sans avoir une goutte de pluie: le ciel est serein; pas le plus léger nuage; et le souffle du vent de l'est répand une agréable fraîcheur. Voilà un temps constant, et le blé est au plus haut point de sa maturité; demain nous commençons à joncher la terre de la plus riche moisson.

Pendant qu'il parlait, s'augmentait à chaque instant la foule des hommes et des femmes qui traversaient le marché, et rentraient dans leurs demeures. A l'autre coin du marché, le riche voisin, marchand le plus distingué du lieu, mené avec ses filles dans sa voiture ouverte (elle avait été faite à Landau), arrivait rapidement devant sa maison, qu'il avait nouvellement réparée. Les rues devinrent vivantes, car la petite ville était peuplée, et l'on s'y appliquait à divers genres de fabrique et de commerce.

Le couple intime suivait de l'œil les mouvements de la foule, et s'amusait par différentes observations.

— Vois, dit enfin l'estimable hôtesse, le pasteur vient à nous de ce côté ; le pharmacien, notre voisin, l'accompagne : il faudra qu'ils nous racontent tout ce qu'ils ont vu, et dont le spectacle n'inspire pas la joie.

Ils s'approchent amicalement, saluent les époux, et, s'asseyant près d'eux sur les bancs de bois, ils secouaient la poussière de leurs souliers, et s'éventaient de leurs mouchoirs. Après les compliments réciproques, le pharmacien prenant la parole, dit, peu s'en faut, avec humeur :

— Voilà bien les hommes ! qu'il arrive un malheur à leur prochain, tous se plaisent à l'aller considérer la bouche béante. Chacun accourt pour voir les flammes désastreuses

d'un incendie s'élever dans les airs, pour voir le pauvre criminel marchant tristement au supplice : maintenant encore chacun se promène hors de la ville pour contempler le malheur de ces bonnes gens chassés de leurs foyers; et aucun d'eux ne songe qu'une infortune pareille peut l'atteindre, bientôt peut-être. Cette légèreté, selon moi, est impardonnable ; toutefois, elle est dans le caractère de l'homme.

Rempli de sens, le vénérable pasteur prend la parole. Il était l'ornement de la ville; jeune encore, il approchait de l'âge mûr. Il connaissait les scènes variées qui forment la vie humaine, et dirigeait ses entretiens vers l'utilité de ses auditeurs ; pénétré de l'importance des livres sacrés qui nous dévoilent la condition de l'homme et le but de la Providence, il avait aussi puisé des lumières dans les écrits de ceux qui ont consacré leurs veilles à éclairer leur siècle. Je n'aime point, dit-il, à blâmer un penchant que la nature, cette bonne mère, ne donna pas à l'homme pour l'égarer ; car souvent ce penchant heureux qui le guide et qui est irrésistible, produit ce que l'intelligence et la raison ne sauraient toujours opérer. Si la curiosité n'invitait pas l'homme par ses puissants attraits, dites, eût-il jamais connu l'étonnante beauté des rapports qui, dans la nature, unissent tous les êtres? D'abord la nouveauté l'attire;

il recherche ensuite l'utile avec une ardeur infatigable ; enfin il aspire à ce qui est bon par excellence, et c'est là ce qui l'élève et lui donne son véritable prix. Jeune, il a une joyeuse compagne ; la légèreté, qui lui cache le péril, et qui efface à l'instant même les vestiges de la peine cuisante, quand elle est passée. Prisons l'homme que, dans un âge plus mûr, le calme de la raison délivre de cette folle ivresse, et dont l'activité se déploie avec succès dans le bonheur et dans l'infortune ; ses efforts créent le bon et réparent ses pertes.

L'impatiente hôtesse dit aussitôt avec un air amical :

— Veuillez nous raconter ce que vous venez de voir ; car c'est là ce que je désire d'apprendre.

— Après ce dont j'ai été le témoin, repartit le pharmacien d'un ton expressif, il sera bien difficile que je me livre de sitôt à la joie. Et qui pourrait raconter la plus grande variété d'infortunes réunies en une seule ? Déjà, avant d'être descendus dans la prairie, nous avons aperçu de loin un nuage de poussière, et, sans que nous ayons pu discerner les objets, la multitude qui se portait de coteaux en coteaux, à perte de vue ; mais après avoir gagné le chemin qui traverse obliquement la vallée, hélas ! malgré la presse et la confusion des piétons, nous n'avons vu que

trop encore de ces malheureux à leur passage. L'aspect de chacun d'eux nous a fait connaître à la fois combien la fuite a de peines et d'amertumes, et quel doux sentiment on éprouve d'avoir saisi l'unique et rapide instant de sauver sa vie. Les effets nombreux qu'une maison peut mettre à couvert, et auxquels le judicieux économe assigne autour de lui la place la plus convenable, pour les trouver toujours au besoin, parce qu'il n'y a rien qui ne puisse être utile : tout cela, triste spectacle! était chargé pêle-mêle sur différentes voitures et charrettes, et cordelé avec précipitation; le crible et la couverture de laine étaient sur l'armoire, les bois de lits dans la huche, les matelas sur le miroir. Et comme nous le vîmes, il y a vingt ans, dans le terrible incendie, le péril trouble si fort la raison, qu'on sauve les meubles les plus vils et qu'on laisse les plus précieux. De même ici, fatiguant les bœufs et les chevaux, on voiturait, avec une prévoyance peu réfléchie, des effets d'une mince valeur, tels que de vieilles planches, de vieux tonneaux, la poussinière et le toit aux oies ; de même les femmes et les enfants s'essoufflaient à se traîner avec des paquets, à porter des hottes et des corbeilles chargées de choses inutiles : tant l'homme abandonne à regret la moindre de ses possessions! et de même encore la multitude, se foulant en désordre et en tumulte,

s'avançait dans le chemin poudreux. L'un, mené par des animaux faibles, voulait aller lentement, l'autre voulait courir. Là s'élevaient confusément les clameurs des femmes et des enfants froissés, les mugissements des animaux, le vacarme des chiens aboyants, et les voix lamentables des vieillards, des malades, assis sur des lits et vacillants au haut d'un chariot lourd et surchargé. Mais, au bord d'un monticule, la roue pressée par la foule s'égare de l'ornière et crie ; le chariot verse, se précipite dans le fossé, et par la violente impulsion, les hommes, jetant des cris effroyables, sont lancés au loin dans les champs : la chute est cependant heureuse ; les caisses tombent plus tard et à une moindre distance du chariot : le témoin de ce désastre s'attendait certainement à voir le spectacle de ces hommes écrasés d'un poids énorme. Le chariot reste là brisé, et les hommes dénués de secours ; car les autres passent devant eux avec rapidité, ne s'occupant que de leur propre sort, et entraînés par le torrent de la foule. Nous courons aux premiers ; et ces malades et ces viellards qui, dans leurs domiciles et sur leurs lits, pouvaient à peine supporter leurs longues souffrances, nous les trouvons étendus à terre, couverts de blessures, poussant des gémissements et des plaintes, brûlés des feux du soleil, étouffés par les flots de la poussière.

Plein d'humanité, et vivement ému :

— Puisse donc mon fils Hermann, dit l'hôte, les rencontrer, les ranimer et les vêtir ! Je ne voudrais pas moi-même être témoin de leur sort ; je souffre à l'aspect de l'infortune. Le premier récit de si grandes peines me touche ; il aurait suffi pour m'engager à leur envoyer promptement une partie de notre abondance, afin qu'au moins plusieurs de ces fugitifs malheureux reprissent des forces, et nous soulageassent nous-mêmes en paraissant plus calmes. Mais ne continuons pas de nous livrer à ces tristes images ; la crainte et le souci, qui me sont plus odieux que le mal même, se glissent aisément dans le cœur de l'homme. Entrons dans ce salon reculé, qui est plus frais, où ne pénètre pas le soleil, et dont les murs épais ne permettent pas l'entrée à la chaleur de l'air. Et toi, ma petite femme, apporte-nous un flacon du quatre-vingt-trois pour dissiper la mélancolie. Ici nous ne boirions pas avec plaisir ; les mouches bourdonneraient autour de nos verres.

Ils se rendent dans le salon et jouissent de sa fraîcheur.

Sa femme apporte avec soin sur un plateau d'étain, arrondi et luisant, un flacon poli, rempli de ce vin limpide et merveilleux, et les coupes verdâtres consacrées à la liqueur, présent des vignes du Rhin.

Les trois personnages étaient assis autour

de la table ronde, brunie, cirée, brillante, et reposant sur des pieds solides. Aussitôt les verres de l'hôte et du pasteur se rencontrent et rendent un son éclatant : leur compagnon, tenant le sien, était immobile et pensif, lorsque l'hôte lui adresse un défi amical par ces paroles :

— Courage, mon cher voisin, buvons. Jusqu'ici Dieu, par sa clémence, nous a préservés de ce grand désastre, et il daignera nous en préserver encore ; car qui ne reconnaît que, depuis l'horrible incendie, ce châtiment si rigoureux qu'il nous fit subir, il nous a constamment envoyé des sujets de joie, qu'il a veillé sur nous constamment et avec autant de soin que l'homme veille sur la prunelle précieuse de son œil, qui de tous ses organes lui est le plus cher ? Nous refuserait-il à l'avenir sa protection et son secours? C'est dans les périls seulement que l'on commence à bien connaître toute sa puissance. Cette ville florissante, qu'il a comblée de bénédictions, après l'avoir relevée de sa cendre par nos mains, voudrait-il une seconde fois la détruire, et anéantir tous nos travaux ?

— Persévérez dans ces sentiments, répond le digne pasteur avec sérénité et d'une voix douce : cette confiance donne à l'homme heureux de la tranquillité et de la raison, offre à l'infortuné la consolation la plus solide, et nourrit notre plus glorieuse espérance.

L'hôte alors s'exprimant en homme ferme et judicieux :

— Combien de fois, au retour d'un voyage entrepris pour mes affaires, ai-je avec étonnement salué les flots du Rhin ! Toujours il me paraissait grand et m'inspirait des idées et des sentiments élevés ; mais je ne songeais guère que bientôt sa rive agréable nous servirait de rempart contre les Français, et son large lit de fossé difficile à franchir. Voyez, c'est ainsi que la nature seconde nos braves Allemands qui nous défendent, et c'est ainsi que nous défend le Seigneur. Qui voudrait se livrer à un fol abattement ? les combattants sont fatigués, et tout annonce que la paix se prépare. Puisse donc aussi, lorsque cette fête si longtemps attendue sera solennisée dans notre église (alors, de concert avec l'orgue, retentiront les sons de la cloche et les sons perçants de la trompette, accompagnant le *Te Deum* élevé), puisse donc aussi, dans ce même jour, respectable pasteur, mon Hermann, enfin décidé, se présenter avec sa fiancée devant vous à l'autel ! et puisse encore à l'avenir, le jour de cette fête heureuse qui sera célébrée dans tous les pays, m'apparaître comme l'anniversaire d'une joie domestique ! Mais je vois avec peine que ce jeune homme, si actif et si zélé sous nos yeux, est ailleurs indolent et sauvage ; il ne se produit point dans le monde. et même il évite la

société des jeunes personnes du sexe, et le plaisir joyeux de la danse, que toute la jeunesse recherche avec tant d'ardeur.

En achevant ces mots il prêtait l'oreille. On entendait s'approcher de plus en plus le bruit éloigné de chevaux frappant du pied la terre ; on entendait le bruit d'une voiture roulante ; et maintenant, dans sa rapidité prodigieuse, elle entre sous les voûtes de la maison avec le fracas du tonnerre.

TERPSICHORE

CHANT II

HERMANN

Dès que le jeune Hermann, d'une figure parfaite, paraît dans le salon, le pasteur dirige vers lui ses regards pénétrants, et considérant ses traits et tout son maintien de l'œil d'un observateur qui lit dans la physionomie, il sourit, et lui dit avec confiance :

— Je vous revois tout différent de ce que vous étiez ; jamais vous ne m'avez paru si vif, ni vos yeux n'ont été si animés ; vous êtes serein, content ; on voit que vous avez soulagé des malheureux, et recueilli leurs bénédictions.

— Si ma conduite est louable, je l'ignore, répondit le jeune homme d'un ton sérieux ; mais je vous raconterai tout ce que j'ai fait par les mouvements de mon cœur. Ma mère, vous vous êtes un peu trop arrêtée à chercher et à choisir des vêtements, le paquet n'en a été formé que tard, et le soin de pla-

cer dans le caisson de la voiture les aliments et les boissons, a consumé bien des moments. Lorsqu'enfin sorti de la ville, je me suis avancé dans la campagne, j'ai rencontré les flots de nos concitoyens, déjà retournant, avec leurs femmes et leurs enfants, à leurs demeures ; les fugitifs avaient passé. Je redouble la rapidité de ma course, et, la dirigeant vers le village où j'avais appris qu'ils devaient cette nuit prendre du repos, je suivais cette route, occupé de mon dessein, lorsque j'aperçois un chariot d'un bois solide, traîné par deux bœufs les plus grands et les plus vigoureux des pays étrangers ; à côté d'eux marchait d'un pas fort une jeune fille qui, d'une longue baguette, gouvernait ces animaux terribles, les excitait et les réprimait tour à tour, menant le chariot avec précaution. Dès qu'elle me voit, elle s'approche de mes chevaux avec calme : « Notre situation, dit-elle, n'a pas toujours été aussi déplorable que vous l'apercevez sur cette route, et je ne suis pas accoutumée à solliciter de l'étranger un don, accordé souvent à regret et pour se délivrer du malheureux ; mais la nécessité m'y contraint. Là est étendue sur la paille la femme d'un homme opulent ; elle vient d'être délivrée ; elle était près de son terme quand je l'ai placée sur ce chariot ; à peine ai-je pu la sauver avec le secours de cet attelage ; nous arrivons plus tard que les autres

fugitifs ; elle n'a plus qu'un souffle de vie, l'enfant nouveau-né est nu dans ses bras. Nous ne pouvons attendre de nos compagnons d'infortune qu'un faible soulagement ; il est même incertain que nous les rencontrions au village le plus voisin, où nous devons nous reposer ce jour ; je crains bien qu'ils ne l'aient passé. Si donc vous êtes de ce voisinage, et si par hasard vous avez quelque pièce de linge dont vous puissiez aisément faire le sacrifice, soyez assez bon que d'en gratifier des malheureux. » Telles étaient ses paroles ; et l'accouchée, pâle, défaillante, se soulevant avec peine, me regardait attentivement. « Je ne doute pas, dis-je, qu'une intelligence céleste ne parle souvent au cœur des hommes sensibles, et ne leur fasse connaître la peine qu'éprouve leur frère; car ma mère, par un pressentiment de votre détresse, m'a remis de quoi vous secourir. » Déliant aussitôt le paquet, je lui donne la robe de chambre de mon père, les chemises et les couvertures. Dans sa joie, elle me fait des remercîments, et s'écrie : « L'homme heureux ne croit pas qu'il arrive encore des prodiges; c'est dans le malheur qu'on apprend que le doigt de Dieu dirige les bons vers le bien. Puissiez-vous recevoir de sa part des secours dont vous êtes le distributeur ! » Je voyais l'accouchée passer entre ses mains avec satisfaction les pièces de linge, et particulièrement la

laine moelleuse de la robe de chambre. « Hâtons-nous, lui dit la jeune fille, d'aller au village où déjà nos compagnons jouissent du repos; dès que nous y serons, j'aurai soin de préparer les langes et tout ce qu'il faudra pour vous soulager. » Me faisant encore un salut et le remercîment le plus sensible, elle anime les bœufs, le chariot part. Je tardais à m'éloigner et retenais mes chevaux. Mon cœur était partagé entre le dessein de les pousser rapidement au village, pour distribuer les aliments à d'autres infortunés, et celui de remettre le tout à la jeune personne pour qu'elle en fît une sage distribution; mon cœur fut bientôt décidé. Conduisant mes chevaux sur ses pas, et l'ayant atteinte en un moment : « Bonne fille, dis-je, ma mère ne m'a pas seulement remis du linge, mais encore des aliments et des boissons, et le caisson de ma voiture en est assez abondamment pourvu. Je suis porté à déposer aussi ces dons entre tes mains, et crois par là remplir au mieux ses ordres; tu les distribueras avec discernement ; j'agirais au hasard. — Je ferai de vos dons, dit-elle, un juste emploi ; les plus malheureux les recevront, et vous aurez épanoui leurs cœurs. » Ouvrant aussitôt le caisson de la voiture, j'en sors les lourds jambons, les pains, les flacons de vin et de bière, et remets le tout en ses mains : je lui aurais volontiers donné plus encore,

mais le caisson était vide. Elle place avec soin tous ces dons aux pieds de l'accouchée, et s'éloigne : je fais prendre à mes chevaux rapides le chemin de la ville.

Dès qu'Hermann se tait, le voisin, toujours prêt à discourir, s'écrie :

— Oh! combien est heureux celui qui, dans ces jours de fuites et de troubles, vit isolé dans sa maison, et ne voit pas une femme et des enfants collés à lui, trembler dans ses bras! Je sens à présent tout mon bonheur; je ne voudrais pas en ce temps-ci, pour tous les trésors, porter le nom d'époux ni de père. Déjà souvent j'ai voulu fuir : j'ai rassemblé mes plus précieux effets, mon ancienne vaisselle d'argent, les chaînes et les anneaux d'or de ma feue mère, que je n'ai pas vendus encore. Il me faudra sans doute abandonner bien des objets qu'il n'est pas si aisé de remplacer ; je regretterai, quoique la marchandise ne soit pas d'un grand prix, les racines et les simples que j'ai recueillis avec tant de soin ; mais laissant mon pourvoyeur dans ma maison, je me consolerai d'en sortir. Si je sauve mon argent comptant et ma personne, tout est sauvé ; un célibataire a des ailes s'il veut prendre la fuite.

— Mon voisin, reprit le jeune Hermann avec énergie, je suis fort éloigné de penser comme vous, et je blâme votre opinion. Peut-on estimer un homme qui, dans le bonheur

et dans l'infortune, uniquement occupé de soi, ne sait partager avec personne ni ses peines, ni ses plaisirs, ne trouve en son cœur aucun sentiment qui l'y porte? Aujourd'hui plus que jamais, je me déciderais à prendre une compagne; car un grand nombre de bonnes filles peuvent souhaiter d'avoir un mari qui les protége, et les hommes une femme qui les rassérène, lorsque le malheur est en leur présence.

— Voilà parler selon mes désirs, dit son père en souriant; tu m'as rarement fait entendre un mot si judicieux.

—Mon fils, tu as raison, dit la bonne mère avec vivacité, et nous t'avons donné l'exemple : loin de nous choisir en des jours heureux, ce fut dans le jour le plus sinistre. Je me rappelle que c'était, il y a vingt ans, un lundi au matin : la veille, un dimanche comme aujourd'hui, arriva le terrible incendie qui consuma notre cité. La chaleur et la sécheresse étaient extrêmes, l'eau nous manqua; tout le monde se promenait en habits de fête, dispersé dans les villages et dans les moulins; l'incendie commença à l'une des extrémités de la ville, et, par le courant d'un vent impétueux qu'il fit naître, fut porté rapidement vers l'autre extrémité. Les granges et la riche moisson, les maisons jusqu'au marché, celle de mon père, celle-ci qui en était voisine, tout fut la proie des flammes : nous

ne sauvâmes que peu d'effets. Veillant sur ces débris, je passai une triste nuit, assise hors de la ville dans un champ. Cependant le sommeil s'empare enfin de moi. Réveillée au matin par la fraîcheur qu'envoie le soleil levant, je vois la fumée, les charbons embrasés : tout était détruit; il ne restait que les murailles et les cheminées. Alors mon cœur est serré; mais le soleil, plus éclatant que jamais, reparaît et répand le courage dans mon âme. Je me lève aussitôt. Je sens naître en moi le désir de voir la place qu'occupa notre maison, de savoir si mes poulets favoris s'étaient préservés du malheur ; car mon caractère tenait encore de l'enfance. Je montais sur les ruines fumantes de la maison et de la cour, et considérais cette habitation déserte et réduite en cendres, lorsque, montant d'un autre côté, toi, à présent mon époux, tu parais à mes regards. Ton œil attentif parcourait toute cette place pour découvrir un de tes chevaux qui, dans l'écurie, avait été accablé par des poutres brûlantes et couvert par les décombres. Nous restons en présence l'un de l'autre, pensifs, saisis de tristesse; la muraille qui séparait nos cours était abattue. Tu me prends la main et me dis: « Lisette, comment viens-tu ici? Va-t-en, tu embrases tes semelles; les décombres ardents brûlent mes bottes. » Et m'enlevant dans tes bras, tu me portes le long des ruines

à travers ta cour : la porte de ta maison et la voûte subsistaient encore, telles que nous les voyons aujourd'hui, et c'est tout ce qui restait de ta demeure. Tu me déposes, et me donnes un baiser : je m'en défendais ; mais tu me dis ces paroles tendres, assez intelligibles : « Vois, cette maison est détruite ; reste ici, aide-moi à la relever, j'aiderai ton père à relever la sienne. » Je ne compris pas néanmoins le sens de ces paroles, jusqu'au moment où ta mère vint trouver mon père de ta part, et reçut aussitôt la promesse de l'heureux mariage qui nous unit. Je me ressouviens toujours avec plaisir de ces poutres à demi consumées, et de l'éclat avec lequel le soleil se levait sur l'horizon ; car ce jour me donna mon époux, et les premiers temps de cette dévastation terrible le fils de ma jeunesse. Je te loue donc, Hermann, de penser aussi, dans nos jours malheureux, avec la confiance d'une âme vertueuse, à te procurer une compagne, et d'oser former ce nœud au milieu de la guerre et sur des ruines.

— La pensée de notre enfant est louable, reprit avec vivacité le père ; et ton récit, ma petite femme, est conforme à la vérité, car c'est ainsi que tout se passa ; mais le mieux est préférable au bien. Chacun ne réussit pas en recommençant, pour ainsi dire, à vivre ; chacun ne doit pas, comme nous et d'autres, se tourmenter de travaux : heu-

reux celui qui a son père et sa mère ont transmis une maison toute établie, et qui, en y prospérant, n'a plus qu'à l'embellir! Les commencements, surtout ceux d'un ménage, sont pénibles; l'homme a des besoins nombreux, et tout renchérit de jour en jour; il faut donc avoir de la prévoyance et une bourse plus garnie. Ainsi, mon Hermann, je m'attends à te voir bientôt conduire dans ma maison une épouse opulente: un garçon estimable mérite une fille bien dotée; et c'est une satisfaction si douce lorsqu'avec la jeune femme que l'on désirait, arrivent aussi, en des caisses et des paniers, d'utiles effets. Ce n'est pas en vain qu'une mère prépare pour sa fille, durant plusieurs années, tant de gros et de fin linge, que les parrains lui font d'honorables présents en argenterie, et que le père met pour elle en réserve dans son bureau la pièce d'or qui est rare: elle doit un jour, par ces biens et ces dons, ajouter au bonheur du jeune homme qui l'aura préférée à toutes ses compagnes. Je sais combien se plaît dans son domicile une nouvelle mariée qui revoit dans sa cuisine et dans ses appartements ses propres effets, et qui a garni elle-même son lit et sa table. Je veux ne voir entrer ici qu'une fiancée qui ait de l'opulence; celle qui est dénuée de biens, risque d'être enfin méprisée du mari; il traite en servante celle qui n'est venue qu'avec un

humble paquet. Les hommes seront toujours injustes : le temps de l'amour s'envole. Oui, mon Hermann, tu comblerais ma vieillesse de joie, si tu me présentais bientôt une jeune bru, amenée du voisinage, de cette maison verte. L'homme a beaucoup de fortune ; son commerce et ses fabriques (car où le marchand ne prospère-t-il pas ?) l'accroissent chaque jour. Il n'y a là que trois filles, seules héritières : l'aînée, je le sais, est promise ; mais les cadettes, et pour peu de temps peut-être, sont encore libres. A ta place, je n'aurais pas biaisé si lontemps, et j'aurais été prendre l'une d'entre elles, ainsi que j'emportai ta petite mère.

— Mon dessein, conforme au vôtre, répondit le fils avec respect aux paroles pressantes du père, était de choisir une des filles de notre voisin. Nous avons été élevés ensemble ; dans nos premières années, nous nous réunîmes souvent pour nos jeux près de la fontaine du marché, et je les défendais contre la pétulance de mes camarades ; mais ces jours sont passés il y a longtemps ; il convenait enfin, à ces filles qui grandissaient, de rester à la maison et de fuir les jeux trop libres. Elles ont reçu une bonne éducation : vos désirs, l'ancienneté de notre connaissance, m'ont engagé à me rendre chez elles de temps en temps ; mais leur société ne m'a jamais été agréable. Sans cesse, et cela il fallait bien

l'endurer, elles trouvaient quelque chose à reprendre en moi; mon habit était trop long, l'étoffe trop grossière, la couleur trop commune, mes cheveux mal coupés et mal frisés. Enfin la pensée me vint aussi de me parer, comme ces garçons marchands qui se produisent chez elles le dimanche, et qui, en été, étalent leur petit habit de soie; mais je m'aperçus assez tôt que j'étais toujours l'objet de leurs railleries : c'est à quoi je fus sensible; ma fierté en fut blessée; et ce qui surtout me navrait le cœur, c'est qu'elles méconnaissaient à ce point ma bonne volonté pour elles, et en particulier pour Minette, la plus jeune. Ce sentiment me conduisit encore dans cette maison à la dernière fête de Pâques; j'avais mis mon habit neuf qui, à présent, est suspendu là-haut dans mon armoire, et j'étais frisé comme nos autres jeunes gens. A mon entrée elles firent des ricanements; je ne crus point en être l'objet. Minette était à son clavecin; son père écoutait chanter sa jeune fille, il était ravi et dans sa belle humeur. Les paroles de ces chansons me furent, en grande partie, inintelligibles; j'entendais seulement qu'il y était souvent question de Pamina, de Tamino (1); je ne voulais pas néanmoins demeurer muet. Dès qu'elle a cessé de chanter, je demande des éclaircissements

(1) Personnages d'un opéra-comique allemand, *la Flûte enchantée*, dont Mozart a composé la musique.

sur le sujet et sur ces deux personnages : tous se taisent et sourient ; mais le père dit : « N'est-il pas vrai, mon ami ; il ne connaît qu'Adam et Ève. » Alors aucun d'eux ne se contient ; les jeunes filles rient aux éclats, les garçons éclatent aussi de rire ; le vieillard, riant de toute sa force, se tenait les côtés. Décontenancé, je laissai tomber mon chapeu ; et les ricanements se renouvelèrent durant toutes les pièces de musique qui furent exécutées. Honteux et chagrin, je regagne en hâte notre demeure, suspends mon habit dans mon armoire, déboucle mes cheveux de mes doigts, et jure de ne plus remettre le pied sur le seuil de cette maison. J'avais bien raison de prendre ce parti ; car elles sont vaines, malignes, et je sais qu'à présent encore elles ne me donnent pas d'autre nom que celui de Tamino.

—Tu ne devrais pas, Hermann, dit la mère, être si longtemps brouillé avec ces enfants ; car on peut les appeler ainsi toutes trois. Minette certainement est bonne ; elle a toujours eu du penchant pour toi ; il y a peu de jours qu'elle demanda encore de tes nouvelles ; tu devrais la choisir.

— Je ne sais, répond-il d'un air rêveur ; mais je vous avoue que ce chagrin s'est tellement emparé de mon esprit, qu'il me serait impossible de la voir à son clavecin et d'écouter ses chansonnettes.

Alors le père s'emporte, et son courroux éclate en ces mots :

—Tu me donnes peu de satisfaction. Je l'ai toujours dit en voyant que tes seuls goûts sont les chevaux et le labourage ; tu exerces les fonctions du valet d'un riche propriétaire : ton père cependant se voit délaissé par un fils qui pourrait lui faire honneur et se distinguer, comme d'autres de nos jeunes gens, parmi nos concitoyens. Ta mère, dès tes premiers ans, m'a leurré de vaines espérances, lorsque je me plaignais de ce qu'à l'école tu restais toujours en arrière de tes camarades pour la lecture, pour l'écriture, pour l'exercice de la mémoire, et de ce que tu occupais toujours la dernière place. Voilà ce qui arrive quand l'ambition ne vit pas dans le cœur d'un jeune homme, quand il n'a aucun désir de s'élever plus haut. Si mon père avait soigné mon éducation comme j'ai soigné la tienne, s'il m'avait envoyé à l'école et m'eût donné des maîtres, certainement je serais un autre personnage que l'hôte du Lion-d'Or.

Son fils se lève, s'approche de la porte en silence, à pas lents et sans bruit ; mais il est poursuivi par ces paroles que prononce à haute voix son père dominé par le courroux :

— Va, je connais ton esprit mutin, va, et en continuant à remplir tes fonctions, fais en sorte de ne pas t'attirer mes réprimandes. Mais ne pense point à conduire dans ma mai-

son pour ma bru une villageoise, une fille indigente. J'ai vécu longtemps; je sais me bien comporter envers tout le monde, et reçois les étrangers dans mon hôtellerie, de manière qu'ils partent satisfaits de moi; je sais leur plaire en les cajolant. Il faut aussi qu'enfin je trouve dans une jeune bru un retour d'égards, et qu'elle m'adoucisse tant de soins : j'ai droit, comme d'autres, d'en avoir une qui touche pour moi du clavecin; de vouloir que les personnes les plus aimables et les plus choisies de la ville se rassemblent avec plaisir dans ma maison, ainsi qu'elles se rassemblent le dimanche dans celle de notre voisin.

Après qu'il a dit ces paroles, son fils presse doucement le loquet et sort ainsi du salon.

CHANT III.

LES BOURGEOIS.

Le fils respectueux s'étant dérobé à la suite de ce discours mêlé d'emportement :

Ce qui n'est pas dans le cœur de l'homme, continue le père sur le même ton, ne saurait en sortir, et je ne puis guère espérer que mon vœu le plus ardent s'accomplisse; c'est que mon fils, non content de m'égaler, soit meilleur que moi. Car que serait une maison, une ville, si chacun, d'après l'exemple des temps passés et des autres pays, ne se faisait pas une étude agréable et continue de l'entretenir et de l'améliorer? Un homme ne doit pas ressembler au champignon, qui, presque au sortir de la terre, pourrit à la place où il est né, et ne laisse aucun vestige de force et de vie. Au premier aspect d'une maison, l'on connaît l'esprit du maître, comme en entrant dans une cité on juge de ses magistrats. Les tours et les murailles tombent-elles en ruines, les rues et les fossés sont-ils bourbeux, la

pierre se déjoint-elle sans qu'on la replace, la poutre est-elle vermoulue, et la maison attend-elle en vain un nouvel étançonnement : ce lieu est mal gouverné. Lorsque les autorités supérieures ne veillent pas d'en haut sur l'ordre et la propreté, le citoyen s'habitue à la plus sale nonchalance, comme le mendiant à ses haillons. C'est pourquoi je veux qu'Hermann ne tarde pas à voyager, à voir au moins Strasbourg, Francfort et la riante Manheim, bâtie au cordeau.

Quiconque a vu des villes propres et vastes, n'a pas de repos qu'il n'ait embelli celle où il est né, quelque petite qu'elle soit. Chaque étranger ne loue-t-il pas nos portes que nous avons réparées, la tour que nous avons blanchie, l'église qui semble être nouvellement construite? Ne loue-t-il pas notre pavé, nos canaux couverts où l'eau coule abondamment, si bien distribués pour nos besoins et pour notre sûreté à la première apparence d'un incendie? tout cela n'a-t-il pas été fait depuis notre grand désastre? J'ai six fois, dans notre conseil, eu la place d'inspecteur des bâtiments; je puis dire qu'en poursuivant avec ardeur mes entreprises, en achevant des travaux commencés par des hommes probes, et restés imparfaits, j'ai obtenu, mérité l'approbation et les remercîments sensibles des bons citoyens. Chaque membre du conseil prit enfin de l'émulation, se fit un

plaisir de ces soins; à présent tous s'évertuent, et déjà la nouvelle chaussée qui nous unit à la grande route est finie, et l'ouvrage est solide. Mais je crains bien que nos jeunes gens ne suivent pas ces exemples : les uns ne pensent qu'à la dissipation et à des parures passagères : les autres croupissent dans leurs maisons, se tiennent derrière leurs poêles, comme des poules qui couvent, et je crains qu'Hermann ne soit de cette classe.

— Père, tu es toujours injuste envers notre fils, répartit aussitôt la bonne et sage mère ; et par là le bien que tu désires s'accomplit le moins. Nous ne pouvons pas en tout élever nos enfants à notre volonté ; tels que Dieu nous les donna, nous devons les garder et les chérir, en consacrant nos soins à leur éducation, sans vouloir forcer en eux la nature. Celui-ci a reçu tel don, celui-là tel autre ; chacun use du sien, et ne peut être bon et heureux que d'une manière qui lui est propre. Je ne souffre pas que mon Hermann soit grondé ; je sais qu'il est digne des biens qui seront un jour son partage, qu'il soigne nos champs en économe instruit et habile, qu'il est le modèle de nos cultivateurs et de notre bourgeoisie, et je prévois avec certitude qu'il n'occupera pas au conseil la dernière place ; mais le gronder et le censurer journellement, comme tu viens de

le faire, c'est étouffer tout courage dans le cœur de ce pauvre enfant.

En achevant ces mots, elle sort et se hâte d'aller trouver son fils, impatiente de le rencontrer, et de rappeler par les paroles d'une tendre mère (car ce bon fils le méritait) la joie dans son âme.

Dès qu'elle est sortie :

— Quel peuple singulier que les femmes et les enfants ! dit le père avec un sourire ; ils aimeraient tant de ne vivre qu'à leur fantaisie, et voudraient qu'ensuite on fût toujours prêt à leur donner des éloges et à les cajoler. Une fois pour toutes, le proverbe ancien est vrai, et restons-en là : *Qui n'avance, recule.*

— J'adopte volontiers ce proverbe, mon digne voisin, dit le pharmacien avec une mine réfléchie, et je m'occupe, en regardant toujours autour de moi, à découvrir ce qui peut améliorer ma situation, pourvu que la nouveauté ne soit pas trop dispendieuse ; mais lorsqu'on veut embellir le dehors et l'intérieur de sa maison, et que les facultés sont limitées, pensez-vous que l'ardeur la plus active puisse y suppléer ? Disons que le bourgeois est trop borné dans ses moyens : en vain il connaît ce qui est bon, il ne peut l'acquérir ; l'objet est trop grand et sa bourse trop petite ; il est à chaque pas arrêté dans ses desseins. Que n'eussé-je pas fait ? mais qui ne serait pas épouvanté, surtout dans la crise

présente, des frais qu'entraîneraient de tels changements? Il y a longtemps que ma maison aurait été un peu mise à la mode et me rirait; qu'on verrait briller dans toute son étendue de grands carreaux de vitre; toutefois, peut-on suivre le marchand qui joint à ses richesses la connaissance des lieux où l'on trouve ce qu'il y a de meilleur? Voyez la maison qui est en face; ne dirait-on pas qu'elle est neuve? Avec quelle magnificence le stuc blanc de la volute figure entre les panneaux verts! combien les fenêtres sont grandes! comme les carreaux éblouissent! ce sont autant de miroirs; les autres maisons du marché restent éclipsées. Et cependant, d'abord après l'incendie, les plus belles étaient les nôtres, la pharmacie de l'*Ange* et l'hôtellerie du *Lion-d'Or*. Mon jardin aussi était renommé dans toute notre contrée; et chaque voyageur s'arrêtait pour regarder à travers la palissade rouge, le mendiant, statue de pierre, et celle du nain en habit coloré. Mais ceux auxquels je présentais le café dans la superbe grotte qui, je l'avoue, est à présent souillée de poussière et à demi ruinée, témoignaient une grande joie à l'aspect de la lumière étincelante et colorée qu'envoyaient les coquillages si heureusement assortis; et le connaisseur ébloui considérait même les cristaux de plomb et les coraux. On n'admirait pas moins les peintures de la salle, où l'on voit se promener dans un jardin les

dames et les messieurs parés, tenant et offrant des fleurs de la pointe de leurs doigts délicats. Eh bien! de nos jours, qui voudrait seulement regarder ces décorations? Dans mon humeur chagrine, je ne vais presque plus dans mon jardin; on veut que tout prenne une autre forme, et, comme on le dit, soit marqué au coin du goût; il faut que les lattes et les bancs de bois soient blancs; on n'aime que le simple et l'uni, on a proscrit la ciselure et la dorure; et cependant le bois étranger est à présent ce qui coûte le plus. Je consentirais sans peine à me procurer, comme d'autres, quelques objets d'un goût nouveau, à marcher avec mon siècle, à renouveler souvent mes meubles; mais on craint de faire le plus petit pas: qui peut à présent payer les ouvriers? J'ai voulu, il n'y a pas longtemps, faire redorer l'enseigne de ma pharmacie, l'ange Michel, aux pieds duquel se roule un dragon terrible: le prix de la réparation était si grand, que j'ai préféré de le laisser encore tel qu'il est, tout embruni.

CHANT IV

LA MÈRE ET LE FILS

Durant l'entretien de ces amis, la mère va chercher son fils, d'abord à l'entrée de la maison, où il avait accoutumé de s'asseoir sur un banc de pierre; ne l'y trouvant point, elle porta ses pas vers l'écurie, dans la pensée qu'il y serait peut-être pour soigner les superbes chevaux qu'il acheta poulains, soin dont il ne se reposait que sur lui-même. Le valet dit :

— Il est allé dans le jardin.

Alors elle traverse avec rapidité les deux longues cours, passe devant les étables et les solides bâtiments des granges, entre dans le vaste jardin qui s'étendait jusqu'aux murs de la cité; elle le traverse aussi, et dans sa route elle voit avec plaisir les progrès de chaque plante, redresse les supports sur lesquels reposaient les branches du pommier chargées de fruits, et du poirier pliant sous le poids des siens; elle dégage promptement le choux

vigoureux et rebondi de quelques chenilles ; car une femme active ne fait point un pas qui soit inutile.

Arrivée dans le berceau de chèvre-feuille à l'extrémité du jardin, elle n'y trouve pas son fils, et ses yeux l'ont en vain cherché dans toute l'enceinte qu'elle a parcourue ; mais la petite porte qui, par la faveur particulière d'un aïeul, digne bourgmestre, fut placée dans le mur de la cité, était entr'ouverte. Elle en sort, et, passant le fossé qui était sec, arrive près du grand chemin au sentier escarpé de son vignoble qui, ceint d'une forte haie, était favorablement exposé aux rayons du soleil. Elle gravit ce sentier, et, dans son chemin, elle voit avec satisfaction l'abondance des grappes de raisin, qui pouvaient à peine recevoir quelque abri du feuillage. Traversant le milieu du vignoble, on parvenait au sommet par un degré formé de pierres non taillées, et sous un berceau de vigne ; là étaient appendus le chasselas blanc, et le raisin muscat, en grappes d'un bleu rougeâtre et d'une grosseur extraodinaire : ces fruits, cultivés avec soin, étaient destinés à l'ornement des desserts qu'on présentait aux étrangers ; le reste du vignoble portait des ceps isolés l'un de l'autre, et chargés de plus petites grappes qui donnaient un vin excellent. Elle jouit par avance des bienfaits de l'automne, de la fête où tout le canton, en chant,

cueille les raisins, les foule au pressoir, et remplit de vin les tonneaux; où le soir des feux d'artifice éclairent toute la contrée, et font entendre un bruit éclatant pour honorer la plus belle des récoltes.

Cependant elle marche avec plus d'inquiétude, depuis qu'elle a deux et même trois fois appelé son fils, et que l'écho seul lui a répondu, écho babillard qui a retenti des tours de la ville en sons nombreux. Il était si rare qu'elle eût à chercher son fils ! jamais il ne s'éloignait, ou il avait soin de l'en prévenir pour épargner de vives craintes à sa tendre mère ; mais elle espère encore le rencontrer en poursuivant sa route, puisque la dernière porte du vignoble, comme la première, était ouverte.

Elle va dans le vaste champ qui formait le dos de la colline ; elle était toujours sur son propre terrain, et son cœur éprouvait de la joie en voyant le blé qui, chargé d'épis dorés et forts, s'inclinait et s'agitait sur tout le champ. Elle suit dans une lisière un sentier en dirigeant ses regards vers le grand poirier qui s'élevait sur un côteau, limite de ses possessions. On ne savait qui l'avait planté ; on l'apercevait de toutes parts à une grande distance, et son fruit était renommé ; sous cet arbre, à midi, les moissonneurs prenaient joyeusement leur repas, et les bergers qui gardaient les troupeaux s'asseyaient sous son

ombrage; on y trouvait des bancs de pierre et de gazon.

Elle ne s'était pas trompée dans son espoir; là son Hermann était assis; il se reposait la tête appuyée sur son bras, et paraissait considérer dans l'éloignement les monts qui bordaient cette contrée; il avait le dos tourné contre sa mère. Elle se glisse doucement vers lui, et d'une main légère lui touche l'épaule; il se retourne, elle voit ses yeux chargés de larmes.

— Ma mère, dit-il étonné, vous m'avez fait une surprise.

Et il se hâtait d'essuyer ses pleurs, expression des sentiments généreux de ce jeune homme.

— Quoi ! mon fils, tu pleures ? dit la mère émue. Je ne te reconnais point à cette désolation ; je ne t'ai jamais vu dans cet état. Dis-moi ce qui navre ton cœur, ce qui te porte à t'asseoir seul ici sous ce poirier, et ce qui remplit tes yeux de larmes ?

L'excellent jeune homme recueillant les forces de son âme :

— Vraiment, répliqua-t-il, pour être à présent insensible à la misère humaine, à la détresse des exilés, il faut n'avoir pas même un cœur, et avoir une poitrine d'airain ; pour vivre en nos jours sans aucun souci sur son propre bonheur ni sur le bonheur de sa patrie, il faut avoir une tête entièrement dé-

pourvue de sens. Ce qu'aujourd'hui j'ai vu et entendu a pénétré mon âme : je suis sorti de la maison ; j'ai porté mes regards sur le paysage admirable, étendu, qu'embrassent autour de nous des coteaux fertiles ; sur les épis dorés qui déjà se penchent en gerbes au-devant de la moisson, sur les riches fruits qui promettent de remplir nos greniers : mais, hélas ! que l'ennemi est près de nous ! Les flots du Rhin nous défendent ; mais que peuvent maintenant les flots et les montagnes contre cette nation terrible qui s'approche comme un orage, qui rassemble de toutes parts la jeunesse et la vieillesse, et va toujours en avant avec impétuosité ? multitude qui ne craint pas la mort, multitude qui presse la multitude et soudain la remplace. Et un Germain se hasarde de rester dans sa maison ! il espère peut-être d'échapper au désastre qui menace d'être universel. Ma mère chérie, je vous déclare que je suis chagrin en ce jour d'avoir été exempté de l'enrôlement fait, il y a peu de temps, parmi nos citoyens. Il est vrai, je suis votre fils unique (1); nos possessions et les soins d'en recueillir tous les produits, sont considérables : mais ne me vaudrait-il pas mieux d'être placé en avant des frontières pour résister à l'ennemi, que d'attendre ici la misère et la servitude ?

(1) Selon la règle établie, cette circonstance lui donnait un droit d'exemption.

Oui, mon esprit animé de courage, le désir ardent qui s'élève du fond de mon cœur, me disent de vivre et de mourir pour la patrie, et d'offrir un digne exemple. Si la fleur de la jeunesse allemande se réunissait aux frontières, déterminée par un mutuel engagement à ne point céder le terrain aux étrangers... oh ! certainement ils ne mettraient pas le pied sur notre sol heureux, ils ne consommeraient pas sous nos yeux les fruits de notre pays, ils n'y commanderaient point aux hommes et n'y raviraient point les femmes. Apprenez, ma mère, que j'ai fermement résolu d'exécuter bientôt, à cet instant même, ce que la raison et la justice m'ont paru exiger de moi. Les longues délibérations n'amènent pas toujours le choix le plus sage : apprenez que je ne rentrerai pas dans notre maison ; d'ici je me rends à la ville, et je consacre à nos guerriers ce cœur et ce bras pour le service de la patrie. Qu'après cela mon père juge si une ambition louable ne vit pas aussi dans mon âme, et si je n'ai aucun désir de m'élever.

La bonne et sage mère répandant quelques larmes, car elles paraissaient facilement sur sa paupière :

— Mon fils, dit-elle avec un regard expressif, qu'est-ce qui t'a changé à ce point? Tous les jours, hier encore, tu ouvrais ton cœur à ta mère ; pourquoi ne lui fais-tu pas con-

naître tes souhaits? Si quelque autre t'eût entendu, séduit par l'énergie de tes paroles, il te comblerait d'éloges, et vanterait ton dessein comme le plus généreux qu'on puisse former : moi, je te blâme; car, vois-tu ? je te connais mieux. Tu me voiles ton cœur. Ce n'est pas le tambour ni la trompette qui t'excitent à partir; tu ne désires pas de te produire en uniforme aux yeux de nos jeunes filles; quelque brave que tu sois, ta vocation est de bien régler et de maintenir notre maison, et de veiller paisiblement sur la culture de nos terres. Parle-moi donc avec ingénuité; qu'est-ce qui te pousse à cette résolution ?

— Ma mère, dit-il avec un air serieux, vous êtes dans l'erreur. Les jours ne se ressemblent pas: l'adolescent mûrit, devient homme; il mûrit mieux pour les belles actions dans une vie calme et réglée, que dans une vie incertaine et tumultueuse, souvent la perte des jeunes gens. Quoique mon caractère soit, ait été paisible, il s'est formé dans mon sein un cœur qui hait l'injustice et l'oppression; j'apprécie très bien ce qui arrive dans le monde, et mon corps s'est fortifié par le travail. Tout ceci est vrai, je le sens et l'ose affirmer. Cependant, ma mère, vous avez eu raison de me blâmer, et vous m'avez surpris ne disant pas la vérité entière, et me rendant coupable de quelque dissimulation. Je l'avoue ;

ce n'est pas l'approche du péril qui me fait quitter la maison de mon père, ni la pensée généreuse d'être le défenseur de la patrie et l'effroi de l'ennemi. Ce n'étaient là que des paroles, elles vous devaient cacher les sentiments qui déchirent mon cœur. O ma mère! veuillez me laisser : puisque ce cœur forme des vœux inutiles, que ma vie se donne inutilement ; car je sais que si tous ne concourent pas au même but, se consacrer à notre défense, c'est vouloir se perdre.

— Poursuis, reprit sa mère ; que je sache tout, depuis le plus grand sujet de ton agitation jusqu'au moindre. Les hommes sont violents, ils se portent souvent à quelque extrémité ; les oppositions directes achèvent de les mettre hors d'eux-mêmes ; une femme est habile à trouver des moyens, à prendre, s'il le faut, un détour adroit pour arriver au but. Ne me cache rien : pourquoi es-tu plus vivement ému que tu ne l'as jamais été ? pourquoi ton sang bouillonne-t-il dans tes veines ? pourquoi des larmes, malgré toi, se pressent-elles dans tes yeux pour s'en précipiter ?

Alors le bon jeune homme s'abandonne à sa douleur ; il pleure, il sanglotte sur le sein de sa mère ; il est vaincu, et profère ces paroles :

Le reproche que m'a fait mon père m'a percé l'âme, reproche que je n'ai mérité ni aujourd'hui ni en aucun jour de ma vie. Ho-

norer mon père et ma mère fut de bonne heure mon plaisir le plus cher ; personne ne me paraissait plus prudent et plus sage que ceux qui m'avaient donné la vie, et dont l'attention sévère m'avait guidé dans la nuit de l'enfance. J'ai eu beaucoup de support pour mes camarades, le venin de leur malice n'a pu nuire à l'affection que j'avais pour eux : souvent, quand ils me jouaient de mauvais tours, je faisais semblant de ne pas m'en apercevoir ; mais s'ils se moquaient de mon père lorsque, le dimanche, il sortait de l'église d'un pas grave et vénérable ; s'ils riaient à la vue du ruban de son bonnet, et des fleurs de sa robe de chambre qu'il portait avec dignité, et qui n'a été donnée qu'aujourd'hui ; alors, fermant aussitôt un poing terrible, je me précipitais sur eux avec une rage aveugle, et frappais sans savoir où tombaient mes coups redoublés : ils hurlaient, le sang coulait de leurs narines, et ils pouvaient à peine échapper à la furie de ma poursuite.

Animé de ce respect filial, je croissais pour avoir à supporter bien des torts de la part de mon père. Avait-il à se plaindre d'autrui, l'avait-on chagriné dans la séance du conseil trop de fois, s'en prenant à moi, il m'accablait de mots injurieux, et je portais la peine des querelles que ses collègues lui avaient suscitées et de leurs intrigues. Vous m'avez souvent plaint vous-même ; j'endurais tous ces

traitements, sans cesse occupé de la pensée d'honorer du fond de mon âme mes parents les plus chers, de reconnaître leurs bienfaits, et ce tendre sentiment qui, toujours présent au cœur d'un père et d'une mère, les porte à se refuser beaucoup de jouissances pour accroître le bien de leurs enfants. Mais, hélas! ce n'est pas cette attention seule, dont les fruits sont tardifs, qui procure le bonheur; il ne résulte pas d'amas accumulés sur amas, ni de champs ajoutés à champs, quoiqu'on ait eu soin de les bien arrondir. Un père, et avec lui ses enfants, avancent en âge sans jouir d'un heureux jour, sans être dégagés des soucis du lendemain. Voyez l'étendue et la richesse de ces champs; au-dessous, le vignoble et le jardin; plus loin, les granges et les étables; quelle série agréable de biens! mais lorsqu'au delà je regarde l'arrière-maison, le toit sous lequel je découvre la fenêtre de ma petite chambre; lorsque, me rejetant dans le passé, je songe combien de nuits en ce lieu j'ai déjà attendu la lune, et combien de matins le soleil, quand le sommeil salutaire ne m'avait accordé que peu d'heures de repos, ah! non moins que ma chambre, la cour et le jardin, et le beau champ qui s'étend sur la colline, me paraissent alors si solitaires! tout à mes yeux est si désert! il me manque une compagne.

— O mon fils! dit la tendre mère, quand

tu souhaites de conduire dans ta chambre l'épouse qui t'aura été accordée, afin que la nuit soit pour toi une heureuse moitié de la vie, et que le jour tu te livres plus gaiment à des travaux dont tu posséderas les fruits, tu ne peux former ce souhait avec plus d'ardeur que ton père et ta mère. Nous t'avons toujours exhorté, pressé même de te choisir une compagne; mais je le sais, et mon cœur me le dit en ce moment : quand l'heure n'est pas venue, l'heure véritable, et qu'elle n'amène pas la véritable compagne, le choix est reculé, et ce qui agit le plus est la crainte de prendre la fausse. Te le dirai-je, mon fils? je crois que le tien est fait; ton cœur est atteint, il est plus sensible qu'il ne l'a jamais été. Parle ouvertement ; car je me le suis déjà dit : cette jeune fille, expatriée, est celle que tu as choisie.

— Mère chérie, vous l'avez dit, répond-il avec feu, oui, c'est elle; et si je ne la conduis pas ce jour même dans notre maison comme mon épouse, si elle s'éloigne, et, ce que peuvent causer les troubles de la guerre et tant de funestes migrations, si elle disparaît pour toujours à mes yeux, ô ma mère! en vain, dans tout le cours de ma vie, ces champs se couvriront pour moi des plus riches fruits, en vain chaque année m'apportera les dons de l'abondance. Oui, la maison où je suis né, le jardin, ont perdu pour moi tout leur attrait;

et même, hélas! la tendresse d'une mère ne console point cet infortuné. Je sens que l'amour relâche tous les autres nœuds en formant les siens ; si la jeune fille s'éloigne de son père et de sa mère pour suivre son mari, le jeune homme qui voit partir sa seule bien-aimée, oublie qu'il a une mère et un père. Laissez-moi donc m'abandonner à la route où me pousse le désespoir ; car mon père a prononcé la sentence décisive, et sa maison n'est plus la mienne, quand il la ferme à celle que seule je désirais d'y conduire.

— Deux hommes opposés dans leurs sentiments, reprit la bonne et prudente mère, sont-ils donc comme les rocs? sont-ils tellement fiers et immobiles qu'aucun d'eux ne veuille faire un pas pour se rapprocher l'un de l'autre, ni ouvrir le premier ses lèvres et proférer des paroles conciliantes? Mon fils, je t'en assure, dans mon cœur vit encore l'espoir que ton père, quoique si prononcé contre le choix d'une fille indigente, te permettra d'épouser celle que tu aimes, pourvu qu'elle soit bonne et sage.

Dans ses vivacités il dit bien des choses qu'ensuite il n'exécute pas; aussi, lui arrive-t-il souvent de consentir à ce qu'il avait refusé; mais il exige des paroles douces, et il peut les exiger de toi, il est ton père. Nous savons très bien aussi que son courroux ne dure pas longtemps après son repas. Quand à

table il parle avec feu et se plaît à contester les raisonnements des convives, le vin réveillant toute la véhémence avec laquelle s'exerce sa volonté, ne lui permet pas de bien saisir leurs expressions; il n'écoute que lui seul, et n'est affecté que de ses propres sentiments; mais le soir arrive, et les longs entretiens auxquels il s'est livré avec ses amis sont passés; il est plus doux, je le sais, quand la petite pointe de vin s'est évaporée, et qu'il sent les torts que sa vivacité a commis. Viens, faisons sur-le-champ la tentative; risquer avec courage amène seul le succès: le secours des amis assis encore à ses côtés nous est nécessaire, et particulièrement le digne pasteur nous secondera.

Elle dit avec feu; et, se levant du banc de pierre, elle en retire son fils, disposé à suivre ses pas : occupés de leur dessein important, ils descendent la colline en silence.

CHANT V

LE COSMOPOLITE

Les trois personnages encore assis, le pasteur, le pharmacien et l'hôte, poursuivaient leur entretien, dont le sujet, considéré par eux sous toutes ses faces, était toujours le même.

— Je ne cherche pas à vous contredire, dit le pasteur guidé par des vues sages. L'homme, je le sais, tend à l'amélioration de son état, il aspire à s'élever, ou du moins la nouveauté réveille ses désirs; mais gardez-vous de rien outrer; car, avec ce penchant, la nature nous inspira aussi de l'attachement pour ce qui est ancien; elle fait pour nous d'une longue habitude un plaisir. Tous les états sont bons, lorsque la nature et la raison ne les condamnent pas : l'homme désire beaucoup, et n'a besoin que de peu ; les jours des mortels sont de courte durée et leur sort est borné. Je ne blâme pas celui

qui, toujours actif et ne connaissant point le repos, parcourt avec une ardeur audacieuse les mers et toutes les routes de la terre, satisfait de s'environner, lui et les siens, de ses gains accumulés; mais je sais priser l'homme paisible, qui porte ses pas tranquilles autour de l'héritage paternel, et qui prenant l'ordre des saisons, cultive son champ. Il ne voit pas le sol changer à chaque année pour contenter ses vœux, ni l'arbre nouvellement planté se hâter d'étendre vers le ciel des rameaux décorés des richesses de l'automne; non, la patience lui est nécessaire; il doit avoir une âme pure, égale et calme, une raison droite; il ne confie que peu de semences au sol nourricier, et ne sait élever que de petits troupeaux; l'utile est la seule pensée qui l'occupe. Heureux celui qui reçut de la nature un caractère si bien réglé! nous devons tous notre nourriture à des hommes semblables. Heureux aussi l'habitant d'une petite cité, qui vit et de son champ et de sa profession! sur lui ne pèsent point la peine et les soucis qu'éprouve le villageois, circonscrit en des limites étroites; il n'est pas moins à l'abri des troubles continuels qui agitent les insatiables habitants des villes opulentes, et surtout les femmes, par l'ambition de rivaliser avec les plus riches et les plus grands, lors même que leurs moyens sont faibles. Notre hôte, bénissez donc constamment l'application

de votre fils à des travaux paisibles, et bénissez la compagne assortie à son caractère, qu'un jour il se choisira.

Il achevait ces paroles, lorsque la mère entre, tenant son fils par la main, le conduit et le place devant son mari.

— Bon père, dit-elle, combien de fois, en jasant ensemble, avons-nous fait mention du jour heureux et longtemps attendu, où notre Hermann, par le choix de son épouse, nous comblerait enfin de joie ! Nos pensées se portaient çà et là ; nous lui destinions tantôt l'une, tantôt l'autre, dans ces entretiens familiers d'un père et d'une mère. A présent, ce jour est arrivé ; le ciel a conduit devant ses pas et lui a présenté son épouse, et son cœur s'est décidé. Ne disions-nous pas toujours ? Il doit former ce choix lui-même. Bien auparavant, n'as-tu pas souhaité de voir naître en lui cette vive inclination qui lui ferait trouver son bonheur dans une compagne? L'heure est venue, il a éprouvé ce sentiment, et a fait son choix en homme sensible. C'est cette jeune fille, cette étrangère qui l'a rencontré. Qu'il l'obtienne de toi ; sinon, il a juré qu'il ne prendrait jamais d'épouse.

— Que je l'obtienne de vous, mon père, dit le fils ; mon cœur a fait un choix sûr, exempt de blâme ; vous aurez en elle une fille incomparable.

Mais le père gardait le silence. Aussitôt

le pasteur se lève, et prenant la parole:

— C'est toujours d'un moment que la vie et la destinée de l'homme dépendent ; car même après de longues délibérations, la décision est l'ouvrage d'un moment, et l'homme sensé prend seul la meilleure: c'est un tact du sentiment, qu'on risque d'émousser en se livrant alors à des considérations accessoires. L'âme d'Hermann est saine; je le connais depuis son enfance ; il ne tendait pas indifféremment les mains vers tous les objets ; ce qu'il demandait pouvait lui convenir; alors aussi il ne lâchait pas prise. Ne soyez donc point surpris, effarouché, de voir arriver soudain ce que vous souhaitiez depuis si longtemps. Il est vrai que votre vœu, tel que vous l'aviez conçu peut-être, n'est pas rempli ; nos désirs aveugles nous déguisent quelquefois l'objet désiré ; les dons nous viennent d'en haut sous leur forme véritable. Ne méconnaissez donc point la jeune personne qui, la première, a touché l'âme de ce fils bon et judicieux que vous adorez. Heureux celui à qui la première qu'il aime donne aussitôt sa main, et dont le vœu le plus cher ne languit pas secrètement au fond de son cœur ! Oui, tout en lui me l'annonce, le sort de votre fils est décidé. Un penchant vrai, fait subitement de l'adolescent un homme. Hermann est inébranlable ; si vous lui refusez votre consentement, je crains que les plus belles années

de sa vie ne s'écoulent dans la tristesse.

Le pharmacien, dont les paroles étaient prêtes depuis longtemps à s'échapper de ses lèvres :

— Prenons en cette occasion aussi la route moyenne, dit-il avec un air réfléchi ; l'empereur Auguste même avait pour devise : *Hâte-toi lentement*. Je suis très disposé à servir le cher voisin, à mettre en œuvre pour son utilité le peu que j'ai d'intelligence ; la jeunesse, en particulier, a besoin d'être guidée. Laissez-moi donc partir ; je veux apprécier la jeune personne, questionner sa commune, qui doit la connaître ; on ne m'abuse pas si facilement, et je sais évaluer les paroles.

Ces mots volent des lèvres du fils :

— Faites cela, mon voisin, allez, prenez des informations ; mais je désire que le digne pasteur vous accompagne ; deux hommes si excellents sont des témoins irréprouvables. O mon père ! ne croyez pas que cette personne en venant ici ait fait une échappée ; elle n'est pas de ces vagabondes qui parcourent le pays pour enlacer par leurs intrigues les jeunes gens sans expérience. Non, ce fléau terrible, universel, la guerre qui ravage le monde, qui a déjà soulevé hors de leurs fondements tant de maisons solides, a banni aussi l'infortunée. Des hommes distingués et d'une illustre naissance ne sont-ils pas errants et misérables ? des princes déguisés fuient,

des rois vivent dans le bannissement. Hélas! elle est de même fugitive, elle, la meilleure de son sexe; oubliant ses propres malheurs, elle assiste ceux qui en sont les compagnons, secourable encore lorsqu'elle est elle-même sans secours. De grandes calamités s'étendent sur la terre. Serait-il impossible qu'un bien sortît de ces maux? et ne pourrai-je pas, en recevant dans mes bras une compagne fidèle, me consoler de cette guerre, comme vous vous consolâtes de l'incendie?

Alors le père, rompant le silence, signifie en ces mots sa volonté :

— Comment, ô fils! s'est déliée ta langue, qui depuis tant d'années était engourdie, et ne formait des sons articulés qu'en des occasions urgentes? Faut-il donc que j'éprouve aujourd'hui le sort dont tous les pères sont menacés, c'est qu'une mère trop indulgente soit toujours prête à favoriser l'opiniâtreté de son fils, et qu'ils trouvent dans chaque voisin un partisan, dès que le père ou l'époux essuie de leur part une attaque? Mais je ne veux pas lutter contre vous tous réunis; qu'en résulterait-il? d'avance je vois déjà la mutinerie et les larmes. Allez, et si vos informations lui sont favorables, à la garde de Dieu, amenez-la dans ma maison comme ma fille; sinon, qu'il l'oublie.

Ainsi dit le père, et, transporté de joie, le fils s'écrie :

— Avant la fin du jour vous aurez la plus estimable fille que puisse désirer un homme en qui respire la sagesse. Elle sera aussi heureuse qu'elle est bonne, c'est ce que j'ose affirmer. Oui, elle me remerciera toute sa vie de lui avoir rendu en vous un père et une mère, comme de leur côté, un père et une mère désirent d'avoir des enfants vertueux. Mais plus de retard, je cours harnacher mes chevaux et conduis ces amis sur les traces de celle que j'aime ; je m'abandonne à eux, à leur prudence ; leur décision, je vous en fais le serment, est ma règle, et je ne revois plus la jeune étrangère qu'elle ne soit à moi.

En même temps il sort ; ceux qui restent dans le salon confèrent entre eux avec sagesse et se hâtent de se concerter pour cette affaire importante.

Hermann vole vers l'écurie, où les ardents chevaux se reposaient, et consommaient rapidement l'avoine pure et le foin sec, fauché dans la meilleure prairie. Aussitôt il leur met le frein luisant, fait passer les courroies dans les boucles argentées, attache les longues et larges guides, et conduit les chevaux dans la cour, où le zélé valet, tirant la voiture par le timon, la fait avancer. Donnant aux traits leur exacte longueur, ils attellent les coursiers dont la vigueur emporte légèrement un char dans la carrière. Hermann a saisi le fouet, il est assis, et la voiture étant

arrivée sous la voûte de la grande porte, et les deux amis ayant pris aussitôt leurs places, elle roule avec rapidité, laisse en arrière le pavé, les murs et les tours éclatantes. Il dirige vers la célèbre chaussée sa course toujours également impétueuse, soit qu'il monte les coteaux, soit qu'il descende dans les plaines : mais lorsqu'il aperçoit la tour du village et les chaumières entourées de jardins, il se dit qu'il est temps d'arrêter ses chevaux.

Ceint du vénérable ombrage de tilleuls élevés jusqu'au ciel, et enracinés profondément depuis des siècles, s'étendait devant le village un grand pré, couvert d'un gazon vert, lieu de plaisance des villageois et des citadins du voisinage.

Sous ces arbres, au bas d'un plan incliné, était une fontaine ; en descendant les degrés, on voyait des bancs de pierre placés autour de la source pure, toujours vive et jaillissante ; un petit mur l'environnait et servait d'appui à ceux qui venaient puiser dans son onde épanchée.

Hermann prend la résolution d'arrêter ses chevaux sous cet ombrage ; il l'exécute.

— Mes amis, dit-il, descendez à présent de la voiture, et allez apprendre si cette jeune personne mérite que je lui offre ma main. Pour moi, je n'en doute pas ; vous ne me direz rien à ce sujet qui me soit nouveau et me surprenne ; si j'étais chargé seul de ma

conduite, je volerais au village, et la bonne fille déciderait de mon sort en peu de mots. Il vous sera aisé de la reconnaître ; car j'ai peine à croire que la beauté de quelque autre puisse être comparable à la sienne : cependant je vous donnerai encore pour indices ses vêtements, dont la propreté est remarquable. Un rouge corps de jupe, fermé par un beau lacet, élève son sein arrondi ; son corset noir marque sa taille ; elle a soigneusement plissé le haut de sa chemise pour former la fraise qui entoure son menton avec une grâce pudique ; son visage ovale et agréable annonce la candeur et la sérénité ; ses longs cheveux sont roulés plusieurs fois en tresses fortes autour d'épingles d'argent ; son jupon bleu, sous le corset, descend en plis nombreux à ses pieds. Mais ce que je dois vous dire encore, et ce dont je vous conjure expressément, c'est de ne point parler à la jeune personne, et de ne point laisser apercevoir votre but ; contentez-vous d'interroger les autres, d'écouter tout ce qu'ils vous raconteront à son sujet. Quand vous serez assez éclaircis pour tranquilliser mon père et ma mère, venez me rejoindre et nous songerons au parti qu'il faudra prendre. Je me suis formé ce plan durant notre route.

A ces mots, les deux amis se rendent au village. Les jardins, les granges et les maisons fourmillaient d'une multitude d'hommes ; les

charrettes, pressant les charrettes, remplissaient la rue spacieuse ; les hommes soignaient les chevaux et les animaux mugissants qui restaient attelés ; les femmes se hâtaient d'étendre sur toutes les haies le linge pour le sécher, et les enfants joyeux barbotaient dans une eau limpide.

Les deux honnêtes espions, se faisant jour à travers les charrettes, les hommes et les animaux, portaient leurs regards à droite et à gauche, cherchaient les traits de la personne indiquée ; mais aucune des femmes qu'ils aperçoivent ne leur paraît être cette jeune merveille.

Bientôt la presse s'augmente devant leurs pas. Des hommes turbulents se querellaient autour des chariots ; des femmes prenaient part à la querelle, et poussaient des cris perçants.

Aussitôt un vieillard qui marchait avec dignité, s'approche, arrive près des contestants ; au moment qu'il a ordonné la paix et menacé de punir du ton sérieux d'un père, le tumulte est étouffé.

— Le malheur, s'écrie-t-il, n'a donc pu encore nous mettre un frein, nous faire enfin comprendre, quand même nous ne saurions pas tous également peser nos actions, que nous nous devons les uns aux autres de la patience et du support ? Il est trop vrai que l'homme heureux est intraitable ; mais vos

revers ne pourront-ils pas vous apprendre à ne plus vivre en discorde avec vos frères ? Voyez donc avec bienveillance la place que l'un de vous obtient sur un sol étranger, et partagez ensemble ce qui vous reste de vos possessions, afin de rencontrer à votre tour des âmes compatissantes.

Tel est le discours de ce vieillard, et tous gardaient un profond silence : rappelés à la douceur, ils rangent de bon accord les attelages et les chariots.

Le pasteur ayant entendu ces paroles, et vu dans la personne de cet étranger le calme d'un juge, s'avance vers lui, et ces mots expriment les sentiments dont il est animé :

— Père vénérable, quand un peuple coule ses jours en des temps heureux, où il vit paisiblement des fruits de la terre, qui ouvre de toutes parts son vaste sein, et renouvelle libéralement chaque année et chaque mois les dons qu'il désire, alors tout marche comme de soi-même, chacun s'estime le plus prudent et le plus sage ; on se maintient l'un à côté de l'autre, et le plus sensé est quelquefois confondu dans la foule, parce que les événements se succèdent d'un cours tranquille et semblent être leurs propres moteurs. Mais le malheur vient-il rompre les sentiers ordinaires de la vie, renverser la maison, ravager le jardin et le champ, bannir le mari et la femme du sein de leur domicile chéri,

et les entraîner dans un labyrinthe immense, durant des jours et des nuits de cruelle détresse ; ah ! l'on cherche alors autour de soi qui pourrait bien être l'homme le plus prudent, et il ne profère plus en vain ses oracles. Répondez, respectable étranger ; vous exercez, j'en suis certain, les fonctions de juge parmi ces fugitifs, dont vous avez calmé l'âme en un moment. Oui, je crois aujourd'hui voir m'apparaître un de ces plus anciens chefs qui conduisirent des peuples exilés par les déserts et par des routes incertaines : je crois parler à Josué même ou à Moïse,

Le juge lui répond avec gravité :

— Il est certain que notre époque ressemble aux époques les plus extraordinaires dont fassent mention les annales, soit sacrées soit humaines ; car celui qui vécut hier et qui vit aujourd'hui, peut dire qu'en ce peu de moments il a vécu des années, tant les événements se pressent dans leur succession rapide. Quoique je sois encore plein de vie, si je me reporte un peu vers le passé, il me semble que la vieillesse la plus chenue pèse sur ma tête. Oh ! nous pouvons bien nous comparer à ceux auxquels dans une heure terrible, Dieu le Seigneur apparut au milieu du buisson ardent ; car il nous apparut aussi au milieu des nuées et des flammes.

Le pasteur se propose de prolonger cet entretien pour connaître le sort de ce vieillard

et de ceux dont il était le conducteur, lorsque son compagnon, empressé d'agir, lui dit secrètement à l'oreille :

— Continuez de parler avec le juge, et dirigez le discours sur la jeune personne ; moi, je vais de tous côtés pour la chercher, et reviens dès que je l'ai trouvée.

Le pasteur l'approuve d'un signe de tête, et l'honnête espion parcourt les jardins, les buissons et les granges.

CHANT VI

LE SIÈCLE

Le pasteur interroge le juge sur les malheurs de ce peuple, et sur le temps qui s'est écoulé depuis qu'il a été banni de sa patrie.

Nos malheurs, répond l'étranger, ne sont pas récents; nous avons été abreuvés des amertumes de toute cette époque, amertumes plus horribles, puisqu'avec tant d'autres infortunés, notre plus douce espérance a été trompée. Car, qui pourrait nier qu'au premier rayon du nouveau soleil montant sur l'horizon, lorsqu'on entendit parler des droits communs à tous les hommes, de la liberté vivifiante et de l'égalité chérie, qui pourrait nier qu'il n'ait senti son cœur s'élever et frapper de mouvements plus vitaux son sein plus libre? Chacun alors espéra jouir de son existence; les chaînes qui assujettissaient tant de pays, et que tenait la main de l'oisiveté et de l'intérêt, semblaient se délier. Tous les peuples opprimés ne tournaient-ils pas leurs

regards vers la capitale du monde? titre glorieux que cette ville portait depuis si longtemps avec justice, et qu'elle n'avait jamais plus mérité qu'à cette époque. Les noms des hommes qui proclamèrent les premiers la liberté, ne furent-ils pas égaux aux noms les plus célèbres, élevés jusqu'aux astres? Chacun sentit renaître en soi le courage, l'âme et la parole. Et nous, qui étions voisins, nous fûmes les premiers animés de cette flamme vive. La guerre commença, et les Français en bataillons armés s'approchèrent; mais ils parurent apporter le don de l'amitié. L'effet répondit d'abord à cette apparence; tous avaient l'âme élevée; ils plantèrent gaiement les arbres riants de la liberté, nous promettant de ne pas envahir nos possessions ni le droit de nous régir nous-mêmes. Notre jeunesse fit éclater les transports de sa joie, la joie anima l'âge avancé, et les danses de l'allégresse commencèrent à se former autour des nouveaux étendards. Les Français triomphants gagnèrent d'abord l'esprit des hommes par leur vivacité et leur enjouement, et ensuite le cœur des femmes par leur grâce irrésistible. Le fardeau même des besoins nombreux de la guerre nous parut léger; l'espérance en son vol nous dérobait l'avenir, et appelait nos regards dans les carrières nouvellement ouvertes. Oh! combien est heureux le temps où, dans une danse,

l'amant voltige avec sa fiancée, attendant le jour de leur hymen, objet de leurs vœux! tel, et plus heureux encore, fut le temps où ce que l'homme juge être le bien suprême se montrait près de nous et pouvant être atteint facilement. Il n'y avait point de langues muettes; les vieillards, les hommes d'un âge mur et les adolescents parlaient à haute voix, pleins de pensées et de sentiments sublimes. Mais bientôt le ciel se noircit : une race d'hommes pervers, indigne d'être l'instrument du bien, disputa les fruits de la domination; ils se massacrèrent entre eux, opprimèrent les peuples voisins, leurs frères nouveaux, et leur envoyèrent des essaims d'hommes rapaces. Les supérieurs, ravisseurs en masses, les inférieurs, jusqu'au moindre d'entre eux, tous nous pillèrent, tous accumulèrent nos dépouilles; ils semblaient n'avoir d'autre crainte que de laisser échapper quelque chose de ce pillage pour le lendemain. Notre malheur était extrême, et l'oppression croissait d'heure en heure; il n'y eut personne qui écoutât nos cris; ils étaient les dominateurs du jour. Alors le chagrin et le courroux s'emparèrent des âmes les plus tranquilles; nous n'eûmes tous que la seule pensée, et nous fîmes tous le serment de venger ces outrages nombreux et la perte amère d'une espérance doublement trompée. La fortune se tourna du côté des Germains; les Français, mis en déroute, reculèrent par des

marches rapides : mais alors aussi nous connûmes, hélas! ce que la guerre a de plus funeste. Le vainqueur a de la grandeur d'âme et de la bonté, au moins il en a les apparences; il ménage, regarde comme ami le vaincu dont il tire journellement de l'utilité, et qui le sert de sa fortune : mais celui qui fuit ne connaît point de loi; il ne songe qu'à repousser la mort; il dévore les biens sans prévoyance du lendemain; d'ailleurs il est enflammé de courroux, et le désespoir fait sortir du fond de son cœur les plus noirs forfaits; rien n'est sacré pour lui, tout est sa proie; sa cupidité féroce le précipite vers une femme, et le plaisir devient un attentat; partout il voit la mort, et jouissant de ses derniers moments en homme barbare, il se réjouit de voir couler le sang, d'entendre les hurlements de l'infortune. Nos Germains furent embrasés de la fureur la plus terrible pour venger leurs pertes et pour défendre ce qui leur restait : tout s'arma, appelé encore par la précipitation du fuyard, par sa face blême et ses regards égarés et craintifs. Alors le son non interrompu des cloches fit retentir l'alarme; le péril futur n'arrêta pas la vengeance déchaînée; soudain les paisibles instruments du labourage se transforment en armes, la fourche et la faux dégouttent de sang; l'ennemi tombe sans pardon; partout la force s'abandonne à une colère frénétique, ainsi que la faiblesse timide

et rusée. Puissé-je ne revoir jamais l'homme plongé dans ces égarements horribles ! la bête féroce lui est préférable. Qu'il ne parle donc plus de liberté, comme s'il se pouvait gouverner lui-même ; dès que les barrières sont ôtées, reparaît, délivrée des obstacles, toute la méchanceté que la loi repoussa dans les plus profonds replis de son cœur.

— Homme excellent, répond l'ecclésiastique avec l'accent d'une âme sensible, si vous ne rendez pas assez de justice à l'humanité, je ne puis vous en faire un sujet de censure ; que de maux n'avez-vous pas soufferts d'une entreprise injuste ! Mais si, reportant vos regards en arriere, vous vouliez parcourir ces temps désastreux, vous conviendriez vous-même que vous avez aperçu beaucoup d'actions louables des qualités sublimes qui étaient comme ensevelies dans le cœur et que le péril fait produire au jour, l'homme excité par le malheur à se montrer un ange, à paraître envers ses semblables un dieu tutélaire.

— Vous me rappelez sagement, reprit le vieillard avec un sourire, qu'après un incendie on avertit souvent le possesseur consterné qu'il peut recouvrer l'or l'argent qui sont fondus et épars dans les décombres : faible dédommagement, néanmoins précieux ! l'homme appauvri fouille dans les décombres et se réjouit de ce qu'il découvre. C'est ainsi que je tourne volontiers des regards sereins

vers ce petit nombre de bonnes actions dont la mémoire conserve le souvenir. Oui, je ne le nierai pas, j'ai vu des ennemis se réconcilier pour sauver leur ville d'un malheur; j'ai vu des amis, des pères, des mères, des fils, tenter l'impossible en faveur de ceux auxquels ils étaient unis par les plus doux liens de la nature et de l'amitié ; j'ai vu l'adolescent devenir tout à coup homme mûr, le vieillard rajeunir, l'enfant même se changer en adolescent. Oui, le sexe que l'on nomme faible s'est montré animé de courage, de force, et de la présence d'esprit la plus vive. Et souffrez que je vous raconte en particulier l'action dont s'ennoblit, par un sublime essor de l'âme, une jeune fille, l'honneur de son sexe. Elle était restée seule avec d'autres jeunes filles dans une grande ferme : les hommes étaient partis pour repousser les étrangers. La cour fut assaillie d'une troupe de vils fuyards qui se livrèrent au pillage, et bientôt pénétrèrent dans l'appartement des femmes. A l'aspect de la beauté, de la taille heureuse de la jeune personne, de ces filles ornées de grâces, et qu'on pourrait nommer encore des enfants, un désir féroce s'empare de ces monstres ; ils se précipitent avec une fureur barbare vers ces colombes tremblantes, vers la fille généreuse ; mais aussitôt elle arrache à l'un des scélérats l'épée dont il était ceint, et lui porte un coup terrible qui l'abat san-

glant à ses pieds; et délivrant ses compagnes par sa mâle intrépidité, elle frappe quatre encore de ces brigands qui échappent à la mort par la fuite. Elle ferme ensuite la porte de la cour, et dans son asile attend qu'on vienne la secourir.

A cet éloge de la jeune personne, le pasteur conçoit un espoir favorable à son ami; il était prêt à dire : « Qu'est-elle devenue? a-t-elle accompagné la fuite malheureuse de ce peuple? »

Mais le pharmacien arrive en hâte, et, le tirant par l'habit, lui dit tout bas à l'oreille :

Ne l'ai-je pas enfin trouvée parmi plusieurs centaines de femmes, d'après la description? Venez donc, voyez-la de vos propres yeux, et prenez avec vous le juge pour recevoir les informations nécessaires.

Ils se tournent; mais le juge, appelé par les siens pour une affaire pressante, a disparu.

Cependant le pasteur suit aussitôt, par l'ouverture d'une haie, son ami, qui l'instruisant avec un air fin :

— Apercevez-vous la jeune fille? elle a emmailloté le poupon; je reconnais la vieille robe de coton et la taie bleue que renfermait le paquet remis par Hermann entre ses mains; vraiment elle a fait un prompt et bon emploi de ces dons. Ces indices sont évidents, les autres ne le sont pas moins; car son rouge

corps de jupe, fermé par un beau lacet, élève son sein arrondi; son corset noir marque sa taille; le haut de sa chemise, soigneusement plissé, forme la fraise qui entoure son menton avec une grâce pudique; son visage ovale et agréable annonce la candeur et la sérénité, les tresses fortes de ses cheveux sont roulées autour d'épingles d'argent. Quoiqu'elle soit assise, nous voyons la richesse de sa taille; son jupon bleu, sous le corset, descend en plis nombreux à ses pieds. C'est elle sans doute : venez; apprenons de quelqu'un si elle est bonne, vertueuse et habile ménagère.

Le pasteur considérait d'un œil attentif la personne assise.

— Qu'elle ait charmé notre jeune homme, dit-il, certainement je ne m'en étonne pas; elle peut soutenir l'épreuve aux yeux du plus éclairé. Heureux qui reçut de la nature, notre mère, une forme qui enchante! dès qu'il se produit, elle le recommande; il n'est étranger nulle part; on le recherche et l'on se sent arrêté près de lui s'il joint à cet extérieur ravissant les qualités attrayantes de l'âme Je vous assure que ce jeune homme a trouvé une personne qui répandra la plus grande sérénité sur les jours de sa vie, sera pour lui dans tous les temps une aide courageuse et fidèle; un corps si parfait enferme une âme saine, et sa jeunesse active promet une heureuse vieillesse.

— L'apparence est souvent trompeuse, réfléchit son compagnon ; je ne me fie pas aisément à l'extérieur ; j'ai si fréquemment éprouvé la vérité du proverbe : *Ne donne pas ta confiance à ton nouvel ami, avant que vous n'ayez consommé ensemble un boisseau de sel ; le temps seul t'apprendra si vous vous convenez et si votre amitié sera durable.* Commençons donc par chercher quelques bonnes gens qui puissent nous raconter ce qu'ils savent de la jeune fille.

— Ainsi qu'à vous la précaution me paraît sage, dit l'ecclésiastique en le suivant : ce n'est pas pour nous que nous recherchons une fille en mariage : cette démarche, faite pour un autre, est délicate et demande beaucoup de prudence. Ils vont à la rencontre du juge toujours occupé de ses fonctions, et qu'ils voient reparaître.

— Parlez, lui dit le pasteur, nous avons vu dans ce jardin voisin une jeune fille assise sous un pommier, et qui fait des habits d'enfant d'un vêtement de coton qu'on a déjà porté, et qu'elle a probablement reçu en don. Sa figure nous a plu ; elle paraît être une des plus estimables de son sexe. Dites-nous ce que vous savez à son sujet ; notre question naît de vues louables.

Le juge étant aussitôt entré dans le jardin pour la considérer :

— Elle vous est déjà connue, dit-il ; quand

je vous racontais l'action signalée d'une jeune fille arrachant l'épée à un ravisseur, et se délivrant elle et ses compagnes, — c'est elle dont je vous parlais. Vous voyez vous-même qu'elle était capable de cette action; elle est née forte et courageuse, mais elle n'est pas moins bonne. Elle a donné les plus tendres soins à son aïeul jusqu'au dernier jour où le chagrin du sort malheureux de sa petite ville et la crainte de se voir dépouillé de ses possessions le précipitèrent dans le tombeau.

Elle a supporté de même avec la fermeté du courage la douleur que lui fit éprouver la perte de son fiancé, jeune homme dont l'âme était élevée, qui, dans la première ardeur du généreux sentiment de seconder la cause sublime de la liberté, se rendit à Paris même, et bientôt y termina ses jours par une mort horrible; car il s'y montra, comme en son pays, l'ennemi de la ruse et de la tyrannie.

Telles furent les paroles du juge.

Les deux amis le remercient, prêts à le quitter ; le pasteur tire de sa bourse une pièce d'or : il avait fait une distribution généreuse de sa monnaie d'argent en voyant, il y avait peu d'heures, passer les troupes désolées des fugitifs : il présente cette pièce d'or au juge :

— Partagez, dit-il, ce mince don entre vos pauvres; Dieu veuille l'accroître !

Mais le juge refusant de recevoir ce don :

— Nous avons sauvé, dit-il, quelque argent, assez d'habits et d'autres effets, et j'espère que nous retournerons au lieu de nos domiciles avant d'avoir épuisé le tout.

Le pasteur lui pressant la pièce dans la main :

— Personne, répond-il, ne doit en ces jours malheureux, être lent à donner, ni refuser d'être le dépositaire de ce qu'offre l'humanité. Sait-on combien de temps on garderait ce dont on est le possesseur paisible ? sait-on combien de temps encore on sera errant dans les pays étrangers, privé du jardin et du champ où l'on trouvait sa nourriture ?

— Eh ! dit le pharmacien embarrassé, si donc je m'étais muni d'argent ! somme petite ou grande, vous l'auriez ; car un grand nombre des vôtres doivent en être dépourvus. Je ne vous laisse pourtant pas aller sans vous faire un don ; vous connaîtrez au moins ma bonne volonté, quoique l'action ne l'égale pas.

Et tirant par les cordons une bourse de cuir brodée, dans laquelle il enfermait son tabac, il l'ouvre, et donne le contenu où se trouvaient quelques pipes.

— Le don, ajoute-t-il, est bien petit.

— Du bon tabac, dit le juge, est toujours bien venu du voyageur.

Alors le pharmacien fait l'eloge de son tabac.

Mais le pasteur l'entraînant, et se séparant du juge :

— Hâtons-nous, dit-il ; notre jeune ami nous attend avec anxiété, qu'il entende au plus tôt l'heureuse nouvelle.

Ils marchent d'un pas rapide, ils arrivent. Le jeune homme, sous les tilleuls, était appuyé contre sa voiture ; ses chevaux fringants frappaient du pied et déchiraient le gazon ; il les tenait par la bride, et plongé dans ses pensées, il portait devant lui des regards immobiles, et n'aperçoit ses amis que lorsqu'arrivant ils l'appellent et s'annoncent par des signes de joie. Déjà le pharmacien avait de loin commencé à parler ; cependant ils s'approchent, et le pasteur prenant les mains d'Hermann, et coupant la parole à son compagnon :

— Sois heureux, jeune homme, dit-il ; ton coup d'œil juste, ton cœur droit ont fait le meilleur choix ; soyez heureux toi et la femme de ta jeunesse ; elle est digne de ta main. Viens donc, tourne la voiture ; qu'elle nous conduise promptement au village pour que nous fassions la demande, et que nous amenions la bonne fille dans la maison de ton père.

Mais le jeune homme ne quittant point sa place, écoute, sans marquer de satisfaction, des paroles qui devaient l'animer de la plus douce confiance et d'une joie céleste ; il tire du fond de son cœur un soupir.

Venus avec rapidité, dit-il, nous nous en retournerons peut-être confus, à pas lents. Depuis que je vous ai attendus, j'ai été en proie au doute, au soupçon, à la crainte, et à tous les sentiments qui peuvent tourmenter le cœur de celui qui aime. Parce que nous sommes riches, et qu'elle est dans la pauvreté et dans l'exil, croyez-vous qu'il nous suffise d'arriver pour que la jeune fille nous suive? La pauvreté même, non méritée, inspire de la fierté : cette exilée paraît frugale et active, dès lors le monde lui appartient. Et croyez-vous qu'en se formant, une personne si belle et qui annonce des mœurs si parfaites, n'ait charmé aucun bon jeune homme? Croyez-vous qu'elle ait fermé jusqu'à ce moment son cœur à l'amour? Ne nous menez pas si précipitamment au village ; nous pourrions retourner lentement les chevaux, et reprendre avec honte le chemin de notre demeure. Je crains bien qu'il n'y ait quelque part un jeune homme qui possède ce cœur, et que cette belle main n'ait touché celle du fortuné et ne lui ait donné sa foi. Ah! je me vois alors devant elle, avec ma demande, couvert de confusion.

Le pasteur allait l'encourager, lorsque son compagnon, toujours prêt à divaguer, lui enlève la parole :

— Vraiment! autrefois que chaque action avait des formes réglées, nous n'aurions pas

été dans cet embarras. Quand les parents avaient choisi pour leur fils une épouse, la première chose était d'appeler confidemment un ami ; on l'envoyait après cela au père et à la mère de la jeune personne, comme chargé de la demande en mariage. Paré solennellement, il allait un dimanche peut-être, après le dîner, faire une visite à l'honnête citoyen ; il commençait par s'engager amicalement avec lui dans une conversation générale, adroit à la conduire et à la tourner prudemment selon ses vues. Enfin, après de longs détours, il parlait aussi et avec éloge de la fille du père, et il ne louait pas moins l'homme et la maison dont il était l'ambassadeur.

Les personnes intelligentes remarquaient le but ; l'ambassadeur intelligent remarquait bientôt leurs dispositions et pouvait s'expliquer. Si la demande était éludée, on n'avait pas reçu en face un refus humiliant ; mais si elle avait été agréée, le négociateur occupait dans la maison, à perpétuité, la première place à chaque festin de famille ; car le couple, durant tout le cours de leur vie, se rappelait que cette main habile avait formé le premier nœud de leur union. A présent, tout ceci, comme d'autres bonnes coutumes est passé de mode, et chacun fait sa poursuite lui-même : que chacun donc aussi reçoive en personne le refus, joli présent qui

peut lui être destiné, et qu'il demeure honteux aux yeux de la jeune fille.

— Arrive ce qui pourra, répond le jeune homme, qui à peine a écouté toutes ces paroles, et qui s'est déjà décidé en silence; j'irai moi-même, et veux apprendre mon sort de la bouche de celle en qui j'ai la plus grande confiance, telle que jamais femme n'en inspira de semblable à un homme. Je suis bien persuadé que ce qu'elle dira sera bon, raisonnable. Quand même je la verrais pour la dernière fois, je veux une fois encore rencontrer ces yeux noirs, ce regard ouvert; si je ne dois jamais la serrer contre mon cœur, je veux une fois encore voir cette taille accomplie, cette bouche dont un baiser et un oui me rendront heureux pour toujours, dont un non m'enlèvera pour toujours le bonheur. Mais souffrez que je reste seul et ne m'attendez pas; retournez vers mon père et ma mère; qu'ils apprennent que leur fils ne s'est point trompé, et que la jeune personne est le plus digne objet de ses vœux. Veuillez me laisser à moi-même. Le sentier qui mène à travers le coteau jusqu'au poirier, et de là descend le long du vignoble, m'abrégera la route à mon retour. Oh! puissé-je leur conduire avec joie et d'un pas rapide ma bien-aimée! Peut-être qu'en suivant ce sentier je me glisserai seul vers notre maison, et qu'il m'est réservé de ne le parcourir désormais qu'avec tristesse.

Il dit, et présente les guides au pasteur qui les reçoit ; maîtrisant avec habileté les coursiers écumants, il s'élance dans la voiture, et occupe la place du conducteur.

— Mais tu hésites d'y monter, voisin précautionneux, et tu lui dis : « Mon ami, je vous confie volontiers mon âme avec toutes ses facultés ; mais le corps et ses membres n'ont pas une garantie bien sûre quand une main sacrée s'empare des rênes de ce monde. » Tu souris, judicieux pasteur. « Prenez seulement place, réponds-tu, et confiez-moi sans crainte votre corps ainsi que votre âme. Depuis longtemps cette main est exercée à diriger les rênes, et cet œil à saisir avec art les chemins tournants. Tous les jours à Strasbourg, où j'accompagnais le jeune baron, notre char dont j'étais le conducteur, traversant la foule d'un peuple qui passe sa vie aux promenades, sortait avec rapidité des portes retentissantes, franchissait les campagnes poudreuses, et roulait jusqu'aux prairies et aux tilleuls éloignés. »

A demi rassuré, le voisin monte dans la voiture, et en s'essayant prend la précaution de celui qui se dispose à faire un saut avec prudence.

Les coursiers volent, impatients de gagner l'écurie ; sous leurs pieds vigoureux s'élève un nuage de poussière.

Le jeune homme est longtemps à la même

place : il voit la poussière s'élever dans les airs, il la voit se dissiper, et reste immobile sans aucun sentiment.



CHANT VII

DOROTHÉE.

Comme le voyageur au coucher du soleil, fixe une fois encore les yeux sur cet astre, qui descend de l'horizon et disparaît; son œil ébloui en voit flotter l'image dans un sombre bosquet, et près d'un rocher; partout où il dirige ses regards il la voit à l'instant même se reproduire, et, vacillante, rayonner de riches couleurs : ainsi Hermann voit l'image de la jeune fille passer légèrement devant lui, et suivre le sentier qui mène à sa demeure. Mais tout-à-coup il sort du songe qui l'étonne, et il tourne avec lenteur ses pas vers le village : il retombe dans le même étonnement, voit reparaître, voit venir à sa rencontre la forme admirable. Il la considère avec la plus forte attention; ce n'était pas une image illusoire, c'était la personne elle-même : tenant de ses mains par les anses deux cruches d'inégale grandeur, elle se hâtait d'arriver à la fontaine.

Il s'avance vers elle avec joie, et ranimé par sa vue, tandis qu'elle est vivement étonnée à son tour :

— Fille active, dit-il, je te vois en ce moment encore, comme peu auparavant, occupée à soulager les maux d'autrui, à secourir l'humanité souffrante. Dis, pourquoi viens-tu seule à cette source éloignée, tandis que tes compagnons se contentent des fontaines du village? Il est vrai que l'eau de cette source est douée d'une vertu particulière, et qu'on s'en abreuve avec plaisir; tu veux sans doute en apporter à cette femme infirme, dont tu as sauvé la vie avec tant de zèle.

L'aimable personne fait un salut gracieux au jeune homme.

— La peine que je prends de me rendre à cette source, répond-elle, est déjà récompensée ; puisque je rencontre l'homme généreux qui nous a comblés de ses dons : l'aspect du bienfaiteur est aussi agréable que le bienfait. Venez, voyez de vos propres yeux ceux qui ont joui de vos largesses, et recevez les remercîments des cœurs tranquilles que vous avez ranimés. Il faut cependant que je vous apprenne pourquoi je viens seule puiser à cette source pure et intarissable. Des hommes imprévoyants ont, à leur arrivée, troublé toutes les eaux du village, en faisant passer les chevaux et les bœufs par le réservoir qui en fournit aux habitants; et le soin de laver

le linge et les ustensiles a souillé tous les puits et tous les abreuvoirs : chacun n'est occupé que de soi ; absorbé par le besoin présent, il le soulage promptement et avec ardeur ; le besoin suivant est loin de sa pensée.

En disant ces mots elle a descendu les larges degrés, accompagnée d'Hermann ; ils s'asseyent sur le petit mur de la source. Elle se baisse sur l'eau pour y puiser ; il prend l'autre cruche, et se baisse sur la même eau. Ils y voient leurs images, flottantes sur un ciel azuré ; ils se parlent par un mouvement de tête et se saluent tendrement dans ce miroir.

— Je veux m'abreuver de cette eau, dit aussitôt le jeune homme satisfait.

Elle lui présente la cruche. Ils restent assis sur le mur avec une confiance ingénue, appuyés sur les vases.

Cependant elle dit à son ami :

— Parle, comment te rencontré-je en ce lieu ? et cela sans ta voiture et tes chevaux, loin de celui où je t'ai vu pour la première fois ; pourquoi es-tu venu ici ?

Hermann pensif baissait sa paupière. Il lève ensuite un regard paisible vers Dorothée l'attache avec tendresse sur les yeux de son amante, et il sent que son cœur se calme et se rassure. Cependant lui parler de son amour, il ne l'aurait pu ; le regard de la jeune personne n'annonçait point d'amour, mais de l'intelligence et de la sagesse, et

commandait une réponse dictée par la raison. Il se décide aussitôt, et lui dit avec le ton d'une douce confiance :

— Ecoute-moi, mon enfant, je vais répondre à ta question. Tu es le sujet de ma venue ; pourquoi te le céler ? Un père et une mère que j'aime s'occupent du bonheur de ma vie ; moi, comme leur fils unique, je les aide avec zèle et fidélité à régir notre maison et nos biens ; chacun de nous a des travaux assignés, ils sont nombreux ; je soigne la culture de tous nos champs, mon père est l'administrateur vigilant de la maison, et ma mère active surveille et anime le ménage. Mais tu as sûrement appris par ton expérience combien les domestiques, tantôt par légèreté et tantôt par mauvaise foi, tourmentent la maîtresse de la maison, l'obligent à les renouveler fréquemment, c'est-à-dire à échanger leurs défauts contre d'autres défauts. Ma mère, depuis longtemps, désire d'avoir auprès d'elle une personne qui la soulage, non pas seulement en mettant la main à l'œuvre, mais encore en s'y trouvant portée par attachement, et qui remplace sa fille chérie, morte, hélas! à la fleur de l'âge. Tu as paru aujourd'hui devant ma voiture; je t'ai vue te livrer de si bon cœur à des soins généreux, j'ai vu que la force et la santé relevaient encore en toi les autres avantages de la jeunesse, j'ai entendu la raison parler

par ta bouche; captivé, j'ai couru vanter à mon père, à ma mère et à nos amis l'étrangère selon tout son mérite. Je te dirai enfin ce qu'ils désirent ainsi que moi... Pardonne ce discours embarrassé.

— Ne craignez point d'achever, répond-elle; loin d'être offensée, vous me voyez reconnaissante; parlez ouvertement, le mot ne peut m'effrayer. Vous voulez me louer comme servante auprès de votre père et de votre mère pour entretenir l'ordre qui règne dans votre maison, et vous croyez trouver en moi celle qui leur convient, une fille sage, active et d'un caractère doux. Votre proposition était courte, ma réponse le sera de même. Oui, je vais avec vous, et crois suivre ainsi ma destinée. Ici mon devoir est rempli; j'ai rendu l'accouchée à ses parents, ils se félicitent qu'elle ait été sauvée; la plupart d'entre eux sont réunis, les autres ne tarderont pas à les rejoindre. Tous s'assurent d'arriver bientôt au moment de retourner dans leur patrie; c'est ainsi que l'exilé aime à se flatter : moi, dans ces jours malheureux qui nous en font craindre d'autres encore, je ne me berce pas d espérances légères. Les liens du monde sont brisés; qui les renouera ? ce sera la nécessité seule, amenée par l'excès des malheurs que nous présagent ceux dont nous sommes les témoins. Si je puis me nourrir en servant sous les yeux de votre mère vertueuse, dans

la maison de votre père vénérable, j'y suis très disposée; car la réputation d'une fille errante est toujours incertaine. Oui, je vous suivrai, dès que j'aurai rapporté ces cruches à mes amis, et que ces bonnes gens m'auront donné leurs bénédictions. Venez, je désire que vous les voyiez, et que vous me receviez de leurs mains.

Le jeune homme, ravi de la voir si disposée à la suivre, délibère s'il doit en ce moment l'instruire du véritable motif qui l'amène; mais il se détermine à ne pas la tirer d'erreur, déjà heureux de pouvoir la conduire dans sa maison, où il lui demandera son cœur et sa main. D'ailleurs, ô perplexité! il a vu à son doigt un anneau d'or, et c'est ce qui l'a porté à ne pas l'interrompre, à écouter attentivement toutes ses paroles.

— Partons, reprit-elle : on blâme les jeunes filles qui se retardent près des fontaines, et cependant il est si agréable de s'entretenir à côté d'une source jaillissante!

Ils se lèvent, se retournent, et, jetant un dernier regard sur la source, ils éprouvent un doux regret.

En silence, elle prend les cruches et monte les degrés suivie de celui qui l'aime. Il veut la soulager en se chargeant d'une des cruches.

— Non, dit-elle, en portant de chaque main un fardeau l'équilibre l'allége, et le

maître dont à l'avenir je recevrai les ordres ne doit pas me servir. Ne me regardez pas avec tant de sérieux, comme pour plaindre ma destinée. Il faut qu'une femme se dévoue de bonne heure aux soins domestiques que sa vocation l'appelle à remplir, et c'est par là qu'elle mérite d'arriver au pouvoir qu'une maîtresse doit exercer dans sa maison. La jeune fille, attentive à servir son père, sa mère, son aîné, va, vient, prépare et apporte ce qu'ils désirent : c'est là sa vie : heureuse si elle s'est habituée à ne trouver aucun chemin trop pénible, à ne pas distinguer les heures de la nuit de celles du jour, à ne juger aucun travail trop minutieux, aucune aiguille trop fine, enfin à s'oublier elle-même et à vivre pour autrui ! Elle aura besoin de toutes ces vertus domestiques si elle devient mère, lorsque le nourrisson la réveillera, demandera de l'aliment à la femme affaiblie, et que les soins s'uniront pour elle aux douleurs : les forces réunies de vingt hommes ne supporteraient pas ces fatigues; ils n'y sont point appelés mais ils doivent les regarder avec l'œil de la reconnaissance.

Elle parle ainsi, traverse le jardin, arrive avec son fidèle compagnon jusqu'à la grange où reposait l'accouchée qu'elle avait laissée contente, entourée de ses filles, ces jeunes personnes qu'elle délivra des ravisseurs, et qui offraient la belle image de l'innocence.

Ils entrent, et d'un autre côté s'avance en même temps le juge, tenant de chaque main un enfant; ils avaient été égarés, le vieillard venait de les retrouver dans la foule tumultueuse. Ils sautent avec joie vers leur mère chérie, l'embrassent, et se réjouissent à l'aspect du petit camarade, leur nouveau frère, qu'ils voient pour la première fois : ils sautent ensuite vers Dorothée, la saluent avec une vive amitié, demandant du pain, du fruit, et avant tout de la boisson. Elle présente à tous ceux qui l'entourent l'eau qu'elle apportait : les enfants en boivent, l'accouchée en boit aussi, ainsi que ses filles et le juge; chacun s'est abreuvé avec plaisir, et vante l'excellence de cette eau; elle avait une pointe acide, et c'était un breuvage restaurant et salutaire.

Mais la jeune fille prend un maintien sérieux.

— Mes amis, dit-elle, c'est, je crois, pour la dernière fois que j'ai porté la cruche à vos lèvres et vous ai abreuvés de l'eau d'une source : lorsqu'à l'avenir, dans un jour brûlant, un breuvage vous l'animera; lorsqu'à l'ombre vous jouirez du repos, de la fraîcheur d'une source pure, veuillez songer à moi, et aux soins que l'amitié, plus que la parenté, m'a portée à vous rendre. Durant tout le cours de ma vie, je me souviendrai avec reconnaissance de vos bons services. Je vous quitte à regret; mais en ce temps chacun est

pour les autres une charge plutôt qu'une consolation, et si le retour dans notre patrie nous est interdit, il faudra bien qu'enfin nous nous dispersions tous dans les pays étrangers. Voici le jeune homme qui a été notre bienfaiteur, auquel nous devons les langes de cet enfant, et les aliments qui nous semblèrent envoyés par le ciel pour le soutien de notre vie. Il est venu me proposer de me rendre dans sa maison pour servir son père et sa mère, qui ont des vertus et de l'opulence; je ne m'y refuse point; car partout une jeune fille doit remplir des soins domestiques, et ce serait pour elle un fardeau que de vivre dans l'indolence et d'être servie. Je suis donc volontiers ses pas; il parait être raisonnable, et je m'assure que son père et sa mère le sont aussi, ce qui donne un véritable prix à l'opulence. Chère amie, vivez heureuse; faites votre joie du nourrisson plein de vie dont les regards, tournés sur vous, annoncent déjà la force et la santé; et lorsqu'avec ses langes colorés vous le presserez contre votre sein, oh! pensez au bon jeune homme à qui nous en sommes redevables, et dont à l'avenir aussi je tiendrai la nourriture et le vêtement, moi votre parente et votre amie. Et vous, homme excellent, continua-t-elle en se tournant vers le juge, recevez mes remercîments, vous qui, dans un grand nombre d'occasions, m'avez servi de père.

Alors s'agenouillant devant l'accouchée, dont l'âme était sensible, elle embrasse cette femme qui fondait en larmes, et qui, dans sa douleur, peut à peine bégayer sa bénédiction. Toi cependant, juge vénérable, tu adresses à Hermann ces paroles :

— Mon ami, vous devez être compté parmi les hommes sages qui, pour le gouvernement de leur maison, s'associent des personnes estimables. J'ai vu souvent que lorsqu'il s'agit d'acquérir, par échange ou par achat, des bœufs, des chevaux, des brebis, on en fait un examen attentif ; tandis qu'on semble se décider au hasard ou se reposer sur son bonheur, pour le choix d'un homme qu'on amène dans sa maison et auquel on la confie, qui, s'il est bon et habile, en est le soutien, mais qui, s'il a les qualités contraires, en est la ruine : on se repent ensuite, mais trop tard, de cette décision aveugle. Pour vous, il paraît que vous l'entendez ; vous avez choisi pour servir votre père, votre mère et vous, une fille accomplie. Ayez pour elle de justes égards : aussi longtemps qu'elle sera chargée des soins de votre ménage, vous aurez trouvé en elle, vous une sœur, eux une fille.

Cependant arrive un grand nombre des proches parents de l'accouchée, qui lui apportent divers secours, et l'instruisent qu'on lui prépare une demeure plus convenable. Ils apprennent la résolution que la jeune fille a

prise; ils font des vœux pour Hermann, et portent sur lui des regards qui expriment leurs pensées. Ces mots volent de chaque bouche à l'oreille du voisin :

— Si de son maître il devient son époux, elle est pourvue.

Hermann lui prenant la main ;

— Partons, dit-il ; le jour décline, et notre petite ville est éloignée.

Alors les femmes, parlant avec vivacité toutes à la fois, embrassent Dorothée. Hermann l'entraîne ; elle les charge encore de salutations et de vœux pour ses amis : mais les enfants désolés, se précipitant sur ses habits avec des cris excessifs et un torrent de larmes, ne veulent point laisser partir leur seconde mère. Plusieurs de ces femmes les répriment :

— Paix, enfants ! elle va dans la ville pour prendre les excellentes dragées que votre frère a commandées pour vous, lorsque la cigogne en nous l'apportant a passé devant le confiseur, et vous verrez bientôt revenir votre amie avec des cornets joliment dorés (1).

A ces mots, les enfants abandonnent ses habits ; Hermann l'arrache à peine encore à de nouveaux embrassements et aux mouvements des mouchoirs, adieux dont elle est longtemps accompagnée.

(1) En Allemagne, dans quelques classes du peuple, il est reçu de faire aux enfants le conte que la cigogne a apporté le nouveau-né.

MELPOMÈNE

CHANT VIII

HERMANN ET DOROTHÉE

Ils dirigent ensemble leurs pas vers le soleil qui terminait sa course, et qui, enveloppé de profondes nuées, annonçait un orage : ses regards ardents dardaient çà et là hors de ce voile, à travers les campagnes, de longs traits d'une lumière effrayante.

— Puisse, dit Hermann, le menaçant orage ne pas nous envoyer de la grêle et des torrents de pluie ! car tout promet la plus belle récolte.

Ils jettent un coup d'œil satisfait sur les longues tiges de blé qui s'agitaient, et qui, dans leur passage au milieu du champ, étaient près d'atteindre jusques à la hauteur de leurs tailles élevées.

— Homme bon, dit la jeune fille à l'ami qui la guide, vous auquel je devrai bientôt un sort heureux, l'abri d'un toit, pendant que tant de fugitifs sont exposés à l'orage qui se prépare, faites-moi connaître. avant mon ar-

rivée, votre père et votre mère, que je suis disposée, du fond de mon âme, à servir avec zèle ; car il est plus aisé de complaire à son maître quand on connaît son caractère, les soins qu'il regarde comme les plus importants et sur lesquels sa volonté est prononcée. Apprenez-moi donc comment je pourrai gagner leur affection.

— Oh! que je t'approuve, fille prudente, accomplie, répond le jeune homme judicieux, de vouloir t'instruire de leur caractère avant ton arrivée! Sans une attention semblable, j'aurais fait d'inutiles efforts pour servir mon père à son gré, en me chargeant de veiller matin et soir sur la culture de ses champs et de ses vignobles, avec le même soin que s'ils m'appartenaient en propre. Je n'eus pas de peine à contenter ma mère, elle rendit justice à mon zèle; tu seras de même à ses yeux la plus excellente des filles en soignant sa maison comme si elle était à toi ; mais il en est autrement de mon père : il aime qu'aux actions se joignent encore de certaines apparences qui le flattent. Belle étrangère, ne me regarde pas comme un fils dénaturé si, dès mon abord, je te parle de son faible. Oui, je te le jure, c'est la première fois qu'un tel aveu sort de mes lèvres, qui ne s'ouvrent jamais pour un babil léger ; mais tu m'inspires tant de confiance que mon cœur s'épanche avec toi. Ce bon père se plaît à quelques dé-

corations dans le commerce de la vie, il exige des témoignages extérieurs d'attachement et de vénération : un mauvais serviteur, qui saurait profiter de ce penchant, parviendrait peut-être à captiver sa bienveillance tandis que le meilleur, s'il ne s'y prêtait pas pourrait devenir l'objet de son aversion.

—J'ai le ferme espoir de les contenter l'un et l'autre, répond-elle avec joie, et en doublant légèrement le pas dans le sentier qui s'obscurcissait. Le caractère de ta mère est parfaitement semblable au mien, et dès mon enfance les manières agréables ne me furent pas étrangères. Autrefois les Français, nos voisins, mettaient un grand prix à la civilité ; elle était commune aux nobles, aux bourgeois, et à ceux qui vivent sous le chaume ; chacun la recommandait à ses enfants. Chez nos Germains aussi, les enfants venaient le matin souhaiter la bonne journée au père et à la mère, en leur baisant la main et en leur faisant la révérence, et ils se conduisaient avec politesse et décence le jour entier. Tout ce que je tiens, depuis mon enfance, d'une bonne éducation et d'une heureuse habitude, tout ce que mon cœur pourra m'inspirer —je veux le consacrer au respectable vieillard. Mais qui me dira ce qu'il me reste à savoir, comment je dois me conduire envers toi-même, toi, son fils unique, et à l'avenir mon supérieur ?

Comme elle parlait ainsi, ils étaient arrivés sous le poirier. La lune, dans toute sa rondeur, répandait sa clarté majestueuse du haut de la voûte céleste; la nuit était venue, avait jeté son voile sur les dernières lueurs du soleil ; à leurs yeux s'étendaient, en de grandes masses qui se touchent, une lumière aussi claire que celle du jour, et les ombres de la nuit. Hermann entend avec plaisir cette question amicale, sous le bel arbre qui l'ombrageait, au lieu qu'il aime, et qui, ce jour même, a été le témoin des pleurs qu'il a répandus pour sa chère exilée.

Tandis qu'ils s'asseyaient pour se reposer un moment, le jeune homme transporté d'amour, saisissant la main de la jeune fille :

— Que ton cœur te le dise, lui répond-il, et suis librement ce qu'il te dira.

Mais il ne hasarde pas un mot de plus, quoique l'heure soit si favorable; il craint de s'attirer un *non;* et sa main, hélas ! a touché l'anneau qu'elle portait au doigt, cet indice qui déjà l'a troublé.

Ils étaient assis en silence, lorsque la jeune fille prenant la parole :

— Quelle douceur me fait éprouver l'admirable clarté de la lune ! elle égale celle du jour. Je distingue dans la ville les maisons, les cours, jusqu'à cette fenêtre sous ce toit ; je crois pouvoir en compter les carreaux.

— La maison que tu vois, dit le jeune

homme contenu par cette réponse, est notre demeure où je vais te déposer, et cette fenêtre sous le toit est celle de ma chambre, qui peut-être sera la tienne ; car nous ferons une autre distribution de nos logements. Ces champs nous appartiennent, les blés y ont mûri pour tomber demain sous la faulx ; ici, à l'ombre de ce poirier, nous goûterons le repos et prendrons notre repas. Mais descendons le vignoble et traversons le jardin ; vois l'orage épouvantable qui s'approche de nous en lançant des éclairs, et qui bientôt ensevelira l'aimable clarté de la pleine lune.

Ils se lèvent, descendent, portent leurs pas le long du champ à travers les riches épis. Prenant plaisir à la clarté nocturne, ils sont arrivés au vignoble, et commencent à marcher dans l'obscurité.

Il la conduit sur les pierres nombreuses et informes, degrés du berceau. Elle descend à pas lents, les mains appuyées sur l'épaule de son guide : la lune, dont la lumière fugitive vacillait à travers le berceau, jette sur eux ses derniers regards, et bientôt environnée de nuages orageux, elle laisse ce couple dans les ténèbres.

Hermann, plein de force, est attentif à soutenir la jeune fille, penchée sur lui pour assurer sa marche ; mais, comme elle ne connaît pas ce sentier et ces pierres de masses inégales, le pied lui manque, il éprouve un

craquement léger, elle est près de s'abattre; soudain le jeune homme intelligent, se tournant vers elle, a étendu le bras et soutenu sa bien-aimée; elle tombe doucement sur son épaule; leurs seins, leurs joues se touchent. Immobile comme le marbre, contenu par les ordres sévères de sa volonté, il ne la presse pas sur son sein d'une plus forte étreinte, et se borne à ne pas céder au poids. Chargé de ce précieux fardeau, il éprouve un sentiment plein de charme; il sent les battements et la chaleur du cœur de son amante, il recueille l'haleine embaumée qu'elle épanchait sur ses lèvres, et il porte en homme sensible la jeune personne, l'ornement de son sexe par sa beauté et par la richesse de sa taille.

Pour déguiser la douleur qu'elle ressentait :

— C'est, dit-elle en plaisantant, un signe malheureux, selon l'avis des gens graves, lorsqu'en entrant dans une maison, non loin du seuil, le pied vient à craquer. Que n'ai-je donc reçu un meilleur présage! Arrêtons-nous un moment : que diraient ton père et ta mère si tu leur amenais une servante boiteuse? tu leur paraîtrais un hôte peu intelligent.

CHANT IX

LA PERSPECTIVE HEUREUSE

Muses, si favorables au tendre amour, vous qui jusqu'ici avez guidé l'excellent jeune homme dans sa route, qui avez pressé son amante sur son cœur avant qu'elle lui ait promis sa main, venez à notre secours, achevez de former l'union de ce couple aimable, et dissipez promptement les nuages qui s'élèvent pour troubler leur bonheur; mais auparavant, dites-nous ce qui se passe en ce moment dans la maison paternelle.

La mère, remplie d'impatience et de craintes, rentre pour la troisième fois dans le salon qui réunissait l'hôte et ses deux amis, et dont elle venait à peine de sortir; elle parle de l'orage qui s'approche, du subit obscurcissement de la lune, de la longue absence de son fils, et des périls où la nuit l'expose; elle blâme vivement les deux amis de s'être si tôt séparés du jeune homme, sans avoir

abordé l'étrangère, sans lui avoir proposé l'hymen auquel il aspire.

— N'aggrave pas le mal, dit le père mécontent ; tu vois que nous sommes nous-mêmes pleins d'impatience, et dans l'attente de l'issue.

Mais le voisin, assis tranquillement, prend la parole :

— Dans ces heures de trouble, je ne cesse de reconnaître ce que je dois à feu mon père qui, lorsque j'étais enfant, arracha de mon cœur toutes ces racines de l'impatience jusqu'au dernier filet, et depuis ce temps je sais attendre mieux qu'aucun des sages.

— Dites-nous, je vous prie, repartit l'ecclésiastique, quel secret employa le vieillard pour opérer ce chef-d'œuvre ?

— Volontiers, reprit le voisin, chacun peut le mettre à profit. Dans mon enfance, il m'advint une fois d'être impatient, en attendant avec un grand désir la voiture qui nous devait mener à la fontaine des tilleuls. Cependant elle n'arrivait pas ; courant çà et là comme une belette, je montais, descendais les degrés, je me précipitais de la fenêtre à la porte ; le sang me picotait dans les doigts, je grattais les tables, trépignais des pieds dans toute la chambre, mes pleurs allaient couler. Rien n'échappait à cet homme flegmatique ; mais comme enfin je me portai jusqu'au plus haut point de l'extravagance, il

me prit tranquillement par le bras, me conduisit à la fenêtre, et me dit ces paroles remarquables : « Vois-tu là, en face de nous, l'atelier de ce menuisier? il est fermé aujourd'hui, demain il sera ouvert; là sont toujours en mouvement les rabots et les scies, et du matin au soir les heures s'écoulent dans le travail; mais écoute ceci : Un matin viendra où le maître et tous ses garçons emploieront leur industrie à te préparer un cercueil, qui sortira bien vite de leurs mains; ils s'empresseront d'apporter ici la maison de planche, qui reçoit enfin le patient et l'impatient, et qui sera bientôt pressée de son toit. » Mon imagination me fit tout voir en réalité, les planches jointes, la couleur noire préparée : je m'assis paisiblement, et j'attendis la voiture avec patience. Depuis ce temps, lorsque d'autres, dans une attente incertaine, courent de toutes parts en désespérés, moi je suis forcé de penser au cercueil.

— L'idée frappante de la mort, dit le pasteur en souriant, ne s'offre pas au sage comme un objet d'épouvante, ni à l'homme pieux comme son dernier terme; elle fait rétrograder celui-là vers la vie en lui enseignant à la bien régler, et soutient celui-ci lorsqu'il est dans l'affliction, par l'espérance d'un bonheur futur; le trépas, pour l'un et l'autre, se change en vie. C'est donc à tort que ce père n'a montré dans la mort que la mort à son

enfant sensible. On doit présen : à l'adolescent un tableau d'un grand prix, celui d'un âge mûri dans l'exercice des vertus, et au vieillard le tableau de la jeunesse, afin que tous deux se plaisent à voir ce cercle perpétuel, et qu'ainsi la vie s'achève dans l'activité de la vie.

Mais la porte s'ouvre, et le couple admirable paraît : les tendres parents et les amis, frappés de surprise à l'aspect de la jeune personne, sont captivés par sa beauté et par la richesse de sa taille, et la trouvent parfaitement assortie au jeune homme; oui, la porte semble être trop petite pour les recevoir au moment qu'ils posent ensemble le pied sur le seuil.

Hermann la présente à son père et à sa mère, et leur dit ce peu de mots avec rapidité :

— Voici une personne telle que vous pouvez la désirer. Mon père chéri, veuillez la bien accueillir, elle en est digne; et vous, ma mère chérie, interrogez-la, dès à présent, sur tout ce qui concerne la conduite intérieure d'une maison, et vous verrez combien elle mérite de vous appartenir et de remplacer votre fille.

Se hâtant de tirer le pasteur à l'écart :

— Homme excellent, venez promptement à mon secours, et déliez ce nœud, moment qui me fait trembler ; car je n'ai point engagé cette jeune fille à me suivre comme mon

épouse, elle croit entrer dans la maison comme servante, et je crains qu'elle ne la fuie avec courroux dès qu'on lui parlera d'hymen ; mais que tout soit décidé à cet instant même, elle ne doit pas rester plus longtemps dans l'erreur, et je ne peux plus rester dans le doute ; hâtez-vous, et donnez-nous un nouveau témoignage de votre sagesse, que nous honorons.

L'ecclésiastique rejoint aussitôt les assistants; mais, hélas! déja l'âme de la jeune personne a été blessée par ces paroles du père, prononcées avec son ton badin, quoiqu'en de bonnes intentions :

— Voilà qui me plaît, mon enfant, je me réjouis de voir que mon fils n'a pas moins de goût que son père qui, étant jeune, prenait toujours la plus belle pour danser, et qui enfin alla chercher la plus belle pour l'amener dans sa maison comme son épouse, c'était cette petite mère. On reconnaît d'abord à l'épouse quel est le tour d'esprit de celui qui l'a choisie, et s'il a le sentiment de ce qu'il faut. Vous n'avez pas non plus, n'est-ce point, délibéré longtemps; il me semble, en effet qu'il n'est pas si pénible de le suivre.

Hermann n'avait entendu qu'une légère partie de ces paroles; cependant il éprouve au-dedans de lui-même un tremblement général, et tous les assistants à la fois gardent le silence.

Mais la fille admirable, navrée jusqu'au fond de l'âme d'une raillerie qui lui paraît insultante, reste immobile ; une rougeur subite se répand sur son visage et sur son cou; néanmoins elle se contient, elle rassemble ses esprits, et dit ensuite au vieillard, sans cacher tout son chagrin :

—Oh! certainement votre fils ne m'a point préparée à une telle réception, quand il m'a fait le portrait de son père, de cet excellent citoyen. Je sais que vous êtes un homme prudent, qui se comporte envers tout le monde selon la convenance des personnes; mais il paraît que vous n'avez pas assez de compassion pour la pauvre fille qui vient seulement de passer votre seuil, et qui est disposée à vous servir; sans quoi vous ne m'auriez pas fait sentir, par une ironie amère, la distance de mon sort à celui de votre fils et à votre sort. Sans doute j'entre pauvre, avec un humble paquet, dans une maison pourvue de tout; ce qui donne de l'assurance à ses joyeux habitants : je me connais très bien, et sais quels doivent être nos rapports; mais est-il généreux de m'accueillir, à l'instant même de ma venue, avec une raillerie qui, peu s'en faut, me repousse loin du seuil où j'ai à peine posé le pied?

Hermann, plein d'anxiété, s'agitait, et conjurait d'un signe l'ecclésiastique, son ami, de se jeter comme arbitre au milieu de ce

débat, pour dissiper cette erreur en un moment.

L'homme prudent s'approche aussitôt : il considère le chagrin tranquille de Dorothée, sa sensibilité qu'elle maîtrise, ses larmes qu'elle retient au bord de sa paupière. Alors, par une prompte impulsion de son esprit, il se détermine, au lieu de bannir tout à coup cette erreur, à la prolonger un instant, afin de sonder les sentiments de la jeune personne, tandis qu'elle est émue.

— O fille étrangère ! lui dit-il dans ce dessein, la résolution que tu as prise de servir dans l'étranger a été trop précipitée, si tu n'as pas assez considéré à quoi l'on se soumet en mettant le pied dans la maison de son maître ; car de la main donnée dépend le sort de l'année entière, et un seul oui oblige à beaucoup de résignation. Les courses fatigantes, la sueur amère, causée par un travail qui presse et qui toujours renaît, ne sont pas ce que le service a de plus pénible ; un maître actif prend quelque part à ces soins ; mais souffrir de son humeur quand il blâme à tort, ou qu'il donne à chaque instant de nouveaux ordres sans pouvoir être d'accord avec soi-même ; essuyer les emportements d'une maîtresse qui prend feu à la moindre occasion, les rudesses et les mutineries des enfants ; voilà ce qui est pénible, et ce qu'il faut cependant supporter, sans négliger son travail,

sans dépit ni murmure. Mais tu ne me parais pas faite pour cet état, puisqu'une plaisanterie de ce père a déjà si profondément blessé ton âme, quoique rien ne soit plus fréquent que de railler une jeune fille en soupçonnant qu'un jeune homme a touché son cœur.

Frappée de cette dernière parole qui n'a pas manqué le but, vivement émue, elle ne se contient plus; ses sentiments se manifestent avec énergie, sa poitrine se gonfle, un soupir s'y fait passage, et elle dit aussitôt en versant un torrent de larmes ardentes :

— Oh ! que l'homme raisonnable qui veut donner ses conseils à l'affligé, sait peu qu'une parole froide ne peut dégager un cœur du poids des peines dont le ciel a permis qu'il fût chargé ! Vous êtes heureux, la joie est votre partage ; comment une raillerie pourrait-elle vous blesser ? mais le malade sent avec douleur la main légère qui le touche. Non, la feinte me serait inutile, quand même je pourrais y recourir. Décidons-nous à cet instant ; le retard ne ferait qu'augmenter mes peines, les rendre plus profondes, et peut-être me plonger dans un chagrin secret qui minerait mes jours avec lenteur. Laissez-moi partir, je ne peux rester dans cette maison, je veux en sortir, et vais retrouver mes pauvres parents que j'ai laissés dans le malheur, ne songeant qu'à m'en tirer moi-même. C'est

ma ferme résolution ; elle me permet de vous faire l'aveu d'un sentiment qui, si j'étais restée ici, eût été enseveli dans mon sein durant de longues années. Oui, la raillerie de ce père a profondément blessé mon âme. Ce n'est pas que j'aie un orgueil et une sensibilité peu convenables peut-être à l'état où j'entrais; mais il est vrai que mon cœur a senti du penchant pour le jeune homme qui, dans ce jour, m'est apparu comme un libérateur.

Quand il s'est éloigné de moi, et que j'ai poursuivi ma route, il est resté présent à ma pensée ; je songeais à la personne heureuse à laquelle il avait déjà peut-être donné sa foi, et dont il portait l'image dans son cœur. Et quand je l'ai revu près de la source, il me semblait qu'un des immortels paraissait à mes yeux satisfaits. Je l'ai suivi de si bon cœur lorsqu'il a voulu m'engager à vous servir ! Je veux l'avouer encore ; durant notre route, un espoir a flatté mon âme, celui de mériter peut-être un jour sa main, lorsque je serais parvenue à me rendre utile au bonheur de votre maison. Je vois seulement à cette heure les dangers auxquels je m'exposais en vivant près de celui pour qui j'avais un secret penchant ; je vois à cette heure la grande distance qui se trouve entre une fille dénuée de biens et un jeune homme opulent, fût-elle la première de son sexe par

son mérite. J'ai fait tout cet aveu pour que vous ne méconnaissiez pas l'âme qui a été blessée, circonstance à laquelle je dois le dessein de m'éloigner : sans elle, mon sort eût été de cacher mes tranquilles vœux, de le voir bientôt amener dans sa maison son épouse; et comment eussé-je alors pu supporter mes peines secrètes ? Heureux avertissement ! mon secret est échappé de mon sein lorsque le mal n'est pas sans remède. Que tout soit révélé. Rien ne doit me retenir plus longtemps ici, où je me vois confuse, agitée, où j'ai fait le sincère aveu de mes sentiments et de ma folle espérance. Ni la nuit qui se couvre au loin de nuages amoncelés, ni le tonnerre roulant qui retentit à mon oreille, ni les torrents qui se précipitent du ciel sur les campagnes avec violence, ni le bruissement des vents orageux, rien n'arrêtera mes pas. J'ai soutenu tous ces assauts dans notre fuite désastreuse et près de l'ennemi qui nous poursuivait. Je vais m'exposer encore à ce qui peut m'arriver sur la terre, comme j'y suis accoutumée depuis longtemps, saisie, entraînée par le tourbillon du temps où nous sommes, qui me sépare de tout. Vivez heureux, je ne me retarde plus un moment, le sort en est jeté.

En achevant ces mots elle se retirait précipitamment et dirigeait ses pas vers la porte, ayant encore son humble paquet, lorsque la

mère entourant de ses bras la jeune fille et la retenant :

— Dis, s'écrie-t-elle stupéfaite, que signifient tout ceci et tes larmes inutiles? Non, je ne te laisse point aller, tu es l'épouse de mon fils.

Le père mécontent regardait la fille éplorée, et il dit avec humeur :

— Ainsi, pour prix de toute ma complaisance, ce qui m'est le plus désagréable doit m'arriver à la fin du jour! car rien ne me révolte plus que les pleurs des femmes, les cris passionnés, qui rendent inextricable ce qu'un peu de raison débrouillerait plus facilement. Je ne puis être témoin plus longtemps de cette étrange scène ; conduisez-la vous-même à sa fin, je me retire pour me coucher.

Se tournant aussitôt, il voulait se rendre à la chambre où était son lit nuptial, et où le sommeil lui faisait goûter le repos; mais son fils le retenant :

—Mon père, lui dit-il d'une voix suppliante, ne précipitez rien, et ne soyez point irrité contre la jeune personne. Je dois seul porter la peine de tout ce trouble, que cet ami, trompant mon attente, vient d'augmenter encore par sa feinte. Prenez la parole, homme estimable, vous à qui j'ai confié mes intérêts; loin d'ajouter à nos tourments, veuillez tout éclaircir; car la vénération que je vous

porte s'affaiblirait si les peines d'autrui, au lieu de vous engager à l'exercice de votre haute sagesse, n'étaient pour vous que le sujet d'une joie maligne.

— Quelle prudence, dit le pasteur avec un sourire, eût mieux réussi à tirer du cœur de cette excellente personne l'aimable aveu que nous venons d'entendre, et à nous dévoiler son caractère? Ta tristesse ne s'est-elle pas aussitôt convertie en joie, en ravissement? Parle-lui donc toi-même; lui faut-il d'autres éclaircissements que les tiens?

Alors Hermann s'avançant vers Dorothée :

— Ne regrette point tes larmes et cette douleur passagère, lui dit-il avec tendresse; elles confirment mon bonheur, et, je l'espère, le tien. Je ne suis pas venu à la fontaine pour proposer à l'étrangère, à la fille la plus accomplie, d'être notre servante; j'y suis venu pour obtenir ton cœur et ta main. Mais, hélas! mon œil intimidé n'a pu voir quel était le penchant de ton cœur; je n'ai aperçu dans tes regards que de l'amitié lorsque tu m'as salué dans le paisible miroir de la source. Te conduire dans notre maison était déjà la moitié de mon bonheur. Veuille le rendre parfait; oh! que je puisse bénir ce moment!

Elle lève vers le jeune homme des yeux où règne l'émotion la plus tendre, et ne se refuse pas à cet embrassement et à ce baiser,

le comble des délices lorsqu'il est pour des amants le gage longtemps désiré du bonheur futur de leur vie, bonheur qui leur paraît alors illimité.

Le pasteur avait dissipé les incertitudes des autres assistants. Mais la jeune fille se présente avec grâce au père, s'incline devant lui, pénétrée de respect et d'affection, et lui baisant la main qu'il retirait :

— Que la justice, dit-elle, vous fasse pardonner à celle qu'une erreur a troublée, les larmes de la douleur et les larmes de la joie. Oh ! pardonnez-moi la sensibilité où d'abord je me suis livrée ; pardonnez-moi aussi celle que j'éprouve en ce moment, et laissez-moi le temps de me reconnaître dans le bonheur inopiné qui m'arrive, et que chacun ici partage. Oui, que ce premier chagrin, causé par moi qu'une surprise a égarée, soit le dernier. Le service fidèle auquel la servante s'était engagée, et que l'affection lui aurait allégé, vous sera rendu par votre fille.

Aussitôt le père l'embrasse, en cachant ses larmes. La mère s'approche d'elle avec confiance, et la baise tendrement : leurs mains, l'une dans l'autre, s'agitent en signe d'amitié ; les deux femmes en pleurs gardaient le silence.

Alors le bon et judicieux pasteur se hâte de saisir la main du père, et lui tire, non sans peine, du doigt potelé, l'anneau nuptial ; il

prend l'anneau de la mère, et unit les deux jeunes gens.

— Que ces anneaux d'or, dit-il, soient destinés à former l'étroite union d'un second hymen, aussi heureux que l'ancien ! Hermann est pénétré d'amour pour Dorothée ; elle avoue qu'il est l'objet de ses vœux. Je vous unis donc en ce moment, et vous bénis pour le reste de vos jours, par la volonté d'un père et d'une mère, et sous les yeux de ce témoin notre ami.

Le voisin aussitôt s'incline vers eux, et leur adresse des vœux ardents. Mais le pasteur, en voulant attacher l'anneau au doigt de la jeune personne, aperçoit avec étonnement celui qu'elle y portait, et qu'Hermann a considéré avec tant d'inquiétudes lors de leur rencontre près de la source.

— Quoi ! dit-il avec enjouement, ce sont donc ici tes secondes fiançailles? Pourvu que le premier fiancé ne se présente pas à l'autel pour s'opposer à votre union !

— Oh ! souffrez, répond-elle, que je consacre un moment à ce souvenir : l'homme vertueux qui, à son départ, me donna cet anneau, et qui ne revit pas ses foyers, le mérite bien. Il prévit tout, lorsque l'amour de la liberté et le désir de coopérer à de grandes révolutions l'entraînèrent à Paris, où il trouva la prison et la mort. « Vis heureuse, me dit-il, je pars ; tout s'agite sur la terre. tout semble se désunir ;

les bases fondamentales des États les plus solides se rompent, l'héritage abandonne l'ancien possesseur, l'ami se sépare de son ami, l'amant même de son amante. Je te laisse en ce lieu, et si jamais je t'y revois, — mais qui peut le savoir ? ce sont peut-être les dernières paroles que je t'adresse. On l'a dit avec raison, et on doit le dire à présent plus que jamais, l'homme n'est qu'un étranger sur la terre ; le sol ne nous en appartient plus à aucun titre ; les richesses sont errantes ; l'or et l'argent des maisons et des temples se fondent, se dégagent de leurs formes anciennes et sacrées ; tout est en mouvement, comme si l'univers, dont la structure semblait consommée, voulait briser ses liens pour rebrousser dans le chaos et la nuit, et pour en sortir sous une forme nouvelle. Tu me conserveras ton cœur, et si jamais nous nous retrouvons sur les ruines du monde, nous serons des êtres renouvelés, libres, à l'abri des coups du sort ; car celui qui aura franchi de tels jours, pourra-t-il encore recevoir des entraves ? Mais si nous ne sortons pas tous deux vainqueurs de ces orages, si c'est la dernière fois que je t'embrasse, oh ! que mon image soit présente à ta pensée, et attends avec la même égalité d'âme le bonheur et l'infortune. Si une nouvelle patrie et un nouveau lien t'appellent, reçois avec gratitude les avantages que la fortune t'aura destinés ; aime ceux

qui t'auront donné leur amitié, sois reconnaissante envers ton bienfaiteur; mais que la prudence guide tes pas; ne t'expose pas à l'amertume d'une seconde perte. Que tes jours te soient chers; cependant n'attache pas à la vie un plus grand prix qu'aux autres biens, il n'en est point qui ne soient trompeurs.» Telles furent ses paroles, et cet homme magnanime ne reparut plus à mes yeux. Je perdis ensuite tout ce que je possédais, et je me suis bien souvent rappelé ses exhortations. J'y pense encore en ce moment où l'amour me prépare ici le bonheur, où l'espérance m'ouvre le plus riant avenir. Oh! pardonne, mon excellent ami, si en serrant ton bras je tremble encore. Je suis comme le nautonnier, auquel le sol le plus solide, qu'enfin il aborde, paraît chancelant.

Elle dit, et place l'anneau qu'elle vient de recevoir près de celui qu'elle portait.

Mais Hermann, dont l'âme est aussi intrépide que tendre :

— Dorothée, dit-il, que notre union, dans ce bouleversement général, soit d'autant plus solide et durable; opposons ensemble aux malheurs notre courage; songeons à conserver des jours qui doivent nous être chers, et la possession des biens qui peuvent les embellir. Celui qui s'émeut en des temps où tout s'ébranle, étend le désastre; mais celui dont l'âme est inaltérable se crée lui-même un

monde. Il n'est pas digne des Germains de propager ce moment épouvantable, ni de flotter tour à tour d'un sentiment à l'autre : que notre conduite soit conforme à notre caractère ; nous devons le dire et le penser. On loue encore les peuples intrépides qui s'armèrent pour la défense de leur patrie, de leurs lois, et des objets les plus chers de leur tendresse. Nous sommes l'un à l'autre, et maintenant tout ce qui est à moi m'appartient doublement et m'est plus cher que jamais ; je ne veux point le posséder avec crainte et trouble, mais avec assurance et courage. Si les ennemis nous menacent encore cette année ou dans un temps plus éloigné, viens me présenter mes armes et m'en revêtir. Persuadé, comme je pourrai l'être, que mon père, ma mère et ma maison seront les objets de tes soins, oh! j'opposerai aux dangers un cœur intrépide. Que tous s'enflamment du même sentiment, la puissance se lèvera contre la puissance, et la paix sera bientôt le sujet d'une allégresse universelle.

TABLE DES MATIÈRES

Paris. Imprimerie Nouvelle (assoc. ouv.), 14, rue des Jeûneurs
G. Masquin, directeur.

Liste des Portraits contenus dans ce volume

1. CORNEILLE.
2. VAUBAN.
3. PARMENTIER.
4. CHRISTOPHE COLOMB.
5. WASHINGTON.
6. JACQUARD.
7. DESCARTES.
8. LA TOUR-D'AUVERGNE.
9. LA FONTAINE.
10. HOCHE.
11. CHAPPE.
12. L'ABBÉ DE L'ÉPÉE.
13. MOLIÈRE.
14. BERNARD PALISSY.
15. MONTYON.
16. JENNER.
17. JEANNE D'ARC.
18. CHANCEL. DE L'HOSPITAL
19. RACINE.
20. OLIVIER DE SERRES.
21. AMBROISE PARÉ.
22. LAVOISIER.
23. VOLTAIRE.
24. DUQUESNE.
25. JEAN GOUJON.
26. MONTESQUIEU.
27. FRANKLIN.
28. SAINT VINCENT DE PAUL
29. RAPHAEL.
30. SULLY.
31. SALOMON DE CAUS.
32. BAYARD.
33. TURGOT.
34. PESTALOZZI.
35. LA PÉROUSE.
36. D'ALEMBERT.
37. MADAME LABOULAYE.
38. MATHIEU MOLÉ.
39. D. PAPIN.
40. VÉSALE
41. CERVANTÈS.
42. OBERKAMPF.
43. COLBERT.
44. GÉNÉRAL FOY.
45. BUFFON.
46. JACQUES CŒUR.
47. ROTROU.
48. HAUY.
49. JEANNE HACHETTE.
50. REGNARD.
51. LE POUSSIN.
52. BEAUMARCHAIS.
53. FÉNELON.
54. CHAMPIONNET.
55. MONTAIGNE.
56. WATT.
57. MADAME DE SÉVIGNÉ.
58. MARCEAU.
59. MONGE.
60. ADAM DE CRAPONNE.
61. VICOMTESSE DUMOULIN.
62. DARCET.
63. JEAN BART.
64. FULTON.
65. CARNOT.
66. LESUEUR.
67. BOURGELAT.
68. CLÉMENCE ISAURE.
69. CATINAT.
70. ROLLIN.
71. CHEVALIER ROZE.
72. CRILLON.
73. MIRABEAU.
74. MONTGOLFIER.
75. CUVIER.
76. MADAME DE MARCILLAC.
77. DUGUESCLIN.
78. J.-J. ROUSSEAU.
79. GALILÉE.
80. GUTENBERG.

Paris. Imprimerie Nouvelle (assoc. ouv.), 14, rue des Jeûneurs
G. Masquin, directeur.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

COLLECTION DES MEILLEURS AUTEURS ANCIENS ET MODERNES

GŒTHE

WERTHER

TRADUCTION D'AUBRY

ENTIÈREMENT REFONDUE

Par le Dr Jacobus RODLEINMANN

PARIS

LIBRAIRIE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

2, RUE DE VALOIS, PALAIS-ROYAL, 2

1881

WERTHER

PREMIÈRE PARTIE

J'ai recueilli avec soin tout ce que j'ai pu trouver des mémoires du malheureux Werther; je le mets sous vos yeux; je sais que vous m'en saurez gré. Vous ne pouvez refuser votre admiration à son génie, votre tendresse à son caractère, ni vos larmes à son sort.

Et toi, âme douce et sensible, qui souffres les mêmes peines, que ce livre soit ton ami, si, par la rigueur du sort, ou par ta propre faute, tu ne peux en trouver un meilleur à ta portée.

LETTRE PREMIÈRE

Le 4 mai 1771.

Que je suis content d'être parti ! O le meilleur de mes amis, qu'est-ce donc que le cœur de l'homme ? Je t'ai quitté, toi que j'aime, toi dont j'étais inséparable, je t'ai quitté, et j'éprouve du plaisir ! Mais je sais que tu me pardonnes. Mes autres liaisons, le sort ne semblait-il pas me les avoir fait contracter de nature à inquiéter, à tourmenter un cœur comme le mien ? La pauvre Léonore ! Et pourtant j'étais innocent. Etait-ce ma faute si une trop vive tendresse s'allumait dans son cœur malheureux, tandis que je ne songeais qu'à admirer la beauté piquante de sa sœur ? Cependant suis-je tout à fait innocent ? N'ai-je pas entretenu sa passion ? Ne me suis-je pas souvent amusé de ces expressions dictées par la nature et la vérité, et qui nous ont fait rire tant de fois, bien qu'elles ne fussent rien moins que risibles ? N'ai-je pas ?..... Qu'est-ce donc que l'homme, et comment ose-t-il se lamenter ! Je me corrigerai, oui, mon ami, je te le promets. Je ne veux plus retourner en arrière et m'appesantir sur le souvenir douloureux des chagrins que le sort mêle dans la coupe de la vie. Je jouirai du present, et le passé sera passé pour moi. Certes, tu as raison, cher

ami, la dose de tristesse serait moindre parmi les hommes (Dieu sait pourquoi ils sont ainsi faits) s'ils exaltaient moins leur imagination pour se retracer le souvenir de leurs maux passés, au lieu de supporter le présent avec sang-froid.

Dis à ma mère, je te prie, que je m'acquitterai de mon mieux de sa commission, et que je lui en donnerai des nouvelles au premier jour. J'ai parlé à ma tante ; ce n'est point la méchante nature qu'on m'avait dépeinte : c'est une femme gaie, vive jusqu'à l'emportement, mais son cœur est excellent. Je lui ai exposé les griefs de ma mère à propos de la portion d'héritage qu'on lui retient. Elle m'a montré ses titres, exposé ses raisons, ainsi que les conditions auxquelles elle est prête à nous rendre même plus que nous ne demandons.—Mais brisons là. Dis à ma mère que tout ira bien. Eh! mon ami, j'ai trouvé, dans cette chétive affaire, que la tiédeur et la mésintelligence causent plus de désordres dans ce monde que la ruse et la méchanceté ; du moins les deux dernières sont-elles plus rares.

Au reste, je me trouve bien ici. La solitude dans ce paradis terrestre est un baume pour mon cœur, qui se sent ranimer, réchauffer par les charmes de la saison. Pas une haie, pas un arbre qui ne soit un bouquet de fleurs, et l'on voudrait être papillon (1), pour nager dans cette mer de parfums, et pouvoir y trouver toute sa nourriture.

(1) Il y a dans l'original. ***hanneton.*** (*Note du traducteur.*)

La ville est désagréable, mais la nature brille aux environs dans toute sa beauté. C'est ce qui a engagé le feu comte de M*** à faire planter un jardin sur l'une des collines, où la nature répand ses trésors avec une profusion et une variété incroyables, qui forment un si agréable paysage. Ce jardin est simple, et l'on sent en y entrant que celui qui en a tracé le plan était moins un jardinier esclave des règles qu'un homme sensible, qui voulait y jouir de lui-même. J'ai déjà donné plusieurs fois des larmes à sa mémoire dans le bosquet qui tombe en ruines, dont il faisait sa retraite favorite, et dont je fais la mienne. Je serai bientôt maître du jardin. Depuis le peu de jours que je suis ici, j'ai mis le jardinier dans mes intérêts, et il n'aura pas lieu de s'en repentir.

LETTRE II

Le 10 mai.

Il règne dans mon âme une sérénité étonnante, semblable à ces douces matinées du printemps, dont le charme enivre mon cœur. Je suis seul, et la vie me paraît délicieuse dans ce séjour fait pour des esprits tels que le mien. Je suis si heureux, mon cher ami, si absorbé dans le sentiment de ma tranquille existence, que mon art en souffre : je ne puis plus dessiner : pas un coup de crayon, et jamais je ne fus si grand peintre. Quand cette

plaine riante qui m'est si chère se couvre d'une épaisse vapeur ; que le soleil levant essaye de pénétrer dans l'obscurité de mon sanctuaire ; que quelques rayons seulement se glissent entre les feuillages ; que je suis au pied de la cascade, dans l'herbe où je suis couché, et que mon œil rapproché ainsi de la terre y découvre mille simples de toute espèce ; quand je contemple de plus près ce petit monde, qui fourmille entre les chalumeaux, les formes innombrables, et les nuances imperceptibles des vermisseaux et des insectes, et que je sens en moi la présence de l'Être tout-puissant qui nous a formés à son image, et dont le souffle nous soutient, nous porte au milieu de cette source éternelle de jouissances : ami, quand j'ai les yeux fixés sur tous ces objets, et que ce vaste univers va se graver dans mon âme, comme l'image d'une bien-aimée ; alors je sens mes désirs qui s'enflamment, et je me dis à moi-même : Ah ! si tu pouvais exprimer ce que tu sens si fortement ! Ce dont tu es si pénétré, si échauffé, que ne peux-tu l'exhaler sur ce papier et le rendre par là le miroir de ton âme, comme ton âme est le miroir de l'Etre éternel ! Ami... Mais le sublime de ces images me confond et m'écrase.

LETTRE III

Le 12 mai.

Je ne sais si ce sont des esprits enchanteurs qui errent dans cette contrée, ou si c'est l'imagination céleste qui s'est emparée de mon cœur, et qui donne un air de paradis à tout ce qui m'environne. Tout près d'ici est une source, une source où je suis ensorcelé comme Mélusine (1) et ses sœurs. Après avoir descendu une petite colline, on se trouve devant une voûte profonde d'environ vingt marches, au bas de laquelle l'eau la plus pure tombe goutte à goutte à travers le marbre. Le petit mur qui environne cette grotte, les arbres élevés qui la couronnent, la fraîcheur de l'endroit, tout inspire je ne sais quel sentiment de vénération et de terreur. Il n'y a point de jour que je n'y passe une heure. Les jeunes filles de la ville viennent y puiser de l'eau; fonction la plus modeste, mais la plus utile, et que les filles mêmes des rois ne rougissaient point

(1) Femme de la maison de Lusignan, au sujet de laquelle on a fait bien des contes. On dit que cette fée, moitié femme et moitié serpent, bâtit le château de Lusignan, qu'on estimait imprenable, et qu'elle avait coutume de paraître sur la grande tour quand il devait mourir quelqu'un de cette maison. (Voyez le *Dictionnaire de* Moréri, à l'article Lusignan).

(Note du traducteur.)

jadis de remplir. Lorsque j'y suis assis, l'idée de la vie patriarcale revit en moi; il me semble voir ces vieillards faire connaissance à la fontaine, et se demander mutuellement leurs filles pour leurs fils; je crois voir des esprits bienfaisants errer autour des puits et des sources. Mon ami, celui qui ne partage pas ces sensations n'a jamais goûté le frais au bord d'une source pure, après une journée de marche pendant les chaleurs brûlantes de l'été.

LETTRE IV

Le 13 mai.

Tu me demandes si tu dois m'envoyer mes livres? Au nom de Dieu, mon ami, laisse-moi respirer. Je ne veux plus être conduit, excité, aiguillonné. Ah! mon cœur est un torrent qui roule avec assez de véhémence. Il me faut des chants qui me bercent, et mon Homère m'en fournit assez. Combien de fois n'y ai-je pas eu recours pour apaiser le bouillonnement de mon sang! Car tu n'as rien vu de si inégal, de si inquiet que mon cœur. Ai-je besoin de te le dire, à toi qui as eu si souvent le déplaisir de me voir passer tout à coup de la douleur à des transports de joie, et d'une douce mélancolie aux orages de la passion? Je traite mon cœur comme un enfant malade: tout ce qu'il veut lui est accordé. Ne dis cela à personne; il y a des gens qui m'en feraient un crime.

LETTRE V

Le 15 mai.

Je suis déjà connu ici des gens du hameau, qui m'aiment beaucoup, surtout les enfants. J'ai fait une fâcheuse observation. Au commencement, lorsque je les approchais, et que je les questionnais avec amitié, quelques-uns d'entre eux me quittaient brusquement, dans l'idée que je voulais me moquer d'eux. Je ne me rebutai pas pour cela, mais je sentais bien vivement ce que j'ai plus d'une fois observé. Les hommes d'un certain rang se tiennent toujours dans un froid éloignement du peuple, comme s'ils craignaient en s'en rapprochant de perdre quelque chose de leur dignité; et puis il y a de certains étourdis, de mauvais plaisants, qui semblent ne se rapprocher du peuple que pour le blesser de leurs mépris moqueurs.

Je sais bien que nous ne sommes pas tous égaux, et que nous ne saurions l'être; mais il me semble que celui qui croit avoir besoin de se tenir à une certaine distance de ce qu'il appelle le peuple, pour s'en faire respecter, n'a pas moins de torts qu'un poltron qui se cache de son adversaire parce qu'il craint de succomber.

La dernière fois que je suis allé à la fontaine, j'y ai trouvé une jeune servante qui avait posé son vase sur la dernière marche; elle regardait autour d'elle pour voir si elle n'apercevrait pas quelqu'une de ses amies qui

pût l'aider à le poser sur sa tête. Je suis descendu, et, après l'avoir considérée un instant : « Ma belle enfant, lui ai-je dit, voulez-vous que je vous aide? — Oh! monsieur, a-t-elle répondu en rougissant. — Allons, sans façons. » Elle arrangea son coussinet; je l'aidai à mettre son vase sur sa tête. Elle m'a remercié, puis elle est remontée.

LETTRE VI

Du 17 mai.

J'ai fait des connaissances de toute espèce, mais je n'ai point encore de société. Je ne sais ce que je puis avoir d'attrayant aux yeux des hommes, mais ils me recherchent avec empressement; ils sont, pour ainsi dire, pendus autour de moi, et je suis bien fâché toutes les fois que notre chemin ne nous permet pas d'aller longtemps ensemble. Si tu me demandes comment les hommes sont ici, je te dirai qu'ils y sont comme partout ailleurs. L'espèce humaine est uniforme : la plupart travaillent une bonne partie du jour pour gagner leur vie, et le peu de liberté qui leur reste leur est tellement à charge, qu'ils cherchent tous les moyens possibles de s'en délivrer. O destinée de l'homme!

Après tout, ce sont d'assez bonnes gens. Lorsque je m'oublie quelquefois, et que je

me livre avec eux à la jouissance des plaisirs qui restent encore aux hommes, comme de s'amuser avec cordialité autour d'une table bien servie, d'arranger une partie de promenade en voiture, un bal ou autres choses semblables, cela produit sur moi un heureux effet mais il ne faut pas qu'il me vienne alors dans la pensée qu'il y a en moi tant d'autres facultés dont les ressorts se rouillent faute d'être mis en jeu, et qu'il faut que je cache avec le plus grand soin. Ah! cette idée rétrécit le cœur, et cependant, mon ami, c'est souvent notre sort, de nous voir méconnus.

Hélas! pourquoi l'amie de ma jeunesse n'est-elle plus! Pourquoi l'ai-je jamais connue! Je me dirais : Insensé! tu cherches ce qui n'est point ici-bas. Mais je l'avais trouvée mais j'ai senti ce cœur, cette âme noble, dont la présence me faisait paraître à mes propres yeux plus grand que je n'étais, parce que j'étais tout ce que je pouvais être. Grand Dieu! y avait-il alors une seule de mes facultés qui fût inactive! Ne pouvais-je pas développer devant elle ce toucher merveilleux avec lequel mon cœur embrasse toute la nature! notre commerce n'était-il pas un échange continuel des sentiments les plus raffinés, de l'esprit le plus subtil, dont toutes les évolutions, jusque.... portaient l'empreinte du génie! Et maintenant.... hélas! les années qu'elle avait de plus que moi l'ont conduite avant moi au tombeau. Jamais je ne l'oublierai, jamais je n'oublierai cette fermeté d'âme, cette indulgence de caractère, et ce courage plus qu'humain avec lequel elle savait souffrir.

J'ai fait, il y a quelques jours, la rencontre de M. V... C'est un garçon ouvert, et qui a la physionomie fort heureuse. Il sort de l'Université, et quoiqu'il ne se regarde pas comme un savant, il se croit pourtant plus instruit qu'un autre. D'après toutes mes observations, j'ai vu que c'était un jeune homme appliqué, et qui a de belles connaissances. Dès qu'il a eu appris que je dessinais, et que je savais le grec, deux phénomènes dans ce pays-ci, il s'est attaché à moi, m'a étalé tout son savoir, depuis Batteux jusqu'à Wood; depuis de Piles jusqu'à Winckelmann ; et il m'a assuré qu'il avait lu toute la première partie de la *Théorie* de Sulzer, et qu'il possédait un manuscrit de Heyne sur l'étude de l'antique. Je l'ai laissé parler.

J'ai fait encore la connaissance d'un digne mortel, le bailli du prince : c'est un homme franc et loyal. On dit que c'est un spectacle touchant de le voir au milieu de ses neuf enfants. On parle surtout beaucoup de sa fille aînée. Il m'a invité à aller le voir, ce que je ferai au premier jour. Il demeure à une lieue et demie d'ici, à une maison de chasse du prince, où, après la mort de sa femme, il a obtenu la permission de se retirer, ne pouvant plus supporter le séjour de la ville, et surtout de la maison du bailliage, qui lui rappelait sans cesse la perte qu'il avait faite.

En outre, j'ai trouvé ici plusieurs originaux; tout en eux m'est insupportable jusqu'à leurs protestations d'amitié.

Adieu. Cette lettre te plaira, elle est tout historique.

LETTRE VII

Le 22 mai.

D'autres ont dit avant moi que la vie n'est qu'un songe, et c'est un sentiment qui me suit partout. Quand je considère les bornes étroites dans lesquelles se circonscrivent les facultés actives et spéculatives de l'homme; quand je vois que toute son activité et son énergie ne tendent qu'à satisfaire des besoins qui, à leur tour, n'ont d'autre but que de prolonger une malheureuse existence, et que toute notre tranquillité sur certains points de nos recherches n'est qu'une résignation aveugle, et que nous nous amusons à peindre mille figures bigarrées et de riants points de vue sur les murs qui nous tiennent enfermés, tout cela, Guillaume, me rend muet. Je rentre en moi-même, et j'y trouve un monde! Mais, semblable au monde extérieur, il se manifeste moins par la réalité que par un pressentiment vague, un désir que j'ai peine à démêler. Bientôt ces chimères de mon imagination s'évanouissent; je souris et je continue mon premier rêve.

Que les enfants ne connaissent point les motifs de leur volonté, c'est un point sur lequel tous les pédants sont d'accord; mais que les hommes faits, ces grands enfants, se traînent en chancelant sur ce globe sans savoir, non plus que les petits, ni d'où ils viennent, ni où ils vont; qu'ils n'aient point de but plus

certain dans leurs actions et qu'on les gouverne de même avec des biscuits, des gâteaux et des verges, c'est ce que personne ne croira volontiers, et cependant la chose saute aux yeux.

Je t'avoue sans peine (car je sais ce que tu pourrais me dire là-dessus) que ceux-là sont les plus heureux, qui, comme les enfants, ne vivent que pour le présent, promènent, déshabillent, habillent leur poupée, tournent avec le plus grand respect autour du tiroir où maman renferme ses bonbons, et qui, lorsqu'ils attrapent ce qu'ils désirent, le dévorent avidement, et s'écrient : Encore ! Ce sont là, sans doute, d'heureuses créatures ! Heureux encore ceux qui, donnant à leurs occupations futiles, ou même à leurs passions, des titres pompeux, les passent en compte au genre humain, comme des exploits de géants, entrepris pour son salut, sa gloire et son bien-être: Heureux qui peut penser ainsi ! Mais celui qui, dans l'humilité de son cœur, voit où cela aboutit ; qui voit avec quel plaisir ce petit bourgeois fait de son petit jardin un paradis, et avec quelle résignation le malheureux, courbé sous le poids de sa misère, poursuit tout haletant son chemin ; qui voit, dis-je, que tous sont également intéressés à contempler une minute de plus la lumière de ce soleil, oui, celui-là est tranquille ; il bâtit son monde de lui-même, et il est heureux aussi parce qu'il est homme. Quelque borné qu'il soit, il nourrit toujours, au fond de son cœur, le doux sentiment de la liberté, et caresse l'idée qu'il pourra quitter cette prison quand il voudra.

LETTRE VIII

Le 26 mai.

Tu connais depuis longtemps ma manière de me loger; tu sais que je choisis des endroits écartés, où je puisse m'enivrer de solitude. J'ai trouvé ici un petit endroit qui m'a séduit.

Environ à une lieue de la ville est un endroit qu'on appelle Wahlheim (1); sa situation auprès d'une colline est magnifique et lorsqu'on sort du village par le sentier, on découvre d'un coup d'œil toute la vallée. Une bonne femme complaisante, vive encore pour son âge, vend du vin, de la bière et du café; mais ce qui me vaut bien mieux que tout cela, ce sont deux tilleuls dont les rameaux étendus couvrent la petite place devant l'église, qui est environnée de chaumières et de granges. Ce n'a pas été sans peine que j'ai trouvé un endroit aussi solitaire et aussi retiré; j'y ai fait porter, de la maison de l'hôtesse, ma petite table avec une chaise, et j'y prends mon café, en lisant mon Homère. La première fois que, l'après-midi d'un beau jour, le hasard me conduisit sous ces tilleuls,

(1) Le lecteur se donnerait une peine inutile pour trouver les lieux dont il est parlé ici; l'on s'est vu obligé de déguiser les vrais noms qui se trouvent dans les lettres originales. (*Note de Gœthe.*)

la petite place était déserte ; tous les paysans étaient aux champs. Il n'y avait qu'un petit garçon de quatre ans, qui était assis à terre ; il tenait entre ses jambes un autre enfant de six mois, appuyé contre sa poitrine, de manière à lui servir de siége ; et malgré la vivacité avec laquelle ses yeux noirs regardaient autour de lui, il se tenait fort tranquille. Ce spectacle me fit plaisir ; je m'assis sur une charrue qui était tout auprès. et je dessinai avec le plus grand plaisir cette attitude fraternelle ; j'y ajoutai un bout de haie, la porte d'une grange, et quelques débris de roues de charrette, dans le même désordre où tout cela se trouvait, en sorte qu'au bout d'une heure je me trouvai avoir fait un petit dessin d'une composition agréable et intéressante, sans y avoir rien mis du mien. Cela me confirma dans ma résolution de ne consulter désormais que la nature. Elle seule est d'une richesse inépuisable ; elle seule forme les grands artistes. Il y a beaucoup de choses à dire en faveur des règles, à peu près ce qu'on pourrait avancer à la louange des lois de la société : un artiste qui se forme d'après les règles ne produira jamais rien d'absolument mauvais ; de même que celui qui se modèle sur les lois et sur la bienséance ne peut jamais être un voisin insupportable, ni un insigne malfaiteur. Mais, quoi qu'on en dise, toute règle ne sert qu'à altérer le vrai sentiment de la nature et sa pure expression.— Exagération ! me répondras-tu. — Non, je n'avance rien de trop ! les règles ne font qu'émonder les rameaux superflus, fixer des bornes convenables... Mon cher

ami, puis-je te faire une comparaison? Il en est de cela comme de l'amour : un jeune cœur est attaché à une belle ; il passe toutes les heures du jour auprès d'elle, et prodigue toutes ses forces et tout son bien pour lui prouver à chaque instant qu'il s'est donné à elle sans réserve. Arrive un petit bourgeois, un homme en place, et cet homme grave de dire à cet amant : « Mon jeune ami, aimer est humain, vous devez donc aimer par humanité. Partagez vos heures, donnez-en une partie au travail, et n'accordez à votre maîtresse que vos instants de récréation. Comptez avec vous-même; et si, après les frais du nécessaire, il vous reste quelque chose, je ne vous défends pas de lui faire un petit présent, pourvu que cela n'arrive pas trop souvent : l'anniversaire de sa naissance, le jour de sa fête, etc. » Que le jeune homme suive ces sages avis, ce sera sans doute un sujet fort utile, et je conseillerai même au premier prince venu de le placer dans une administration; mais c'en est fait de son amour; et si c'est un artiste, il a manqué son talent. O mes amis! pourquoi le fleuve du génie se déborde-t-il si rarement? pourquoi si rarement le voyez-vous soulever ses flots impétueux, et porter des secousses dans vos âmes étonnées? Mes chers amis, les personnages flegmatiques se sont arrangés placidement sur les deux côtés du rivage ; ils savent que l'inondation détruirait leurs maisonnettes, leurs planches de tulipes, leurs potagers ; et à force de détourner son cours et de lui opposer des digues, ils préviennent le danger qui les menace.

LETTRE IX

Le 27 mai.

Je me suis perdu, à ce que je vois, dans l'enthousiasme, les comparaisons, les déclamations, et cela m'a fait oublier de te dire ce que devinrent les deux enfants. Je restai bien deux heures assis sur ma charrue, et enfoncé dans les idées pittoresques, que je t'expose d'une manière assez décousue dans ma lettre d'hier. Sur le soir, une jeune femme vint droit aux enfants, qui, pendant tout ce temps-là, ne s'étaient point dérangés. Elle tenait un panier à son bras. « Philippe, cria-t-elle de loin, tu es un bon garçon. » Elle me salua, je lui rendis son salut, me levai, m'approchai d'elle, et lui demandai si elle était la mère de ces jolis enfants. Elle me dit que oui; et après avoir donné la moitié d'un petit pain à l'aîné, elle prit le plus jeune dans ses bras, et le baisa avec toute la tendresse d'une mère. « J'ai donné, dit-elle, le petit en garde à mon Philippe, et j'ai été à la ville avec mon aîné, pour y acheter du pain blanc, du sucre, et un poêlon de terre. » (Je vis tout cela dans son panier, dont le couvercle était tombé.) « Je veux faire ce soir une petite soupe à Jean. (C'est le nom du petit). Hier mon espiègle d'aîné me cassa mon poêlon, en se disputant avec le

pauvre Philippe, pour le gratin de la bouillie. » Je demandai où était l'aîné, et elle m'avait à peine répondu qu'il était à courir dans la plaine après deux oies ; il vint à nous en sautant, et apporta à son cadet une petite baguette de coudrier.

Je continuai de m'entretenir avec cette femme et j'appris qu'elle était fille du maître d'école, et que son mari était allé en Suisse, pour y recueillir une succession. « On voulait, dit-elle, l'en frustrer; on ne répondait point à ses lettres, eh bien! il s'est transporté lui-même sur les lieux. Pourvu qu'il ne lui soit point arrivé d'accident! je n'en reçois point de nouvelles. » Il m'en coûta de me séparer de cette bonne femme. Je donnai un kreutzer (1) à chacun de ses enfants; j'en donnai aussi un à la mère pour le petit, en lui disant de lui en acheter, lorsqu'elle irait à la ville, un petit pain pour sa soupe; ensuite nous prîmes congé l'un de l'autre.

Je te l'avoue, mon cher ami, quand je ne suis plus maître de mes sens, rien n'apaise mieux leur tumulte que la vue d'une semblable créature, qui dans une heureuse insouciance, parcourt le cercle étroit de son existence, vit tout doucement au jour le jour, et voit tomber les feuilles sans penser à rien, sinon que l'hiver approche.

Depuis ce temps-là, j'y vais fort souvent. Les enfants sont tout à fait accoutumés à moi. Je leur donne du sucre lorsque je prends mon café; et le soir ils partagent avec moi

(1) Petite monnaie du pays. (*Note du traducteur*)

leur beurrée et leur lait caillé. Le dimanche, leur kreutzer ne leur manque jamais, et quand je ne m'y trouve pas après vêpres, la cabaretière a ordre de faire la petite distribution.

Ils sont familiers, et me font des contes de toute espèce. Je m'amuse particulièrement de leurs petites passions, et de la naïveté avec laquelle ils laissent voir leur jalousie, lorsque plusieurs enfants du village se rassemblent autour de moi. J'ai eu bien de la peine à tranquilliser la mère qui, dans son inquiétude, leur criait sans cesse : « Vous incommodez le Monsieur. »

Ce que je te disais dernièrement de la peinture peut certainement s'appliquer aussi à la poésie : en effet, il ne s'agit que de reconnaître le vrai beau, et d'oser l'exprimer ; c'est, à la vérité, dire beaucoup en peu de mots. J'ai été aujourd'hui témoin d'une scène qui, bien rendue, serait la plus belle idylle du monde; mais à quoi bon parler ici de poésie, de scène et d'idylle ? Pourquoi toujours porter des chaînes, quand on veut prendre part à un effet de nature ?

Si, d'après ce début, tu espères quelque chose de grand et de magnifique, ton attente sera trompée. Ce n'est qu'un simple villageois qui a produit toute mon émotion. Selon ma coutume, je raconterai mal ; et je pense que, selon la tienne, tu me trouveras outré. C'est encore Wahlheim, et toujours Wahlheim qui enfante ces merveilles.

Une société s'était réunie sous les tilleuls pour prendre le café; comme elle ne me plai-

sait pas trop, je cherchai un prétexte pour rester en arrière.

Un jeune paysan sortit d'une maison voisine, et vint raccommoder quelque chose à la charrue que j'avais dessinée depuis peu. Son air me plut, je l'accostai: je lui adressai quelques questions sur sa situation ; et en un moment la connaissance fut faite d'une manière assez intime, comme il m'arrive assez ordinairement avec ces bonnes gens. Il me raconta qu'il était au service d'une veuve qui le traitait avec bonté. Il m'en parla tant, et en fit tellement l'éloge, que je découvris bientôt qu'il s'était dévoué à elle de corps et d'âme. « Elle n'est plus jeune, me dit-il, elle a été malheureuse avec son premier mari, et ne veut point se remarier. » Tout son récit montrait si vivement combien elle était belle, ravissante à ses yeux, à quel point il souhaitait qu'elle voulût faire choix de lui pour effacer le souvenir des torts du défunt, qu'il faudrait te répéter ses paroles mot à mot pour te peindre la pure inclination, l'amour et la fidélité de cet homme. Il faudrait posséder le talent du plus grand poëte, pour te faire sentir tout à la fois l'expression de ses gestes, l'harmonie de sa voix et le feu de ses regards. Non, aucun langage ne rendrait la tendresse qui animait ses yeux et son maintien; je ne produirais rien que de lourd. Je fus particulièrement touché des craintes qu'il avait que je ne vinsse à concevoir des idées injustes sur ses rapports avec elle, ou à la soupçonner d'une conduite qui ne fût pas irréprochable. Je ne puis retracer que dans le fond de mon cœur le sentiment que

j'éprouvai à l'entendre parler de la figure de cette femme, qui, malgré la perte de sa première fraîcheur, le captivait, l'enchaînait si fortement. De ma vie je n'ai vu désirs plus ardents, passion plus véhémente accompagnée de tant de pureté; je puis même le dire, je n'avais jamais imaginé, rêvé cette pureté. Ne me gronde pas, si je te dis qu'au souvenir de tant d'innocence et d'energie, mon âme s'exalte; l'image de cette tendresse si vraie me poursuit partout; et comme embrasé des mêmes feux, je languis, je me meurs.

Je vais chercher à voir au plus tôt cette femme. Mais non, si j'y pense bien, je l'éviterai. Il vaut mieux ne la voir que par les yeux de son amant ; peut-être aux miens ne paraîtrait-elle pas telle qu'elle est à présent devant moi, et pourquoi chercher à gâter une si belle image ?

LETTRE X

Le 16 juin.

D'où vient que je ne t'écris pas? Quoi! tu me fais cette question, et tu passes pour un savant entre les savants! Ne devrais-tu pas deviner que je me trouve bien, et même..... Bref, j'ai fait une connaissance qui touche de plus près à mon cœur. J'ai... je ne sais ce que j'ai.

J'aurais bien de la peine à te dire par ordre comment j'ai fait la connaissance de la plus aimable créature. Je suis content et heureux, par conséquent, mauvais historien.

Un ange!... Fi! Tout homme en dit autant de sa maîtresse! Et cependant je ne suis pas en état de te dire combien elle est parfaite, pourquoi elle est parfaite; il suffit que tu saches qu'elle a captivé tous mes sens.

Tant de simplicité avec tant d'esprit; tant de bonté avec tant de fermeté, et le repos de l'âme au milieu de la vie réelle, la vie active!

Tout ce que je dis d'elle n'est qu'un verbiage maussade, que de froides abstractions qui ne rendent pas un seul de ses traits. Une autre fois... Non, il faut que je te conte le fait tout de suite ou jamais. Si je remets, il n'y faut plus penser. Car, entre nous, depuis que j'ai commencé cette lettre, j'ai déjà trois fois été

sur le point de jeter la plume, de faire seller mon cheval et de partir, et cependant je me suis juré ce matin de ne point sortir aujourd'hui. A tout moment, je vais à ma fenêtre, pour voir si le soleil est encore bien haut.

Je n'ai pu y tenir, il m'a fallu y aller. Me voici de retour, mon cher Guillaume, et je vais faire mon petit repas champêtre en t'écrivant. Quel transport pour mon âme que de voir ses frères et sœurs, ces huit enfants si vifs, si aimables, former un cercle autour d'elle!

Si je continue sur ce ton-là, tu n'en sauras pas plus à la fin qu'au commencement. Ecoute donc, je vais tâcher de mettre de l'ordre dans mon récit et de multiplier les détails.

Je t'ai écrit dernièrement que j'avais fait la connaissance du bailli S... et qu'il m'avait invité à l'aller voir bientôt dans son ermitage, ou plutôt dans son petit royaume. Je négligeai de le faire, et peut-être n'aurais-je jamais pensé à cette visite, si le hasard ne m'eût découvert le trésor caché dans ce canton solitaire.

Nos jeunes gens avaient arrangé un bal à la campagne; et je consentis par complaisance à être de la partie. Je choisis pour ma compagne une jolie fille d'ici, d'un bon caractère, mais qui n'avait d'ailleurs rien de piquant; il fut arrêté que j'aurais une voiture, que je conduirais ma danseuse et sa tante au lieu de l'assemblée, et que nous prendrions en chemin Charlotte S... « Vous allez faire la connaissance d'une belle personne, me dit ma compagne, lorsqu'au travers d'un bois éclairci et bien percé, notre voiture nous con-

duisait à la maison de chasse. — N'allez pas en devenir amoureux, ajouta la tante. — Pourquoi cela? — Elle est déjà promise à un fort galant homme, que la mort de son père a obligé de faire un voyage, pour aller mettre ses affaires en ordre, et pour solliciter un emploi important. » J'appris ces particularités avec assez d'indifférence.

Le soleil allait bientôt se coucher derrière la montagne, lorsque notre voiture arrêta à l'entrée de la cour. Il faisait extrêmement chaud, et les dames témoignèrent leur inquiétude à cause d'un orage qui semblait se former dans les nuages grisâtres et sombres qui bordaient l'horizon. Je dissipai leur crainte en affectant une grande connaissance du temps, quoique je commençasse moi-même à me douter que notre partie en serait dérangée.

J'avais mis pied à terre. Une servante qui vint à la porte nous pria d'attentre un moment, que mademoiselle Lolotte ne tarderait pas à venir. Je traversai la cour pour me rendre à cette jolie maison; je montai le perron, et lorsque j'entrai dans l'appartement, mes yeux furent frappés du plus touchant spectacle que j'aie vu de ma vie. Six enfants, depuis l'âge de deux ans jusqu'à onze, s'empressaient dans la première salle autour d'une jeune fille d'une taille moyenne, mais bien prise et vêtue d'une simple robe blanche garnie de nœuds de couleur de rose. Elle tenait un pain bis dont elle coupait à chacun de ces enfants un morceau proportionné à son âge ou à son appétit. Elle le donnait d'un air si gracieux! tandis que ceux-ci lui disaient du ton le plus

simple : *Grand merci*, en lui tendant leur petite main avant même que le morceau fût coupé. Enfin, contents d'avoir leur goûter, ils s'en allaient à la porte de la cour, les uns en sautant, les autres d'une manière plus posée, selon qu'ils étaient d'un caractère plus ou moins vif, pour voir les étrangers et la voiture qui devait emmener leur chère Lolotte. « Je vous demande pardon, me dit-elle, de vous avoir donné la peine de monter et de faire attendre ces dames. Occupée de m'habiller et des petits soins de ménage qu'exige mon absence, j'avais oublié de donner à goûter à mes enfants, et ils ne veulent pas que personne autre que moi leur coupe leur pain. » Je lui fis un banal compliment qui ne signifiait rien. Mon âme tout entière, attachée sur sa figure, ravie du son de sa voix, de ses manières, je n'eus que le temps qu'il me fallait pour prévenir ma défaite, lorsqu'elle courut dans sa chambre pour y prendre ses gants et son éventail. Pendant ce temps-là, les enfants me regardaient de côté à une certaine distance; je m'avançai vers le plus jeune, qui avait la physionomie la plus heureuse. Il reculait pour m'éviter, lorsque Lolotte, qui parut à la porte, lui dit : « Louis, donne la main à ton cousin. » Il me la donna franchement, et, malgré sa petite mine barbouillée, je ne pus m'empêcher de le baiser de tout mon cœur. « Cousin, dis-je ensuite à Lolotte en lui tendant la main, croyez-vous que je sois digne du bonheur de vous être allié? — Oh! me dit-elle avec un sourire malin, notre cousinage est si étendu, et je serais bien fâchée que vous fussiez le

moins bon de la famille. » En sortant, elle recommanda à Sophie, l'aînée des sœurs après elle, une fille âgée de onze ans environ, d'avoir l'œil sur les enfants, et de saluer le papa à son retour de la promenade. D'un autre côté, elle ordonna aux enfants d'obéir à Sophie comme à elle-même, ce que plusieurs lui promirent expressément; mais une petite blondine, qui peut avoir six ans, et qui faisait l'entendue, lui dit : « Ce n'est pourtant pas toi, ma chère Lolotte : nous aimerions mieux que ce fût toi. » Les deux plus âgés des garçons étaient grimpés derrière la voiture, et Lolotte leur permit, à ma prière, de nous accompagner ainsi jusqu'à l'entrée du bois, après leur avoir fait promettre de bien se tenir et de ne pas se faire de niches.

Nous avions eu à peine le temps de nous arranger, et les dames celui de se faire les compliments d'usage, de se communiquer leurs remarques sur leur ajustement, et surtout sur leurs petits chapeaux, enfin de passer en revue toutes les personnes qui devaient composer l'assemblée, lorsque Lolotte fit arrêter le cocher et descendre ses frères. Ils la prièrent de leur donner encore une fois sa main à baiser. Le premier la lui baisa avec toute la tendresse d'un jeune homme de quinze ans; pour l'autre, il le fit avec autant de vivacité que d'étourderie. Elle les chargea de mille caresses pour les enfants restés à la maison, et nous continuâmes notre route.

« Avez-vous achevé, lui dit la tante, le livre que je vous ai prêté en dernier lieu? — Non; il ne me plaît pas; vous pouvez le re-

prendre. Le précédent ne valait pas mieux. Je fus bien surpris, lorsque lui ayant demandé quels étaient ces livres, elle me dit que c'étaient les œuvres de ... (1) Je trouvai beaucoup de caractère dans tout ce qu'elle dit; dans chaque mot je découvris de nouveaux charmes, chaque trait de son visage semblait lancer de nouveaux éclairs de génie, et insensiblement je m'aperçus qu'elle les lâchait avec d'autant plus de satisfaction, qu'elle voyait bien que pas un n'était perdu pour moi.

Quand j'étais plus jeune, ajouta-t-elle, rien ne me plaisait tant que les romans. Dieu sait combien j'étais contente lorsque je pouvais le dimanche me retirer dans quelque petit coin pour partager, de tout mon cœur, le bonheur ou l'infortune d'une *miss Jenny*. Je ne dis pas pourtant que ce genre de littérature n'ait encore quelque charme pour moi; mais puisqu'il m'arrive si rarement de pouvoir m'occuper d'un livre, au moins faut-il que ceux que je lis soient de mon goût. L'auteur que je préfère est celui où je retrouve mon monde, mes enfants, et dont les scènes me paraissent aussi intéressantes, aussi touchantes que celles de la vie que je mène dans le sein de ma famille, qui n'est pas, si vous voulez, l'image d'un paradis, mais que je regarde au fond comme la source d'un bonheur indicible. »

(1) On se voit forcé de laisser ici une lacune, afin de ne désobliger personne, quoique dans le fond un auteur doive attacher peu d'importance au jugement d'une jeune fille, et à l'avis peu réfléchi d'un jeune homme sans autorité. (*Note de Gœthe.*)

J'essayai de cacher l'émotion que me causaient ces dernières paroles ; mais cela n'alla pas loin ; car lorsque je l'entendis parler, comme en passant, avec tant de vérité, du *Vicaire de Vackefield*, de ..... (1), alors je perdis contenance, je n'y pus plus tenir et me mis à lui débiter avec chaleur tout ce que je pensais sur ce sujet ; je m'aperçus au bout de quelques instants que Lolotte adressa la parole aux autres personnes, qu'elles étaient là les yeux ouverts, la bouche béante, sans prendre part à la conversation. La tante me regarda plus d'une fois avec un air railleur dont je me mis fort peu en peine.

La conversation tomba sur le plaisir de la danse. « Si cette passion est un défaut, dit Lolotte, j'avoue franchement que je suis bien coupable. Et quand j'ai quelque chose dans la tête, je cours à mon clavecin, d'accord ou non, je joue une contredanse, et tout va le mieux du monde. »

Pendant qu'elle parlait, je repaissais ma vue de ses beaux yeux noirs ; avec quel charme ses lèvres vermeilles et la fraîcheur de ses joues attiraient toute mon âme ! comment, occupé tout entier de la noblesse, de la majesté de ses pensées, il m'arrivait souvent de ne point entendre les expressions qu'elle employait pour les rendre ! c'est ce que tu peux te figurer, puisque tu me connais. Bref, lors-

(1) On a encore supprimé ici les noms de quelques auteurs nationaux. Ceux qui eurent part aux éloges de Charlotte le sentiront dans leur propre cœur, s'ils lisent ce passage ; les autres n'ont pas besoin de savoir de quels livres elle parlait. (*Note de Gœthe.*)

que nous nous arrêtâmes devant la maison de plaisance. je descendis tout rêveur de la voiture. j'étais même si égaré dans l'espèce de monde fantastique que mon imagination formait autour de moi, que je fis a peine attention à la musique qui se faisait entendre de la salle illuminée et dont l'harmonie venait au devant de nous.

Les deux Audran et un certain... (comment retenir tous ces noms?) qui étaient les danseurs de la tante et de Lolotte, nous reçurent à la porte. Ils s'emparèrent de leurs dames, et je montai avec la mienne.

Nous dansâmes d'abord plusieurs menuets. J'invitai les femmes les unes après les autres, et les plus maussades étaient justement celles qui pouvaient le moins se résoudre à donner la main pour en finir. Lolotte et son cavalier commencèrent une anglaise, et tu sens combien je fus charmé lorsqu'elle vint à son tour figurer avec nous. Il faut la voir danser : tout son cœur, toute son âme sont là ; tout son corps est une harmonie et dans un tel abandon qu'il semble que danser soit tout pour elle, qu'elle ne pense à rien, qu'elle ne sente rien autre chose ; et sans doute dans ce moment tout autre objet doit s'anéantir devant ses yeux.

Je l'invitai pour la seconde contredanse ; elle n'accepta que pour la troisième et m'assura avec la plus aimable franchise qu'elle dansait volontiers l'allemande. « C'est la coutume ici, continua-t-elle, que chaque cavalier ne danse l'allemande qu'avec la personne qu'il a amenée : le mien la danse mal et me

saura bon gré de l'en dispenser. Votre dame est dans le même cas et ne s'en soucie guère, et j'ai remarqué, lorsque vous avez dansé l'anglaise, que vous tournez fort bien ; ainsi, si vous voulez m'avoir pour l'allemande, allez me demander à mon cavalier, tandis que j'en parlerai de mon côté à votre dame. » J'acceptai ; et il fut décidé que, tandis que nous danserions ensemble, son cavalier causerait avec ma danseuse.

On commença, et nous nous amusâmes d'abord à faire tous les tours de bras possibles. Quelle grâce, quelle souplesse dans ses mouvements ! Lorsque la mesure changea et que nous nous mîmes à tourner les uns autour des autres comme des sphères, il y eut d'abord quelque désordre, parce que le plus grand nombre dansait mal. Mais nous fûmes sages : nous attendîmes qu'ils eussent jeté leur feu ; et lorsque les moins habiles eurent quitté la place, nous nous en emparâmes et continuâmes avec une nouvelle ardeur, secondés d'un autre couple, Audran et sa danseuse. Jamais je ne réussis avec autant de facilité. Je n'étais plus un homme. Tenir cette charmante créature dans mes bras et voler avec elle comme le vent, voir tout disparaître autour de moi, et..... Guillaume, pour te parler avec sincérité, je me jurai pourtant que je ne souffrirais jamais qu'une fille que j'aimerais et sur qui j'aurais des prétentions, dansât cette danse avec un autre que moi, dussé-je y périr,... tu m'entends.

Nous fîmes quelques tours dans la salle, pour reprendre haleine ; après quoi elle s'assit.

Je coupai les tranches de citron que j'avais mises de côté, lorsqu'on faisait le punch, et qui étaient les seules qui restassent; je les lui donnai avec du sucre pour la rafraîchir, et cela lui fit grand bien ; seulement à chaque morceau que son indiscrète voisine prenait dans la tasse, je me sentais le cœur percé d'un coup de poignard, quoique par convenance je me visse forcé de les lui présenter.

Nous fûmes les seconds à la troisième anglaise. Comme nous faisions le tour, et que, transporté de joie, je semblais n'être animé que du mouvement de son bras et de ses yeux, où brillait le plaisir le plus pur, nous nous trouvâmes devant une femme, qu'un certain air aimable, répandu sur un visage qui n'était plus de la première jeunesse, m'avait fait remarquer. Elle regarda Lolotte en riant, la menaça du doigt, et prononça deux fois en passant le nom d'Albert, d'un air très significatif. « Puis-je sans témérité, dis-je à Lolotte, vous demander qui est cet Albert? » Elle allait me répondre, lorsque nous fûmes obligés de nous séparer pour faire la grande chaîne ; et lorsque nous nous croisâmes, je crus lui trouver un air pensif. « Pourquoi le cacher, me dit-elle en me prenant la main pour la promenade, Albert est un galant homme à qui je suis promise ! » Cette nouvelle n'en était pas une pour moi, puisque les dames m'en avaient prévenu en chemin ; et cependant je crus l'entendre pour la première fois, parce qu'occupé tout entier de l'objet qui, en si peu de temps, m'était devenu si cher, je n'y avais point songé. Bref, je me

troublai, je m'égarai, je manquai la figure, et il ne fallut pas moins que la présence d'esprit de Lolotte, qui nous tira les uns et les autre, pour remettre promptement tout en ordre.

On dansait encore lorsque les éclairs que nous voyions briller depuis longtemps à l'horizon, et que j'avais toujours assuré n'être que des éclairs de chaleur, commencerent à devenir plus forts, et le bruit du tonnerre à l'emporter sur celui des violons. Trois femmes s'enfuirent de leurs rangs ; leurs cavaliers les suivirent ; le désordre devint général, et la musique cessa. Il est naturel, lorsqu'un sujet de tristesse ou d'effroi nous surprend au milieu de nos plaisirs, qu'il fasse sur nous une bien plus vive impression qu'en tout autre temps, soit à cause du contraste, ou plutôt parce que nos sens, étant éveillés, se trouvent plus subitement et plus vivement affectés. C'est à ces causes que je dois attribuer ces étranges grimaces que je vis faire tout à coup à la plupart des femmes. La plus sage s'assit dans un coin, le dos tourné vers la fenêtre, et se boucha les oreilles ; une autre se jeta à genoux devant elle et se cacha le visage dans ses jupes; une troisieme se coula entre elles deux, et embrassait sa petite sœur en versant des larmes. Quelques-unes voulaient absolument se retirer ; d'autres, plus troublées encore n'avaient pas même conservé assez de sang-froid pour réprimer l'audace de nos jeunes *affamés*, qui paraissaient fort occupés à dérober sur les levres de ces belles affligées les ardentes prières qu'elles destinaient au ciel.

Quelques-uns de nos messieurs étaient descendus pour fumer tranquillement leur pipe, et le reste de la société n'en était pas fort éloigné, lorsque l'hôtesse s'avisa heureusement de nous indiquer une chambre où il y avait des volets et des rideaux. A peine y fûmes-nous entrés que Lolotte se mit à placer des chaises en rond, à faire asseoir la compagnie, et proposa un petit jeu.

Je vis plus d'une de nos belles qui, dans l'espérance de quelque suite agréable du gage touché, se rengorgeait et pinçait les lèvres. « Nous jouerons *à compter*, dit Lolotte. Ecoutez bien. Je ferai le tour du cercle en allant de droite à gauche, tandis que vous compterez depuis un jusqu'à mille, en nommant chacun le nombre qui lui correspondra : il faut que cela aille très vite, et celui qui hésitera ou qui se trompera aura un soufflet. » Ce fut quelque chose d'assez plaisant. Elle se mit à parcourir le cercle le bras levé. Celui par lequel elle commença, compta : un ! son voisin, deux ! le suivant, trois ! et ainsi de suite. Alors, elle commença à aller insensiblement de plus en plus vite. Quelqu'un se trompe, paf ! un soufflet. Son voisin se met à rire, paf ! un autre soufflet, en augmentant toujours de vitesse. J'attrapai moi-même deux taloches, et je crus avec un sensible plaisir remarquer qu'elle me les appliquait plus fort qu'aux autres. Un éclat de rire général mit fin au jeu, avant qu'on eût achevé de compter mille. Les plus intimes se retirèrent alors en particulier. L'orage avait cessé et je suivis Lolotte dans la salle. « Les soufflets, me dit-elle en

chemin, leur ont fait oublier l'orage et leur peur. » Je ne pus rien lui répondre. « J'étais, continua-t-elle, une des plus craintives; mais en affectant du courage pour en inspirer aux autres, je suis devenue plus hardie. » Nous nous approchâmes de la fenêtre, le tonnerre grondait encore dans l'éloignement; une pluie abondante ruisselait sur les champs avec un doux murmure et nous renvoyait un parfum vivifiant, que l'air dilaté par la chaleur nous apportait par bouffées. Elle se tenait appuyée sur son coude: ses regards parcouraient toute la contrée; elle leva les yeux au ciel et les abaissa sur moi; je les vis se remplir de larmes; elle posa sa main sur la mienne en disant : « *Klopstock* ! » (1) Je pliai sous le poids des sensations qu'elle versa sur moi en prononçant ce seul nom. Je succombai, je m'inclinai sur sa main, que je baisai en versant des larmes de volupté. Je relevai mes yeux sur les siens. — Divin Klopstock! que n'as-tu vu dans ce regard ton apothéose? et puissé-je moi-même n'entendre plus prononcer par une autre bouche que celle de Charlotte ton nom si souvent profané!

(1) Auteur favori des Allemands. Charlotte prononce son nom avec emphase en se rappelant un endroit de ses ouvrages où il fait une description magnifique du grand modèle qu'ils avaient alors devant les yeux
(*Note du Traducteur.*)

LETTRE XI

Le 19 juin.

Je ne sais plus où j'en suis resté dernièrement de mon récit; ce que je sais, c'est qu'il était deux heures après minuit lorsque je me couchai; et que si j'avais pu te parler au lieu de t'écrire, je t'aurais sans doute tenu jusqu'au jour.

Je ne t'ai pas raconté ce qui se passa à notre retour du bal, et le temps me manque aujourd'hui pour cela.

L'aurore était splendide, l'eau tombait goutte à goutte des arbres; toute la nature semblait renaître autour de nous. Nos deux compagnes commençaient à s'endormir. Elle me demanda si je ne voulais pas en faire autant et me pria de ne pas me gêner pour elle. « Tant que je verrai ces yeux ouverts, lui dis-je (et je la regardais fixement), il n'y a pas de sommeil pour moi. » Nous tînmes bon l'un et l'autre jusqu'à sa porte. La servante lui ouvrit doucement; et comme elle s'informait de son père et des enfants, on lui dit que tout était tranquille et endormi. Je pris congé d'elle en lui demandant la permission de la revoir le jour même. Elle y consentit... je l'ai revue, et depuis ce temps-là, soleil, lune, étoiles, peuvent faire tranquillement leurs révolutions; je ne sais plus s'il est jour ou s'il est nuit, l'univers n'est plus rien pour moi.

LETTRE XII

Le 21 juin.

Je coule des jours aussi heureux que ceux que Dieu réserve à ses elus, et quelque chose qui m'arrive, je ne puis pas dire que je n'ai pas joui des plaisirs les plus purs de la vie. Tu connais ma retraite de Wahlheim ; j'y suis tout à fait établi, je ne suis qu'à une demi-lieue de la demeure de Lolotte, là je jouis de moi-même et de tout le bonheur qui a été accordé à l'homme.

Aurais-je pu penser que ce Wahlheim, que je choisissais pour le but de ma promenade, était situé si près du ciel ! Combien de fois, dans mes longues courses, tantôt du haut de la montagne, tantôt de l'autre côté de la rivière, dans la prairie, n'ai-je pas vu cette maison de chasse, qui renferme aujourd'hui l'objet de tous mes désirs !

Mon cher Guillaume, j'ai fait toutes les réflexions possibles sur ce désir de l'homme, de s'étendre hors de lui-même, de faire de nouvelles découvertes, de se transporter partout où il n'est pas, et d'un autre côté sur ce penchant intérieur qu'il a à se laisser volontairement prescrire des bornes, à suivre machinalement l'ornière de l'habitude, sans se mettre en peine de ce qui se passe à droite et à gauche.

C'est étrange ! lorsque je vins ici, et que de la colline je contemplais ce beau vallon, comme

je m'y sentais attirer de toutes parts ! Là le bosquet ! que ne peux-tu mêler ton ombre à ses ombres ! Là cette pointe de rocher ! oh ! que ne peux-tu de là découvrir toute l'étendue du pays ! Là une chaîne de collines interrompue par des vallées solitaires ! qu'il serait charmant de pouvoir s'y égarer ! J'y volais, je revenais sur mes pas, et je n'avais point trouvé ce que j'avais espéré. Ah ! il en est de l'éloignement comme de l'avenir ! Une masse obscure repose devant notre âme ; le sentiment y vole, et se fourvoie comme notre œil ; nous brûlons du désir d'y transporter tout notre être, pour le remplir d'une sensation unique de volupté capable d'anéantir toutes nos facultés..... Hélas ! après bien des efforts pour y arriver, lorsque l'avenir semble prendre un corps, tout demeure pour nous dans le même état ; nous restons dans notre misère ; le même asile nous environne ; et notre âme soupire en vain après le bonheur qui vient de lui échapper, et se reprend à désirer.

C'est ainsi, peut-être, que l'inquiet voyageur soupire après sa patrie, et trouve dans son foyer, sur le sein de sa compagne, au milieu de ses enfants et des soins qu'exige leur conservation, ce contentement de l'âme, qu'il avait en vain cherché dans les vastes solitudes du monde.

Lorsqu'au lever du soleil, je sors pour me rendre à mon cher Wahlheim. et qu'arrivé au jardin de l'hôtesse je cueille moi-même mes pois, et m'assieds dans un coin pour les écosser, tout en lisant mon Homère, lorsque je prends un pot dans la petite cuisine, que je

coupe du beurre, mets mes pois au feu, les couvre et m'assieds auprès pour les remuer de temps en temps : c'est alors que mon imagination me retrace les fiers, les superbes amants de Pénélope assommant eux-mêmes, pour les dépecer et les faire rôtir, les bœufs et les porcs. Il n'y a rien qui me remplisse d'un sentiment plus tranquille et plus vrai, que ces traits de la vie patriarcale, que je puis, grâce à Dieu, faire entrer sans affectation dans la trame de la mienne.

Que je suis heureux d'avoir un cœur capable de sentir cette joie simple et innocente d'un homme qui sert sur sa table le chou qu'il a lui-même fait venir, et qui non-seulement jouit de son chou, mais qui se rappelle encore dans un même instant tous les beaux jours qu'il a passés à le cultiver, la belle matinée où il le planta, les douces soirées où il l'arrosa et où il eut la satisfaction de le voir croître et prospérer !

LETTRE XIII

Le 29 juin.

Avant-hier, le médecin de la ville vint chez le bailli et me trouva à terre, jouant avec les enfants de Lolotte, dont les uns marchaient à quatre pattes sur moi, tandis que les autres me pinçaient, que je les chatouillais, et que nous faisions tous ensemble grand tapage. Le docteur, espèce de marionnette dogmatique, qui arrangeait, tout en discourant, les plis de ses manchettes et tirait son jabot jusqu'au

bout de son menton, trouva ce jeu au-dessous de la dignité d'un homme sage; je m'en aperçus à sa mine. Sans me démonter, je lui laissai débiter ses théories les plus savantes et me mis à rebâtir le château de cartes que les enfants avaient renversé. Aussi n'a-t-il pas manqué d'aller clabauder par la ville que les enfants du bailli étaient déjà assez gâtés, mais que ce Werther achevait de les perdre.

Oui, mon cher Guillaume, les enfants, voilà sur la terre ce qui touche de plus près à mon cœur. Lorsque je les considère, et que je vois dans ces petits êtres le germe de toutes les vertus, de toutes les forces, dont ils auront un jour si grand besoin; lorsque je vois dans leur opiniâtreté leur future constance et leur fermeté de caractère; dans leur pétulance, la gaîté de cœur, l'étourderie avec laquelle ils se glisseront par la suite à travers tous les écueils de ce monde; quand je vois, dis-je, tous ces germes si entiers, si exempts de corruption : sans cesse, sans cesse je répète ces mots précieux du grand instituteur des hommes : *si vous ne devenez semblables à l'un d'eux!* Et cependant, mon bon ami, ces enfants, qui sont nos semblables, et que nous devrions prendre pour modèles, nous les traitons comme nos sujets. Ils ne doivent avoir aucune volonté. N'en avons-nous donc aucune? Et où est notre prérogative? Parce que nous sommes plus âgés et plus sages? Bon Dieu! du haut de ta gloire, tu vois de vieux enfants, de jeunes enfants et rien de plus, et ton Fils nous a bien

fait connaître ceux qui te donnent la plus grande satisfaction. Mais, hélas! ils croient en lui et ne l'écoutent point; c'est encore là une ancienne vérité. Ils modèlent leurs enfants sur eux-mêmes, et... Adieu, Guillaume, je ne veux pas bavarder davantage.

LETTRE XIV

Le 1er juillet.

Mon pauvre cœur, qui est plus endolori que tel malheureux qu'une soif ardente consume sur son lit, sent de quelle ressource Lolotte doit être à un malade.

Elle va passer quelques jours à la ville chez une dame, qui, au dire des médecins, touche au bout de sa carrière, et qui, dans ses derniers moments, veut avoir Lolotte auprès d'elle. J'allai la semaine dernière visiter le pasteur de St... petit bourg à une demi-lieue d'ici, dans les montagnes. Nous y arrivâmes sur les quatre heures. Lolotte avait pris sa seconde sœur avec elle. En entrant dans la cour du presbytère, ombragé de deux grands noyers, nous trouvâmes le bon vieillard assis sur un banc devant sa porte. La vue de Lolotte sembla ranimer sa vieillesse; il oublia son bâton d'épine, et se hasarda à aller seul audevant d'elle. Elle courut à lui, l'obligea à se rasseoir en se plaçant elle-même à ses côtés. Elle lui fit mille compliments de la part de son père, et caressa beaucoup le cadet de ses enfants, tout malpropre et désagréable qu'il fût. Si tu avais vu comme elle amusait le bonhomme; comme elle haussait le ton de sa voix, pour le rendre sensible à ses oreilles

demi-sourdes, comme elle lui parlait de jeunes gens robustes, qui étaient morts subitement, de l'excellence des eaux de Carlsbad; comme elle approuvait sa résolution d'y passer l'été prochain; enfin comme elle lui trouvait un visage plus frais, un air plus vif que la dernière fois qu'elle l'avait vu. Pendant ce temps j'avais rendu mes devoirs à la femme du pasteur. Le vieillard commençait à s'égayer; et comme je ne pus m'empêcher de louer avec chaleur la beauté de ses noyers, dont le feuillage nous couvrait si agréablement, il se mit, quoiqu'avec quelque difficulté, à nous en faire l'histoire. « Quant à ce vieux-là, dit-il, nous ne savons pas qui l'a planté : les uns disent que c'est ce pasteur-ci, les autres celui-là. Mais ce jeune-ci est de l'âge de ma femme; il aura cinquante ans au mois d'octobre. Son père le planta le matin, et elle vint au monde le soir du même jour. Il était mon devancier ici, et il n'est pas possible de dire combien cet arbre lui était cher. Il ne me l'est pas moins à moi-même : ma femme était assise sur une poutre et tricotait, lorsqu'il y a vingt-sept ans, je vins pour la première fois dans cette cour; je n'étais alors qu'un pauvre étudiant. » Lolotte lui demanda où était sa fille; il lui dit qu'elle était allée dans la plaine avec M. Schmidt, pour voir faire les foins; et il continua son discours, en nous disant comment son prédécesseur et sa fille l'avaient pris en amitié; comment il avait été d'abord son suffragant, et enfin son successeur.

Il venait de terminer son récit, lorsque sa

fille revint au travers du jardin avec M. Schmidt : elle reçut Lolotte avec le plus tendre empressement ; et il faut avouer qu'elle ne me déplut pas. C'est une brunette sémillante, bien faite, et qui aurait pu faire agréablement passer le temps à un honnête homme à la campagne. Son amant (car M. Schmidt se présenta d'abord comme tel) est un homme de belle apparence, mais très taciturne, qui ne voulut jamais prendre part à la conversation, quoique Lolotte ne cessât de l'y provoquer; ce qui me piquait davantage, c'est que je crus remarquer à son air que c'était moins le défaut d'esprit que le caprice et la mauvaise humeur qui l'empêchaient de répondre à nos avances.

Malheureusement, j'eus bientôt occasion de m'en assurer, car mademoiselle Frédérique s'étant attachée à Lolotte à la promenade, et se trouvant aussi quelquefois par hasard avec moi, le visage du monsieur, qui était naturellement d'une couleur brune, devint si sombre, que Lolotte me tira par la manche, et me fit signe d'être moins galant auprès de Frédérique. Rien ne me fait tant de peine que de voir les hommes se tourmenter mutuellement, mais surtout lorsque des jeunes gens dans la fleur de l'âge, quand leur âme pourrait le plus aisément s'ouvrir à tous les sentiments du plaisir, perdent sottement le peu de beaux jours dont ils ont à jouir, et s'aperçoivent, mais trop tard, que cette prodigalité est irréparable. Cette idée me tenait à cœur, et sur le soir, lorsque, de retour à la maison du pasteur, nous nous assîmes à table pour manger du lait, et que

la conversation tomba sur les peines et les plaisirs de ce monde, je ne pus m'empêcher de saisir l'occasion et de me déchaîner contre l'humeur chagrine. « Nous autres hommes, dis-je, nous nous plaignons souvent de ce qu'il y a si peu de bons jours contre tant de mauvais, et il me semble que le plus souvent nous nous plaignons à tort. Si notre cœur était toujours ouvert à la jouissance du bien que Dieu nous dispense chaque jour, nous aurions aussi assez de force pour supporter le mal quand il se présente. — Mais notre cœur n'est pas en notre puissance, dit la femme du pasteur; que de choses dépendent du corps! Quand il est malade, l'esprit l'est aussi. » J'en convins. « Il faut donc, poursuivis-je, regarder la mauvaise humeur comme une maladie, et voir s'il n'y a pas quelque remède pour la guérir. — Cela n'est pas mal vu, dit Lotte; je crois au moins que nous pouvons beaucoup, et je le sais par moi-même : dès quelque que chose m'inquiète ou m'attriste, je cours dans le jardin en chantant deux ou trois airs de danse, et adieu le chagrin. — C'est ce que je voulais dire, repartis-je; il en est absolument de la mauvaise humeur comme de la paresse. Il est une sorte de paresse à laquelle notre nature est fort encline; cependant, lorsqu'une fois nous avons la force de nous encourager nous-mêmes, nous travaillons de plus grand cœur et nous trouvons un vrai plaisir dans l'activité. » Frédérique était fort attentive, et le jeune homme se hasarda à nous objecter qu'on n'était pas maître de soi-même et qu'on ne pouvait pas commander

à ses sensations. « Il s'agit ici, repartis-je, d'une sensation désagréable, dont chacun cherche à se délivrer, et personne ne sait jusqu'où vont ses forces, s'il ne les a essayées. Assurément un malade consulte des médecins, il les écoute avec la plus grande résignation, et ne refuse pas de se soumettre au régime le plus sévère, aux remèdes les plus désagréables, pour recouvrer la santé qu'il désire. » Je remarquai que le bon vieillard écoutait de toutes ses oreilles pour participer à notre conversation; j'élevai la voix en lui adressant la parole. « On prêche, lui dis-je, contre bien des vices, mais je n'ai jamais entendu qu'on ait prêché en chaire contre la mauvaise humeur (1). — Ce serait, dit-il, à ceux qui prêchent en ville à le faire; les paysans ne connaissent point la mauvaise humeur; au reste, peut-être qu'un pareil sermon ne serait pas mal ici de temps en temps; ce serait une leçon pour ma femme au moins et pour M. le bailli. » — La compagnie se mit à rire, et il rit lui-même de tout son cœur, mais il lui prit un accès de toux qui interrompit notre discours pendant quelques minutes; après quoi le jeune homme reprit ainsi : « Vous avez nommé la mauvaise humeur un vice; il me semble que c'est exagérer. —Rien moins que cela, lui répondis-je, si tout ce qui nous nuit à nous-mêmes et à notre prochain mérite ce nom. N'est-ce pas assez que nous soyons dans l'impossibilité de

(1) Nous avons actuellement sur cette matière un superbe sermon de Lavater, parmi ceux qu'il a faits sur le livre de *Jonas*. (*Note de Gœthe.*)

nous rendre mutuellement heureux, faut-il encore que nous nous dérobions les uns aux autres le plaisir que nos cœurs pourraient souvent goûter d'eux-mêmes? Montrez-moi un atrabilaire assez courageux pour cacher sa mauvaise humeur, pour en porter seul tout le poids, sans troubler la joie de ceux qui l'entourent; n'est-ce pas plutôt un dépit intérieur de notre propre insuffisance, un mécontentement de nous-mêmes, toujours joint à l'envie qu'excite une sotte vanité? Nous voyons avec peine des gens heureux dont le bonheur n'est pas notre ouvrage. »

Lolotte me regarda en riant de la chaleur avec laquelle je parlais; et une larme que j'aperçus dans l'œil de Frédérique m'aiguillonna à poursuivre. « Malheur, dis-je, à ceux qui abusent de l'ascendant qu'ils ont sur un cœur pour le priver des plaisirs simples dont il jouirait par lui-même! Tous les présents, toutes les complaisances possibles ne nous dédommagent point de cette satisfaction qu'un tyran nous empoisonnerait. »

Tout mon cœur était plein dans ce moment; mille souvenirs se pressaient en foule dans mon âme, et les larmes me vinrent aux yeux.

« Oui, m'écriai-je, qui se dirait seulement chaque jour : Tu n'as d'autre pouvoir sur tes amis que de ne point les troubler dans leur joie, et d'augmenter un bonheur que tu partages avec eux. Peux-tu, quand leur âme est bourrelée par une passion violente, quand elle est déchirée par la douleur, peux-tu leur procurer le moindre soulagement? Et lorsque la dernière, l'effrayante maladie accable cette

créature, dont ta main creusa la fosse avant le temps; lorsque, cédant au plus triste abattement, elle est étendue devant toi, que son œil privé de sentiment regarde vers le ciel, que la sueur de la mort paraît et disparaît sur son front décoloré, et que, debout auprès de son lit comme un criminel condamné, tu reconnais, mais trop tard, que tu ne peux rien avec tout ton pouvoir, que ton âme serrée est à la torture, que tu donnerais tout pour faire passer dans cette victime vouée à la destruction une étincelle de courage et de vie... »

A ces mots, le souvenir d'une scène semblable à laquelle j'ai été présent vint m'assaillir dans toute sa force. Je mis mon mouchoir devant mes yeux, et quittai la compagnie; je ne revins à moi qu'à la voix de Lolotte, qui me dit qu'il fallait partir. Comme elle me querella en chemin sur le trop vif intérêt que je prenais à tout! que j'en serais la victime! que je devais me ménager! O ange du ciel! il faut que je vive pour toi!

LETTRE XV

Le 6 juillet.

Elle est toujours auprès de son amie mourante, toujours la même, toujours cette créature angélique et bienfaisante, dont les regards, partout où ils se portent, adoucissent la douleur et font des heureux. Elle alla hier au soir à la promenade avec ses sœurs Marianne et la petite Amélie. Je le savais, je les rencontrai, et nous restâmes ensemble. Après

avoir marché pendant une heure et demie, nous retournâmes vers la ville, à cette source qui m'est si chère, et qui me l'est mille fois davantage, depuis que Lolotte s'est assise sur le petit mur. Je regardai autour de moi, hélas ! et je me rappelai ce temps où mon cœur était seul. « Chère fontaine, me dis-je, il y a longtemps que je ne me repose plus à ta fraîcheur, et que, passant en hâte auprès de tes bords, il m'arrive souvent de ne point te regarder. » Je jetai les yeux plus bas, et je vis monter la petite Amélie, embarrassée d'un verre d'eau. Je regardai Lolotte, et je sentis tout ce qu'elle était pour moi. Cependant Amélie reparut avec son verre ; Marianne voulait le lui prendre ; « Non, s'écria cette enfant avec la plus douce expression, ma chère Lolotte, il faut que tu boives la première. » Je fus si transporté de la vérité, de la bonté qu'exprimait cette exclamation, que je ne trouvai d'autre moyen de témoigner de mon ravissement, que de prendre l'enfant dans mes bras, et de l'embrasser avec tant de véhémence, qu'elle se mit à crier et à pleurer. « Vous lui avez fait mal, » me dit Lolotte. J'étais consterné. « Viens, continua-t-elle en la prenant par la main, et lui faisant descendre les degrés ; lave-toi vite dans cette eau fraîche, vite, et cela ne sera rien. » Avec quelle attention je regardai la pauvre enfant se frotter les joues avec ses petites mains mouillées, dans la ferme croyance que cette source miraculeuse lavait toute souillure, et lui sauvait l'affront de se voir pousser une grande vilaine

barbe ! Comme Lolotte lui disait : « En voilà assez, » et comme elle continuait de se frotter, comme s'il eût mieux valu le faire plus que moins ! Te le dirai-je, Guillaume ? jamais je n'assistai à un baptême avec plus de respect; et lorsque Lolotte remonta, je me serais volontiers prosterné devant elle, comme devant un prophète qui vient d'expier les iniquités de son p uple.

Le soir je ne pus m'empêcher, dans la joie de mon âme, de raconter cette petite aventure à quelqu'un à qui je supposais du cœur, parce qu'il a de l'esprit; mais que j'étais loin de compte ! Il me dit que Lolotte avait eu grand tort ; qu'on ne devait rien faire accroire aux enfants ; que cela donnait lieu à une infinité d'erreurs et de superstitions ; qu'on devait de bonne heure tenir les enfants en garde contre leurs prestiges. Alors je me rappelai que huit jours auparavant il avait fait baptiser un des siens ; c'est pourquoi je n'insistai pas davantage, et dans le fond de mon cœur je demeurai fidèle à cette vérité : Agissons avec les enfants comme Dieu agit avec nous : nous ne sommes jamais plus heureux que lorsqu'il nous laisse errer au milieu de séduisantes illusions.

LETTRE XVI

Le 8 juillet.

Qu'on est enfant ! Pourquoi donc soupirer avec tant d'ardeur après un regard ! Qu'on est enfant ! Nous étions allés à Wahlheim ;

les dames sortirent en voiture, et pendant notre promenade je crus voir dans les yeux noirs de Lolotte... Je suis un insensé ; pardonne-le-moi. Il fallait les voir ces yeux ! Soyons bref, car mes paupières tombent de sommeil. Les femmes montèrent en voiture ; nous étions à la portière, le jeune W..., Selstadt, Audran et moi. On causait avec ces messieurs, qui sont assez légers et étourdis. Je cherchais les yeux de Lolotte, mais ils se portaient tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre. Mais moi, moi ! qui étais entièrement, uniquement occupé d'elle ; ils ne tombaient point sur moi ! Mon cœur lui disait mille adieux, et elle ne m'a pas regardé ! La voiture passa, et je sentis une larme prête à couler. Mes yeux la suivirent ; je vis la tête de Lolotte hors de la portière ; elle se penchait pour regarder, hélas ! dirai-je moi ? Mon ami ! je flotte dans cette consolante incertitude. Peut-être s'est-elle retournée pour me voir. Peut-être..... Bonne nuit..... Oh ! que je suis enfant !

LETTRE XVII

Le 10 juillet.

Je voudrais que tu visses la sotte figure que je fais lorsqu'on vient à parler d'elle. Surtout quand on me demande si elle me plaît. — *Plaît !* Ce mot me *déplaît* à la mort. Quel original serait celui à qui Lolotte *plairait*, dont elle ne remplirait pas tous les sens, toutes les facultés ! *Plaît !* Quelqu'un me demandait dernièrement si Ossian me *plaisait*.

LETTRE XVIII

Le 11 juillet.

Madame M*** est très-mal. Je prie pour sa vie, car je souffre avec Lolotte. Je la vois rarement chez mon amie ; et elle m'a conté aujourd'hui une aventure surprenante. Monsieur M*** est un vieux ladre, qui a bien tourmenté sa femme, à qui il a rogné les ailes de fort près. Cependant celle-ci a toujours trouvé le moyen de se soutenir. Il y a quelques jours, le médecin lui ayant déclaré qu'elle ne pouvait pas en revenir, elle fit appeler son mari, et lui parla ainsi, en présence de Lolotte : « Il faut que je te confesse une chose qui pourrait être, après ma mort, une source de trouble et de chagrin. J'ai conduit le ménage jusqu'ici avec autant d'ordre et d'économie qu'il m'a été possible ; mais, pardonne-le-moi, je t'ai trompé depuis trente ans. Tu ne fixas au commencement de notre mariage qu'une somme fort modique pour la table et les autres dépenses de la maison. A mesure que notre ménage est devenu plus considérable, je n'ai pu gagner sur toi que tu augmentasses la somme que tu me donnais pour chaque semaine, et, dans le temps de nos plus fortes dépenses, tu exigeas qu'elles fussent couvertes avec un florin par jour. Je me soumis sans répliquer, mais je pris chaque semaine dans ta caisse l'excédant de ma dépense, bien assurée qu'on ne soupçonnerait jamais une femme de voler son mari. Je n'ai rien prodigué, et je serais même passée sans aucun remords à l'éternité;

si je te fais cet aveu, c'est afin que celle qui doit conduire la maison après moi, ne pouvant se soutenir avec le peu que tu lui donneras, ne soit pas dans le cas de se voir objecter sans cesse que ta première femme s'en est contentée. »

Je réfléchis avec Lolotte sur cet aveuglement incroyable de l'humanité, qui fait qu'un homme ne soupçonne aucun manége dans une femme qui fait face avec six florins à des dépenses qui doivent monter au triple. Au reste, j'ai connu des gens qui vous auraient soutenu sans étonnement qu'ils possédaient chez eux la cruche d'huile inépuisable du Prophète.

LETTRE XIX

Le 13 juillet.

Non, je ne me trompe point! Je lis dans ses yeux noirs l'intérêt qu'elle prend à ma personne et à mon sort. Oui, je sens, et en cela je dois m'en fier à mon cœur, qu'elle.... oserai-je prononcer ce mot, qui est pour moi le bonheur du ciel!.... je sens qu'elle m'aime.

Est-ce témérité, ou bien le sentiment intérieur de la réalité? Je ne connais point d'homme dont je pusse craindre quelque chose dans le cœur de Lolotte. Et cependant... lorsqu'elle parle d'Albert avec toute la chaleur, tout l'amour possible, je suis là comme un ambitieux que l'on dégrade de noblesse, que l'on dépouille de ses charges, et que l'on force à rendre son épée.

LETTRE XX

Le 16 juillet.

Oh ! quel feu circule dans mes veines, lorsque par hasard mon doigt vient à toucher le sien, lorsque nos pieds se rencontrent sous la table ! Je les retire avec précipitation, ainsi que d'un brasier ardent, et une force secrète m'en rapproche malgré moi, tant est grand le délire qui s'empare de tous mes sens. Hélas ! son innocence, la liberté de son âme, ne lui permettent pas de sentir combien ces petites privautés me mettent à la torture. Lorsque, dans la conversation, elle pose sa main sur la mienne, et que, dans l'intérêt qu'elle prend à l'entretien, elle s'approche assez de moi pour que le souffle céleste de sa bouche effleure mes lèvres... Je suis anéanti, comme un homme frappé de la foudre. O Guillaume ! cette félicité céleste... cette confiance... si jamais je songeais !... Tu m'entends. Non, mon cœur n'est pas si corrompu. Il est faible ! bien faible ! Mais n'est-ce pas là de la corruption ?

Elle est sacrée pour moi. Tout désir s'évanouit en sa présence. Je ne sais jamais dans quel état je me trouve, quand je suis auprès d'elle, c'est comme si l'âme se renversait dans tous mes nerfs. Elle a un air qu'elle joue sur le clavecin avec toute l'énergie d'un ange ; il est si simple, si plein d'expression ! C'est son air favori ; lorsqu'elle en joue seulement la première note, soucis, trouble, peines, tout est oublié.

Je suis si affecté de ce chant si simple, que rien de ce qu'on nous dit de la magie de la musique des anciens ne me paraît choquer la vraisemblance. Comme elle sait l'amener dans des moments où je serais homme à me casser volontiers la tête ! Alors les ténèbres de mon âme se dissipent, et je respire avec plus de liberté.

LETTRE XXI

Le 18 juillet.

Guillaume, qu'est-ce que le monde pour notre cœur, sans l'amour ! Ce qu'est une lanterne magique sans lumière ! A peine y introduisez-vous la lampe, que la blanche muraille réfléchit instantanément les images bigarrées qu'elle représente. Et quand il n'y aurait pas autre chose que ces fantômes passagers, encore font-ils notre bonheur, lorsque nous le venons là comme des enfants, et que nous nous sentons hors de nous-mêmes à la vue de ces apparitions merveilleuses. Je n'ai pu aller aujourd'hui chez Lolotte : une compagnie, que je n'ai pu éviter, m'en a empêché. Que faire ? J'y ai envoyé le petit garçon qui me sert, afin d'avoir près de moi quelqu'un qui l'eût approchée aujourd'hui. Avec quelle impatience je l'ai attendu ! avec quelle joie je l'ai revu ! Je l'aurais pris volontiers par la tête, et embrassé follement, si une mauvaise honte ne m'eût retenu.

On prétend que la pierre de Bologne, exposée au soleil, se pénètre de ses rayons, et peut éclairer une partie de la nuit. Il en était ainsi

pour moi du jeune homme; l'idée que les yeux de Lolotte s'étaient reposés sur son visage, ses joues, les boutons et le collet de son surtout, me rendait tout cela si sacré, si précieux que dans ce moment je n'aurais pas donné le petit drôle pour mille écus. J'etais si heureux d'être avec lui!.... Dieu te préserve d'en rire! Guillaume, peut-on appeler cela des chimères, quand nous sentons!..

LETTRE XXII

Le 19 juillet.

Je la verrai! m'écrié-je le matin, lorsque, m'éveillant dans toute la sérénité de l'âme, je porte mes regards vers le soleil. Je la verrai. Et il ne me reste plus d'autre souhait à former pour le reste de la journée. Tout, oui tout s'absorbe dans cette perspective enchanteresse.

LETTRE XXIII

Le 20 juillet.

Votre idée de me faire partir avec l'ambassadeur de *** est loin de me sourire. Je n'aime pas la dépendance, et nous savons tous que cet homme est d'un commerce difficile. Ma mère, dis-tu, voudrait me voir occupé; cela me fait rire; ne suis-je donc pas assez actif à présent? Et dans le fond, n'est-il pas indifférent que je compte des pois ou des lentilles? Dans ce monde, tout n'est que misère, et celui qui,

pour les autres et sans y être entraîné par sa propre passion, se tracasse pour de l'argent, pour l'honneur ou pour tout ce qu'il vous plaira, est, à mon avis, un grand fou.

LETTRE XXIV

Le 24 juillet.

Puisque tu t'intéresses si fort à ce que je ne néglige pas le dessin, je ferais mieux de ne t'en point parler du tout, que de te dire que depuis longtemps je fais très peu de chose.

Jamais je ne fus plus heureux, jamais je ne fus plus intimement, plus fortement pénétré du sentiment de la nature, jusqu'au caillou, jusqu'au moindre brin d'herbe, et cependant... Je ne sais comment m'exprimer; mon imagination est si affaiblie! Tout flotte et chancelle devant mon âme, au point que je ne puis saisir un contour; il me semble pourtant que, si j'avais de l'argile ou de la cire, je modèlerais bien ce que je sens. Si cela dure, je prendrai de la terre, je la pétrirai, dussé-je ne faire que des lampions.

J'ai commencé trois fois le portrait de Lolotte, et trois fois j'ai déshonoré mes pinceaux; ce qui me contrarie d'autant plus, qu'il n'y a pas bien longtemps je réussissais fort bien à saisir la ressemblance; j'ai fait son portrait à la *silhouette*, et cela me suffira.

LETTRE XXV

Le 26 juillet.

Je me suis déjà promis bien des fois de ne pas la voir si souvent. Mais qui pourrait tenir cette promesse? chaque jour je succombe à la tentation, en me promettant saintement de n'y point aller le lendemain, et lorsque le lendemain arrive, je trouve encore une raison irrésistible, et avant même d'y penser, je suis auprès d'elle. Ou elle m'aura dit le soir : « On vous verra demain? » Qui pourrait après cela n'y pas aller? Ou bien le jour est trop beau; je vais à Wahlheim, et puis, quand je suis là, il n'y a plus qu'une demi-lieue jusqu'à sa maison! Je suis trop près de son atmosphère... elle m'entraîne... et m'y voilà encore!... Ma grand'mère avait un certain conte de la montagne d'aimant. Les vaisseaux qui s'en approchaient de trop près se trouvaient tout à coup dégarnis de leurs ferrures; les clous volaient vers la montagne, et les malheureux matelots s'abîmaient entre les planches disjointes.

LETTRE XXVI

Le 30 juillet.

Albert est arrivé; je partirai; fût-il le plus excellent, le plus noble de tous les hommes, quand je conviendrais même que je lui suis inférieur à tous égards; il me serait impossible de le voir posséder devant moi tant de per-

fections. Posséder!.... Il suffit, Guillaume, le fiancé est arrivé. C'est un bon et honnête garçon qu'on ne peut haïr. Heureusement je n'étais pas présent à sa réception! Elle m'eût déchiré le cœur. D'ailleurs il est si honnête, qu'il n'a pas encore embrassé Lolotte une seule fois devant moi. Dieu l'en récompense! Que je lui sais bon gré du respect qu'il a pour elle! Il me veut du bien, et je présume que c'est l'ouvrage de Lolotte, plutôt que l'effet de sa propre inclination; car les femmes sont toujours délicates en cela, et elles ont raison. Quand elles peuvent entretenir deux hommes en bonne intelligence, quelque rare que cela soit, elles seules y gagnent.

Sérieusement, je ne puis refuser mon estime à Albert, sa contenance tranquille contraste avec la turbulence de mon caractère, qu'il m'est impossible de cacher; cependant, il a beaucoup de sensibilité et rend justice au mérite de Lolotte. Il paraît peu sujet à la mauvaise humeur; et tu sais que c'est de tous les défauts celui que je pardonne le moins.

Il me regarde comme un homme d'esprit et de goût, et mon attachement pour Lolotte, le vif intérêt que je porte à tout ce qui la regarde augmentent son triomphe; il ne l'en aime que davantage. Je n'examinerai point s'il ne la tourmente pas quelquefois en secret par de petits mouvements de jalousie : à sa place, je ne serais pas trop rassuré, et je craindrais bien que le diable ne me jouât quelque tour.

Quoi qu'il en soit, la joie que je goûtais auprès de Lolotte a disparu; dirai-je que c'est

folie ou aveuglement ?.... Qu'importe le nom ? La chose parle d'elle-même !... Je savais, avant l'arrivée d'Albert, tout ce que je sais aujourd'hui ; je savais que je ne devais avoir aucune prétention sur elle. et je n'en avais aucune..... s'il est possible de ne sentir aucun désir a la vue de tant de charmes... Et voilà que, comme un imbécile, j'ouvre de grands yeux étonnés de ce qu'un autre vient et m'enleve cette fille !

Je grince des dents en dépit de ma misère ; et je me dépiterais doublement, triplement contre ceux qui me diraient que je dois prendre mon parti, et que, puisque la chose ne saurait être autrement... Au diable les raisonneurs !... Je rôde dans les bois, et quand je m'approche de Lolotte, que je vois Albert assis auprès d'elle sous le berceau du petit jardin, et que je ne puis aller plus loin ; il me prend une joie qui tient de la folie, et je fais mille extravagances. « Au nom de Dieu, m'a-t-elle dit aujourd'hui. plus de scènes comme celle d'hier au soir ! Vous êtes effrayant quand vous êtes si gai. » Entre nous, j'épie le temps où Albert a affaire, je ne fais qu'un saut jusque chez elle, et je suis toujours content lorsque je la trouve seule.

LETTRE XXVII

Le 8 août.

De grâce, mon cher Guillaume, crois que je ne t'avais point en vue, lorsque j'écrivais : « au diable les raisonneurs ! » Je ne pensais pas alors que tu dusses être du même sentiment. Au

fond tu as raison. Un mot seulement. Mon ami, dans le monde rarement nos affaires dépendent-elles d'une alternative. Il y a autant de nuances entre le sentiment et l'action, que de gradations entre un nez camus et un nez aquilin.

Tu ne trouveras pas mauvais si, en te concédant tes conclusions, je cherche à me sauver à travers les alternatives.

Ou tu as l'espérance de posséder Lolotte, me dis-tu, ou tu ne l'as pas. Bon ! Dans le premier cas, cherche à la réaliser, cherche à embrasser tout ce qui peut tendre à l'accomplissement de tes désirs. Dans le second cas, ranime ton courage, sois homme, et cherche à secouer un sentiment funeste, qui ne peut que consumer tes forces..... Mon cher ami, cela est bien dit, et..... bientôt dit.

Peux-tu exiger d'un malheureux qui, en proie à une maladie de langueur, voit sa vie se consumer insensiblement, qu'il termine tout de suite ses maux par un coup de poignard ; et le mal qui détruit ses forces ne lui ôte-t-il pas en même temps le courage de s'en délivrer ?

Il est vrai que tu pourrais me répondre par une comparaison à peu près semblable : quel est l'homme qui n'aimerait pas mieux se laisser couper le bras, si, en balançant à le faire, il mettait sa vie en danger ? Je ne sais... Mais nous ne voulons pas nous piquer par des comparaisons. Assez... Oui, Guillaume, j'ai quelquefois de ces moments, où il me prend des accès de courage, où je partirais peut être, si je savais où aller.

LETTRE XXVIII

Le 10 août.

Je pourrais mener la vie la plus douce et la plus heureuse, si je n'étais pas fou. Il n'est pas aisé de rencontrer, pour réjouir le cœur d'un homme, le concours de circonstances aussi favorables que celles où je me trouve actuellement. Tant il est vrai, hélas ! que du cœur seul dépend le bonheur ! Être un des membres de cette aimable famille, aimé du vieillard comme un fils; des petits enfants comme un père, et de Lolotte... Et cet honnête Albert, qui ne trouble mon bonheur par aucune boutade, qui m'embrasse avec l'amitié la plus cordiale, et pour qui je suis, après Lolotte, ce qu'il a de plus cher au monde...... Guillaume, c'est un plaisir de nous entendre, lorsque nous allons a la promenade, et que nous nous entretenons de Lolotte ; on n'a jamais rien imaginé dans le monde de si plaisant que notre situation ; et cependant elle me fait souvent venir les larmes aux yeux.

Quand il me parle de la digne mère de sa fiancée, et qu'il me conte comment, étant à son lit de mort, elle remit le soin de sa maison et de ses enfants à Lolotte ; la lui recommanda à lui-même ; comme depuis ce temps-là elle est animée d'un tout autre esprit ; comme elle

a pris à cœur le soin du ménage, et s'est révélée une véritable mère ; comme tous ses instants sont marqués par quelques preuves de son amitié, ou quelques productions de son travail ; et comme, malgré tout cela, elle a su conserver toute sa vivacité et son enjouement : je marche à côté de lui ; je cueille des fleurs sur mon passage; j'en fais avec soin un bouquet, puis... je le jette dans la rivière qui coule aux environs, et je m'arrête à le voir s'enfoncer insensiblement. Je ne sais si je t'ai déjà écrit qu'Albert restera ici, et qu'il va obtenir de la cour, où il est fort aimé, un emploi très lucratif. J'ai vu peu de personnes qu'on puisse lui comparer pour l'ordre et l'application dans les affaires.

LETTRE XXIX

Le 12 août.

En vérité, Albert est le meilleur homme qui soit sous le ciel. J'eus hier une scène singulière avec lui. J'étais allé le voir pour prendre congé de lui, car il m'avait pris envie, pour changer, de parcourir à cheval la montagne, et c'est de là que je t'écris aujourd'hui. Comme j'allais et venais dans sa chambre, j'aperçus ses pistolets. « Prête-moi, lui dis-je, ces pistolets pour mon voyage. — A ton service, si tu veux bien prendre la peine de les charger, car, pour moi, je les ai seulement pendus ici *pro forma* (1). » J'en pris un. Albert continua : « Depuis le mauvais tour que m'a joué ma prévoyance, je ne veux plus avoir d'armes chargées. » Je fus curieux de connaître cette histoire.

« J'étais, me dit-il, depuis six mois à la campagne, chez un de mes amis; j'avais une paire de pistolets non chargés, et je dormais sans inquiétude. Je ne sais pourquoi, une après-dînée qu'il faisait mauvais temps et que j'étais assez désœuvré, il me vint dans l'esprit qu'on pourrait bien nous attaquer, que nous aurions besoin des pistolets et que nous pourrions..... Mais tu connais cela. Je les donnai

(1) Pour la forme.

au domestique et lui dis de les nettoyer et de les charger. Il badine et veut faire peur à la servante. Je ne sais par quel accident le pistolet part, lance la baguette, qui était dans le canon, dans la main de la pauvre fille et lui fracasse le pouce. J'en fus pour une avalanche de lamentations et de plus pour les frais de chirurgien. Depuis ce temps-là, je laisse toutes mes armes déchargées.— Mon cher ami, à quoi sert la prévoyance? Le danger ne se laisse point pressentir... Cependant... » Tu dois savoir comme j'aime cet homme jusqu'à ses *cependant*. Ne sait-on pas de reste que toute règle générale a ses exceptions? Mais il est si juste, si loyal, que quand il croit avoir dit une chose hasardée, trop générale ou douteuse, il ne cesse de limiter, modifier, ajouter et retrancher, jusqu'à ce qu'enfin il ne reste plus rien de la thèse première. L'occasion était belle; il s'enfonça fort avant dans le même texte, suivant sa coutume, au point que je ne l'écoutai plus. Je tombai dans une espèce de rêverie; puis, me levant comme en sursaut, j'appuyai le canon du pistolet sur mon front, au-dessus de l'œil droit. « Fi donc! dit Albert en me retirant le pistolet; qu'est-ce que cela veut dire? — Il n'est point chargé. — Qu'importe? qu'est-ce que cela veut dire? répliqua-t-il d'un ton d'impatience. Je ne puis me figurer comment un homme peut être assez fou pour se casser la tête. La seule pensée m'en fait horreur. — Vous autres, hommes, m'écriai-je, ne pouvez-vous donc parler de rien sans dire d'abord : ceci est fou et cela sage, ceci bon et cela mauvais! Qu'est-ce que tout

cela signifie? Avez-vous, pour cela, examiné les motifs secrets d'une action? Savez-vous démêler avec précision les causes pour lesquelles elle s'est faite et pour lesquelles elle devait se faire? Si vous le saviez, vous seriez moins précipités dans vos jugements. — Tu m'accorderas, dit Albert, qu'il y a certaines actions qui sont toujours criminelles, quels qu'en soient les motifs. »

J'en convins en haussant les épaules. « Cependant, mon ami, continuai-je, cette règle a aussi quelques exceptions. Il est vrai que le vol est un crime; mais un homme qui, pour se sauver lui et les siens de l'horreur de mourir de faim, sort pour marauder, est-il digne de pitié ou de punition? Qui osera jeter la première pierre contre le mari, qui, dans le transport d'une juste colère, immole une épouse infidèle et son indigne séducteur? contre la jeune fille, qui, dans l'instant d'un voluptueux délire, s'égare dans les fougueux transports de l'amour? Nos lois mêmes, ces lois pédantes, ces lois barbares, se laissent toucher, et suspendent le glaive de la justice. —C'est tout autre chose, répliqua Albert, puisqu'un homme entraîné par ses passions perd absolument l'usage de sa raison, et doit être regardé comme un homme ivre ou un insensé. —Voilà bien les hommes raisonnables! m'écriai-je en souriant, passion! ivresse! folie! vous voyez tout cela avec indifférence, sans y prendre aucun intérêt. Gens de bonnes mœurs, vous blâmez l'ivrogne, vous regardez l'insensé avec horreur; vous passez outre comme le prêtre, et remerciez Dieu, comme le phari-

sien, de ce qu'il ne vous a pas créés semblables à l'un de ces gens-là. Je me suis enivré plus d'une fois, et mes passions ont souvent approché de l'extravagance ; mais je n'en rougis pas ; j'ai vu par moi-même que l'on a toujours signalé comme ivre ou fou tout homme extraordinaire qui faisait quelque chose de grand ou qui paraissait impossible. Et ce qui dans la vie ordinaire est aussi insupportable d'entendre dire d'un homme qui fait une action tant soit peu libre, noble ou inattendue : « Cet homme est ivre ou fou. » O gens sobres, sages de la terre qui n'êtes ni ivres, ni fous, rougissez ! — Voilà encore de tes extravagances, dit Albert ; tu exagères tout ; et au moins ici tu as tort de comparer aux grandes actions le suicide, dont nous parlons, tandis qu'on ne peut le regarder que comme une faiblesse ; car enfin il est plus aisé de mourir que de supporter avec constance une vie pleine de tourments. »

Peu s'en fallut que je ne rompisse brusquement la conversation ; car rien ne me met hors de moi-même comme de voir un homme m'opposer un lieu commun qui ne signifie rien, lorsque je tire mes arguments du fond de mon cœur. Je me contins cependant ; car ce n'était pas la première fois que j'avais entendu raisonner de la sorte, et que j'en avais été indigné. « Peux-tu bien traiter cela de faiblesse ! lui répliquai-je avec un peu de vivacité. Eh ! ne te laisse point séduire par l'apparence. Lorsqu'un peuple gémit sous le joug insupportable d'un tyran, peux-tu, si les esprits fermentent, et qu'il se soulève et brise

ses chaînes, peux-tu appeler cela une faiblesse ? Un homme qui, dans l'effroi que lui cause le feu qui vient de prendre à sa maison, sent toutes ses forces tendues, et soulève sans peine des fardeaux que peut-être il n'aurait pu remuer quand ses sens sont tranquilles ; celui qui, furieux de se voir insulter, attaque six adversaires, et vient à bout de les terrasser, peuvent-ils être accusés de faiblesse ? Si celui qui peut bander un arc est fort, pourquoi celui qui le rompt mériterat-il le nom contraire ? » Albert me regarda fixement et me dit : « Avec ta permission, il me semble que les exemples que tu cites ne me paraissent pas avoir de rapport au sujet.— C'est possible, on m'a déjà reproché plus d'une fois que ma logique approche souvent du radotage. Voyons donc si nous ne pourrons pas d'une autre manière nous représenter quel doit être le sentiment d'un homme qui se détermine à jeter là le fardeau de la vie en général si agréable à porter; car ce n'est qu'en entrant dans la situation, en la sentant, que nous pouvons en raisonner avec quelque justesse. La nature humaine, poursuivis-je, a ses bornes: elle peut supporter la joie, la douleur, la tristesse, jusqu'à un certain degré; ce degré passé, elle succombe. La question n est donc pas ici de savoir si un homme est fort ou faible, mais bien s'il peut supporter la mesure de ses souffrances; il est indifférent qu'elles soient morales ou physiques, et il me paraît aussi extraordinaire de dire que celui qui se tue est un lâche, qu'il serait déraisonnable de donner ce nom à celui qui meurt d'une fièvre

maligne.—Paradoxe! paradoxe complet! s'écria Albert. — Pas autant que tu le crois. Tu conviendras que nous appelons mortelle toute maladie où la nature est tellement attaquée, que, toutes ses forces épuisées et n'ayant plus elle-même aucune activité, elle se trouve trop affaiblie pour pouvoir se relever par quelque heureuse révolution et rétablir le cours ordinaire de la nature. Eh bien, mon cher, appliquons ceci à l'esprit. Vois cet homme resserré dans ses étroites limites, comme les impressions agissent sur lui, comme les idées se fixent dans son esprit, jusqu'à ce qu'il s'élève dans son cœur une passion dont les progrès le privent de toutes les forces qu'avaient ses sensations dans leur calme primitif, et finissent par l'accabler. C'est en vain qu'un homme raisonnable et de sang-froid contemple la situation du malheureux; c'est en vain qu'il tâche de lui inspirer du courage; semblable à l'homme en santé qui se tient auprès du lit d'un malade, et qui ne saurait lui communiquer la plus petite partie de ses forces. »

Albert trouva que je généralisais trop mes idées; je lui rappelai une jeune fille qui s'était noyée récemment, et je lui contai son histoire. « Une jeune et innocente créature, qui avait été élevée dans le cercle étroit des soins domestiques et du travail de la semaine; qui n'avait en vue d'autre plaisir que de se parer quelquefois le dimanche des modestes habits qu'elle avait lentement gagnés, pour se promener avec ses compagnes autour de la ville; peut-être de danser une fois les jours de grandes fêtes; et qui le reste du

temps passait des heures entières à caqueter avec une voisine sur le sujet d'une dispute ou d'une médisance; un tempérament vif lui fait enfin sentir des besoins plus pressants, augmentés encore par les flatteries des hommes, elle trouve insensiblement tous ses premiers plaisirs insipides; bientôt elle rencontre un homme vers lequel l'entraîne, malgré elle, un sentiment inconnu; il devient son unique espérance; elle oublie tout le monde; elle n'entend rien, ne voit rien que lui, ne désire que lui seul. N'étant point corrompue par les vains plaisirs d'une inconstante vanité, ses vœux tendent droit au but : elle prétend trouver dans un lien éternel tout le bonheur qui lui manque, elle veut y goûter l'assemblage de tous les plaisirs qu'elle souhaite avec ardeur. Promesses réitérées qui semblent mettre le sceau à ses espérances, caresses emportées qui augmentent l'ardeur de ses feux, assiégent toutes les avenues de son âme; elle nage, pour ainsi dire, dans un avant-goût de tous les plaisirs, le trouble de ses sens est à son comble, et elle étend enfin les bras pour y recevoir l'objet de tous ses désirs..... Son amant l'abandonne..... Transie, éperdue, elle se trouve sur le bord d'un précipice; tout ce qui l'environne n'est que ténèbres; nulle perspective, nulle consolation, nul pressentiment; elle est abandonnée du seul être qui lui faisait sentir son existence. Elle ne voit point le vaste univers qui est devant ses yeux; elle ne voit point tant d'hommes, qui pourraient réparer sa perte. Elle se sent seule, abandonnée de tout le monde.... Aveuglée,

accablée de l'état horrible de son cœur, elle se précipite dans l'abîme, pour y étouffer ses tourments. Tu vois, Albert, dans ce tableau l'histoire de plus d'un malheureux : eh bien! n'est-ce pas le cas de la maladie? La nature ne trouve aucune issue pour sortir d'un labyrinthe de forces multipliées et contraires, et il faut que le malade meure. Malheur à celui qui dirait en la voyant : l'insensée! si elle eût attendu, si elle eût laissé agir le temps, son désespoir se serait apaisé, et bientôt elle eût trouvé un consolateur. C'est comme si l'on disait : l'insensé! il est mort de la fièvre! s'il eût attendu que ses forces se fussent rétablies, que son sang se fût rafraîchi, tout aurait repris son équilibre, et il vivrait encore aujourd'hui. »

Albert, qui ne trouvait pas que la justesse de la comparaison sautât aux yeux, allégua encore plusieurs choses; entre autres, que je n'avais parlé que d'une fille simple et ignorante, mais qu'il ne pouvait pas concevoir comment un homme d'esprit, qui était moins borné, et qui découvrait d'un coup d'œil plus de combinaisons et de rapports, pût se laisser aller à ce désespoir. « Mon ami, m'écriai-je, l'homme est toujours l'homme, et le peu d'esprit qu'on a ne peut guère se mettre en ligne de compte, quand la passion se déchaîne et qu'on se trouve serré dans les bornes de l'humanité. Il y a plus... Nous parlerons de cela une autre fois, » lui dis-je en prenant mon chapeau. Mon cœur, hélas! était si plein! Nous nous quittâmes sans nous être entendus l'un l'autre, comme dans ce monde il est si rare qu'on s'entende.

LETTRE XXX

Le 15 août.

Il est bien vrai que c'est l'affection seule dans ce monde qui rend les hommes nécessaires les uns aux autres. Je sens que Lolotte me perdrait à regret ; et les enfants n'ont d'autre idée que celle de me voir toujours revenir le lendemain. J'étais allé aujourd'hui pour accorder le clavecin de Lolotte, mais je n'ai pu en venir à bout, les enfants m'ont persécuté pour avoir un conte de fée; et Lolotte a voulu que je les contentasse. Je leur ai coupé leur goûter, qu'ils reçoivent actuellement de moi aussi volontiers que de Lolotte; et je leur ai conté le premier chapitre de *la Princesse servie par des mains enchantées.* J'apprends beaucoup, je t'assure, dans ces narrations, et je suis fort surpris de l'effet qu'elles font sur eux. Si quelquefois j'invente quelqu'incident, que j'oublie à la seconde fois, ils ne manquent point de me dire : « Ce n'était pas l'autre fois la même chose ; » en sorte que je m'habitue à présent à réciter mes histoires d'une manière invariable, en affectant certaines chutes cadencées et suivies. J'ai vu par là comment un auteur, qui donne une seconde édition de son histoire avec des changements, fût-elle poétiquement meilleure, fait nécessairement du tort à son ouvrage. Nous nous prêtons volontiers à la première impression, et l'homme est fait de manière qu'il croit même l'incroyable ; il se le grave dans la tête, mais malheur à qui voudrait le détruire ou l'effacer !

LETTRE XXXI

Le 18 août.

Fallait-il donc que cela fût ainsi, que ce qui constitue le bonheur de l'homme pût devenir la source de sa misère? Le sentiment brûlant qui attachait mon cœur à la nature entière, qui m'inondait comme d'un torrent de délices, et qui créait un paradis autour de moi, est devenu un bourreau insupportable, un démon qui me tourmente et me poursuit partout.

Lorsqu'autrefois du haut du rocher je portais mes regards au delà de la rivière, sur les coteaux qui embrassent la fertile vallée et les verdoyantes collines; que je voyais tout germer et sourdre autour de moi, toutes les montagnes couvertes, depuis leurs pieds jusqu'à leurs sommets, d'arbres élevés et touffus, toutes les vallées ombragées, dans leurs enfoncements inégaux, de riantes forêts, tandis que la rivière coulait tranquillement et avec un doux murmure à travers les roseaux, et réfléchissait dans son cristal les nuages bigarrés balancés dans les airs par le frais zéphir du soir; lorsque j'entendais les oiseaux animer la forêt de leur ramage, tandis que des milliers de moucherons *dansaient* (1) à

(1) L'expression m'a paru si pittoresque, que je l'ai conservée. (*Note du traducteur.*)

l'envi dans ce trait de lumière purpurine que produisent les derniers rayons du soleil, et qu'à son dernier aspect le hanneton, que sa présence avait tenu caché sous l'herbe, prenait l'essor, et s'élevait en bourdonnant; lors, dis-je, que cette végétation universelle fixait mon attention sur le sol, et que la mousse, qui tenait sa substance du rocher, les chardons et autres herbes, que le sable aride produisait le long de la colline, me découvraient cette source sacrée, cet ardent foyer de vie enfoui dans le sein de la nature : avec quel transport mon cœur embrassait, saisissait tous ces objets! Je me perdais dans leur multiple infini, et les formes majestueuses de cet immense univers semblaient vivre et se mouvoir dans mon âme. D'énormes montagnes m'environnaient; j'avais devant moi des abîmes, où je voyais des torrents se précipiter; les rivières coulaient sous mes pieds, et j'entendais les monts et les forêts retentir; je voyais toutes ces forces impénétrables agir les unes sur les autres et former tout dans les profondeurs de la terre. Sur cette terre, et sous le ciel fourmillent toutes les races des créatures, et tout, tout se multiplie sous mille formes différentes. Et les hommes! ils se nichent ensemble dans de petites cabanes, ils s'y accommodent, et, dans leur imagination règnent sur tout l'univers. Pauvre insensé! tu vois tout en petit, parce que tu es petit! Depuis la montagne inaccessible, jusqu'au désert que nul pied d'homme n'a foulé, jusqu'aux bornes inconnues du vaste Océan, l'éternel Créateur anime tout de son haleine, et voit avec ravis-

sement chaque grain de poussière auquel il a donné la vie. Hélas! combien de fois n'ai-je pas désiré avec ardeur de traverser, sur les ailes de la grue qui volait sur ma tête, l'immensité de l'espace, pour boire à la coupe écumante de l'Être infini ce nectar toujours renaissant de la vie, et savourer un seul moment, autant que les forces limitées de mon cœur pourraient me le permettre, une goutte de la béatitude de cet Être, en qui et par qui tout est produit!

Mon ami, le seul souvenir de chacune de ces heures me ravit; la joie que je sens à me rappeler ces élans de l'imagination, ces sensations indicibles, à t'en parler, élève mon âme au-dessus d'elle-même et me fait sentir doublement l'angoisse de ma situation actuelle.

Il semble qu'un voile épais recouvre mon âme, et le spectacle de l'éternité s'offre et disparaît alternativement à mes yeux dans l'abîme toujours ouvert de l'insatiable tombeau. Pouvons-nous dire : cela est! quand tout passe et roule avec la rapidité de la foudre, et que chaque être arrive si rarement au bout de la carrière que ses forces semblaient lui promettre de fournir, entraîné hélas! par le courant, submergé et brisé contre les écueils. Il n'y a point ici une minute qui ne te dévore toi et les tiens ; pas un seul instant où tu ne sois, où tu ne doives être un destructeur. Ta plus insignifiante promenade coûte la vie à des myriades de pauvres insectes; un seul pas détruit les cellules qui coûtent tant de peine aux actives fourmis, et

écrase un petit monde qu'il plonge indignement dans le tombeau. Ah! ce ne sont pas les grandes et rares révolutions de l'univers, ces torrents qui balayent vos villages, ces tremblements de terre qui engloutissent vos villes, ce n'est point tout cela qui me touche; ce qui me mine le cœur, c'est cette force destructive cachée dans le grand tout de la nature, qui n'a rien formé qui ne se détruise soi-même et ce qui l'avoisine. C'est ainsi que je chancelle au milieu de mes inquiétudes. Ciel, terre, forces diverses qui se meuvent autour de moi, je n'y vois rien qu'un monstre effroyable toujours dévorant et toujours affamé!

LETTRE XXXII

Le 20 août.

C'est en vain qu'à l'aube du jour, lorsque je commence à m'éveiller après des rêves sinistres, j'étends les bras vers elle; c'est en vain que je la cherche la nuit dans mon lit, lorsque, trompé par un songe heureux et innocent, je crois être assis auprès d'elle sur le pré, tenir sa main et la couvrir de mille baisers. Hélas! lorsque, encore à moitié endormi, je tâtonne pour la saisir et que je m'éveille... un torrent de larmes s'échappe de mon cœur oppressé, et je gémis, sans espoir, à la pensée d'un avenir qui ne m'offre que ténèbres.

LETTRE XXXIII

Le 21 août.

C'est une fatalité, Guillaume ! Toute mon activité a dégénéré en une indolence inquiète. Je ne saurais rester oisif, et il m'est impossible de rien faire. Je n'ai plus d'imagination ; j'ai perdu ma sensibilité pour les merveilles de la nature, et tous les livres me causent du dégoût. Quand nous nous manquons à nous-mêmes, tout nous manque. Je te le jure, mille fois je désirerais d'être un manœuvre pour avoir le matin, quand je m'éveille, une perspective, un attrait, une espérance pour le jour suivant. J'envie souvent le sort d'Albert, que je vois enterré jusqu'aux oreilles dans un tas de papiers et de parchemins, et je m'imagine que je serais heureux à sa place ! Je suis même si frappé de cette idée, que plus d'une fois il m'a pris envie de t'écrire, ainsi qu'au ministre pour demander cette place à l'ambassade, qui, comme tu me l'assures, ne me serait point refusée. Je crois même que le ministre m'aime depuis longtemps ; il m'a dit plusieurs fois que je devrais chercher à m'employer ; et il y a des instants où je le ferais avec plaisir ; mais ensuite, quand j'y réfléchis et que je viens à me rappeler la fable du cheval qui, impatient de sa liberté, se laisse seller, brider et surmener,... je ne sais quel parti prendre... Et, mon ami, ne serait-ce pas en moi l'effet de ce mouvement intérieur qui me porte à changer de situation, une impa-

tience insupportable qui me poursuivra partout ?

LETTRE XXXIV

Le 28 août.

J'avoue que, si quelque chose pouvait me guérir de mon mal, ces gens-ci le feraient. C'est aujourd'hui le jour de ma naissance, et j'ai reçu de grand matin un petit paquet de la part d'Albert. La première chose qui a frappé mes yeux à l'ouverture, c'a été un des nœuds de manche, de couleur de rose, que portait Lolotte lorsque je fis sa connaissance, et que je lui avais demandé plusieurs fois. Albert y avait joint deux petits volumes in-12, le petit *Homère* de l'édition de Wetstein, que j'avais tant de fois souhaité, pour n'être pas chargé de celui d'Ernesti quand je vais à la promenade. Tu vois comme ils vont au-devant de mes souhaits, comme ils cherchent à me témoigner ces petites complaisances de l'amitié, mille fois plus précieuses que ces présents magnifiques sous le poids desquels nous humilie la vanité de celui qui les fait. Je baise mille fois ce nœud de manche; et à chaque fois j'ai respiré le souvenir de cette béatitude dont m'a comblé ce peu de jours, ces jours fortunés, ces jours qui ne peuvent revenir. Guillaume, c'est une vérité, et je n'en murmure point, les fleurs de la vie ne sont que de vaines apparitions. Combien se passent sans laisser la

moindre trace ! combien peu donnent de fruits, et combien peu de ces fruits parviennent à la maturité ! Et cependant il en est encore assez, et... O mon frère !... pouvons-nous négliger ces fruits mûrs, les dédaigner, n'en pas jouir, les laisser se flétrir et se corrompre !

Adieu ! l'été est magnifique; grimpé quelquefois sur les arbres fruitiers dans le jardin de Lolotte, la perche à la main, j'abats les poires les plus hautes ; elle se tient au pied de l'arbre et les reçoit à mesure que je les lui jette.

LETTRE XXXV

Le 30 août.

Malheureux ! n'es-tu pas insensé ! Ne te trompes-tu pas toi-même ? Où te conduira cette passion fougueuse et sans bornes ? Je n'adresse plus de prières qu'à elle; aucune forme ne frappe plus mon imagination que la sienne ; et tout ce qui m'environne dans le monde, je ne le vois plus qu'en liaison avec elle. Et cet état-là me donne quelques heures de bonheur..... Jusqu'à l'instant où il faut que je m'arrache de sa présence, ah ! Guillaume, où m'emporte souvent mon cœur !.... Lorsque je suis resté assis deux, trois heures auprès d'elle à repaître mes yeux et mes oreilles de ses grâces, de ses gestes et de l'expression céleste de ses paroles : que mes sens se tendent insensiblement, que ma vue s'obscurcit, que je n'entends plus qu'à peine et que je me sens pris à la gorge comme si j'étais saisi par quel-

que assassin, alors mon cœur bat avec violence, pour essayer de rétablir le calme de mes sens suffoqués, et ne fait qu'en augmenter le désordre. Guillaume, bien souvent, je ne sais plus si je suis au monde ! et, à moins que je ne me trouve accablé tout à fait, et que Lolotte ne m'accorde la triste consolation de soulager mon cœur oppressé en arrosant sa main de mes larmes.... oh ! alors... il faut que je m'éloigne ! Et je cours errer dans la campagne. Alors c'est un plaisir pour moi de gravir une montagne escarpée, de me frayer un chemin à travers une forêt impénétrable, à travers les haies qui me blessent, à travers les ronces qui me déchirent ! Alors je me trouve un peu soulagé ! Un peu! Et lorsque, succombant à la lassitude et à la soif, je reste en chemin, quelquefois dans la nuit profonde, quand la pleine lune luit sur ma tête, qu'au milieu d'une forêt solitaire, je me perche sur un arbre tortueux, pour donner quelque repos à mes pieds écorchés, et que dans un repos inquiet je sommeille, épuisé, à la lueur du crépuscule! O Guillaume, la demeure solitaire d'une cellule, la ceinture hérissée de pointes de fer, et un cilice seraient pour moi des voluptés, au prix des tortures qui m'étreignent. Adieu. Je ne vois à toutes ces misères d'autre terme que la tombe.

LETTRE XXXVI

Le 3 septembre.

Il faut que je parte ! Je te remercie, Guil-

laume, d'avoir fixé mes incertitudes. Voilà déjà quinze jours que je pense à la quitter. Il le faut. Elle est encore une fois à la ville chez une amie. Et Albert... Et... Je partirai.

LETTRE XXXVII

Le 18 septembre.

Quelle nuit! Guillaume, à présent je puis tout supporter. Je ne la verrai plus. Oh! que ne puis-je te sauter au cou, mon bon ami, et t'exprimer, en versant un torrent de larmes, tous les mouvements qui assaillent mon cœur! Je suis assis, je cherche avec avidité à respirer l'air, je tâche de me tranquilliser, j'attends le jour, et les chevaux doivent être prêts au lever du soleil.

Hélas! elle dort d'un sommeil tranquille, et ne pense pas qu'elle ne me reverra jamais. Je me suis arraché d'auprès d'elle; et pendant un entretien de deux heures, j'ai eu assez de force pour n'avoir point trahi mon projet. Et quel entretien! grand Dieu!

Albert m'avait promis de se trouver au jardin avec Lolotte aussitôt après le souper. J'étais debout sur la terrasse sous les grands marronniers, et je regardais le soleil, que je voyais pour la dernière fois se coucher au delà de la riante vallée et du fleuve paisible. Je m'y étais si souvent trouvé avec elle; nous avions tant de fois contemplé ensemble ce magnifique spectacle, et maintenant... j'allais au hasard dans cette allée, que j'aimais tant! Une secrète sympathie m'y avait si souvent rete-

nu, avant même que je connusse Lolotte ! Et quel plaisir lorsqu'au commencement de notre liaison nous nous découvrîmes réciproquement notre inclination pour ce réduit, qui est vraiment un des sites les plus enchantés que j'aie jamais vus.

Vous découvrez d'abord à travers les marronniers la perspective la plus étendue... Ah ! je m'en souviens, je te l'ai, je pense, déjà beaucoup écrit : des hêtres élevés forment une allée qui s'obscurcit insensiblement à mesure qu'on approche d'un bosquet où elle aboutit, jusqu'à ce que tout se termine à une petite enceinte, où l'on éprouve tous les charmes de la solitude. Je sens encore l'espèce de saisissement que je sentis lorsque, le soleil étant au plus haut de son cours, j'y entrai pour la première fois. J'eus un pressentiment vague et confus de la félicité et de la douleur dont ce lieu devait être pour moi le théâtre.

Il y avait une demi-heure que je m'entretenais de ces douces et cruelles pensées des adieux, du retour, lorsque je les entendis monter sur la terrasse ; je courus au-devant d'eux, je lui pris la main en frissonnant et je la baisai. Nous étions sur la terrasse, lorsque la lune parut derrière les buissons qui couvrent les collines. Nous parlions de diverses choses, et nous approchions insensiblement du sombre bosquet. Lolotte y entra et s'assit; Albert se plaça d'un côté, moi de l'autre ; mais mon trouble ne me permit pas de rester longtemps en place ; je me levai, je me tins debout devant elle, je fis quelques tours, et me rassis ; c'était un état violent. Elle nous fit remarquer

le bel effet de la lune qui, au bout des hêtres, éclairait toute la terrasse; tableau splendide, d'autant plus brillant, que nous étions environnés d'une obscurité profonde. Nous gardâmes quelque temps le silence; elle le rompit par ces mots : « Jamais, non, jamais, je ne me promène au clair de lune, que je ne me rappelle ceux que j'ai perdus, que je ne sois frappée du sentiment de la mort et de l'avenir. Oui, nous serons encore, continua-t-elle avec un accent solennel, mais, Werther, nous retrouverons-nous? nous reconnaîtrons-nous? Quel pressentiment avez-vous là-dessus? qu'en pensez-vous? que dites-vous? — Lolotte, lui dis-je en lui tendant la main, et sentant mes larmes prêtes à couler, nous nous reverrons! En cette vie et en l'autre, nous nous reverrons!... »

Je ne pus en dire davantage..... Guillaume, fallait-il qu'elle me fît cette question au moment où j'avais le cœur plein de cette séparation cruelle?

« Ces chers amis que nous avons perdus, continua-t-elle, savent-ils quelque chose de nous? Ont-ils le sentiment du bonheur que nous éprouvons lorsque, pénétrés d'amour pour eux, nous nous rappelons leur mémoire? Hélas! l'image de ma mère est toujours présente à mes yeux, lorsque le soir je suis assise tranquillement au milieu de ses enfants, de mes enfants, et qu'ils sont assemblés autour de moi, comme ils l'étaient autour d'elle. Lorsque je lève vers le ciel mes yeux mouillés de larmes, et que je souhaiterais qu'elle pût jeter un coup d'œil sur nous, qu'elle pût voir com-

ment je tiens la promesse que je lui fis, à sa dernière heure, d'être la mère de ses enfants ; je m'écrie cent et cent fois : Pardonne, chère mère, si je ne suis pas pour eux ce que tu étais toi-même. Ah ! je fais cependant tout ce que je puis : ils sont vêtus, nourris, et, ce qui est plus encore, ils sont choyés et chéris. Ame chère et bienheureuse, que ne peux-tu voir notre union ! Tu rendrais les plus vives actions de grâces à ce Dieu à qui tu demandas en versant les larmes les plus amères, le bonheur de tes enfants. » Elle dit cela, ô Guillaume ! Qui pourrait répéter tout ce qu'elle dit ? Comment des caractères froids et inanimés pourraient-ils rendre ces traits célestes, ces fleurs de l'esprit ? Albert l'interrompit avec douceur : « Vous êtes trop émue, chère Lolotte ; je sais que votre âme est fort attachée à ces idées ; mais je vous prie... — Albert, interrompit-elle, je sais que tu n'as pas oublié ces soirées où nous étions assis ensemble autour de la petite table ronde, lorsque mon père était en voyage et que nous avions envoyé coucher les enfants. Tu avais souvent un bon livre, mais rarement t'arrivait-il de nous en lire quelque chose : l'entretien de cette aimable femme n'était-il pas préférable à tout ? Elle était belle, douce, gaie et toujours active. Dieu connaît les larmes que je versais souvent, lorsque j'étais rentré dans ma chambre, en m'humiliant devant lui et le priant de me rendre semblable à ma mère. — Lolotte, m'écriai-je en me jetant à ses pieds, et lui prenant la main que je baignai de larmes, Lolotte, la bénédiction du ciel repose sur toi ainsi que l'esprit de ta mère.—

Si vous l'aviez connue ! me dit-elle en me serrant la main... Elle était digne d'être connue de vous. » Je crus que j'allais m'anéantir ; jamais éloge plus grand, plus glorieux, n'a été prononcé sur mon compte. Elle poursuivit : « Et cette femme est morte à la fleur de son âge, lorsque le dernier de ses fils n'avait pas encore six mois. Sa maladie ne fut pas longue : elle était calme, résignée ; ses enfants seuls l'inquiétaient, et surtout le petit. Lorsqu'elle sentit sa fin s'approcher, elle me dit : « Amène-les-moi. » Je les conduisis dans sa chambre ; les plus jeunes ne connaissaient pas encore la perte qu'ils allaient faire, les autres étaient hors d'eux-mêmes. Je les vois encore autour de son lit. Elle leva les mains et pria sur eux ; elle les baisa les uns après les autres, les renvoya, et me dit : « Sois leur mère ! » Je le lui promis ! « Tu promets beaucoup, ma fille, me dit-elle ; le cœur d'une mère ! l'œil d'une mère ! Tu en sens toute l'excellence, et tes larmes reconnaissantes me le prouvent. Aie l'un et l'autre pour tes frères et tes sœurs ; et pour ton père la fidélité et l'obéissance d'une épouse. Tu seras sa consolation. » Elle le demanda ; il était sorti pour nous cacher l'immense douleur qu'il ressentait ; le pauvre homme était déchiré ! Albert, tu étais dans la chambre ! Elle entendit quelqu'un marcher, elle demanda qui c'était et te fit approcher. Comme elle nous fixa l'un et l'autre, dans la consolante pensée que nous serions heureux ensemble ! » Albert se jeta à son cou, et l'embrassa en s'écriant : « Oui, nous le sommes ! Nous le serons ! »

Le flegmatique Albert était tout hors de lui, et je ne me possédais plus.

« Werther, reprit-elle, cette femme n'est plus ! Grand Dieu ! faut-il qu'on voie partir ce qu'on a de plus cher ! Et personne ne le sent aussi vivement que les enfants, qui, longtemps après se plaignaient : *Que les hommes noirs avaient emporté maman.* »

Elle se leva, je me sentais ému, troublé, je restais assis et tenais sa main. « Il faut rentrer, dit-elle, il est temps. » Elle voulait retirer sa main ; je la retins avec plus de force ! « Nous nous reverrons, m'écriai-je, nous nous trouverons, sous quelque forme que ce puisse être, nous nous reconnaîtrons. Je vous laisse, continuai-je, je vous laisse volontiers ; mais si je croyais que ce fût pour jamais, je ne pourrais supporter cette idée. Adieu, Lolotte, adieu, Albert. Nous nous reverrons...—Demain, je pense, » dit-elle en plaisantant. Je sentis ce demain ! Hélas ! elle ne savait pas, lorsqu'elle retirait sa main de la mienne... Ils descendirent l'allée ; je me levai, les suivis de l'œil au clair de la lune, me jetai à terre, répandis un torrent de larmes. Je me relevai, je courus sur la terrasse ; je regardai en bas, et je vis encore, vers la porte du jardin, sa robe blanche briller dans l'ombre des hauts tilleuls ; j'étendis les bras. Tout avait disparu.

SECONDE PARTIE

LETTRE XXXVIII

Le 20 octobre 1771.

Nous sommes arrivés hier. L'ambassadeur est indisposé, en sorte qu'il s'arrêtera ici quelques jours ; s'il était moins bourru, tout irait bien. Je le vois, je le vois, le sort m'a préparé de rudes épreuves. Mais prenons courage ! avec un peu de légèreté, on peut tout supporter ! De la légèreté ! Je ris de voir ce mot s'échapper de ma plume. Hélas ! un peu plus de cette légèreté qui me manque, me rendrait l'homme le plus heureux de la terre. Quoi ! là où d'autres, avec très peu de courage et de talent, passent devant moi pleins d'une douce complaisance pour eux-mêmes, je désespérerais de mes forces et de mes facultés ! Dieu de bonté, de qui je tiens tous ces dons, que n'en as-tu retenu une partie, pour me donner à leur place la confiance et le contentement de moi-même !

Patience ! patience ! cela ira mieux. Car je te le dis, mon ami, tu as raison ; depuis que je suis tous les jours mêlé à la foule, et que je vois ce que sont les autres, et de quelle manière ils se conduisent, je suis plus content de moi-même. Certes, puisque nous sommes ainsi

faits, que nous comparons tout à nous-mêmes, et nous-mêmes à tout, il suit de là que le bonheur ou la misère ne tiennent qu'aux objets auxquels nous nous lions, et dès lors il n'y a rien de plus dangereux que la solitude. Notre imagination, portée de sa nature à s'élever, et nourrie des images fantastiques de la poésie, se crée un ordre d'êtres dont nous sommes les derniers ; tout ce qui est hors de nous, nous semble magnifique, tout autre nous paraît plus parfait que nous-mêmes. Et cela est tout naturel : nous sentons si souvent qu'il nous manque tant de choses ! Et ce qui nous manque, souvent un autre semble le posséder ; nous lui donnons alors tout ce que nous avons nous-mêmes, et par dessus tout cela, un certain stoïcisme idéal. Ainsi cet être heureux et parfait est notre propre ouvrage. Au contraire lorsqu'avec toute notre faiblesse et notre imperfection nous continuons notre travail sans nous distraire, nous remarquons souvent que nous allons plus loin en louvoyant, que d'autres en faisant force de voiles et de rames... Et... C'est pourtant avoir un vrai sentiment de soi-même, que de se voir marcher l'égal de ses rivaux, ou même de les devancer.

LETTRE XXXIX

Le 10 novembre

Je commence à me trouver assez bien ici à certains égards ; je suis assez occupé, et ce grand nombre de personnes et de nouveaux

visages de toute espece, offre a mon ame un spectacle varié et piquant. J'ai fait la connaissance du comte de C..., pour qui je sens croître mon respect de jour en jour. C'est un homme d'un esprit pénétrant et étendu; mais il n'en est pas plus froid pour cela. Son commerce me fait voir combien il est sensible à l'amitié et à l'amour. Il s'intéressa à moi, lorsque, m'acquittant d'une commission dont j'étais chargé auprès de lui, il remarqua, dès les premiers mots, que nous nous entendions, et qu'il pouvait parler avec moi autrement qu'avec tout le monde. Aussi je ne puis assez me louer de sa conduite cordiale à mon égard. Il n'y a pas de joie plus vraie que celle de voir une belle âme s'ouvrir ainsi devant vous.

LETTRE XI.

Le 24 décembre.

L'ambassadeur me chagrine beaucoup; je l'avais prévu. C'est le sot le plus pointilleux qu'on puisse voir. Il marche pas à pas; il est aussi minutieux qu'une vieille commère. C'est un homme qui n'est jamais content de luimême, et que par conséquent personne ne saurait satisfaire Je travaille vite et je ne retouche pas volontiers ce qui est une fois écrit. Aussi il sera homme à me remettre un mémoire et à me dire : « Il est bien, mais revoyez-le; on trouve toujours un meilleur mot, une particule mieux placée. » Alors je me donnerais au diable de bon cœur. Pas un *et*, pas la moindre conjonction ne peut être omise,

et il est ennemi déclaré de ces inversions que j'aime, qui m'échappent quelquefois. Si une période ne ronfle pas et n'est pas cadencée selon le ton du bureau, il n'y est plus. C'est un martyre que d'avoir affaire à un aussi triste personnage.

La confiance du comte de C..... est la seule chose qui me dédommage. Il n'y a pas longtemps qu'il me dit franchement combien il était mécontent de la lenteur et de la minutieuse circonspection de mon ambassadeur. Ces gens-là sont insupportables à eux-mêmes et aux autres. « Et cependant, dit-il, il faut prendre son parti, comme un voyageur qui est obligé de passer une montagne. Sans doute si la montagne n'était pas là, le chemin serait bien plus facile et plus court; mais elle y est, et il faut la franchir ! »

Mon vieux diplomate s'aperçoit bien de la préférence que le comte me donne sur lui, ce qui l'aigrit encore, et il saisit toutes les occasions de parler mal du comte devant moi. Je prends, et c'est bien naturel, sa défense, et les choses n'en vont que plus mal. Hier il me mit tout à fait hors des gonds, car, en tirant sur le comte, il tirait en même temps sur moi. « Le comte, dit-il, connaît assez bien les affaires du monde; il a de la facilité pour le travail, il écrit fort bien, mais, quant à une érudition solide, elle lui manque, comme à tous les beaux esprits. » Je l'aurais de bon cœur battu, car il n'y a vraiment rien à dire à ces brutes-là; mais comme cela n'était pas possible, je lui répondis avec assez de vivacité que le comte était un homme à qui on devait des égards, soit pour son caractère,

soit pour ses lumières. « Je ne connais personne, dis-je, qui ait mieux réussi que lui à étendre la sphère de son esprit, à l'appliquer à un nombre infini d'objets, sans rien perdre de l'activité requise pour le courant ordinaire des affaires. » Tout cela n'était pour lui que de l'algèbre, et je me retirai, de peur que quelque nouvelle extravagance ne m'échauffât trop la bile.

Et c'est à vous que je dois m'en prendre, à vous qui m'avez fourré là, à vous qui m'avez tant prôné l'activité. Activité ! Je veux, si celui qui plante des pommes de terre, et va vendre son grain à la ville, n'est pas plus actif que moi, je veux bien ramer encore pendant dix ans sur la maudite galère où je suis enchaîné !

Et cette brillante misère, cet ennui glacial qui règne sur ce peuple maussade qui se voit ici ! Cette manie des rangs, qui fait qu'ils se surveillent et s'épient les uns les autres, pour tâcher de gagner un pas l'un sur l'autre; passions malheureuses et pitoyables, qui ne sont pas même masquées!.... Il y a ici, par exemple, une femme qui entretient sans cesse tout le monde de sa noblesse et de sa terre ; en sorte qu'il n'y a pas un étranger qui ne doive dire en lui-même : « Voilà une sotte qui s'enorgueillit de son peu de noblesse, et à qui la possession d'une méchante terre seigneuriale fait tourner la tête. » Mais ce n'est que là le pire : cette même femme est tout uniment la fille d'un secrétaire du bailliage des environs... Vois-tu, je ne puis concevoir que le genre humain ait assez peu de bon sens pour s'avilir aussi platement.

Je remarque chaque jour de plus en plus combien il est absurde de se mesurer sur les autres. Hélas ! j'ai tant de peine à calmer mon sang, à tranquilliser mon cœur.... Hélas ! je laisse bien volontiers chacun suivre son chemin, s'il voulait me laisser aller de même.

Ce qui me fatigue le plus, ce sont ces misérables distinctions entre les habitants d'une même ville ; je sais aussi bien qu'un autre combien la distinction des états est nécessaire, combien d'avantages elle me procure à moi-même ; mais je ne voudrais pas qu'elle me barrât le chemin qui peut me conduire à quelque plaisir, et me faire jouir encore d'une ombre de bonheur sur cette terre. J'ai fait dernièrement connaissance à la promenade d'une demoiselle de B..., aimable créature, qui, malgré la roideur des gens qui l'entourent, a conservé beaucoup d'aisance et de naturel. Nous nous plûmes à la première conversation; et lorsque nous nous séparâmes, je lui demandai la permission de l'aller voir. Elle me l'accorda avec tant de bonne grâce, que j'attendis avec impatience le moment d'en profiter. Elle n'est point de cette ville, et elle demeure chez une de ses tantes. La physionomie de cette vieille bégueule me déplut ; je lui témoignai beaucoup d'égards ; je lui adressais presque toujours la parole, et en moins d'une demi-heure j'eus deviné, ce que la nièce m'a avoué par la suite, que la chère tante, peu riche, peu spirituelle, n'a d'autre appui que la longue suite de ses ancêtres, d'autre rempart que la noblesse dont elle fait une palissade autour d'elle, et d'autre récréation que

de toiser dédaigneusement les bourgeois du haut de son premier étage. Elle doit avoir été belle dans sa jeunesse. Elle a passé sa vie à des bagatelles, a fait d'abord le tourment de plusieurs jeunes gens par ses caprices, et, dans un âge plus mûr, elle a baissé humblement la tête sous le joug d'un vieil officier, qui, au prix d'un honnête revenu, passa avec elle le siècle d'airain et mourut; maintenant elle se voit seule au siècle de fer, et personne ne ferait attention à elle sans son aimable nièce.

LETTRE XLI

Le 8 janvier 1772

Quels hommes que ceux dont l'âme est tout entière dans le cérémonial, qui passent toute l'année à imaginer, a controuver les moyens de pouvoir se glisser à table à une place plus haute d'un siége! Ce n'est pas qu'ils manquent d'ailleurs d'occupations; tout au contraire, l'ouvrage se multiplie parce qu'ils donnent à ces bagatelles le temps qu'ils devraient employer aux affaires d'importance. C'est ce qui arriva la semaine dernière a une course de traîneaux; il y eut dispute sur la préséance, et toute la fête fut troublée.

Les insensés, qui ne voient pas que ce n'est point la place qui fait la vraie grandeur et que celui qui a cette première place joue si rarement le premier rôle! Combien de rois qui sont conduits par leurs ministres et combien de ministres qui sont guidés par leurs secrétaires! Qui est le premier alors? C'est celui-là,

je pense, qui a plus de lumières que les autres et assez de pouvoir ou d'adresse pour faire servir à ses desseins leurs forces et leurs passions.

LETTRE XLII

Le 20 janvier.

Il faut que je vous écrive, ma chère Lolotte, d'ici, dans la chambre d'une auberge de campagne, où j'ai cherché un abri contre un orage terrible. Aussi longtemps que j'ai été dans ce triste repaire D..., au milieu de gens étrangers, oh! tout à fait étrangers à mon cœur, je n'ai trouvé aucun instant, aucun, où ce cœur m'eût inspiré le besoin de vous écrire. Mais à peine dans cette cabane étroite et solitaire, où la neige et la grêle viennent fouetter ma petite fenêtre, vous avez été ma première pensée. Dès que j'y suis entré, l'idée de votre personne, ô Lolotte! cette idée si sainte, si vive, s'est d'abord présentée à moi. Grand Dieu! la première minute de mon bonheur est revenue!

Si vous me voyiez, chère amie, au milieu du torrent des distractions! Comme tous mes sens ont perdu leur vigueur; pas un instant pour les jouissances du cœur, pas une heure à donner à ces larmes si délicieuses. Rien, rien. Je me tiens debout comme devant *la pièce curieuse*, je vois de petits hommes et de petits chevaux passer et repasser devant moi, et je me demande souvent si ce n'est point une illusion d'optique. Je joue avec ces

marionnettes, ou plutôt j'en suis une moi-même, et souvent je prends mon voisin par sa main de bois, et je me recule avec horreur.

Je n'ai trouvé ici qu'une seule créature féminine digne de ce nom, mademoiselle de B... Elle vous ressemble, chère Lolotte, si l'on peut vous ressembler. « Ah! direz-vous, il se mêle de faire des compliments! » Cela n'est pas tout à fait faux. Depuis quelque temps je suis fort *gentil,* parce que je ne puis pas encore être autre chose; j'ai beaucoup d'esprit, et les femmes disent que personne ne saurait plus galamment que moi distribuer des compliments... et des mensonges, ajoutez-vous, car l'un ne va pas sans l'autre. Je voulais vous parler de mademoiselle de B... Elle a beaucoup d'âme, et cette âme perce tout entière à travers ses beaux yeux bleus. Sa noblesse lui est à charge, parce qu'elle ne satisfait aucun des désirs de son cœur. Elle aspire à se voir hors de ce tourbillon, et nous passons quelquefois des heures entières à nous figurer un bonheur sans mélange dans une retraite champêtre. Vous n'y êtes point oubliée; ah! combien de fois n'est-elle pas obligée de vous rendre hommage! Que dis-je, obligée? Elle le fait volontiers; elle a tant de plaisir à entendre parler de vous! Elle vous aime...

Oh! que ne suis-je assis à vos pieds dans votre petite chambre, tandis que nos petits amis sauteraient autour de moi! Quand vous les trouveriez trop bruyants, je les rassemblerais tranquilles auprès de moi, en leur contant quelque conte bien effrayant. Le soleil se

couche majestueusement; ses derniers rayons brillent sur la neige qui couvre la campagne. L'orage s'est apaisé. Et moi... Il faut que je rentre dans ma cage. Adieu! Albert est-il auprès de vous? Et comment?... Insensé! devrais-tu faire cette question?

LETTRE XLIII

Le 17 février.

Je crains bien que l'ambassadeur et moi, nous ne soyons pas longtemps d'accord. Cet homme est tout à fait insupportable; sa manière de travailler et de conduire les affaires est si ridicule, que je ne puis m'empêcher de le contredire, et de faire souvent à ma tête des choses que naturellement il ne trouve jamais bien. Il s'en est plaint dernièrement à la cour, et le ministre m'a fait une réprimande, modérée, il est vrai, mais enfin c'est toujours une réprimande, et j'étais sur le point de demander mon congé, lorsque j'ai reçu de lui une lettre confidentielle devant laquelle je me suis mis à genoux, pour adorer le sentiment élevé, noble et sage avec lequel il cherche à calmer mon excessive sensibilité et à rectifier mes idées exagérées sur l'activité. Il veut bien attribuer mon influence sur les autres, ma pénétration dans les affaires, à ce courage qui convient à la jeunesse. Aussi me voilà fortifié pour huit jours, et réconcilié avec moi-même. Le repos de l'âme est une belle chose, mon ami, mais hélas! elle est aussi fragile qu'elle est belle!

LETTRE XLIV

Le 20 février.

Que Dieu vous bénisse, mes chers amis, et vous donne tous les jours heureux qu'il m'enlève.

Je te remercie, Albert, de m'avoir trompé; j'attendais l'avis qui devait m'apprendre le jour de votre mariage, et je m'étais promis de détacher ce même jour solennellement de la muraille le portrait de Lolotte et de l'enterrer parmi d'autres papiers. Vous voilà unis, et son portrait est encore ici! Il y restera! Et pourquoi non? Je sais que je suis aussi chez vous; je suis, sans te faire de tort, dans le cœur de Lolotte. J'y tiens, oui, j'y tiens la seconde place après toi, et je veux, je dois la conserver. Oh! je deviendrais furieux si elle pouvait oublier... Albert, l'enfer est dans cette idée. Albert! Adieu, adieu, ange du ciel, adieu, Lolotte!

LETTRE XLV

Le 15 mars.

Il vient de m'arriver une aventure qui me chassera d'ici; je grince des dents! Diable! c'est une chose faite, et c'est encore à vous que je dois m'en prendre, à vous qui m'avez aiguillonné, excité, tourmenté pour me faire accepter une position qui ne me convenait pas. J'y suis, vous en êtes venus à bout. Et afin que tu ne dises pas encore que mes idées

exaltées gâtent tout, mon cher, voici le fait raconté avec toute la précision et la netteté d'un chroniqueur.

Le comte de C... m'aime, me distingue, on le sait, je te l'ai dit cent fois. Je restai à dîner chez lui hier: c'était le jour où toute la noblesse des deux sexes s'assemble le soir chez lui; c'est une société à laquelle je n'ai jamais pensé ; et d'ailleurs il ne m'était jamais venu dans l'esprit que nous autres subalternes nous ne sommes pas là à notre place. Bon. Je dîne chez le comte, et après le dîner nous allons et venons dans le salon, je cause avec le comte et le colonel B... qui survient ; et insensiblement l'heure de l'assemblée arrive. Dieu sait que je ne pensais à rien. Arrivent très haute et puissante dame de S... avec M. son mari, et leur oison de fille avec sa gorge plate et son corps effilé et tiré au cordeau ; ils me font en passant la petite grimace familière aux grands seigneurs, l'œil arrogant et le nez en l'air. Comme je déteste cordialement cette engeance, je voulais me retirer et j'attendais seulement que le comte fût délivré de leur maussade babil ; lorsque mademoiselle de B... entra aussi ; et, comme je sens toujours mon cœur s'épanouir un peu quand je la vois, je restai donc et me plaçai derrière sa chaise ; je ne m'aperçus qu'au bout de quelque temps qu'elle me parlait d'un ton moins ouvert que de coutume, et avec une sorte de contrainte. J'en fus frappé. « Serait-elle donc aussi comme tout ce monde-là ? dis-je en moi-même. Que le diable l'emporte ! » J'étais piqué, je voulais me retirer, mais l'envie d'approfondir

cette affaire me retint. Cependant le cercle s'agrandit peu à peu. Je vis entrer le baron F..., avec l'habit qu'il portait au couronnement de François Ier ; le conseiller R..., qualifié ici de monseigneur de R..., avec sa femme qui est sourde, sans oublier le ridicule J..., dont l'ajustement gothique contrastait avec nos habits modernes, etc... Je jase avec quelques personnes de ma connaissance, je les trouve toutes fort laconiques. Je pensais..., et je ne faisais attention qu'à mademoiselle de B... Je ne m'apercevais pas que les femmes se parlaient à l'oreille, au bout de la salle, que cela gagnait même les hommes, que madame de S... parlait avec le comte (mademoiselle de B... m'a dit tout cela depuis), jusqu'à ce qu'enfin le comte vint à moi, et me conduisit vers une fenêtre. « Vous connaissez, me dit-il, nos usages singuliers ; il me semble que la compagnie est choquée de vous voir ici ; je ne voudrais pas pour tout au monde... — Monseigneur, lui dis-je, en l'interrompant, je vous demande mille pardons, j'aurais dû y songer plus tôt ; mais j'espère que vous me pardonnerez cette inconséquence ; j'avais déjà pensé à me retirer. Un mauvais génie m'a retenu, » ajoutai-je, en riant, et en lui faisant mon salut d'adieu. Le comte me serra la main d'une manière qui disait tout. Je saluai l'illustre compagnie, montai dans un cabriolet et me rendis à M... pour y voir du haut de la montagne le soleil se coucher, et relire en même temps ce beau passage d'Homère, où il raconte comment Ulysse reçut l'hospitalité chez un digne gardeur de pourceaux, et je revins sa-

tisfait.

Quand j'entrai, le soir, dans la salle à manger, il n'y avait encore que quelques personnes, qui jouaient aux dés sur un coin de la table : on avait relevé un bout de la nappe. Je vis entrer l'honnête Adelin. Il posa son chapeau en me regardant, vint à moi, et me dit tout bas : « Tu as eu du chagrin ?—Moi ?—Le comte t'a fait entendre qu'il fallait sortir de la compagnie ? — Que le diable l'emporte! J'étais bien aise d'aller prendre l'air. — Tu fais bien de prendre la chose sur ce ton-là; ce qui me fâche, c'est qu'elle court déjà partout. » — Ce fut alors que je me sentis piqué. Je m'imaginai que tous ceux qui venaient se mettre à table, et qui me regardaient avec une sorte d'attention, pensaient à mon aventure, ce qui commença à me mettre de mauvaise humeur.

Et lorsqu'aujourd'hui l'on me plaint partout où je vais, lorsque j'apprends que tous mes rivaux triomphent, et disent : Voilà ce qui arrive à ces nains présomptueux qui s'éblouissent de leurs talents, et qui croient pouvoir se mettre au-dessus de toutes considérations, et autres sottises semblables, alors on s'enfoncerait volontiers un couteau dans le cœur. Qu'on vante tant qu'on voudra la modération; je voudrais voir celui qui peut souffrir que des drôles glosent niaisement sur son compte, lorsqu'ils ont l'avantage sur lui. Quand leurs propos sont sans fondement, ah ! l'on peut alors ne pas s'en mettre en peine.

LETTRE XLVI

Le 16 mars.

Tout conspire contre moi ! J'ai rencontré aujourd'hui mademoiselle de B... à la promenade. Je n'ai pu m'empêcher de l'aborder, et dès que nous nous sommes trouvés un peu éloignés de la compagnie, de lui témoigner combien j'étais sensible à l'étrange conduite qu'elle avait tenue l'autre jour avec moi. « O Werther, m'a-t-elle dit avec émotion, avez-vous pu, connaissant mon cœur, interpréter ainsi mon trouble ? Que n'ai-je pas souffert pour vous, depuis l'instant de mon entrée dans le salon ! Je prévis tout, cent fois j'eus la bouche ouverte pour vous le dire ; je savais que la de S... et la de T... rompraient plutôt avec leurs maris, que de rester dans votre société ; je savais que le comte n'ose pas se brouiller avec elles ; et puis, tout cet éclat !... — Comment, mademoiselle ? » lui ai-je dit en cachant mon saisissement ; car tout ce qu'Adelin m'avait dit avant-hier me courait dans ce moment par toutes les veines comme une eau bouillante. « Combien il m'en a déjà coûté ! » a dit cette douce créature les larmes aux yeux ! Je n'étais plus maître de moi-même, et j'étais sur le point de me jeter à ses pieds. « Expliquez-vous, » me suis-je écrié. Ses larmes inondaient ses joues ; j'étais hors de moi. Elle les a essuyées sans vouloir les cacher. « Ma tante, vous la connaissez, a-t-elle dit, elle était pré-

sente, et elle a vu, ah ! grand Dieu ! avec quels yeux elle a vu cette scène ! Werther, j'ai essuyé hier au soir, et ce matin, un sermon sur ma liaison avec vous, et il m'a fallu vous entendre abaisser et mépriser, sans pouvoir, sans oser vous défendre qu'à demi. »

Chaque mot qu'elle prononçait était un coup de poignard pour mon cœur. Elle ne sentait pas que par pitié elle eût dû me taire tout cela. Elle ajoutait de plus tout ce qu'on en disait encore, et quel triomphe ce serait pour les gens les plus dignes de mépris ; combien on se réjouirait de voir punir mon orgueil et le peu de cas que je faisais des autres, ce qu'ils me reprochaient depuis longtemps.

Entendre tout cela de sa bouche, Guillaume ! prononcé d'une voix si compatissante ! J'étais atterré, et j'en ai encore la rage dans le cœur. Je voudrais que quelqu'un s'avisât de me plaisanter sur cette aventure, pour que je pusse lui passer mon épée au travers du corps ! Si je voyais du sang, je serais plus tranquille. Hélas ! j'ai déjà cent fois saisi un couteau pour soulager mon cœur oppressé. Il est une noble race de chevaux, qui, lorsqu'ils sont échauffés et surmenés, s'ouvrent par instinct une veine avec leurs dents pour respirer plus à l'aise. Je me trouve souvent dans le même cas, je voudrais m'ouvrir une veine pour retrouver la liberté éternelle.

LETTRE XLVII

Le 24 mars.

J'ai demandé ma démission à la cour, et

j'espère l'obtenir; et vous me pardonnerez si je ne vous ai pas d'abord demandé votre permission. Tôt ou tard il fallait partir; et je sais tout ce que vous auriez pu me dire pour me persuader de rester; ainsi... Tâche de faire avaler cette pilule à ma mère. Je ne saurais rien faire pour moi-même; elle ne doit donc pas murmurer si je ne puis l'aider. Cela doit sans doute l'affliger : voir son fils s'arrêter tout à coup dans la carrière brillante qui le conduisait droit aux grades de conseiller privé et d'ambassadeur, et rentrer ainsi honteusement dans la poussière! Faites tout ce que vous voudrez, combinez tous les cas possibles où j'aurais pu, où j'aurais dû rester; il suffit. je pars. Et afin que vous sachiez où je vais, il y a ici le prince de *** qui a pris plaisir en ma société; dès qu'il a entendu parler de mon projet, il m'a proposé de l'accompagner dans ses terres, et d'y passer le printemps. J'aurai liberté entière de disposer de moi; il me l'a promis; et comme nous nous entendons ensemble jusqu'à un certain point, je veux en courir les risques et partir avec lui

LETTRE XLVIII

Du 19 avril.

Je te remercie de tes deux lettres. Je n'y ai point fait de réponse, parce que j'ai différé d'envoyer celle-ci jusqu'à ce que j'eusse obtenu mon congé de la cour, dans la crainte que ma mère ne s'adressât au ministre, et ne me contrecarrât dans mon projet. Mais c'est

une affaire faite; j'ai reçu mon congé. Il est inutile de vous dire avec quel regret on me l'a donné, et ce que m'a écrit le ministre : vous recommenceriez vos doléances. Le prince héréditaire m'a envoyé une gratification de vingt-cinq ducats, qu'il a accompagnés d'un mot dont j'ai été touché jusqu'aux larmes : ainsi il est inutile que ma mère m'envoie l'argent que je lui demandais dans ma dernière.

LETTRE XLIX

Le 5 mai.

Je pars demain; et comme le lieu de ma naissance n'est éloigné de ma route que de six milles, je veux le revoir, m'y rappeler ces anciens jours de bonheur, ces jours qui ne sont qu'une suite continuelle de songes. Je veux même y entrer par cette porte par laquelle ma mère sortit avec moi, lorsqu'après la mort de mon père elle quitta ce lieu solitaire, ce séjour tranquille, pour s'enfermer dans votre triste ville. Adieu, Guillaume, tu entendras parler de mon expédition.

LETTRE L

Le 9 mai.

J'ai fait mon pèlerinage à mon pays natal avec toute la dévotion d'un pèlerin, et j'ai éprouvé mille sensations inattendues. Près du grand tilleul, à un quart de lieue de la ville,

sur la route de S..., je fis arrêter, descendis de voiture et dis au postillon d'aller en avant, pour cheminer seul à pied, afin de jouir mieux de mes souvenirs. Je m'arrêtai sous ce tilleul, qui avait été dans mon enfance le but et le terme de mes promenades. Quel changement! Alors, dans une heureuse ignorance, je m'élançais par le désir vers ce monde inconnu où j'espérais trouver pour mon cœur tous ces trésors de jouissances dont je sentais si souvent la privation. Maintenant je revenais de ce monde tant désiré... O mon ami, que d'espérances déçues, que de plans renversés!.... J'avais devant les yeux cette chaîne de montagnes qui avaient été mille fois l'objet de mes désirs. Je pouvais alors rester là assis des heures entières à les contempler; mon âme exaltée, franchissant l'espace, s'égarait à l'ombre de ces forêts, dans ces vallées dont l'aspect riant s'offrait à mes yeux dans un lointain vaporeux... Mais lorsqu'il me fallait me retirer à l'heure prescrite, avec quelle répugnance ne quittais-je pas cet endroit charmant! Je m'approchai davantage de la ville; je saluai les jardins et les petites maisons que je reconnaissais; les nouvelles constructions ne me plurent point, non plus que tous les changements qu'on avait essayés pour les autres. J'arrivai à la porte, et je me retrouvai tout à fait à l'aise. Mon ami, je ne puis te fatiguer de détails; quelque charme qu'eussent pour moi mes réminiscences, le récit en serait monotone. J'avais résolu de me loger sur la place du Marché, tout à côté de notre ancienne maison. En m'y rendant, je remarquai

que l'école où une honnête vieille nous rassemblait dans notre enfance était remplacée par une boutique d'épicier. Je me rappelai l'inquiétude, les larmes, la mélancolie et les angoisses qui m'avaient jadis accablé dans cette cage. Chaque pas que je faisais avait un intérêt touchant pour moi. Un pèlerin de Terre-Sainte se retrace moins de religieux souvenirs dans sa mémoire, et son âme est moins remplie... Un exemple entre mille : Je descendis la rivière jusqu'à une certaine métairie où j'allais fort souvent autrefois, et qui était un petit endroit où nous nous exercions à faire des ricochets à qui mieux mieux. Je me rappelle si bien comme je m'arrêtais quelquefois à regarder couler l'eau; avec quelles singulières conjectures j'en suivais le cours, les idées merveilleuses que je me faisais des régions qu'elle allait parcourir, comme mon imagination se trouvait bientôt arrêtée, quoique je n'ignorasse pas que cette eau devait aller plus loin, puis plus loin encore, jusqu'à ce qu'enfin je me perdais dans la contemplation d'un horizon inaccessible à la vue. Vois-tu, mon ami, c'étaient là les limites où s'arrêtaient nos simples, heureux et vénérés ancêtres. Quand Ulysse parle de la mer *immense*, de la terre *infinie*, cela n'est-il pas plus vrai, plus naturel à l'homme que quand un écolier se croit aujourd'hui un prodige de science, lorsqu'il peut répéter après ses maîtres que la terre est *ronde?*

Je suis maintenant à la maison de chasse du prince. On peut facilement vivre avec cet homme-ci : c'est la vérité, la simplicité même.

Ce qui me fait de la peine quelquefois, c'est qu'il parle souvent de choses qu'il ne sait que par ouï-dire ou pour les avoir lues, et toujours sous le même point de vue qu'on les lui a présentées.

Je suis fâché aussi qu'il estime plus mon esprit et mes talents que ce cœur qui fait toujours mon orgueil et qui est seul la source de tout, de ma force, de mon bonheur et de mon infortune. Hélas ! ce que je sais, chacun peut le savoir.... Mon cœur n'appartient qu'à moi !

LETTRE LI

Le 25 mai.

J'avais en tête un projet dont je ne voulais vous parler qu'après coup ; mais, puisqu'il a échoué, autant vaut-il vous le dire. Je voulais aller à la guerre. Cela m'a tenu longtemps au cœur. C'a été le principal motif qui m'a engagé à suivre ici le prince, qui est général dans les armées de ***. Je lui ai communiqué mon dessein dans une promenade que nous venons de faire ; il m'en a détourné, et il y aurait eu entêtement et caprice de ma part à ne pas me rendre à ses raisons.

LETTRE LII

Le 11 juin.

Dis ce que tu voudras, je ne puis rester ici

plus longtemps. Qu'y ferais-je ? Je m'ennuie. Le prince me traite comme son égal. Fort bien ; mais je ne me sens point à mon aise. Et dans le fond nous n'avons rien de commun ensemble. C'est un homme d'esprit, mais d'un esprit tout à fait ordinaire ; sa conversation ne m'intéresse pas plus que la lecture d'un livre bien écrit. Je resterai encore une huitaine de jours, puis je recommencerai mes courses vagabondes. Ce que j'ai fait de mieux ici, ce sont mes dessins. Le prince a le sentiment de l'art, et il sentirait encore davantage, s'il tenait moins aux règles pédantesques et s'il se renfermait moins dans une terminologie routinière. Maintes fois je serre les dents d'impatience lorsque mon imagination surexcitée a essayé de le promener dans les champs de la nature et de l'art, et qu'il croit faire des merveilles, s'il peut mal à propos fourrer dans la conversation quelque terme glacialement technique.

LETTRE LIII.

Le 18 juin.

Où je prétends aller ? Je te le dirai en confidence. Il faut que je passe encore quinze jours ici. Je me suis imaginé qu'il me fallait aller voir les mines de *** ; mais dans le fond il n'en est rien ; je ne veux que me rapprocher de Lolotte... voilà tout... Je ne suis pas dupe de mon cœur..... mais je fais ce qu'il veut.

LETTRE LIV

Le 29 juillet.

Non ! C'est bien ! Tout est bien !... Moi son époux ! O Dieu, toi qui m'as donné le jour, si tu m'avais destiné cette félicité, ma vie entière n'eût été qu'une adoration continuelle ! Je ne veux point plaider contre toi. Pardonne-moi mes larmes, pardonne-moi mes vœux inutiles... Elle eût pu être ma femme !... J'aurais pu serrer dans mes bras la plus aimable créature qui soit sous le ciel..... Tout mon corps frissonne, Guillaume, lorsque le bras d'Albert entoure sa taille svelte et élégante.

Et cependant, le dirai-je ? Pourquoi non ? Guillaume, elle eût été plus heureuse avec moi qu'avec lui ! Non, ce n'est point là l'homme capable de comprendre ce cœur-là ! Un certain défaut de sensibilité, un défaut.... Prends-le comme tu voudras, leurs cœurs ne sympathisent pas... Oh ! mon ami... combien de fois, au milieu d'un passage de quelque livre intéressant, mon cœur et celui de Lolotte ont été d'intelligence ! En mille autres occasions, lorsque nos sentiments se développaient sur l'action d'un tiers, ô Guillaume !... Il est vrai qu'il l'aime de toute son âme, et que ne mérite pas un pareil amour ?

Un importun m'a interrompu. Mes larmes sont séchées. Je suis distrait. Adieu, cher ami.

LETTRE LV.

Le 4 août.

Je ne suis pas seul à plaindre. Tous les hommes sont trompés dans leurs espérances et dans leurs projets. J'ai revu ma bonne femme aux tilleuls. Son aîné courut au-devant de moi ; et ses cris de joie attirèrent la mère, qui me parut fort abattue. Ses premiers mots furent : « Mon bon monsieur ! Hélas ! mon Jean est mort. » C'était le plus jeune de ses garçons. Je gardais le silence. « Mon homme, dit-elle, est revenu de la Suisse, et n'a rien rapporté : sans l'aide de braves gens, il aurait été obligé d'aller mendier. La fièvre l'avait pris en chemin. » Je ne pus rien lui dire ; je donnai un peu d'argent au petit ; elle m'offrit quelques pommes que j'acceptai, et je quittai ce lieu de triste mémoire.

LETTRE LVI

Le 21 août.

Tout change autour de moi avec la rapidité de l'éclair. Quelquefois un rayon de joie vient m'offrir sa faible et consolante lumière, hélas ! pour un seul instant ! Quand je m'égare ainsi dans mes rêveries, je ne puis me défendre de cette pensée : Quoi ! si Albert venait à mourir, tu serais... elle pourrait... Je poursuis ma chimère jusqu'à ce qu'elle me conduise au bord d'un abîme, et je recule tout frissonnant.

Quand je sors par la même porte, que je parcours la même route qui me conduisit pour la première fois en voiture, pour emmener Lolotte au bal, mon cœur est oppressé, je sens avec amertume combien j'étais différent de ce que je suis maintenant. Tout, tout est évanoui. Pas un seul battement d'artère, pas un vestige du passé, qui me rappelle le sentiment que j'éprouvai alors. Telles seraient les sensations qu'éprouverait l'ombre d'un prince, qui, ayant laissé à un fils chéri le superbe palais bâti dans des temps heureux, le trouverait ou brûlé ou renversé par un puissant voisin.

LETTRE LVII

Le 3 septembre.

Quelquefois je ne puis comprendre comment un autre peut l'aimer, ose l'aimer, tandis que je la porte dans mon cœur, qu'elle le remplit tout entier, quand je ne connais rien, ne fais rien, ne possède rien qu'elle au monde.

LETTRE LVIII

Le 6 septembre.

J'ai eu bien de la peine à me résoudre à quitter le petit frac bleu que j'avais, lorsque je dansai pour la première fois avec Lolotte; mais il était déjà tout usé. Aussi m'en suis-je fait faire un autre tout pareil au premier, avec la veste et la culotte jaune.

Cela ne me dédommagera pas tout à fait. Je ne sais... J'espère qu'avec le temps il me deviendra aussi cher.

LETTRE LIX

Le 15 septembre.

On se donnerait au diable, Guillaume, quand on voit les chiens maudits que Dieu souffre sur la terre et qui ne ressentent rien de ce qui fait battre le cœur aux autres hommes. Tu connais ces noyers sous lesquels je me suis assis avec Lolotte chez l'honnête pasteur de S***; ces beaux noyers si chers à mon souvenir. Quel charme ils donnaient à la cour du presbytère! Quelle fraîcheur! avec quelle douce émotion l'on remontait en arrière, jusqu'aux respectables pasteurs qui les avaient plantés; le maître d'école nous a dit bien souvent le nom de l'un d'eux, qu'il tenait de son grand-père; ce doit avoir été un excellent homme, et sa mémoire m'était toujours sacrée, lorsque je me reposais sous ces arbres. Oui, le maître d'école avait hier les larmes aux yeux, en nous disant qu'ils avaient été abattus... Abattus! j'enrage; et je crois que j'assassinerais le gredin qui a donné le premier coup de hache... Moi qui serais homme à prendre le deuil si j'avais ainsi deux arbres dans ma cour, et qu'il en pérît un de vieillesse, faut-il que je sois témoin de tout cela? Mon che

ami, quelque chose me console... Pauvre humanité! Tout le village murmure, et j'espère que la femme du pasteur verra, à son beurre, à ses œufs et à la confiance publique, le mal qu'elle a fait au village. Car c'est elle, la femme du nouveau pasteur (notre vieillard est mort). Un squelette toujours malade, et qui a grande raison de ne prendre aucun intérêt au monde, car personne ne s'intéresse à elle; une sotte qui fait la savante, qui se mêle d'examiner les livres canoniques, qui travaille à la nouvelle réformation critique et morale du christianisme, et à qui l'enthousiasme de Lavater fait hausser les épaules; dont la santé est délabrée, et qui n'a, en conséquence, aucune joie sur la terre. Aussi il n'y avait qu'une pareille créature qui pût faire abattre mes noyers. Vois-tu, je n'en puis revenir. Veux-tu connaître ses raisons? Les feuilles, en tombant, salissent sa cour et la rendent humide; les arbres lui interceptent le jour, et, quand les noix sont mûres, les enfants y jettent des pierres pour les abattre, et cela agace ses nerfs et la trouble dans ses profondes méditations, lorsqu'elle pèse et compare ensemble Kennikot, Somler et Michaëlis. Lorsque je vis les gens du village, et surtout les anciens, si mécontents, je leur dis : « Pourquoi l'avez-vous souffert? » Ils me répondirent : « Eh! monsieur, quand le bailli ordonne, que faire? » Mais une chose me fait plaisir : le bailli et le pasteur, qui voulait aussi tirer quelque profit des caprices de sa femme, qui ne lui rendent pas sa soupe plus grasse, convinrent de partager entre eux; mais la chambre des finan-

ces intervint, et leur dit : doucement ! et vendit les arbres à l'enchère. Ils sont à bas ! Oh ! si j'étais prince ! comme je traiterais la femme du pasteur, le bailli et la chambre... Prince !... Bah ! si j'étais prince, que me feraient les arbres de mon pays ?

LETTRE LX

Le 10 octobre.

Voir seulement ses yeux noirs, c'est le bonheur ! Hélas ! ce qui me chagrine, c'est qu'Albert ne paraît pas aussi heureux qu'il... l'espérait... que... je l'aurais été... si... Je ne coupe pas volontiers mes phrases ; mais ici je ne saurais m'exprimer autrement... Eh ! mon Dieu ! je parle assez clair, ce me semble.

LETTRE LXI

Le 12 octobre.

Ossian a pris dans mon cœur la place d'Homère. Quel monde que celui où me conduit ce barde sublime ! Errer dans les bruyères, enveloppé d'impétueux tourbillons qui amènent sur des nuages les esprits de ses pères qu'on entrevoit à la faible clarté de la lune ; entendre du haut des montagnes les gémissements que poussent les esprits du fond de leurs cavernes, et qui se mêlent aux rugissements du torrent, et les lamentations de la jeune fille morte dans les angoisses, auprès des quatre pierres couvertes de mousse et à demi cachées

sous l'herbe, monument de la chute glorieuse de son bien-aimé ! Je le rencontre ce barde à cheveux blancs, errant, cherchant sur la vaste étendue de la plaine les traces de ses pères et ne trouvant, hélas ! que les pierres de leurs tombeaux ; lorsqu'il tourne en gémissant ses yeux vers l'étoile du soir, qui se cache au sein des vagues de la mer agitée, et que l'âme de ce héros sent revivre l'idée de ces temps où les rayons propices de cet astre bienfaisant éclairaient encore les périls des vaillants, et où la lune prêtait sa lumière argentée à leur vaisseau chargé des palmes de la victoire : je lis sur son front sa profonde douleur ; je vois ce héros, le dernier de sa race, chanceler dans le plus triste abattement vers la tombe ; la faible présence des ombres de ses pères est pour lui une source où il puise sans cesse la joie la plus douloureuse et la plus ravissante ; il fixe la terre froide et l'herbe qui la couvre, et s'écrie : « Le voyageur, qui m'a connu dans ma beauté, viendra ; il viendra et demandera où est le barde, où est le noble fils de Fingal ? Son pied foule en passant ma sépulture, et il me demande en vain sur la terre. » O mon ami, je serais homme à arracher l'épée de quelque brave guerrier, à délivrer tout d'un coup mon prince du tourment d'une vie qui n'est qu'une mort lente, et à envoyer mon âme rejoindre ce demi-dieu mis en liberté.

LETTRE LXII

Le 19 octobre.

Hélas ! ce vide, ce vide affreux que je sens dans mon sein ! Je pense souvent !.... Si tu pouvais une fois, une seule fois, la presser contre ton cœur, tu serais guéri.

LETTRE LXIII

Le 26 octobre.

Oui, mon ami, je me confirme de plus en plus dans l'idée que c'est peu de chose, bien peu de chose que l'existence d'une créature. Une amie de Lolotte est venue la voir ; je suis entré dans la chambre voisine pour prendre un livre, je n'ai pu lire et j'ai pris la plume. J'ai entendu qu'elles parlaient bas : elles se contaient l'une à l'autre des choses assez indifférentes, des nouvelles de la ville : celle-ci était mariée, celle-là malade, fort malade. « Elle a une toux sèche, disait l'une, les joues enfoncées, et il lui prend des faiblesses ; elle n'en reviendra pas. — M. N. N. n'est pas en meilleur état, disait Lolotte. — Il est déjà enflé, » reprenait l'autre. Et mon imagination me transporte au pied du lit de ces malheureux ; je vois avec quelle répugnance ils tournent le dos à la vie, comme ils... Guillaume, ces bonnes petites femmes parlaient de tout cela comme on parle d'ordinaire de la mort d'un étranger ... Quand je regarde autour de moi,

que j'examine la chambre, et que je vois partout des robes de Lolotte, ici ses boucles d'oreille sur une petite table, là les papiers d'Albert, tous ses meubles enfin qui me sont si familiers, l'écritoire même dont je me sers, et que je me dis en moi-même: « Vois ce que tu es à cette maison! Tous tes amis t'estiment, tu fais souvent leur joie, et il semble à ton cœur qu'il ne pourrait exister sans eux; et cependant... Si tu partais maintenant, si tu t'éloignais de ce cercle, sentiraient-ils, combien de temps sentiraient-ils le vide que ta perte laisserait dans leur existence? Combien de temps... » Hélas! telle est la fragilité de l'homme, que là même où il sent le plus l'énergie de l'impression que laisse sa présence dans la mémoire, dans l'âme de ses amis, il doit s'effacer et disparaître; et cela... si vite!...

LETTRE LXIV.

Le 27 octobre.

Je me déchirerais le sein, je me brûlerais la cervelle, quand je vois combien il est difficile de communiquer aux autres nos idées, nos sensations, de les associer à nous d'une manière intime. Hélas! un autre ne me donnera jamais l'amour, la joie, la chaleur et la volupté, que je n'ai pas par moi-même; et avec un cœur pénétré du sentiment le plus vif, je ne ferai point le bonheur de celui qui est devant moi, sans chaleur, sans force et sans consolation.

LETTRE LXV

Le 30 octobre.

N'ai-je pas été cent fois sur le point de la serrer dans mes bras!... Dieu sait ce qu'il en coûte de voir tant de charmes passer et repasser devant vous, sans que vous osiez y porter la main Et cependant le penchant naturel de l'humanité nous pousse à prendre. Les enfants ne tâchent-ils pas de saisir tout ce qu'ils aperçoivent? Et moi!...

LETTRE LXVI

Le 3 novembre.

Combien de fois, en me mettant au lit, n'ai-je pas souhaité, n'ai-je pas espéré même de ne plus m'éveiller; et le matin j'ouvre les yeux, je revois le soleil, et je suis malheureux! Oh! que ne suis-je hypocondre, que ne puis-je m'en prendre au mauvais temps, à un tiers, à une entreprise manquée! Alors le poids accablant de mon chagrin ne pèserait pas tout entier sur moi. Malheur à moi! oui, je ne le sens que trop : toute la faute en est à moi seul... Non pas la faute! Je sais que je porte cachée dans mon sein la source de toutes les tortures, comme j'y portais autrefois la source de toutes les béatitudes. Ne suis-je donc plus ce même homme qui naguère voyait naître un paradis à chaque pas, et dont le cœur ardent pouvait embrasser dans son

amour tout un monde? Et maintenant ce cœur est mort, mes yeux sont secs, et mes sens, qui ne sont plus réjouis par la rosée de mes larmes, sont secs aussi, et leurs souffrances sillonnent mon front des rides de la douleur. Je souffre beaucoup; ce qui faisait la joie, le bonheur de ma vie, cette force divine et vivifiante qui créait des mondes autour de moi, elle est passée !... Lorsque de ma fenêtre je regarde au loin la colline, que je vois le soleil perçant le brouillard, la dorer de ses rayons et éclairer les verdoyantes prairies, tandis que la rivière coule vers moi en serpentant à travers les saules dépouillés de leurs feuilles; lorsque je vois cette nature splendide ne m'offrir qu'une glaciale et vulgaire image; que toute mon imagination ne peut plus puiser dans mon cœur une seule goutte de félicité, l'homme tout entier repose devant Dieu comme un source tarie. Combien de fois ne me suis-je pas prosterné à terre, pour demander au Seigneur des larmes, comme un laboureur demande de la pluie, lorsqu'il voit sur sa tête un ciel d'airain, et que la terre se consume de soif autour de lui !

Mais, je le sens ! Dieu n'accorde point la pluie et le beau temps à d'importunes prières; et ces temps, dont le souvenir me tourmente, pourquoi étaient-ils si heureux ! C'est qu'alors j'attendais avec patience les bienfaits du Créateur, et que je recevais la joie qu'il versait sur moi avec un cœur pénétré et reconnaissant.

LETTRE LXVII

Le 8 novembre

Elle m'a reproché mes excès, hélas! avec tant d'intérêt et d'un ton si doux! Pour m'étourdir, mon ami, depuis quelque temps, d'un verre de vin, je me laisse quelquefois entraîner à boire la bouteille. « Evitez cela, me disait-elle, pensez à Lolotte! — Penser! Avez-vous besoin de me l'ordonner? J'y pense! Mais non, je n' pense point!... Toujours vous êtes présente à mes yeux, toujours vous êtes dans mon cœur. Ce matin encore, j'étais assis à l'endroit même où vous descendîtes dernièrement de voiture... » Elle s'est mise à parler d'autre chose... Je ne suis plus mon maître, cher ami! Elle fait de moi tout ce qu'elle veut

LETTRE LXVIII

Le 15 novembre

Je te remercie, Guillaume, du tendre intérêt que tu prends à moi, des bons conseils que tu me donnes, mais je te prie de rester tranquille. Laisse-moi supporter toute la crise; malgré l'abattement qui me dévore, j'ai encore assez de force pour aller jusqu'au bout. Je respecte la religion, tu le sais; je sens que c'est un bâton pour celui qui tombe de lassitude, un rafraîchissement pour celui que la soif consume. Seulement... peut-elle, doit-elle faire cette impression sur tous les hommes? Considère ce

vaste univers: tu verras des millions de peuples pour lesquels elle n'a point existé, et des millions pour qui, annoncee ou non, elle n'existera jamais. Le Fils de Dieu ne dit-il pas lui-même : *Ceux que mon Père m'a donnés seront avec moi*? Si donc je ne lui ai pas été donné! Si le Père veut me garder pour lui, comme mon cœur me le dit! De grâce, ne va pas donner à cela une fausse interprétation, et trouver un sens ironique dans mes paroles ; c'est mon âme tout entière que j'expose devant toi ; sans cela j'aimerais mieux me taire : je n'aime point à raisonner en vain sur des choses que nous ignorons également. Et n'est-ce pas le sort de l'homme d'accomplir sa mesure de souffrances et de boire sa coupe tout entière? Et si le Dieu du ciel, portant le calice à ses lèvres humaines, le trouva trop amer, pourquoi voudrais-je affecter plus de courage et feindre, dans un fol orgueil, de le trouver doux? Et pourquoi rougirais-je de trembler à l'instant terrible où toute mon âme frémissante sera suspendue entre l'existence et le néant, où le passé brille comme un éclair sur le sombre abîme de l'avenir, où tout ce qui m'environne s'écroule, où le monde périt avec moi?... Voici la voix de la créature accablée, défaillante, s'abîmant sans ressource, au milieu des vains efforts qu'elle fait pour exprimer son désespoir : *Mon Dieu! mon Dieu ; pourquoi m'avez-vous abandonné?* Pourrais-je rougir d'employer cette expression? Pourrais-je redouter ce moment, quand celui dont la main fait rouler les cieux n'a pu l'éviter?

LETTRE LXIX

Le 21 novembre.

Elle ne voit pas, elle ne sent pas qu'elle prépare le poison qui nous fera périr tous les deux. Et moi j'avale à longs traits ce poison mortel qu'elle me présente. Que veulent dire ces regards de bonté qu'elle jette sur moi?... Souvent, non, mais quelquefois... Cette complaisance pour les traits de sentiment qui m'échappent; cette compassion à mes souffrances qui se peint sur son front?

Comme je me retirais hier, elle me tendit la main et me dit: « Adieu, cher Werther. » Cher Werther! C'était la première fois qu'elle m'a donné ce nom de *cher*, et la joie que j'en ressentis a pénétré jusque dans mes os. Je l'ai répété cent fois; et ce soir, lorsque je voulus me mettre au lit, en babillant tout seul, je me dis tout à coup: « Bonne nuit, cher Werther. » Et j'ai été obligé de rire de moi-même.

LETTRE LXX

Le 24 novembre.

Elle sent ce que je souffre. Son regard a pénétré aujourd'hui jusqu'au fond de mon cœur. Je l'ai trouvée seule. Je ne disais rien, et elle me regardait fixement. Je ne voyais plus en elle cette beauté touchante, ces éclairs de génie; tout cela était évanoui à mes yeux. Un regard plus puissant agissait sur moi, re-

gard plein de l'expression du plus tendre intérêt, de la plus douce pitié. Pourquoi n'ai-je pas osé me jeter à ses pieds! Pourquoi n'ai-je pas osé passer mes bras autour de son cou, et lui répondre par mille baisers!.... Elle a eu recours à son clavecin, et s'est accompagnée en chantant à demi-voix des airs harmonieux. mais cette fois était si douce! Jamais ses lèvres ne m'ont paru si ravissantes : on eût dit qu'elles s'entr'ouvraient pour recevoir les sons mélodieux à mesure qu'ils naissaient de l'instrument, et que sa bouche charmante n'en était que l'écho. Ah! si je pouvais exprimer de telles sensations! Je n'ai pu y tenir plus longtemps, je me suis incliné, et j'ai prononcé ce serment : « Lèvres ravissantes, sur lesquelles voltigent les esprits célestes, non, jamais je n'oserai vous profaner... » Et... je voudrais... cependant... Hélas! c'est comme un mur de séparation qui s'est élevé devant mon âme. Goûter cette félicité et mourir, et expier mes péchés... mes péchés?...

LETTRE LXXI

Le 30 novembre.

Non, jamais, jamais je ne pourrai revenir à moi; partout où je vais, je rencontre quelque apparition qui me met hors de moi-même. Aujourd'hui encore!... ô destin! ô humanité!

Je suis allé me promener au bord de la rivière à l'heure du repas; je n'avais point d'appétit. La campagne était sombre et déserte.

un vent d'ouest froid et humide soufflait de la montagne, et des nuages gris et pluvieux couvraient la vallée. J'ai vu de loin un homme vêtu d'un méchant justaucorps vert, qui marchait courbé entre les rochers, et paraissait chercher des simples.... Au bruit de mes pas, il s'est retourné, et j'ai vu une physionomie intéressante sur laquelle se peignait une morne tristesse, mais qui pourtant n'annonçait rien qu'une âme droite et honnête. Ses beaux cheveux noirs étaient relevés en deux boucles, avec des épingles, et ceux de derrière formaient une tresse fort épaisse qui descendait sur ses épaules. Comme son habillement annonçait un homme du peuple, j'ai cru qu'il ne prendrait pas en mauvaise part que je fisse attention à ce qu'il faisait, et en conséquence je lui ai demandé ce qu'il cherchait. « Je cherche des fleurs, a-t-il répondu avec un profond soupir, je cherche des fleurs et je n'en trouve point. — Mais ce n'est pas la saison, lui ai-je dit en riant. — Il y a tant de fleurs ; j'ai dans mon jardin des roses et du chèvrefeuille de deux espèces. L'une m'a été donnée par mon père ; elle poussait comme de l'ivraie ; voilà déjà deux jours que je les cherche sans pouvoir les trouver. Il y a aussi des fleurs, des jaunes, des bleues et des rouges, et cette centaurée a aussi une jolie petite fleur. Je n'en puis trouver aucune. » Je remarquai en lui un certain air hagard ; et je lui ai demandé ce qu'il voulait faire de ces fleurs. Un sourire mystérieux a contracté ses traits. « Si vous voulez ne point me trahir, a-t-il dit en mettant un doigt

sur sa bouche, je vous dirai que j'ai promis un bouquet à ma belle. — C'est fort bien. — Ah ! elle a bien d'autres choses ; elle est riche. — Et pourtant elle aime vos bouquets ? — Oh ! elle a des bijoux et une couronne. — Qui est-elle donc ? — Si les Etats généraux voulaient me payer, je serais un tout autre homme ! Ah ! il fut un temps où j'étais si heureux ! Aujourd'hui tout est fini pour moi, je suis... » Il a levé vers le ciel un œil humide. « Vous étiez donc heureux ? — Ah ! je voudrais bien l'être encore de même ! J'étais si gai, et content comme le poisson dans l'eau. — Henri ! a crié une vieille femme qui venait sur le chemin. Henri ! où es-tu fourré ? Nous t'avons cherché partout. Viens dîner. — Est-ce là votre fils ? lui ai-je demandé en m'approchant d'elle. — Oui, c'est mon pauvre fils, a-t-elle répondu. Dieu m'a donné une croix bien lourde à porter. — Y a-t-il longtemps qu'il est dans cet état ? — Il n'y a que six mois qu'il est aussi tranquille. Je rends grâces à Dieu que cela n'ait pas été plus loin. Il a été toute une année furieux et enchaîné dans l'hôpital des fous. A présent il ne fait de mal à personne. Seulement il ne parle que de rois et d'empereurs. C'était un enfant doux et tranquille, qui m'aidait à me nourrir, et qui avait une fort belle main. Tout d'un coup il devint rêveur, tomba malade d'une fièvre chaude, le délire le prit, et maintenant il est dans l'état où vous le voyez. S'il fallait vous raconter, monsieur... » J'arrêtai net le torrent de sa narration, en lui demandant quel était ce temps où il se vantait d'avoir été si heu-

reux. » Le pauvre fou, m'a-t-elle dit avec un sourire de pitié, veut parler du temps où il avait perdu l'esprit; il ne cesse de le regretter : c'est le temps de sa captivité où il n'avait plus connaissance de lui-même. » Ce fut pour moi comme un coup de foudre. Je lui mis une pièce d'argent dans la main, et me suis éloigné d'elle à grands pas.

« Tu étais heureux ! me suis-je écrié en marchant précipitamment vers la ville, tu étais content comme le poisson dans l'eau ! Dieu du ciel ! est-ce donc là le destin de l'homme ! n'est-il heureux qu'avant de posséder la raison, et après l'avoir perdue ! Misérable ! Et cependant j'envie ta folie, j'envie le désordre de tes sens ! Tu vas, plein d'espérance, cueillir des fleurs à ta souveraine... au milieu de l'hiver... et tu t'affliges de n'en point trouver, et tu ne comprends pas pourquoi tu n'en trouves point. Et moi... et moi je marche sans espérance et sans but, et je rentre au logis comme j'en suis sorti.... Tu rêves que tu serais un homme d'importance si les Etats généraux voulaient te payer. Heureuse créature qui peux attribuer la privation de ton bonheur à un obstacle terrestre !... Tu ne sens pas que ta misère est dans le trouble de ton cœur, dans ton cerveau détraqué, et que tous les rois de la terre ne sauraient te délivrer. »

Qu'il meure désespéré celui qui rit d'un malade qui fait un long voyage pour aller chercher à des sources minérales éloignées un accroissement de maux et une mort plus douloureuse; ou qui s'élève au-dessus de cet homme dont le cœur est oppressé par des remords et qui, pour s'en délivrer et mettre fin aux souffrances de son âme, fait un pèleri-

nage en Terre-Sainte ! Chaque pas fait par lui sur l'aride chemin est une goutte de baume pour son âme agitée, et après chaque jour de marche il se couche le cœur soulagé d'une partie du fardeau qui l'accable.... Osez appeler cela rêveries, vous qui montez sur des échasses pour y prononcer de grands mots! Rêveries !... O Dieu! tu vois mes larmes.... Fallait-il, après avoir créé l'homme si pauvre, lui donner des frères qui le persécutent, veulent le priver, dans sa pauvreté, de toute consolation et lui enlever le peu de confiance qu'il a en toi, en toi qui es tout amour! En effet, sa confiance en une racine salutaire, dans les pleurs de la vigne, qu'est-ce ? sinon la confiance en toi, qui as mis autour de nous la guérison ou le soulagement..... O Père que je ne connais pas, Père qui remplissais autrefois mon âme tout entière, et qui maintenant détournes de moi ta face ! appelle-moi, parle à mon cœur ! mon âme altérée veut t'entendre.... Quel est l'homme, quel est le père qu pourrait s'irriter de voir son fils, qu'il n'attendait pas, lui sauter au cou, en s'écriant : « Me voici, mon père. Pardonne-moi si j'ai abrégé mon voyage, si je suis de retour avant le terme que tu m'avais prescrit. Le monde est partout le même : partout peine et travail, récompense et plaisir ; mais que me faisait tout cela ! Je ne suis bien qu'auprès de toi ; je veux souffrir et jouir en ta présence... Et toi, Père céleste et chéri, pourrais-tu repousser ton fils ? »

LETTRE LXXII

Le 1er décembre.

Guillaume! Cet homme que je t'ai dépeint, cet heureux infortuné était commis chez le père de Lolotte, et une malheureuse passion qu'il conçut pour elle, qu'il nourrit en secret, qu'il lui découvrit enfin, et qui le fit renvoyer de sa place, l'a rendu fou. Juge quelle impression ont faite sur moi ces mots pleins de sécheresse, quelle fureur a excitée en moi cette histoire, lorsqu'Albert me l'a contée avec autant de sang-froid que tu la lis peut-être

LETTRE LXXIII

Le 4 décembre.

Vois-tu, ami, c'est fait de moi... Je ne puis supporter tout cela plus longtemps. J'étais assis aujourd'hui auprès d'elle... J'étais assis, elle jouait différents airs sur son clavecin, avec toute l'expression, tout! tout!... Que dirai-je?... sa petite sœur ajustait sa poupée sur mes genoux. Des larmes me sont venues aux yeux. Je me suis baissé et j'ai aperçu son anneau de mariage, mes pleurs ont coulé... Tout à coup elle s'est mise à jouer cet air ancien dont la douceur a quelque chose de céleste; et j'ai senti mon âme consolée au souvenir de tout le passé, de tous les moments où j'avais entendu le même air, de toutes mes douleurs,

de toutes mes espérances trompées, et alors...
je me suis mis à marcher à grands pas dans la chambre. J'étouffais. « Au nom de Dieu, lui ai-je dit avec angoisse, au nom de Dieu, finissez. » Elle s'est arrêtée et m'a regardé attentivement. « Werther, m'a-t-elle dit avec un sourire qui a pénétré mon âme, Werther, vous êtes bien malade; vos mets favoris vous répugnent. Allez! de grâce, allez vous reposer. » Je me suis arraché d'auprès d'elle, et... Dieu! tu vois ma misère, tu y mettras fin.

LETTRE LXXIV

Le 6 décembre.

Comme son image me poursuit! Que je veille ou que je rêve, elle remplit toute mon âme. Là, quand je ferme les yeux, là dans mon front, où se réunit la force visuelle, je trouve ses yeux noirs. Là! Je ne puis te l'exprimer.... Je n'ai qu'à fermer les yeux, les siens sont là, devant moi, comme une mer, comme un abîme; ils font vibrer toutes les fibres de mon cerveau.

Qu'est-ce que l'homme? ce demi-dieu si vanté! Ses forces ne lui manquent-elles pas au moment même ou il en a le plus grand besoin? Et lorsqu'il nage dans la joie, ou qu'il plie sous le poids de la douleur, ne se sent-il pas arrêté dans ces deux extrêmes? ne se voit-il pas froidement rappeler au sentiment de son existence décolorée, quand il aspirait à se perdre dans l'océan de l'infini?

LETTRE LXXV

Le 8 décembre.

Cher Guillaume, je suis dans l'état de ces malheureux qu'on croyait obsédés par le démon. Cela me prend bien souvent. Ce n'est point angoisse, ce n'est point désir. C'est une rage intérieure et inconnue, qui menace de déchirer mon sein, qui me serre la gorge ! Malheur à moi ! malheur à moi ! Je cours errer alors au milieu des scènes nocturnes et lugubres qu'étale à nos yeux cette saison ennemie des hommes.

Hier au soir encore, je fus obligé de sortir de la ville. On m'avait dit que la rivière et tous les ruisseaux des environs s'étaient débordés, et que depuis Wahlheim toute ma chère vallée était inondée..... J'y courus à onze heures.... Quel effrayant spectacle ! Voir les ravines sablonneuses rouler au clair de la lune du haut du rocher sur les champs, les prés, les haies, et tout ; la vallée couverte dans toute son étendue d'une mer orageuse, soulevée par la bruyante haleine des vents. Et quand la lune reparut, elle se reposa sur un noir nuage : les torrents roulaient avec fracas en réfléchissant son image imposante et majestueuse, le vent faisait mugir les ondes, et les échos répétaient leurs mugissements.

Alors je me sentis saisi d'horreur; puis bientôt un désir!... Hélas! je me tenais debout, les bras étendus devant l'abîme, et je respirais en regardant en bas! en bas, et je me perdais dans la joie indicible que j'aurais eue a me précipiter pour terminer mes tourments et mes souffrances, à m'élancer, à bruire comme les flots. Quoi! tu n'eus pas la force de détacher tes pieds de la terre, et de terminer ainsi tes maux!... Mon heure n'est pas encore venue... Je le sens! O Guillaume, avec quel plaisir n'aurais-je pas changé de nature pour m'élancer avec les tourbillons, déchirer les nuées et tourmenter les flots! Hélas! prisonniers que nous sommes, ce plaisir sera-t-il jamais notre partage?

Et comme j'abaissais tristement mes regards sur une petite place où je m'étais reposé sous un saule à côté de Lolotte, après une promenade d'été, je vis qu'il était aussi inondé, et je pus à peine entrevoir le saule! Ah! pensai-je, la prairie, le terrain autour de la maison de chasse, nos bosquets, tout est ravagé par le torrent, sans doute. Et le rayon du passé brilla dans mon âme..... comme un prisonnier qui rêve de troupeaux, de prairies, de dignités. Je m'arrêtai.. Je ne m'en fais point de reproches, car j'ai le courage de mourir... J'aurais... Me voici maintenant comme une vieille femme qui ramasse du bois le long des haies, et qui mendie son pain de porte en porte, pour adoucir et prolonger encore un moment sa triste et défaillante existence.

LETTRE LXXVI

Le 17 décembre.

Qu'est-ce donc, mon cher ami? je suis effrayé de moi-même. L'amour que j'ai pour elle n'est-il pas le plus sacré, le plus pur, le plus fraternel? Ai-je jamais senti dans mon âme un désir coupable!... Je ne veux point jurer... Et maintenant des songes!... Oh! que ceux-là avaient bien raison, qui attribuaient ces effets opposés à des forces étrangères! Cette nuit! je tremble de te le dire, cette nuit, je la tenais dans mes bras étroitement serrée contre mon sein, et je couvrais sa belle bouche, ses lèvres tremblantes, d'un million de baisers enflammés. La volupté se peignait dans ses yeux, les miens partageaient leur ivresse. Grand Dieu! serais-je coupable de sentir, en ce moment encore, du bonheur à me rappeler ces transports? Oh! Lolotte! Lolotte!... C'est fait de moi! Mes sens s'égarent, depuis huit jours je ne suis plus à moi, mes yeux sont remplis de larmes. Je ne suis bien nulle part, et je suis bien partout. Je ne demande rien, ne désire rien. Ah! je ferais mieux de partir.

L'ÉDITEUR AU LECTEUR

Pour donner une relation suivie des derniers jours de notre ami, je me trouve obligé d'interrompre le cours de ses lettres par un récit dont Lolotte, Albert, son propre domestique, et quelques autres témoins m'ont fourni les détails.

La passion de Werther avait insensiblement altéré l'harmonie qui régnait entre les deux époux. Albert aimait sa femme avec la fidélité tranquille d'un honnête homme; mais son affection s'était subordonnée par degrés à ses affaires. A la vérité, il ne voulait pas s'avouer cette différence entre les jours de l'amant et ceux de l'époux, mais il sentait en lui-même un certain mécontentement des attentions marquées de Werther pour Lolotte, attentions qui devaient en effet lui paraître un empiétement sur ses droits, et une sorte de reproche tacite. Ce sentiment augmentait la mauvaise humeur que lui causaient souvent la multiplicité, l'embarras de ses affaires, ainsi que le peu de fruit qu'il en tirait; et comme la situation de Werther en faisait un assez triste compagnon, depuis que les tourments de son cœur avaient épuisé les forces de son esprit, sa vivacité, sa pénétration, Lolotte ne pouvait manquer d'être attaquée de la même maladie; elle tomba dans une espèce de mélancolie; Albert crut y

découvrir une passion naissante pour son amant, et Werther une profonde douleur du changement qu'elle remarquait dans la conduite de son mari. La défiance qui régnait entre les deux amis leur rendait réciproquement leur présence pénible. Albert évitait d'entrer dans la chambre de sa femme lorsque Werther était avec elle, et celui-ci, qui s'en était aperçu, après de vains efforts pour cesser de voir Lolotte, saisissait l'occasion d'y retourner aux heures où son mari était retenu par ses affaires. De là, nouveau sujet de mécontentement et d'aigreur, et enfin Albert dit à sa femme, en termes assez secs, qu'elle devrait, ne fût-ce que pour le monde, donner une autre tournure à ses relations avec Werther, et ne pas le recevoir aussi fréquemment.

A peu près dans ce même temps, la résolution de sortir de ce monde s'était gravée plus profondément dans l'âme du malheureux jeune homme. C'était l'idée favorite dont il s'était toujours entretenu, surtout depuis qu'il s'était rapproché de Lolotte; mais ce ne devait pas être une action précipitée et inconsidérée : c'était un pas qu'il voulait faire, armé à la fois de résolution et de calme stoïque.

On entrevoit ses doutes, son combat avec lui-même, dans un petit billet qui est vraisemblablement le commencement d'une lettre à Guillaume, et qui a été trouvé sans date parmi ses papiers.

« Sa présence, sa destinée, l'intérêt qu'elle prend à la mienne, font jaillir encore les dernières larmes de mon cerveau en feu.

» On lève le rideau, on passe de l'autre côté, voilà tout! Pourquoi donc balancer, pourquoi trembler?... Est-ce parce qu'on ignore ce qu'il y a là derrière?... Parce qu'on n'en revient point... et que notre esprit est porté à ne voir que confusion et ténèbres dans un état dont nous ne savons rien de certain. »

Il ne pouvait oublier la mortification qu'il avait essuyée lorsqu'il était secrétaire d'ambassade. S'il lui arrivait d'en parler, ce qui était rare, on voyait aisément qu'il regardait son honneur comme souillé d'une tache ineffaçable, et que cette aventure lui avait inspiré de l'aversion pour toutes les affaires et les occupations politiques. Il se livra donc tout entier à cette manière singulière de sentir et de penser, que nous voyons dans ses lettres, et à une passion sans bornes, qui détruisit encore ce qui lui restait de force et d'activité. Le commerce toujours uniforme, toujours triste qu'il entretenait avec la femme la plus aimable et la plus aimée, dont il troublait le repos, l'agitation tumultueuse de ses facultés désormais sans but, le poussèrent enfin à terminer ses jours.

LETTRE LXXVII

Le 20 décembre.

« Il faut que je parte ; je te remercie, Guillaume, ton amitié t'a fort à propos fait trouver le mot. Oui, tu as raison, il vaut mieux que je parte. La proposition que tu me fais de retourner vers vous n'est pas tout à fait de mon goût; du moins, ferais-je volontiers un détour, surtout à cause de la gelée continuelle, et du beau chemin que nous pouvons espérer. Je suis charmé que tu veuilles bien venir me chercher ; accorde-moi encore quinze jours, et attends une seconde lettre. Il ne faut pas cueillir le fruit avant qu'il soit mûr, et quinze jours de plus ou de moins font beaucoup. Quant à ma mère, dis-lui qu'elle prie pour son fils, et que je lui demande pardon de tous les chagrins que je lui ai causés. C'était ma destinée de faire le tourment des personnes dont je devais faire la joie. Adieu, mon cher ami. Que le ciel répande sur toi toutes ses bénédictions ! Adieu ! »

Ce même jour, qui était le dimanche avant Noël, Werther alla voir Lolotte sur le soir, et

il la trouva seule. Elle était occupée à mettre en ordre quelques jouets qu'elle destinait à ses frères et sœurs pour présent de Noël. Il parla du plaisir qu'auraient les enfants, et des temps où l'ouverture inattendue de la porte (1) et l'apparition subite de l'arbre, orné de cierges, de sucreries et de pommes, causaient des transports joyeux. « Vous aurez aussi votre présent, lui dit Lolotte en cachant son embarras sous un aimable sourire; vous aurez, si vous êtes sage, une bougie roulée et encore quelque chose. — Qu'entendez-vous par être sage? s'écria-t-il, comment dois-je l'être, comment puis-je l'être, ma chère Lolotte? — C'est, dit-elle, jeudi soir la veille de Noël; les enfants viendront, ainsi que mon père, et chacun aura un cadeau. Vous viendrez aussi..... mais pas plus tôt. » Werther fut vivement frappé. « Je vous en prie, continua-t-elle, il le faut; je vous en prie au nom de mon repos... cela ne peut pas durer ainsi! » Il détourna les yeux, parcourant la chambre à grands pas en murmurant entre ses dents : « Cela ne peut pas durer ainsi! » Lolotte, voyant l'état affreux où ces mots l'avaient plongé, tâcha, mais en vain, par mille questions différentes, de faire diversion à ses idées. « Non, Lolotte, s'écria-t-il, je ne vous reverrai plus! — Pourquoi cela, Werther? Vous pouvez nous

(1) C'est l'usage en Allemagne d'enfermer, la veille de Noël, un arbre chargé de petits cierges, de bonbons, etc., dans une fausse armoire, qu'on ouvre à l'instant où l'on s'y attend le moins, pour donner aux enfants le plaisir de la surprise. (*Note du traducteur.*)

revoir, vous le devez même ; modérez-vous seulement. Oh! pourquoi faut-il que vous soyez né avec cette passion excessive et indomptable qui vous attache invinciblement à tout ce dont vous êtes une fois frappé! De grâce, continua-t-elle en lui prenant la main, modérez-vous. Quelle variété de plaisirs ne vous promettent pas votre esprit, votre savoir, vos talents? Soyez homme, défaites-vous de ce funeste attachement pour une pauvre femme qui ne peut que vous plaindre. » Il grinça des dents en la regardant d'un air sombre. Elle retenait sa main. « Un moment de sang-froid, lui dit-elle, Werther! Ne sentez-vous pas que vous vous trompez, que vous vous perdez volontairement? Pourquoi m'aimer, moi? Werther! moi! qui appartiens à un autre! C'est justement cela! Je crains, je crains que ce ne soit cette impossibilité de me posséder, qui donne tant d'attrait à vos désirs. » Il retira sa main de celle de Lolotte, en la regardant d'un air morne. « Sage! dit-il, très sage! Albert aurait-il par hasard fait cette remarque? Elle est profonde, très profonde! — Chacun peut la faire, répondit-elle. Eh quoi! n'y aurait-il pas au monde une femme libre et digne de remplir les désirs de votre cœur? Prenez cela sur vous, cherchez-la, et je vous jure que vous la trouverez. Depuis longtemps un voyage peut et doit vous distraire. Je redoute, pour vous et pour nous, le cercle étroit dans lequel vous vous êtes renfermé. Faites un effort sur vous-même : cherchez, trouvez un objet digne de toute votre tendresse; puis revenez ici, goûter avec nous les délices

d'une amitié parfaite. — On pourrait faire imprimer cela, dit-il avec un sourire amer, pour l'instruction des pédagogues. Chère Lolotte, laissez-moi encore un peu de tranquillité, et tout ira bien. — Accordez-moi seulement une chose, Werther! c'est de ne point venir avant la veille de Noël. » Il allait répondre, lorsque Albert entra. Ils se souhaitèrent le bonsoir avec un froid de glace, et se mirent à marcher l'un à côté de l'autre d'un air embarrassé. Werther commença un discours qui ne signifiait rien et qu'il termina bientôt. Albert, de son côté, demanda compte à sa femme des quelques commissions dont il l'avait chargée; et ne les trouvant pas encore faites, il lui lâcha quelques mots assez piquants, qui atteignirent Werther au cœur. Il voulait se retirer, il n'en eut pas la force; il hésita ainsi jusqu'à huit heures, et pendant tout ce temps-là leur tristesse et la mauvaise humeur où ils étaient l'un contre l'autre, s'aigrirent de plus en plus; enfin, on dressa la table, alors Werther prit sa canne et son chapeau, et Albert, en le reconduisant, lui demanda d'un ton assez sec s'il ne voulait pas rester à souper.

Il retourna chez lui, prit la lumière des mains de son domestique, monta seul dans sa chambre. On l'entendit pleurer, gémir, se parler à lui-même avec emportement, puis marcher quelque temps à grands pas. Il se jeta tout habillé sur son lit, où le trouva son domestique, qui prit sur lui d'entrer sur les onze heures, pour lui demander s'il ne voulait pas qu'il lui tirât ses bottes. Il se laissa faire

et lui défendit d'entrer dans la chambre avant qu'il ne l'appelât.

Le lundi matin 21 décembre, il écrivit la lettre suivante, qu'on trouva après sa mort, toute cachetée, sur son bureau et qu'on remit à Lolotte, selon l'ordre où les circonstances semblent indiquer qu'elle a été écrite.

Je vais l'insérer ici par fragments :

« C'est une chose résolue, Lolotte, je veux mourir, je te l'écris de sang-froid, sans être transporté d'une fureur romanesque, le matin du jour où je te verrai pour la dernière fois. A l'instant où tu liras ceci, ô la plus chérie des femmes, une froide tombe couvrira les restes inanimés du malheureux qui ne connaît point pour ses derniers moments de plus grande volupté que de s'entretenir avec toi. Quelle nuit affreuse ! Mais non... quelle nuit bienfaisante j'ai passée ! C'est cette nuit qui m'a affermi dans ma résolution : je veux mourir. Lorsque je m'arrachai hier d'auprès de toi, comme mon cœur était serré ! comme je me sentis saisi d'un froid mortel dans l'idée des tristes moments que je passe auprès de toi sans espérance ! J'eus à peine assez de force pour arriver jusqu'à ma chambre ; hors de moi, je me jetai à genoux ; grand Dieu, tu m'accordas pour dernière consolation les larmes les plus amères ; mille idées, mille projets furieux s'entre-choquèrent dans mon âme troublée et aboutirent enfin à cette seule et dernière pensée : je veux mourir. Je me couchai ; et ce matin, dans tout le calme du réveil, je trouvai encore dans mon cœur cette résolu-

tion ferme et inébranlable : je veux mourir !... Ce n'est point désespoir, c'est parce que j'ai la certitude que j'ai épuisé la coupe de mes malheurs, que leur terme est arrivé, et que je me sacrifie pour toi. Oui, Lolotte, pourquoi te le cacherais-je ? Il faut que l'un de nous trois périsse, et ce sera moi. O ma chère amie, dans ce cœur envahi par la fureur. s'est glissée l'affreuse idée de tuer ton époux !... toi!... moi!... Il faut donc que je parte... Lorsque, sur le soir d'un beau jour d'été, tu graviras la montagne, pense à moi alors et souviens-toi combien de fois je parcourus cette vallée ; lève les yeux vers le cimetière qui renferme ma tombe, et vois, aux derniers rayons du soleil, comme le vent du soir fait ondoyer l'herbe haute qui la couvre.... J'étais calme en commençant ma lettre, et maintenant ces images m'affectent avec tant de force, que je pleure comme un enfant...

Vers les dix heures, Werther appela son domestique et lui dit, en s'habillant, qu'il allait faire un voyage de quelques jours, qu'il n'avait qu'à nettoyer ses habits et préparer ses paquets. Il lui ordonna aussi de rassembler ses comptes, d'aller chercher quelques livres qu'il avait prêtés et de payer deux mois d'avance à quelques pauvres à qui il avait cou-

tume de faire l'aumône toutes les semaines.

Il se fit apporter à manger dans sa chambre, et, après qu'il eut dîné, il monta à cheval pour aller voir le bailli, qu'il ne trouva pas chez lui. Il se promena dans le jardin d'un air pensif; il semblait qu'il voulût rassembler en foule tous les souvenirs capables d'augmenter sa tristesse.

Les enfants ne le laissèrent pas longtemps en repos. Ils coururent à lui en sautant et lui dirent que quand demain, et un autre demain, et puis encore un jour seraient passés, ils recevraient de Lolotte leur présent de Noël, et là-dessus ils lui racontèrent toutes les merveilles que leur promettait leur jeune imagination. « Demain, s'écria-t-il, et encore demain, et puis encore un jour! » Il les embrassa tous tendrement et allait les quitter, lorsque le plus jeune voulut lui dire encore quelque chose à l'oreille. Il lui dit en confidence que ses grands frères avaient écrit de beaux compliments de nouvel an, bien grands, bien grands; qu'il y en avait un pour le papa, un pour Albert et Lolotte, et un aussi pour M. Werther; qu'ils voulaient les présenter de bon matin le premier jour de l'an.

Ce dernier coup le terrassa. Il leur donna à tous quelque chose, monta à cheval, les chargea de faire ses compliments à leur père, et partit les larmes aux yeux.

Vers les cinq heures, il rentra chez lui, recommanda à son domestique d'avoir soin du feu, de l'entretenir jusqu'à la nuit, de mettre au fond du coffre ses livres et son linge, et de serrer ses habits. Alors il écrivit, selon

toute apparence, le fragment suivant de sa dernière lettre à Lolotte :

« Tu ne m'attends pas; tu crois que je t'obéirai et que je ne te reverrai que la veille de Noël. O Lolotte, aujourd'hui ou jamais! La veille de Noël, tu tiendras ce papier dans ta main, tu trembleras et tu le mouilleras de tes larmes, je le veux, il le faut! Oh! que je suis content d'avoir pris mon parti! »

A six heures et demie, il se rendit chez Albert, et trouva Lolotte seule, qui fut très émue en le voyant paraître. Tout en causant avec son mari, elle lui avait dit que Werther ne viendrait point avant la veille de Noël. Là-dessus, il avait sur-le-champ fait seller son cheval, avait pris congé d'elle en lui disant qu'il allait chez un intendant du voisinage avec lequel il avait une affaire à terminer, et il était parti malgré le mauvais temps. Lolotte savait qu'il avait différé depuis longtemps cette affaire, parce qu'elle devait le retenir une nuit absent; elle ne comprit que trop bien le motif de ce délai, et son cœur se serra. Elle réfléchissait dans sa solitude; sa pensée plongeait dans le passé; elle se rendait justice sur ses sentiments, sa conduite et sa tendresse pour son époux, qui, au lieu du bonheur qu'il lui avait promis, commençait à faire le malheur de sa vie. Elle pensait ensuite à Werther; elle le blâmait sans pouvoir le haïr. Un

penchant secret l'avait attachée à lui depuis le commencement de leur connaissance, et après un si long temps, après avoir passé par tant de situations différentes, l'impression qu'il avait faite sur son cœur devait être ineffaçable. Enfin, son cœur oppressé se soulagea par des larmes, et elle tomba dans une douce mélancolie, où elle s'absorbait de plus en plus. Mais quelle ne fut pas son émotion lorsqu'elle entendit Werther monter l'escalier et la demander! Il n'était plus temps de faire dire qu'elle n'y était pas, et elle n'était pas encore remise de son trouble, lorsqu'il entra dans la chambre. « Vous n'avez point tenu votre parole! » s'écria-t-elle d'abord. Sa réponse fut qu'il n'avait rien promis. « Pour notre repos commun, vous auriez dû m'accorder ce que je vous avais demandé. » En lui disant cela, elle avait résolu en elle-même de faire prier quelques-unes de ses amies de la venir voir, pour qu'elles fussent témoins de son entretien avec Werther, dans l'idée que celui-ci, obligé de les reconduire, abrégerait sa visite. Il lui rapportait quelques livres; elle lui en demanda d'autres; elle tâchait de soutenir la conversation sur un ton général jusqu'à l'arrivée de ses amies, lorsque la servante revint, et lui dit qu'elles s'excusaient toutes deux, l'une sur ce qu'elle avait une visite importante de parents, et l'autre sur ce qu'elle ne se souciait pas de s'habiller et de sortir.

Ce contre-temps rendit Lolotte rêveuse pendant quelques minutes, mais bientôt le sentiment de son innocence lui inspira une noble confiance. Elle brava les soupçons d'Albert, et

forte de la pureté de sa conscience, elle n'appela point la servante, comme elle l'avait d'abord projeté ; mais, après avoir joué quelques menuets sur son clavecin pour se remettre de son trouble, elle vint tranquillement se placer sur le sopha auprès de Werther. « N'avez-vous rien à lire ? lui dit-elle. — Rien. — J'ai là dans un tiroir votre traduction de quelques chants d'Ossian ; je ne l'ai point encore lue, parce que j'attendais toujours d'en entendre la lecture de votre bouche ; mais depuis quelque temps vous n'êtes bon à rien. » Il sourit, alla chercher le manuscrit et frissonna en y portant la main. Ses yeux se remplirent de larmes lorsqu'il ouvrit le cahier ; il se rassit et commença à lire. Après avoir lu quelques fragments, Werther parvint à l'endroit touchant où Armin déplore la perte de sa fille bien-aimée :

« Seul, sur la roche que mouillaient les vagues, j'entendis les plaintes de ma fille ; ses gémissements étaient perçants, et son père ne pouvait la délivrer. Toute la nuit je restai sur le rivage ; je la voyais, aux faibles rayons de la lune ; toute la nuit j'entendis ses cris douloureux. Le vent sifflait, la pluie battait avec violence la montagne ; avant que la lumière parût, sa voix s'affaiblit, et elle expira, ainsi qu'expire le vent du soir parmi les plantes des rochers. Courbée sous la douleur, ma fille mourut, et laissa Armin seul. J'ai perdu ma force dans les combats. J'ai perdu l'orgueil d'avoir la plus belle des filles.

« Quand les tempêtes tonnent sur les mon-

tagnes, quand l'aquilon soulève les flots, assis sur le rivage retentissant, je contemple le rocher fatal. Souvent, au déclin de la lune, j'entrevois les ombres de mes enfants qui s'embrassent et me regardent tristement. »

Un torrent de larmes qui coula des yeux de Lolotte et qui soulagea son cœur oppressé, interrompit la lecture de Werther ; il jeta son papier, prit la main de Lolotte et l'inonda de ses pleurs. Lolotte s'appuyait sur l'autre bras et se couvrait les yeux de son mouchoir ; leur agitation à l'un et à l'autre était effrayante. Ils sentaient leur propre misère dans la destinée de ces héros, ils la sentaient ensemble, et leurs larmes se confondaient. Les lèvres et les yeux de Werther, collés sur le bras de Lolotte, l'embrasaient de leur ardeur ; elle frémissait, elle voulut s'éloigner, et l'excès de sa douleur, le tendre intérêt qu'elle prenait à cette situation pesaient sur elle de tout leur poids. Elle respira quelques moments pour essayer de se remettre, et en sanglotant pria Werther de continuer ; elle le pria d'une voix céleste ; il tremblait ; il semblait que son cœur voulût éclater ; il ramassa le cahier et lut d'une voix entrecoupée :

« Pourquoi me réveiller, souffle du printemps ? Tu me caresses et tu me dis : « Je
» suis chargé de la rosée du ciel ; mais le
» temps approche où je dois me flétrir ; l'orage
» qui doit abattre mes feuilles est proche. De-
» main viendra le voyageur ; il viendra, celui
» qui m'a vu dans ma beauté ; son œil me

» cherchera partout dans la campagne, et il » ne me trouvera plus... »

Le malheureux se sentit accablé de toute la force de ces paroles; dans son désespoir, il se précipita aux pieds de Lolotte il lui prit les mains qu'il pressa contre ses yeux, contre son front; il sembla à Lolotte qu'il lui passait dans l'âme un pressentiment du projet affreux qu'il avait formé. Ses sens se troublèrent, elle lui serra les mains, les pressa contre son sein; elle se pencha vers lui avec attendrissement, et leurs joues brûlantes se touchèrent. Le monde entier disparut à leurs yeux ; il la prit dans ses bras, la serra contre son cœur et couvrit ses lèvres tremblantes et balbutiantes de baisers furieux. « Werther! » cria-t-elle d'une voix étouffée et en se détournant, Werther! » Et d'une main faible elle tâchait de l'écarter de son sein. « Werther! » lui dit-elle enfin du ton ferme et décidé de la vertu. Il ne put y résister. Il la laissa glisser de ses bras et hors de lui, se prosterna devant elle. Lolotte se leva, et, dans un trouble douloureux, la voix tremblante, d'un accent mêlé d'amour et de colère : « C'est la dernière fois, lui dit-elle, Werther! vous ne me reverrez plus. » Puis, jetant sur l'infortuné un dernier regard plein d'amour, elle courut dans sa chambre et en barricada la porte. Werther lui tendit les bras et n'eut pas la hardiesse de la retenir. Il était étendu par terre, la tête sur le sopha, et il resta ainsi plus d'une demi-heure, jusqu'à ce qu'un bruit qu'il entendit le rappela à lui-même. C'était la servante qui ve-

nait mettre le couvert. Il se promena à grands pas dans la chambre, et lorsqu'il se retrouva seul, il s'approcha de la porte du cabinet et dit à voix basse : « Lolotte! Lolotte! encore un mot, un mot seulement, un adieu!... » Il garda le silence; il attendit.... Il supplia... puis attendit encore; alors il s'arracha de cette porte en criant : « Adieu, Lolotte! adieu pour jamais! »

Il courut à la porte de la ville. Les gardes, qui étaient accoutumés à le voir, le laissèrent passer sans lui rien dire. La nuit était sombre. Il tombait de la neige fondue. Il rentra vers les onze heures du soir. Le domestique remarqua bien qu'il n'avait point son chapeau; mais il n'osa point l'en faire apercevoir; il le déshabilla; tout était mouillé. On a retrouvé ensuite son chapeau sur une pointe de rocher situé sur le penchant de la montagne et qui commande la vallée; et il est inconcevable qu'il ait pu, par une nuit obscure et humide, y grimper impunément.

Il se coucha et dormit longtemps. Le lendemain matin son domestique, qu'il appela, le trouva à écrire, lorsqu'il lui apporta son café. Il ajoutait ce qui suit à sa lettre à Lolotte :

« Pour la dernière fois donc, pour la dernière fois je rouvre mes yeux; ah! ils ne verront plus le soleil; un brouillard triste et opaque les couvre. Sois donc en deuil, ô Nature; ton fils, ton ami, ton bien-aimé s'approche de sa fin. Lolotte, c'est un sentiment unique, et rien ne ressemble cependant plus à un songe, que de se dire : Ce jour est le dernier. Le

dernier! Lolotte, je n'ai aucune idée de ce mot, le dernier! Aujourd'hui, je suis debout, j'ai toute ma force..... Et demain, couché, étendu, endormi sur la terre!... Qu'est ce que mourir? Vois-tu, nous rêvons quand nous parlons de la mort. J'ai vu mourir plusieurs personnes; mais l'humanité est si bornée, qu'elle n'a point d'idée nette du commencement et de la fin de son existence. Maintenant je suis encore tout à moi.... non, non... à toi! à toi! ô la plus adorée des femmes; et dans une minute.... séparés.... désunis.... peut-être à jamais.... Non! Lolotte, non. Comment puis-je être anéanti? Comment peux-tu être anéantie? Nous existons, oui!.... Être anéantis!.... Qu'est-ce que cela? C'est encore un mot! un vain son qui ne va pas jusqu'à mon cœur.... Mort, Lolotte! Renfermé dans une fosse si froide, si étroite, si obscure!... J'eus une amie qui était tout pour moi dans l'exubérance de ma jeunesse; elle mourut, je suivis le convoi et me tins auprès de la fosse. Quand ils descendirent le cercueil! quand j'entendis le grincement des cordes qui descendaient et remontaient! quand la première pelletée de terre, tombant par mottes sur cette bière funeste, rendit un bruit sourd, puis plus sourd et plus sourd encore, jusqu'à ce qu'enfin tout fût couvert!.... je tombai auprès de la fosse... saisi, profondément troublé, déchiré jusqu'aux entrailles; mais je ne savais ni ce qui m'arrivait, ni ce qui devait m'arriver.... Mourir! tombeau! Je n'entends point ces mots-là.

« Oh! pardonne-moi! pardonne-moi! Hier!

Ah! cette minute aurait dû être la dernière de ma vie. O ange! ce fut pour la première fois, oui pour la première fois que ce sentiment d'une joie sans bornes pénétra tout entier et sans aucun mélange de doute, dans mon âme : elle m'aime! elle m'aime! Mes lèvres brûlent encore de ce feu sacré qu'y portèrent tes lévres ardentes; un torrent de délices inonde mon cœur. Pardonne-moi! Pardonne-moi!

» Ah! je le savais que j'étais aimé! Tes premiers regards, ces regards pleins d'âme, ton premier serrement de main, me l'avaient appris; et cependant lorsque je te quittais ou que je voyais Albert à tes côtés, je retombais dans mes doutes rongeurs.

» Te souvient-il de ces fleurs que tu me donnas dans cette fatale assemblée où tu ne pus ni me parler, ni me tendre la main? Hélas! je restai la moitié de la nuit à genoux devant ces fleurs, et elles furent pour moi le sceau de ton amour. Mais hélas! ces impressions se sont effacées, comme on voit insensiblement s'effacer dans le cœur du chrétien le sentiment de la grâce de son Dieu, que le ciel lui offrit avec profusion sous des signes sacrés et manifestes.

» Tout passe; mais une éternité même ne saurait éteindre la flamme que je cueillis hier sur tes lèvres, la flamme que je sens en moi. Elle m'aime! ce bras a étreint son corps! Ces lèvres ont tremblé sur ses lèvres! Cette bouche a balbutié sur la sienne! Elle est à moi! Tu es à moi! Oui, Lolotte, pour jamais!

» Qu'importe qu'Albert soit ton mari? Mari!...

Ce n'est que pour le monde. Et ce n'est que dans ce monde qu'il y a crime à t'aimer, à souhaiter de pouvoir t'arracher de ses bras? C'est un crime? Soit! Eh bien, je m'en punis : je l'ai savouré, ce crime, dans le transport de la plus enivrante volupté; j'ai sucé le baume de la vie, et versé la force dans mon cœur, de ce moment, tu es à moi, à moi, oui, Lolotte, à moi! Je pars devant. Je vais rejoindre mon père, ton père; je porterai mes douleurs au pied de son trône, et il me consolera jusqu'à ton arrivée; alors je volerai à ta rencontre, je te saisirai et je resterai uni à toi en présence de l'Eternel, dans des baisers sans fin.

» Je ne rêve point, je ne suis point dans le délire! L'approche du tombeau est pour moi une nouvelle lumière. Nous serons, nous nous reverrons! Nous verrons ta mère! je la verrai, je la trouverai, hélas! et j'oserai lui dévoiler mon cœur..... ta mère, ta parfaite image. »

Vers les onze heures, Werther demanda à son domestique si Albert était de retour. Il lui répondit que oui; qu'il avait vu passer son cheval. Là-dessus, Werther le chargea de lui porter ce billet ouvert :

« Faites moi le plaisir de me prêter vos pistolets pour un voyage que je médite. Adieu. Portez-vous bien. »

La pauvre Lolotte avait passé la nuit dans l'agitation et le trouble. Son sang bouillonnait dans ses veines, des sentiments douloureux déchiraient son cœur. Malgré ses efforts, le feu des baisers de Werther s'était glissé dans son sein; et en même temps l'image des jours de sa paisible innocence se retraçait à elle avec de nouveaux charmes ; il lui semblait voir d'avance les regards de son mari, elle l'entendait l'interroger d'un ton demi-triste et demi-ironique au moment où il apprendrait la visite de Werther. Elle n'avait jamais dissimulé, jamais menti, et pour la première fois elle s'y voyait inévitablement contrainte; la répugnance, l'embarras qu'elle éprouvait aggravaient encore sa faute à ses yeux, et cependant elle ne pouvait ni haïr celui qui en était l'auteur, ni même se promettre de ne le plus revoir. Elle pleura jusque vers le matin; alors elle tomba de fatigue dans un faible assoupissement. A peine s'était-elle éveillée et habillée, que son mari revint. Pour la première fois, sa présence lui parut insupportable; elle tremblait qu'il ne découvrît, dans ses yeux et à son air, qu'elle avait veillé et pleuré toute la nuit, cette crainte augmentait encore son trouble. Elle l'embrassa avec une vivacité qui décelait plutôt son agitation et ses remords qu'une véritable joie. Albert s'en aperçut, et, après avoir décacheté quelques lettres, il lui demanda sèchement s'il n'y avait rien de nouveau, et s'il n'était venu personne en son absence. « Werther, lui répondit-elle en hésitant, est venu hier et a passé une heure ici.—Il prend bien son temps, » dit Albert; puis il se retira

dans son cabinet. Lolotte était restée seule un quart-d'heure. La présence d'un époux qu'elle aimait et qu'elle respectait avait fait sur son cœur une impression nouvelle. Elle se rappelait toute sa bonté, la noblesse de son caraetère, son attachement pour elle, et elle se reprochait de l'en avoir si mal récompensé. Une voix secrète lui disait de le suivre. Elle prit son ouvrage, comme cela lui était arrivé plusieurs fois, entra dans son cabinet, et lui demanda s'il avait besoin de quelque chose. Il lui répondit : non ! et se plaça à son bureau pour écrire. Elle s'assit, et se mit à tricoter. Ils passèrent ainsi une heure ensemble; et comme Albert se levait de temps en temps pour aller et venir, répondant à peine à ce que Lolotte pouvait lui dire, et se remettant à son bureau, elle tomba dans une tristesse d'autant plus amère, qu'elle tâchait de la cacher et de dévorer ses larmes.

L'apparition du domestique de Werther vint mettre le comble au trouble de Lolotte. Il présenta le billet à Albert, qui, se tournant froidement vers sa femme, lui dit : « Donne-lui les pistolets... Je lui souhaite un bon voyage, » dit-il au valet. Ces mots furent pour Lolotte comme un coup de foudre. Elle se leva en chancelant, s'approcha lentement de la muraille, et prit en tremblant les pistolets. Elle en essuyait la poussière, hésitait à les donner, et aurait différé plus longtemps, si un coup d'œil d'Albert ne l'eût obligée d'en finir. Il ajouta d'un ton expressif : « Qu'attendez-vous? » Elle remit donc l'arme funeste au domestique, sans avoir la force de proférer un

seul mot; et dès qu'il fut sorti, elle replia son ouvrage et se retira dans sa chambre, accablée d'une poignante douleur. Son cœur lui présageait les plus affreux malheurs. Tantôt elle était sur le point de se jeter aux pieds de son mari, de lui découvrir tout ce qui s'était passé le soir précédent, sa faute et ses pressentiments. Bientôt après elle ne voyait plus que l'inutilité d'une pareille démarche, et que surtout elle ne pourrait engager Albert à aller chez Werther. On mit le couvert, et une voisine, priée par Lolotte de rester à dîner, rendit le repas supportable; on se contraignit, on causa, on conta et on finit par s'étourdir.

Le domestique arriva chez Werther avec les pistolets. Il les prit avec transport, lorsqu'il apprit que c'était Lolotte qui les avait donnés. Il se fit apporter du pain et du vin, envoya dîner son valet, et se mit à écrire :

« Ils ont passé par tes mains, tu en as ôté la poussière, je les baise mille fois, tu les as touchés. Ah ! le ciel approuve et favorise ma résolution ! Et toi, Lolotte, tu me fournis l'instrument de la mort ; et c'était de tes mains que je voulais la recevoir. Oh ! j'ai interrogé mon domestique, tu as tremblé en les lui présentant ; tu ne m'as pas fait dire adieu ! Malheur ! malheur à moi !... Point d'adieu !... La minute qui m'unit pour jamais à toi m'aurait-elle fermé ton cœur ? O Lolotte, c'est une impression qu'un siècle de siècles ne pourra effacer ! Et je le sens, tu ne saurais haïr celui qui brûle ainsi pour toi. »

Après dîner, il ordonna au domestique d'achever les paquets; il déchira divers papiers, sortit et mit encore quelques petites affaires en ordre. Il revint à la maison, sortit ensuite de la ville, et alla, malgré la pluie, dans le jardin du Comte, puis plus loin dans la campagne. Il revint à la tombée de la nuit et se mit à écrire :

« Guillaume, j'ai vu, pour la dernière fois, les montagnes, les forêts et le ciel. Adieu, chère mère! pardonne-moi. Console-la, Guillaume. Que Dieu vous bénisse! Toutes mes affaires sont en ordre. Adieu! Nous nous verrons, nous nous reverrons plus heureux. »

« Je t'ai mal payé de retour, Albert, mais tu me le pardonnes. J'ai troublé la paix de ton ménage; j'ai porté la défiance parmi vous. Adieu, je vais mettre fin à tout cela. Oh! puisse ma mort vous rendre la paix! Albert! Albert! rends cet ange heureux, et que la bénédiction du ciel descende sur toi! »

Il fit encore le soir plusieurs recherches dans ses papiers, en déchira beaucoup qu'il jeta dans le poêle, cacheta quelques paquets adressés à Guillaume : ils contenaient de petits mémoires, quelques pensées détachées, que j'ai vues en partie. A dix heures, après avoir donné ordre qu'on mît du bois au poêle, et s'être fait apporter une bouteille de vin, il envoya coucher son domestique, dont la chambre, ainsi que celle où couchaient les gens de la maison, était fort éloignée sur le derrière. Le laquais se jeta au lit

tout habillé pour être prêt de bonne heure; car son maître lui avait dit que les chevaux de poste seraient devant la porte avant six heures.

LETTRE LXXVIII

A onze heures passées.

« Tout est calme autour de moi, et mon âme est si tranquille! Je te remercie, ô mon Dieu! de m'accorder cette chaleur et cette force, dans ces derniers moments!

» Je m'approche de la fenêtre, ô ma chère amie, et je vois encore quelques étoiles dans ce ciel éternel briller isolées au travers des nuages orageux qui fuient par-dessus ma tête. Astres brillants, non, vous ne tomberez point! L'Eternel vous porte, ainsi que moi, dans son sein. J'ai encore vu la Grande-Ourse, la plus belle de toutes les constellations. Quand je sortais le soir de chez toi, elle brillait vis-à-vis de ta porte! Avec quelle extase ne l'ai-je pas souvent contemplée! Combien de fois n'ai-je pas élevé mes mains vers elle, pour la prendre à témoin de ma félicité! Et même... O Lolotte, qu'est-ce qui ne me rappelle pas ton souvenir! Ne m'entoures-tu pas de tous côtés, et n'ai-je pas, comme un enfant, dérobé mille bagatelles inutiles, que tes mains ont consacrées en les touchant?

» Cher portrait, qui me fus si cher! Je te le rends, Lolotte, je te le lègue, je te conjure de l'honorer. J'y ai imprimé mille et mille baisers; mille fois mes yeux l'ont salué, lorsque

je sortais de chez moi, ou que j'y rentrais.

» J'ai écrit à ton père pour le prier de protéger mon corps. Il y a au fond du cimetière, dans le coin du côté des champs, deux beaux tilleuls; c'est là que je désire reposer. Il fera cela pour son ami, il le peut. Joins tes prières aux miennes. Je ne compte point que de pieux chrétiens veuillent faire enterrer leurs cadavres près de celui d'un pauvre malheureux. Hélas! je voudrais être déposé dans quelque vallon solitaire ou sur les bords d'un grand chemin, afin que le prêtre et le lévite pussent lever les yeux au ciel et rendre grâces au Seigneur, en passant près de ma tombe, tandis que le Samaritain donnerait une larme à mon sort.

» O Lolotte, je prends d'une main ferme et assurée ce fatal calice où je dois boire le vertige de la mort. Tu me le présentes, et je le reçois sans trembler. Tous mes vœux, toutes les espérances de ma vie sont remplis! Je vais heurter avec sang-froid à la porte d'airain du trépas! Que n'ai-je eu le bonheur, Lolotte, de mourir pour toi! de me dévouer pour toi! Je mourrais de grand cœur, je mourrais joyeux, si je pouvais te rendre le repos, le bonheur de ta vie. Mais, hélas! il n'a été donné qu'à quelques héros de verser leur sang pour ceux qui leur étaient chers, et de leur rendre en mourant une vie nouvelle et centuplée.

» Je veux Lolotte, être enterré avec les habits que je porte maintenant. Tu les as touchés, ils sont sacrés. J'ai aussi demandé cette grâce à ton père. Mon âme plane sur ma tombe. On ne doit point chercher dans mes

poches. Ce nœud de rubans roses qui parait ton sein, le premier jour que je te vis au milieu de tes enfants... Oh! donne-leur mille baisers, et raconte-leur le sort de leur malheureux ami. Les chers enfants, il me semble les voir sauter autour de moi. Ah! comme je m'étais attaché à toi! Depuis ce premier moment il me fut impossible de te quitter. Ce nœud de rubans, je veux qu'il soit enterré avec moi. Tu m'en fis présent à l'anniversaire de ma naissance! Comme je dévorais tout cela!... Hélas! je ne prévoyais guère que cette route me conduirait où je suis!... Sois tranquille, je t'en conjure, sois tranquille...

» Ils sont chargés... Minuit sonne!... Partons... Lolotte! Lolotte! adieu! adieu!... »

Un voisin vit la lumière de la poudre, et entendit l'explosion; mais aucun bruit ne l'ayant suivie, il ne s'en mit pas plus en peine.

Le lendemain, à six heures, le domestique entra dans la chambre avec de la lumière: il trouva son maître étendu par terre, baigné dans son sang: il l'appelle, se penche sur lui; point de réponse; seulement il râlait encore. Il court chez le médecin, chez Albert. Lolotte entend la sonnette: un tremblement universel la saisit: elle éveille son mari, ils se lèvent: le domestique désolé leur apprend la fatale nouvelle en sanglotant: Lolotte tombe évanouie aux pieds d'Albert.

Lorsque le médecin arriva, il trouva le malheureux à terre dans un état désespéré ; le pouls battait; mais la balle, entrant au-dessus de l'œil droit, lui avait fait sauter la cervelle. On le saigna cependant au bras, le sang coula; Werther respirait encore.

On pouvait juger, par le sang qu'on voyait autour du fauteuil, que Werther avait tiré le coup assis devant son bureau. De là il avait glissé à terre, s'était roulé autour du fauteuil dans des mouvements convulsifs; et lorsque ses forces avaient été épuisées, il était resté auprès de la fenêtre étendu sur le dos. Il était tout habillé et tout botté, en frac bleu et en veste jaune.

Les gens de la maison, ceux du voisinage et de la ville entière accoururent bientôt en tumulte. Albert entra. On avait mis Werther sur son lit; il avait le front bandé; la mort était déjà peinte sur son visage; il ne remuait aucun de ses membres; il râlait encore d'une manière effrayante, tantôt faiblement, tantôt plus fort; on attendait à chaque instant son dernier soupir.

Il n'avait bu qu'un verre de vin. *Emilia Galotti* (1) était ouverte sur le bureau.

Souffrez que je passe sous silence l'accablement d'Albert et la désolation de Lolotte.

Aussitôt qu'il eut appris la nouvelle, le vieux bailli accourut à toute bride, et embrassa le mourant en pleurant à chaudes larmes. Les plus âgés de ses fils vinrent bientôt après lui à

(1) Tragédie allemande de Lessing, fort estimée.

pied. Ils tombèrent auprès du lit de leur ami dans le plus violent désespoir; ils lui baisaient les mains et la bouche, et le plus grand, qui avait toujours eu la première place dans son amitié, resta collé sur ses lèvres jusqu'à son dernier souffle, et il fallut employer la violence pour l'en arracher. A midi, Werther mourut. La présence du bailli et ses précautions continrent le peuple. Le soir, sur les onze heures, il fit enterrer le corps de l'infortuné dans l'endroit qu'il s'était choisi. Le vieillard, accompagné de ses fils, suivit le convoi : Albert n'en eut pas la force. On craignait pour la vie de Lolotte. Des manœuvres transportèrent le corps; aucun pasteur ne l'accompagna.

FIN.

Paris. Imprimerie Nouvelle (assoc. ouv.), 14, rue des jeûneurs
G. Masquin, directeur.

FAUST

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

COLLECTION DES MEILLEURS AUTEURS ANCIENS ET MODERNES

GŒTHE

FAUST

TRAGÉDIE

PARIS

LIBRAIRIE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

2, RUE DE VALOIS, PALAIS-ROYAL, 2

1881

FAUST

PROLOGUE SUR LE THÉATRE

LE DIRECTEUR, LE POÈTE, UN BOUFFON

LE DIRECTEUR.

Allons! mes braves et fidèles camarades, vous qui m'avez souvent assisté dans mes embarras et dans mes peines, dites-moi, je vous prie, ce qu'on augure en Allemagne de notre entreprise. C'est à la foule que je voudrais plaire, parce qu'elle vit et fait vivre. Les poteaux sont dressés, le théâtre est prêt, le public averti; déjà les spectateurs prennent place; les yeux en l'air, ils attendent et se prêteront volontiers aux illusions qu'ils nous demandent. Je sais bien comment l'on s'empare de l'esprit d'une assemblée, et pourtant je ne fus jamais plus embarrassé qu'aujourd'hui; ces gens-ci ne sont pas habitués aux chefs-d'œuvre, mais ils ont terriblement lu. Où trouver quelque chose de frais, de nouveau, qui les amuse et les intéresse? Encore une fois, il s'agit d'attirer la foule.

Je veux la voir arriver à grands flots, comme un fleuve dont le vent soulève les vagues ; je veux qu'en plein jour, avant quatre heures, elle assiége toutes les portes à la conquête d'un billet, au hasard de se rompre le cou, comme au temps de famine à la porte des boulangers. A toi, poéte, d'opérer ce miracle : ô mon ami, fais de ton mieux aujourd'hui.

LE POÈTE.

Ne me parlez pas de cette foule grossière! A son aspect le génie s'épouvante et s'enfuit : éloignez ces flots tumultueux qui pourraient m'entraîner dans leur tourbillon ; conduisez-moi plutôt dans une solitude tranquille ; c'est là que le poéte goûte des joies pures, c'est là que l'amour et l'amitié, ces trésors de nos cœurs, sont cultivés par la main des dieux. Ah ! quand je veux exprimer les émotions profondes qui naissent au fond de mon âme, mes lèvres tremblantes trouvent à peine des paroles; et si j'obtiens quelques inspirations heureuses, elles se perdent dans le tumulte, elles sont méconnues du temps présent. Souvent c'est après de longues années que l'œuvre du génie reparaît dans son éclat : le clinquant ne brille qu'un jour; l'or pur se conserve et passe à la postérité.

LE BOUFFON.

Eh! laissez-moi donc tranquille avec votre postérité! Si moi aussi je voulais m'occuper d'elle, qui songerait à égayer nos contemporains ? Car enfin ils demandent leur part, et il est juste qu'on la leur fasse. Je sais comment les mettre en belle humeur, ma mine réjouie les y dispose : la foule n'épouvante pas celui qui sait exciter la sympathie; plus elle est nombreuse, plus il est sûr de l'émouvoir. Allons donc ! prenez courage; présentez-vous sans embarras; que l'imagination précède : la raison et l'intelligence, le sentiment et la passion formeront son cortége; mais surtout, n'oubliez pas la folie.

LE DIRECTEUR.

Du mouvement, sur toutes choses, du mouvement ! On vient ici au spectacle; on veut qu'il y ait beaucoup à voir. Si les yeux ont été satisfaits, si vous présentez

au public des tableaux variés et merveilleux, vous voguez à pleines voiles, et le spectateur en sortant vous proclame son favori. Vous ne pourrez plaire à la foule que par la quantité : en fin de compte, chacun pense à soi Si vous étalez un nombreux assortiment, vous en aurez pour tous les goûts, et vos chalands satisfaits se retireront de bonne humeur. Pourquoi prendre tant de peine à lier ensemble ce qui doit être mis en pièces? Le travail que je vous demande est facile ; la conception, l'exécution, ne coûteront qu'un instant, et puisque le public ne manquerait pas de mettre en lambeaux votre ouvrage, autant vaut, je le répète, le lui servir en cet état.

LE POÈTE.

Eh quoi ! c'est à ce métier misérable que vous prétendez nous réduire ! L'artiste n'est-il donc qu'un manœuvre ? Mais, je le vois, le mauvais goût de nos auteurs du jour vous a séduit.

LE DIRECTEUR.

Un tel reproche ne m'inquiète guère : un bon ouvrier choisit les outils en raison de la matière. Songez que vous avez du bois tendre à travailler, ou, pour parler sans métaphore, voyez de quelles personnes se compose votre auditoire. L'un vous arrive poursuivi par l'ennui ; l'autre quitte la table, fatigué d'un long repas ; celui-ci, et c'est bien pire encore, vient de lire les journaux. Chacun est distrait comme pour un bal masqué. La curiosité seule peut réveiller leur apathie. Les femmes nous apportent leur toilette, leur beauté, et sont en scène pour leur compte. Qu'ont à faire de telles gens de vos sublimes rêveries ? Pensez-vous qu'elles soient bien propres à les tenir en belle humeur ? Examinez de près ces amateurs de poésie ; ils sont froids ou malveillants ; ils attendent impatiemment la fin, l'un pour retourner au jeu, l'autre pour aller coucher chez des filles. Et vous convoquerez les chastes Muses pour le service de telles gens ? Pauvres fous que vous êtes ! Ne prenez pas tant de peine ; entassez les événements pêle-mêle, ne craignez pas de vous tromper de chemin. Contenter les hommes, cela est trop difficile : cherchez seulement à les émouvoir, il n'importe comment, par la peine ou par le plaisir... Mais qu'avez-vous ?

LE POÈTE

Retire-toi et va chercher d'autres amis! Le poète ne déshonorera pas pour te complaire; il ne profanera pas le plus noble des dons qu'il ait reçus de la nature! Comment gouverne-t-il les âmes? comment soumet-il les éléments? n'est-ce pas par l'harmonie? l'harmonie! elle inonde son cœur, et il l'a puisée dans les merveilles de la création. Le fil des Parques indifférentes se roule au hasard sur leurs fuseaux: des événements confus, des êtres discordants se rencontrent, se choquent: à qui appartient-il de débrouiller cette confusion, d'animer ce chaos, de le soumettre aux lois du rhythme? qui saura dans une savante ordonnance disposer les détails pour un effet général? composer des accords sonores, des cris aigus, des passions furieuses? qui prêtera au soleil du soir sa douce chaleur, au printemps les fleurs qu'il sème sous les pas d'une amante? qui tressera la couronne de feuilles vertes? qui enflammera les héros pour cette noble récompense? qui a créé l'Olympe? qui réunit les dieux? Le génie du poète vous révèle la puissance de l'homme.

LE BOUFFON.

Eh bien! soit: exerce ce génie, mais compose-t-on un poëme comme on fait l'amour dans ce monde? On se rencontre par hasard; le cœur est ému, l'on s'arrête et l'on s'engage peu à peu; le plaisir vient, puis les douces querelles; le bonheur, la peine le suit; et l'on arrive à la fin du roman souvent sans s'en être aperçu. Taille-nous une pièce sur ce patron: puise à longs traits dans les flots de la vie. Tout le monde vit ici-bas; mais crois-tu que chacun s'en aperçoive? Non, sans doute, et, si tu le leur apprends, ils en seront charmés. Répands un peu de jour sur des tableaux variés, beaucoup d'erreurs, quelques étincelles de vérité; tu feras avec ces doses un breuvage qui plaît à tous. Tu verras accourir la fleur de la jeunesse: attentive et curieuse, elle cherche le mot de l'énigme. Les âmes tendres puiseront dans tes vers un aliment pour leur mélancolie. Chacun y trouvera ce qu'il apportait dans son cœur, soit qu'il veuille pleurer ou rire; ils admireront ta

pensée, se réjouiront de tes tableaux. Adresse-toi toujours à la jeunesse : les espérances seules sont reconnaissantes ; il n'y a rien à faire avec celui qui n'est plus jeune.

LE POÈTE.

Et rends-moi donc le temps où moi-même j'espérais encore ! Alors des chants inépuisables venaient féconder ma lyre : un nuage enveloppait le monde ; chaque bouton me promettait une fleur enchantée ; les champs en étaient couverts, je voulais toutes les cueillir ; je n'avais rien, et j'étais riche. Le besoin de la vérité, le charme du mensonge, agitaient continuellement mon âme. Rends-moi ces plaisirs pleins de souffrances, et la force de la haine et la toute-puissance de l'amour. Hélas, rends-moi, rends-moi ma jeunesse !

LE BOUFFON.

Ta jeunesse ! mon bon ami, tu en auras besoin sans doute si l'ennemi te presse dans une bataille, si ta maîtresse t'entoure de ses beaux bras et te serre vivement sur son cœur ; tu en auras besoin encore si tu prétends obtenir la couronne suspendue au bout de la carrière, et promise au plus agile ; si tu veux enfin finir à table une nuit commencée au bal : mais dans les jeux de la lyre, combattre et triompher avec grâce, atteindre le but qu'on a marqué, s'enivrer de doux mensonges, voilà désormais, vieillards, votre partage, et nous ne vous en estimons pas moins. La vieillesse nous rend l'innocence et ne nous prive pas de la raison.

LE DIRECTEUR.

C'est assez de paroles, venons au fait. Le temps que vous perdez à discourir pourrait être utilement employé. A quoi bon tant parler de ce qu'il faut faire ? l'homme incertain n'est jamais prêt. Donnez-vous hardiment pour des poètes : toutes les ressources de l'art sont à vous. Je vous ai expliqué nos besoins on nous demande des liqueurs fortes, brassez-nous-en comme il faut. Ce que vous ne ferez pas aujourd'hui ne sera pas fait demain, et tous les moments sont précieux. L'homme de courage saisit aux cheveux l'occasion, et ne la laisse plus échapper. Vous

savez que sur notre théâtre chacun s'évertue de son mieux ; n'épargnez donc aujourd'hui ni décorations ni machines. Faites paraître et le soleil et la lune ; semez les étoiles à pleines mains ; usez à discrétion des eaux, des feux et des rochers, des bêtes féroces et des oiseaux de proie. Entassez entre ces quatre planches toutes les merveilles de la création, et parcourez d'un vol rapide les cieux, la terre et les enfers.

PROLOGUE DANS LE CIEL

LE SEIGNEUR, LES MILICES CÉLESTES, *puis* MÉPHISTOPHÉLÈS.

Les trois archanges s'avancent.

RAPHAEL.

Le soleil poursuit la carrière que tu lui as tracée; impétueux comme le tonnerre, il s'élance; l'harmonie des sphères l'accompagne et retentit dans l'espace. Les anges, à ce spectacle, sentent une force nouvelle; ils adorent, sans comprendre, l'œuvre magnifique de tes mains; et la création est belle comme au premier jour.

GABRIEL.

La terre tourne sur elle-même avec une incroyable vitesse; les ténèbres d'une nuit effrayante viennent remplacer un jour pur comme celui d'Eden: la mer soulève ses abîmes et brise en écumant ses flots contre les rochers; et les flots et les rochers, emportés à travers les sphères, poursuivent une course rapide.

MICHEL.

Les tempêtes mugissent; tour à tour elles agitent et la terre et les mers; elles balancent violemment le monde, suspendu au milieu d'elles; l'éclair sillonne l'espace et trace la marche du tonnerre; cependant nous adorons, ô Seigneur!... ta gloire paisible au-dessus des tempêtes.

LES TROIS ARCHANGES.

Les anges à ce spectacle sentent une force nouvelle: ils adorent, sans comprendre, l'œuvre magnifique de tes mains, et la création est belle comme au premier jour

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Maître, puisque tu daignes encore descendre jusqu'à nous et t'informer de nos nouvelles, comptant sur tes bontés accoutumées, je me présente avec la foule. Pardonne si mon langage est moins solennel que celui de ces messieurs; je sens que je m'expose à être bafoué dans leur noble compagnie, mais toi-même te moquerais si j'essayais de faire du pathos; tu en rirais, si depuis longtemps tu n'avais renoncé à rire. Je n'ai rien à t'apprendre ni du soleil, ni des planètes. Toute mon affaire est avec la pauvre espèce humaine. Le petit roi de la création est toujours du même acabit, aussi fantasque qu'au premier jour: il vivrait, je pense, un peu moins misérable si tu ne lui avais frappé le cerveau d'un rayon de ta lumière céleste. Il appelle raison ce beau présent que tu lui as fait, et il s'en sert pour vivre plus brutalement que tous les autres animaux. Il ne ressemble pas mal, sauf le respect que je dois à ta seigneurie, il ne ressemble pas mal à la cigale aux longues jambes, qui vole et saute étourdiment sur l'herbe, et répète toujours son monotone refrain. Encore si c'était sur l'herbe que l'homme se repose! mais il va donner du nez contre chaque tas de fumier.

LE SEIGNEUR.

N'as-tu rien de plus à me dire? viendras-tu toujours ici pour accuser? ne trouves-tu encore rien de bon sur la terre?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Rien, mon maître. Les choses vont en vérité comme par le passé, toujours parfaitement mal. La pauvre espèce humaine me fait presque pitié, et c'est conscience à moi d'aider ces misérables à se tourmenter.

LE SEIGNEUR.

Connais-tu Faust?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Le philosophe?

LE SEIGNEUR.

Oui, mon serviteur.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Ah! parbleu, il vous sert d'une étrange façon: le pauvre fou ne sait ni boire ni manger comme un autre; son imagination le transporte toujours dans les espaces; vainement il s'aperçoit à moitié de sa folie; il voudrait arracher au firmament ses plus belles étoiles et ne rien perdre des joies les plus sensuelles de la terre; rien de ce qu'il peut saisir, rien de ce qu'il peut concevoir ne suffit pour rassasier son cœur toujours en proie aux tempêtes.

LE SEIGNEUR.

Il me cherche dans l'obscurité, et s'il persiste, je le conduirai vers la lumière. Quand le jardinier voit l'arbuste bourgeonner, il pressent déjà les fleurs et les fruits qui peuvent enrichir la moisson prochaine.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Voulez-vous parier que je vous enlève encore celui-là? Laissez-moi seulement exercer sur lui mon industrie.

LE SEIGNEUR.

Aussi longtemps qu'il restera sur la terre, il t'est permis de le tenter. Tout homme vivant est sujet à faillir.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Si vous me livrez les vivants, je suis content de me part: c'est surtout aux joues rondes et fraîches que je m'attache volontiers. Les morts, je ne m'en soucie guère, et je suis pour leurs carcasses comme les chats pour les souris.

LE SEIGNEUR.

Eh bien, soit! je te le permets. Enlève, si tu le peux, cette âme à son créateur; entraîne-la sur tes pas dans l'abîme. Honte à toi, si tu es forcé de reconnaître qu'un homme de bien abandonné au vague de son instinct peut encore reconnaître et garder les voies du Seigneur.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

A la bonne heure! nous verrons s'il y persiste long-

temps, et j'ai peu d'inquiétude sur le succès de ma gageure. Une fois que je l'aurai gagnée, vous me permettrez bien de jouir de mon triomphe. Je ferai comme mon cousin le Serpent : je ferai manger à Faust des fruits pleins de cendres.

LE SEIGNEUR.

Tu pourras toujours te présenter librement ici. De tous les esprits qui nient, c'est encore l'esprit de ruse et de malice qui me déplaît le moins. L'homme est de paresseux ; il croupirait volontiers dans un facile repos : un diable tel que toi, toujours inquiet et remuant, voilà le compagnon qui lui convient. (*Aux anges.*) Vous, véritables enfants de Dieu, vivez heureux ; réjouissez-vous en contemplant la céleste beauté ? Que la puissance créatrice, qui toujours vit et toujours agit, vous retienne dans les douces barrières de l'amour, et sachez affermir dans vos pensées durables les apparitions changeantes qui planent devant vous.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *seul. — Le ciel s'est fermé, les esprits célestes ont disparu.*

J'aime à visiter de temps en temps le bon vieillard, et je me garde bien de rompre avec lui. C'est, en vérité, fort bien de la part d'un aussi grand personnage de parler au diable lui-même aussi familièrement.

FAUST

TRAGÉDIE

FAUST

—

PERSONNAGES

Le docteur FAUST.
MEPHISTOPHELES.
WAGNER.
VALENTIN, frère de Marguerite.
MARGUERITE.
MARTHE SCHWERDLEIN, sa voisine
LISETTE.
FROSCH.
BRANDER.
SIEBEL.
ALTMAYER.
Un ETUDIANT.
Paysans, soldats, bourgeois et bourgeoises, artisans, servantes, écoliers, mendiants, esprits célestes, esprits infernaux.

—

PREMIÈRE PARTIE

Une petite chambre gothique, à voûte élevée. Il fait nuit.

FAUST, *inquiet, assis devant un pupitre.*

J'ai étudié la philosophie, le droit, la médecine, la théologie aussi, hélas! A quoi m'ont servi tant d'efforts! Pauvre fou! je ne suis pas plus avancé qu'au premier jour. On m'appelle maître, docteur; depuis dix ans je

mène mes élèves par le bout du nez; que je les tire en haut, en bas, à droite, à gauche, je n'en ai pas moins reconnu la vanité de la science. Mon cœur est brûlé par le découragement. J'en sais plus, c'est vrai, que la plupart des pédants, des docteurs, des maîtres, des prêtres et des moines. Je n'ai plus ni doutes ni scrupules. Je ne crains ni l'enfer ni le diable, mais toutes les joies de la vie me sont enlevées. Convaincu de la vanité de tout ce que j'ai appris, que puis-je enseigner aux autres pour les rendre meilleurs? Je n'ai pas le sou, pas d'honneurs, pas de considération dans le monde; un chien ne voudrait pas de la vie à ce prix! Il ne me reste plus qu'à me jeter dans la magie; nous verrons si, par la force de l'esprit et de la parole, je pourrai arriver à la véritable connaissance. Je ne veux plus répéter les niaiseries que je n'entends pas; je veux connaître l'univers et les mystères qu'il cache en lui-même, découvrir ses forces motrices et l'origine des choses. Je ne veux plus m'attacher à des mots vides de sens. O toi! lune silencieuse, astre à la lumière argentée, jette pour la dernière fois un regard sur ma peine! Douce et mélancolique amie, fidèle compagne de mes nuits, tu sais combien de fois tu m'as vu courbé sur ce pupitre encombré de livres et de papiers! Ah! que ne puis-je m'élancer vers toi au sommet des montagnes, planer avec les esprits de la nuit au-dessus des sombres cavernes, danser à la lueur de tes rayons d'argent sur le gazon appâli des prairies, et retremper mes forces dans les flots de ta fraîche rosée. Hélas! je reste languissant entre les quatre murs de ce trou de souris, dont les vitraux noircis sont péniblement traversés par la douce clarté du ciel. Lugubre horizon! partout, en piles

pressées, des tas de bouquins poussiéreux, digne proie des vers immondes ; — ou encore des verres, des boîtes, des instruments de toute sorte, des meubles vermoulus venant de mon grand-père : voilà mon univers! C'est là tout ce que je connais de la vie... Et j'irais m'étonner en écoutant les pénibles battements de mon cœur aride. Faut-il demander pourquoi une vague tristesse engourdit les mouvements de la vie? Vivant, tu as été créé pour la nature vivante, et tu t'es enseveli dans un tombeau : partout fumier, pourriture, débris abjects d'animaux et ossements desséchés !... Brise tes entraves, lance-toi dans l'avenir : ce livre, écrit tout entier de la main de Nostradamus, sera ton guide. Fixe tes regards sur l'architecture du monde ; si la nature alors daigne t'instruire, si son esprit se révèle au tien, tu sentiras son énergie pénétrer ton âme. Ne t'appesantis pas sur les froids commentaires écrits sur ces emblèmes mystérieux. Esprits ! vous qui planez autour de moi, répondez-moi si vous m'entendez ! (*Il ouvre le livre et s'arrête sur le signe cabalistique du macrocosme.*) O extase infinie ! Que ce spectacle enchanté remplit mon cœur de délices ! Une vie nouvelle, jeune, pure et heureuse, circule dans mes veines. Est-ce un Dieu qui traça cette image, dont la vertu magique calme la tempête qui agitait mon âme, cette image qui m'apporte une joie inconnue et me révèle par un instinct mystérieux les forces de la nature? Suis-je un Dieu moi-même? Plus de ténèbres : le monde soumis se dévoile à mon ame ; dans ces traits je découvre enfin le mouvement de la vie ; je comprends cette fois les paroles du sage : « Le monde des esprits n'est point fermé pour toi, mais ton intelligence est assoupie, ton cœur est mort. Courage, jeune disciple!

va baigner infatigablement ton sein dans les rayons de l'aurore! » (*Il regarde le signe.*) Comme tout se meut, s'agite et concourt à l'harmonie universelle! Les puissances du ciel montent et descendent, en se passant de main en main les seaux d'or; elles répandent du ciel sur la terre embaumée une rosée bienfaisante, et leurs ailes frémissantes remplissent les espaces sonores d'une douce harmonie. Quel spectacle! Mais, hélas! ce n'est qu'un spectacle! O nature infinie! tu m'échappes, je ne puis ni t'embrasser, ni puiser un lait intarissable dans tes mamelles fécondes, source de vie où le ciel et la terre vont chercher leurs forces. Oh! ce lait bienfaisant, mon cœur voudrait s'en abreuver..... Vain espoir! insatiables désirs! je vois couler les sources, et la soif, la soif dévorante ne s'étanchera pas! (*Découragé, il referme le livre, puis le rouvre et s'arrête sur le signe de l'Esprit de la terre.*) Comme ce signe agit différemment sur moi! Esprit de la terre, tu te rapproches; déjà mes forces s'accroissent sous ton influence; il semble qu'un vin généreux ait réchauffé mon sang; je me sens du courage pour braver la vie, pour porter ses joies et ses douleurs. Je veux lutter contre les orages; dût mon navire se briser, j'entendrai sans frémir ses craquements. Mais un nuage se forme autour de moi; la lune me refuse sa clarté, ma lampe s'éteint, une vapeur m'étouffe, des rayons de feu ceignent ma tête, un frisson descend de la voûte, m'oppresse et me saisit. Ah! je le sens, Esprit que j'invoquais, tu planes auprès de moi: apparais à mes yeux. Ah! mon cœur se déchire; des émotions nouvelles viennent assaillir mes sens; je m'abandonne à toi, je me livre à toi tout entier: parais! parais! dût-il m'en coûter la vie! (*Il saisit le livre et pro-*

nonce des paroles mystérieuses; une flamme s'élève; l'Esprit paraît dans la flamme.)

L'ESPRIT.

Qui m'appelle?

FAUST, *se détournant.*

Vision effroyable!

L'ESPRIT.

Tu m'as appelé; la force de tes paroles m'a contraint à m'élancer de ma sphère, et maintenant?...

FAUST.

Je ne puis supporter ta présence.

L'ESPRIT.

Tu aspirais si vivement à moi! tu désirais si ardemment me voir et m'entendre! J'ai cédé aux vœux de ton cœur: me voici. Quelle misérable faiblesse vient te saisir? Homme intrépide, qu'as-tu fait de ton courage, de ton cœur, qui tout à l'heure encore se créait un monde pour assouvir ses souhaits; de ce cœur qui palpitait de joie à la pensée de s'élever jusqu'à nous? Où es-tu, Faust? Est-ce toi dont j'ai entendu la voix, dont l'invocation puissante m'a attiré ici? Renversé par mon souffle comme un insecte lâche et rampant, tu trembles jusqu'à la moelle des os.

FAUST.

Et pourquoi fuirais-je devant toi, Fils de la flamme? Je suis Faust! je suis immortel comme toi!

L'ESPRIT.

Je nage dans l'océan de la vie, je puise dans le vaste sein de l'éternité la mort, et toutes les actions des hommes. Des fils in-

nombrables animés du souffle créateur, disposées suivant une industrie savante, forment sous mes doigts un brillant tissu, digne manteau de la divinité.

FAUST.

Esprit créateur infatigable, qui parcours incessamment le vaste univers, je sens que je suis semblable à toi.

L'ESPRIT.

Tu es semblable à l'esprit que tes sens peuvent concevoir ; tu n'es pas semblable à moi. (*L'Esprit disparaît*).

FAUST, *tressaillant.*

Quoi! pas à toi? mais à qui donc? Moi, l'image vivante de la divinité, je ne suis pas même semblable à toi?... (*On frappe à la porte.*) Malédiction! c'est sans doute Wagner, mon élève : il vient anéantir mes plus chères espérances. Faut-il que ce misérable sot me prive de la plus riche vision?

WAGNER, *en robe de chambre et en bonnet de nuit. Il tient une lampe dans sa main. Faust se retourne avec humeur.*

Excusez-moi, j'ai entendu que vous déclamiez ; c'était sans doute une tragédie grecque, et je viens dans l'espoir de profiter en vous écoutant : je voudrais devenir grand déclamateur, c'est aujourd'hui un moyen de succès dans le monde ; j'entends dire souvent qu'un comédien pourrait en remontrer à un prêtre.

FAUST.

Sans doute, quand le prêtre est lui-même un comédien, comme cela peut bien arriver quelquefois.

WAGNER.

Vivant ainsi retirés dans un cabinet d'étude, voyant à peine le monde aux grandes fêtes de l'année, de loin, et pour ainsi dire avec une lunette d'approche, comment pouvons-nous apprendre à persuader les hommes?

FAUST.

N'espérez pas y parvenir si le sentiment ne vous l'enseigne, si vous ne trouvez au fond de votre âme la sympathie native qui vous gagnera tous les cœurs. Restez à vous morfondre sur votre chaise, ramassez des lambeaux épars, faites réchauffer des mets déjà préparés, soufflez sur des monceaux de cendres pour y rallumer quelque étincelle; à ce prix, vous obtiendrez l'admiration des enfants et des sots. Mais ne prétendez pas à d'autres succès: si votre cœur n'est point ému, vous ne trouverez pas le chemin du cœur des autres.

WAGNER.

Toujours est-il vrai que le débit est pour beaucoup dans le succès de l'orateur, et je sens que j'ai encore à apprendre sur ce point.

FAUST.

Attachez-vous aux choses solides, ne faites pas sonner les grelots d'une marotte : le bon sens et la sagesse peuvent se présenter sans art. Si le fond de vos pensées est raisonnable, la recherche des expressions n'importe guère. Ces paroles si retentissantes, où résonnent toutes les vanités humaines, elles son, stériles comme le vent d'automne qui souffle à travers les feuilles sèches.

WAGNER.

Dieu! que la vie de l'homme est courte

pour suffire à tant de travaux! Constamment occupé à comparer les anciens auteurs, ma tête se fend, mon esprit s'épuise. Il est si difficile de remonter aux sources originales! Avant d'avoir fait la moitié du chemin, un pauvre diable est exposé à mourir de vieillesse.

FAUST.

Est-ce donc dans de vieux parchemins que vous rencontrerez la source sacrée où s'apaise la soif qui vous dévore ? Descendez au fond de votre cœur et ne demandez qu'à vous-même ce que vous ne trouverez pas ailleurs.

WAGNER.

Pardonnez-moi ; c'est, ne vous en déplaise, un fort grand plaisir de se pénétrer de l'esprit de l'antiquité, de connaître l'opinion des anciens sages et ce que nous avons ajouté à leur savoir.

FAUST.

Oh ! sans doute, nous avons fait merveille. Mon ami, le passé est pour nous un livre fermé de sept sceaux : ce que vous appelez l'esprit de l'antiquité n'est autre chose, au fond, que l'esprit des historiens qui ont réfléchi les temps passés ; leurs récits sont une pitié. Au premier coup d'œil, le livre tombe des mains ; on dirait une friperie, un magasin de bric-à-brac ; tout au plus, vous croyez voir des marionnettes en action qui débitent avec emphase des maximes solennelles.

WAGNER.

Cependant l'histoire du monde, le cœur et l'esprit de l'homme, cela vaut bien la peine d'être étudié.

FAUST.

Et vous croyez les étudier dans ces livres? Dites-moi, je vous prie, qui osa jamais appeler les choses par leur nom? Si quelques-uns ont connu la vérité et ont fait la folie de ne pas l'ensevelir dans leur cœur, s'ils ont osé la révéler aux hommes, pour récompense, on les a brûlés, mis en croix! Mais, mon bon ami, il est tard; je vous en supplie, permettez que nous en demeurions là pour cette fois.

WAGNER.

J'aurais volontiers veillé plus longtemps pour profiter de votre docte entretien; mais, c'est demain le jour de Pâques, et vous voudrez bien, j'espère, me permettre encore quelques questions. Vous le savez, j'ai beaucoup étudié, et, grâce au ciel, je n'ai pas perdu mon temps; mais, pour savoir toutes choses, j'ai encore un peu à apprendre. (*Il sort.*)

FAUST, *seul.*

Va, continue à poursuivre de vains fantômes, creuse la terre d'une main avare pour y trouver des trésors, et réjouis-toi quand tu aperçois un vermisseau; l'espérance ne peut amuser sur la terre que des têtes étroites telles que la tienne. Les accents d'un tel homme devaient-ils retentir dans ces lieux encore pleins de la présence de l'Esprit? Je te rends grâce cependant, ô le plus misérable des enfants de la terre; ton arrivée m'a arraché au désespoir qui s'emparait de tous mes sens; je me sentais un pygmée devant le géant qui m'était apparu. Hélas! j'avais cru saisir le miroir de l'éternelle vérité. Moi, l'image de Dieu, j'avais cru pouvoir jouir de tout mon être, et, dépouillant mon enveloppe

mortelle, me baigner dans les flots de la lumière céleste. Supérieur aux chérubins, ma puissance sans limites pénétrait dans le sein de la nature; j'osais espérer de vivre de la vie des dieux, d'usurper leur force créatrice. Que j'ai payé cher ces ambitieuses espérances! Une seule parole m'a frappé comme le tonnerre. Je ne suis point semblable à toi, Esprit céleste; j'ai eu la force de t'attirer, que n'ai-je eu celle de te retenir! Dans l'heureux moment où j'étais en ta présence, je me sentais à la fois si grand et si petit! Tu m'as repoussé rudement dans les ténèbres de la vie. Qui m'instruira désormais? que dois-je fuir? Faut-il céder au désir qui me presse? Hélas! et nos actions, et nos souffrances arrêtent également notre essor pendant la vie. Vainement l'esprit conçoit les plus sublimes pensées; il reste enchaîné dans les entraves de la matière, qui refuse de le suivre. Contents des biens vulgaires de ce monde, nous traitons de chimères et d'illusions les biens d'un ordre supérieur, et nous laissons engourdir dans le sein d'un monde grossier les nobles inspirations qui peuvent nous conduire à la vie véritable. L'imagination, qui, d'abord pleine d'espérance, osait déployer ses ailes et s'élever jusqu'à l'Eternel, découragée par les mécomptes de la vie, se renferme dans le plus petit espace. Dans son inquiète et perpétuelle agitation, source des peines secrètes, elle trouble la paix, empoisonne le plaisir; elle prend mille masques divers; elle apparaît sous la forme d'une femme, d'un enfant, d'un palais, d'une chaumière; le feu et l'eau, le poignard, le poison lui obéissent, et, poursuivi par ce nouveau Protée, l'homme tremble pour des dangers qui ne peuvent l'atteindre; il pleure des biens qu'il n'a pas perdus. Non, je

ne ressemble pas aux esprits célestes. Hélas! je ne le sens que trop, je ressemble au reptile qui se traîne dans la poussière; le pied du voyageur l'écrase et l'ensevelit. Tout ce qui m'entoure ici, tout ce qui, distribué sur cent tablettes, tapisse ces hautes murailles, qu'est-ce autre chose que de la poussière? Vaine friperie sous mille faces diverses, digne nourriture des vers! Est-ce ici que je trouverai ce qui manque à mon cœur? Qu'apprendrais-je dans tant de volumes? Que toujours les hommes ont été ingénieux pour leur supplice; qu'à peine dans le cours des siècles on pourrait citer un heureux. (*Il s'adresse à une tête de mort.*) Que me diras-tu, toi, hideux crâne vide? Que ton cerveau, comme le mien, fut jadis troublé dans ses pensées; que tu as vainement cherché la clarté du jour, et que tu as avec effort poursuivi la vérité, qui s'échappait dans les ténèbres. Et ces instruments, avec ces roues, ces dents, ces anses, ces cylindres, ne semblent-ils pas insulter à mes efforts? J'étais à la porte de la science; je croyais qu'ils m'en ouvriraient l'entrée; mais toute leur puissance n'a pu soulever les verrous: la nature, pleine de mystère, ne se laisse pas dévoiler. Ce qu'elle ne révèle pas volontairement à ton âme, tu ne le lui arracheras pas avec des vis et des poulies. Vieux et inutile attirail, vous êtes ici parce que mon père vous y a placé; depuis qu'une lampe brûle sur ce pupitre, vous vous noircissez à sa fumée. J'aurais bien mieux fait, sans doute, de dissiper ce chétif patrimoine que d'en demeurer chargé et de suer sous son poids. L'héritage de nos pères ne nous est vraiment acquis que quand nous savons nous en servir: tout ce qui ne nous sert pas nous accable; et ce que l'esprit peut créer en un instant voilà

ce qui peut seulement servir! Mais, pourquoi mes regards s'attachent-ils de ce côté? Cette fiole a-t-elle un attrait magnétique à mes yeux? (*Il prend une fiole dans sa main.*) D'où vient cette douce clarté qui m'entoure comme un clair de lune dans une sombre forêt? Je te salue, précieux breuvage; je te tiens dans mes mains avec respect; j'honore en toi la puissance du génie et de l'industrie de l'homme; je t'ai formé du suc de toutes les plantes qui donnent un doux sommeil; je t'ai formé de toutes les puissances qui donnent la mort: viens aujourd'hui me payer de mes peines. A ta vue, mes souffrances s'adoucissent; quand je te saisis, mon agitation se calme; les tempêtes de mon cœur s'apaisent: une mer immense se déroule doucement à mes pieds; un nouveau jour m'appelle vers de nouveaux rivages. Un char de fer, porté sur des ailes légères, descend auprès de moi; je veux commencer une nouvelle carrière, me diriger à travers l'espace vers ces sphères où règne une éternelle activité. Vie de délices! joie du ciel! un chétif insecte tel que moi mérite-t-il de vous goûter? Oui, fuyons sans regret le doux soleil de la terre; osons franchir les portes devant lesquelles le vulgaire s'arrête timidement; prouvons dans ce moment que le courage de l'homme ne le cède point à la majesté des dieux; ne tremblons pas devant ce sombre abîme que l'imagination peuple, pour son supplice, d'épouvantables fantômes; marchons hardiment vers cette entrée qui vomit les flammes de l'enfer. Partons avec gaieté pour ce voyage, au risque d'y rencontrer le néant!.. Viens aussi, coupe d'un pur cristal, sors de l'étui où depuis tant d'années tu restais oubliée! Jadis, tu brillais aux fêtes de la famille, tu égayais

les plus graves convives lorsqu'ils te passaient de main en main. C'était pour chacun d'eux un devoir d'expliquer en vers les ciselures dont tu es ornée, puis de te vider d'un seul trait. Tu me rappelles les soirées joyeuses de ma jeunesse. Aujourd'hui, je ne te passerai pas à mon voisin. Je n'exercerai pas mon esprit sur ta précieuse sculpture : voici un breuvage qui donne une ivresse mystérieuse; que ses flots noirs te remplissent jusqu'aux bords. Je l'ai préparé, je l'ai choisi, qu'il soit mon dernier breuvage : mon âme tout entière salue l'aurore d'un jour nouveau. (*Il porte la coupe à la bouche; on entend le son des cloches et une musique religieuse.*)

CHŒUR DES ANGES.

Le Seigneur est ressuscité! Joie sur la terre à l'homme que fatigue un triste héritage de désirs grossiers et pervers!

FAUST.

Quel sourd bourdonnement, quelle musique éclatante arrache avec violence cette coupe de mes lèvres? Cloches retentissantes, annoncez-vous déjà les premières heures de la fête de demain? Voix harmonieuses, commencez-vous le cantique consolateur qui jadis, chanté par les anges, perça la nuit des tombeaux et donna au monde l'assurance d'une nouvelle alliance.

CHŒUR DES FEMMES.

Nous l'avions enseveli dans les parfums, nous, ses fidèles amies, nous l'avions couché dans le tombeau; des linges et des bandelettes l'entouraient, et cependant, hélas! nous ne le trouvons plus ici.

CHŒUR D'ANGES.

Le Seigneur est ressuscité! Heureux celui qui

l'aime et qui résiste aux épreuves dures et pénibles, mais salutaires!

FAUST.

Chants célestes, puissants et doux, pourquoi me cherchez-vous dans la poussière? Faites-vous entendre aux hommes simples de cœur. Je sais la nouvelle que vous annoncez, mais la foi me manque, et le miracle est l'enfant chéri de la foi. Je ne puis m'élever jusqu'à ces sphères d'où la bonne nouvelle nous est envoyée. Cependant, habitué dès ma jeunesse à l'harmonie de ces cantiques, ils me rappellent à la vie. Autrefois, pendant la tranquille solennité du dimanche, un baiser plein d'amour descendait sur moi du haut du ciel. L'harmonie majestueuse des cloches remplissait mon cœur d'une piété tendre; des désirs d'une incroyable douceur m'appelaient au sein de la nature : dans les forêts, sur les prairies, je versais des larmes brûlantes, et je sentais un monde s'agiter dans mon cœur. Ces cantiques annonçaient à la jeunesse ses innocents plaisirs, les jeux de la fête du printemps. Ces souvenirs me rappellent aux émotions de mon enfance; ils me retiennent au moment solennel où j'allais franchir le dernier pas. Ah! faites-vous entendre encore, cantiques pleins d'une douceur céleste! Mes larmes coulent, la vie m'a reconquis.

CHŒUR DE DISCIPLES.

Il est sorti du tombeau; et, plein de vie et de majesté, il s'est élevé dans les cieux. Dans le sein de son père, il goûte une joie infinie. Attachés à la terre, nous restons la proie des douleurs. Pourquoi nous a-t-il laissés après lui, tristes et languissants ici-bas? Maître, nous soupirons après ta gloire!

CŒUR DES ANGES.

Christ est ressuscité du sein de la corruption. Que chacun brise les liens qui l'enchaînent ! Ô vous qui le glorifiez par vos actions, qui lui témoignez votre amour : ô vous, qui partagez votre nourriture avec vos frères, qui voyagez pour les instruire et leur enseigner les joies du ciel, le jour du Seigneur approche ; le jour du Seigneur est arrivé.

—

PLACE DEVANT LA PORTE DE LA VILLE.

Des hommes et des femmes de toute condition traversent la promenade.

QUELQUES COMPAGNONS OUVRIERS.

Pourquoi suivez-vous ce chemin ?

AUTRES COMPAGNONS.

Nous allons à la maison de chasse.

LES PREMIERS.

Allons plutôt au moulin.

UN COMPAGNON.

Pourquoi pas du côté de l'étang ?

UN SECOND.

Le chemin est bien mauvais.

LES DEUX ENSEMBLE.

Et toi, que feras-tu ?

LE TROISIÈME.

Je suivrai mes camarades.

LE QUATRIÈME.

Venez à Burgdorf : c'est là que vous trouverez les plus jolies filles, la plus forte bière et des intrigues du meilleur genre.

LE CINQUIÈME.

Tu es un gaillard bien éveillé. Quoi ! la peau te démange encore ? Il m'en souvient, de ce lieu ; je ne veux pas y retourner. (*Les compagnons ouvriers sortent.*)

UNE JEUNE SERVANTE, *à sa compagne.*

Non, non ; je veux rentrer à la ville.

UNE AUTRE SERVANTE.

Nous le trouverons sans doute sous ces grands peupliers.

LA PREMIÈRE.

Ce ne sera pas un grand profit pour moi. Il viendra se placer à ton côté, et s'il danse, ce ne sera qu'avec toi. Que m'en revient-il, de tes joies ?

LA SECONDE.

Aujourd'hui, il ne sera sûrement pas seul. Il m'a dit que le beau brun devait l'accompagner.

UN ÉCOLIER.

Vois-tu comme ces servantes détalent lestement ? Suivons-les, camarades. De la bière forte, du tabac mordant et une fillette en habit des dimanches, c'est tout ce que j'aime.

UNE BOURGEOISE.

Vraiment, n'est-ce pas une honte pour de si jolis garçons ? Il ne tiendrait qu'à eux de

hanter la bonne compagnie, et ils courent après des servantes.

UN SECOND ÉCOLIER, *au premier.*

Pas si vite. Deux beautés marchent derrière nous ; leur mise est bien élégante : l'une d'elles est ma voisine, et elle me tient fort au cœur; elles marchent à petits pas ; laissons-nous joindre, puis nous irons de compagnie.

LE PREMIER ÉCOLIER.

Ma foi, mon camarade ; je ne puis souffrir les cérémonies. Allons vivement ! ne perdons pas notre gibier : la main qui a fait le ménage le samedi n'en est pas moins douce à baiser le dimanche. (*Ils sortent.*)

UN CITOYEN.

Non, je n'aime pas ce nouveau bourgmestre : depuis qu'il est en place, il devient chaque jour plus arbitraire. Et qu'a-t-il fait, après tout, pour la ville ? Les affaires vont de mal en pis ; il faut obéir et payer plus encore qu'auparavant.

UN MENDIANT. (*Il chante.*)

Mes bons seigneurs, mes belles dames, si bien vêtus et si joyeux, daignez jeter les yeux sur moi ; voyez et soulagez ma misère ! Que mes chants ne soient pas perdus. Le bonheur est de pouvoir donner. Que ce jour de fête soit pour moi un jour de moisson !

SECOND CITOYEN.

Je n'ai point de plus grand plaisir, les jours de fêtes et les dimanches, que de parler guerre et combats. Que là-bas, dans la Turquie, les peuples se livrent bataille ; nous, assis près d'une fenêtre, buvons un verre de bon vin, et voyons à nos pieds les embarca-

tions glisser sur le fleuve ; puis rentrons le soir au logis, en bénissant la paix et ses loisirs.

TROISIÈME CITOYEN.

Vous avez raison, mon voisin ; c'est bien ainsi que je l'entends. Qu'on se batte, qu'on se déchire ; que loin de nous tout aille sens dessus dessous, pourvu que dans notre pays toute chose demeure dans l'ordre.

UNE VIEILLE. (*Elle parle à la jeune bourgeoise.*)

Ah ! comme vous voilà brave, brillante de jeunesse et de beauté ! Qui pourrait vous voir sans aimer ? Ne soyez cependant pas si fière. C'est bon, c'est bon, ce que vous souhaitez tout bas, je saurai bien vous le procurer !

LA JEUNE BOURGEOISE.

Viens, Agathe ; je n'aime pas à parler en public avec de telles sorcières. Celle-ci, cependant, dans la dernière nuit de Saint-André, m'a fait voir mon futur amant en personne.

LA SECONDE BOURGEOISE.

Elle m'a fait voir le mien dans un verre de cristal : il était en militaire, entouré de ses camarades ; depuis lors, je le cherche, je regarde tout autour de moi ; mais je ne puis le rencontrer.

DES SOLDATS.

Vieux remparts, vieux murs, créneaux altiers, tours formidables, jolies filles à l'œil brillant : voilà le but de mes désirs.

Après la bataille, la fatigue est grande ; mais si la peine est dure, le succès qui la suit est notre récompense.

Amis, le clairon sonne ; les ordres se croisent dans

les airs : faut-il combattre, faut-il mourir, ou faut-il se livrer à la joie? Du vacarme et du mouvement : délicieux mélange de crainte et d'allégresse! Forteresse et fillettes veulent résister; mais nous enlevons tout d'assaut, en braves soldats.

Après la bataille, la fatigue est grande ; mais si la peine est dure, le succès qui la suit est notre récompense.

—

FAUST ET WAGNER.

FAUST.

Un regard du printemps a rendu la vie à la nature. Les ruisseaux, les torrents ont rompu leurs chaînes de glace ; l'espérance pare la plaine de ses couleurs, et le vieil hiver va cacher sa faiblesse dans le cœur des montagnes : dans sa fuite, il menace encore; il lance sur la verte plaine une grêle impuissante. Le soleil poursuit les frimas, et les dissipe ; toute la nature s'émeut à son aspect, se revêt de vives couleurs. La plaine n'est point encore émaillée de fleurs ; mais elle est couverte d'une multitude d'hommes et de femmes en costumes de fête. Retourne-toi, Wagner, et de cette hauteur jette tes regards sur la ville : une foule bigarrée sort de ses portes sombres et profondes. Chacun est avide de soleil ; ils fêtent la résurrection du Seigneur, et eux-mêmes sont sortis, comme d'un tombeau, de leurs tristes maisons, de leurs chambres étouffées, de leurs boutiques de leurs ateliers ; ils échappent au poids accablant des toits et des poutres, au tumulte des rues, à la nuit solennelle des églises. Aujourd'hui ils naissent tous à la lumière : vois, vois comme ils se répandent avidement dans les jardins, dans la campagne; vois comme

une multitude de barques se meut en tous sens sur le fleuve! A peine celui qui s'éloigne en ce moment du bord peut-il porter la foule joyeuse qui s'y presse. Et la route qu'on aperçoit dans le lointain, sur le sommet de la montagne, elle est aussi couverte d'hommes et de femmes; elle reluit des couleurs de leurs vêtements. J'entends les bruits confus qui s'elèvent du village. Aujourd'hui le ciel est descendu sur la terre: les grands comme les petits s'enivrent de leurs joies; aujourd'hui je sens le bonheur de vivre et je veux m'y livrer.

WAGNER.

Il est sans doute, monsieur le docteur, aussi honorable qu'utile de vous accompagner partout; mais je vous assure que je ne me serais pas hasardé seul ici; j'ai horreur de la cohue. Ces violons, ces cris, ces jeux de quilles, sont pour moi un odieux vacarme: ces gens se démènent comme des possédés, et ils appellent cela de la joie, ils appellent cela de la musique!

—

DES VILLAGEOIS SOUS DES TILLEULS

DANSE ET CHANTS.

Berger, les troupeaux reposent. Allons! revêts es plus beaux atours. et, au son des chalumeaux, va danser sous les tilleuls Emmène tes compagnes et sautez tous comme des fous. — Allons, vite, en cadence, vive la danse!

Le cercle est formé; tout a coup un berger coudoie en passant une fillette. qui se retourne irritée et s'écrie: Le maladroit! soyez donc un peu plus poli. En cadence; vive la danse!

La ronde s'anime, les jupons flottent en l'air, le feu

est dans tous les regards; le cercle est brisé; bientôt le pied vacille, les mains se croisent ou s'égarent, les bergers tombent les uns sur les autres au son de joyeuses clameurs. En cadence, vive la danse!

Finissez, ne me touchez pas, on connaît vos tours. Bah! ma femme est loin. — Le berger devient pressant, il entraîne la bergère hors du bal; mais pendant ce temps, au son des violons, la bande continue de se livrer à ses joyeux ébats. En cadence, vive la danse!

UN VIEUX PAYSAN.

Monsieur le docteur, il est beau de votre part de ne point nous mépriser; il est beau à un illustre savant tel que vous de ne pas dédaigner le pauvre peuple; acceptez donc un coup de cette cruche que j'ai remplie d'un vin bien frais; je souhaite qu'il calme votre soif pour aujourd'hui, et que chacune de ses gouttes ajoute un jour à vos années.

FAUST.

J'accepte avec plaisir mon ami, et je vous rends à tous et vos souhaits et vos vœux. (*Le peuple se rassemble et sé forme en cercle.*)

UN VIEUX PAYSAN.

Vous avez raison, monsieur le docteur, de venir au milieu de nous un jour de fête. Jadis, pendant des jours mauvais, nous vous avons vu aussi. Plusieurs de ceux qui vous entourent doivent la vie à votre père; il les sauva de la furieuse contagion à laquelle il sut mettre un terme. Vous étiez encore un jeune homme; vous entriez chez les malades: beaucoup succombaient autour de vous mais, toujours frais et dispos, vous avez résisté à de dures épreuves; le Seigneur a béni vos soins.

TOUS.

Qu'il conserve la santé à ce brave homme, pour qu'il puisse nous aider encore!

FAUST.

Prosternez-vous devant celui qui connaît vos besoins et vous envoie ses secours. (*Il s'éloigne avec Wagner.*)

WAGNER.

Que vous devez être fier, ô grand homme, d'être ainsi honoré de tous! Heureux celui qui peut placer ses dons à un si gros intérêt! Le père vous montre à son enfant ; chacun s'agite, se presse autour de vous. Le violon se tait, la danse s'arrête. Marchez-vous : la foule vous suit, tous les bonnets volent en l'air, et peu s'en faut qu'ils ne tombent à genoux comme si le bon Dieu passait.

FAUST.

Encore quelques pas jusqu'à cette pierre; nous nous y reposerons de notre course. Souvent, jadis, je m'y suis assis, enfoncé dans mes pensées; j'offrais au ciel mes prières et mes jeûnes. Riche d'espérance, ferme dans ma foi, je croyais, a force de larmes, de soupirs, de mortifications, arracher au Seigneur ses bienfaits, en obtenir la fin de l'épidémie. Je ne puis entendre sans honte les éloges de ces bonnes gens. Oh! si tu pouvais lire dans le fond de mon âme, tu verrais combien le père et le fils y ont peu de droit! Mon père était homme de bien, d'un esprit borné : il avait étudié en conscience la nature et ses forces secrètes, puis il s'était fait sur le tout un système à sa fantaisie. Entouré de quelques adeptes, il s'épuisait sur les fourneaux. Il opérait, grâce à de nom-

ɓreuses recettes, la transfusion des contraires. Il mariait dans un bain tiède le *lion rouge*, amant sauvage, à la fleur de lis ; puis, avec un feu ardent, il les faisait passer d'un creuset à un autre. La *jeune reine* apparaissait alors dans un verre ; son remède était prêt. Quant à lui, il croyait à leur infaillibilité : les malades avalaient et mouraient, sans que personne mît son savoir en doute. C'est ainsi qu'en ces lieux mêmes, dans ces vallons, sur ces montagnes, nos détestables drogues ont fait plus de ravages que la peste. Moi-même, j'ai de mes mains distribué le poison à des milliers d'hommes ; ils sont morts, et leur meurtrier vit encore et reçoit l'hommage de leurs parents.

WAGNER.

De quoi vous allez-vous troubler? N'est-ce pas assez, pour un homme d'honneur, d'exercer en conscience et avec ponctualité l'art qui lui fut enseigné? Honorez dans votre jeunesse l'expérience de votre père ; recevez-la avec respect ; si, parvenu à l'âge d'homme, vous reculez les bornes de la science, votre fils pourra se perfectionner à son tour.

FAUST.

Heureux si je conservais encore l'espérance de sortir de cet océan de ténèbres! Ce que l'homme ignore est ce qu'il lui importe de savoir; ce qu'il connaît ne peut lui servir à rien. Mais ne troublons pas, par ces importunes pensées, le charme de ce beau moment. Vois briller, dans les feux du soleil couchant ces toits entourés de verdure ; le jour est à son terme ; le soleil tombe ; il s'éteint, ou plutôt il va paraître et porter la vie dans d'autres contrées. Ah! que n'ai-je des ailes, pour m'ar-

racher à la terre, pour m'élancer à sa poursuite! Je jouirais éternellement du magnifique crépuscule; je verrais le monde se balancer à mes pieds; toutes les vallées silencieuses, toutes les montagnes dorées de feux, tous les fleuves changer en flots d'or le miroir argenté de leurs ondes : rien n'arrêterait ma course, semblable à celle des dieux. La montagne sauvage m'oppose en vain ses précipices; la mer ouvre à mes yeux étonnés ses abîmes; je m'y précipite à la suite de l'astre immortel; je m'enivre de sa lumière; je traverse les ténèbres; j'atteins le jour nouveau. Mon front frappe le ciel, mes pieds touchent les flots... Songe délicieux, serez-vous perdu au réveil? Hélas! quand mon esprit, porté sur des ailes légères, s'élance et plane dans l'espace, mon corps, attaché à la terre, n'a point d'ailes pour le suivre. Et cependant tout mortel sent de tels désirs agiter son cœur lorsque, sous un ciel pur, il entend le chant de l'alouette; lorsque, au delà des rocs ardus, couverts de noirs sapins, l'aigle plane avec majesté; lorsque les grues traversent les plaines et les mers pour retrouver leur patrie!

WAGNER.

Souvent, moi-même, j'éprouve par moments de singulières fantaisies; mais je n'ai jamais senti rien de pareil à ce que vous dites. On se fatigue bientôt et des champs et des bois Je n'ai jamais envié les ailes d'un oiseau. Mon esprit se réjouit bien davantage quand, entouré de volumes, j'en parcours toutes les feuilles : c'est alors que des nuits d'hiver paraissent belles et courtes. Une douce chaleur anime tous mes membres. Oh! quand je déroule un vénérable manuscrit, il me semble que la voûte du ciel s'abaisse jusqu'à moi.

FAUST.

Ainsi, des deux puissances qui agissent sur l'homme, une seule t'est connue; n'apprends jamais à connaître l'autre. Deux âmes, hélas! habitent dans mon sein: elles le déchirent dans leurs efforts pour se séparer l'une de l'autre: l'une, dominée par les plaisirs des sens, s'attache, se cramponne à la terre; l'autre, impatiente des ténèbres, s'élance avec effort vers les demeures de nos aïeux... Ah! si des intelligences habitent entre le ciel et la terre et règnent dans les plaines de l'air, qu'elles sortent de leur vapeur dorée, qu'elles m'emmènent à leur suite dans une meilleure vie. Si j'obtenais des génies un manteau enchanté qui m'emportât vers ces lointains rivages, que je dédaignerais tous les trésors de la terre, que je dédaignerais le manteau des rois!...

WAGNER.

Nous savons bien que l'atmosphère est peuplée d'une foule d'esprits malfaisants, qui, accourant des quatre coins du monde, menacent l'homme de mille dangers: craignez de les provoquer. Ceux du nord s'élancent sur vous; leurs dents déchirent, leurs langues sont aiguës comme des dards; ceux de l'orient dessèchent et dévorent vos poumons; ceux du midi traversent le désert, chargés de mille feux qu'ils amassent sur nos têtes; enfin, ceux du couchant promettent d'abord une bienfaisante fraîcheur, mais bientôt ils inondent et les prés, et les champs, et nous-mêmes. Toujours disposés à nuire, ils nous obéissent, dans l'espoir de nous tromper; ils disent qu'ils sont envoyés du ciel, mais ils mentent quand ils prennent le langage des anges. Croyez-moi, monsieur le docteur, allons-nous-en; le ciel s'obscurcit,

l'air est pris, le brouillard tombe : à cette heure, rien ne vaut le logis. Qu'avez-vous ? Que regardez-vous d'un air si étonné ? Qu'apercevez-vous donc ainsi dans l'obscurité ?

FAUST.

Ne vois-tu pas ce chien noir qui court à travers les semences et les chaumes ?

WAGNER.

Je le voyais depuis longtemps, mais je n'y remarquais rien de curieux.

FAUST.

Observe-le bien. Que penses-tu de cette bête ?

WAGNER.

C'est un barbet qui cherche son maître à la piste, comme le font les chiens de cette espèce.

FAUST.

Vois-tu comme il tourne autour de nous ? Il s'approche, et les cercles qu'il forme deviennent toujours plus petits. Si je ne me trompe, une ligne de feu marque sur le terrain la trace de ses pas.

WAGNER.

Je ne vois, en vérité, qu'un barbet noir ; il faut que vous ayez des vertiges.

FAUST.

Il me semble qu'il apporte des lacets comme s'il voulait attacher mes pieds : il y a là de la magie.

WAGNER

Cet animal est incertain, craintif ; il n'ose

sauter sur nous, parce qu'au lieu de son maître, il trouve deux inconnus.

FAUST.

Les cercles se rétrécissent de plus en plus; il va nous toucher.

WAGNER.

Mais je vous assure que vous voyez un chien et nullement un fantôme : il grogne, il hésite, il se couche sur le ventre, il remue sa queue, il a toutes les façons d'un chien.

FAUST, *au barbet.*

Veux-tu venir avec nous, barbet ? Approche.

WAGNER.

C'est un barbet de fort bonne humeur. Arrêtez-vous, il vous attend; parlez-lui, il se dresse devant vous; cachez quelque chose, il le trouvera; il ira chercher votre canne dans la rivière.

FAUST.

Tu as raison, je n'aperçois pas trace d'intelligence; tout sans doute est un effet de l'éducation.

WAGNER.

Un chien, quand il est bien dressé, a droit aux égards d'un honnête homme; celui-ci mérite, j'en suis sûr, toute votre bienveillance : des étudiants lui auront donné leurs soins sans doute, et il en a bien profité. (*Ils rentrent dans la ville.*)

CABINET D'ÉTUDE.

FAUST. (*Il entre, suivi du chien barbet.*)

J'ai quitté la campagne déjà couverte des ombres de la nuit : de secrets pressentiments m'agitent ; une crainte mystérieuse ouvre mon âme aux inspirations religieuses ; je sens s'éteindre en moi les désirs grossiers et leurs empressements déréglés ; mon cœur se remplit d'amour pour mes semblables, d'amour pour leur Créateur. (*Il parle à son chien.*) Tiens-toi tranquille, barbet ; ne cours pas ainsi à droite et à gauche. Pourquoi grognes-tu à cette porte ? Couche-toi derrière le poêle, je te donnerai mon meilleur coussin? Tes tours et tes gambades nous ont réjouis sur le chemin en descendant la montagne, je veux t'en récompenser à présent ; et si tu te montres un hôte paisible. tu seras le bienvenu dans mon logis. Oh ! de retour dans mon modeste asile, quand cette lampe l'éclaire doucement, mon cœur, rendu à lui-même, jouit aussi d'une paisible lumière; la voix de la raison se fait entendre de nouveau ; l'espérance commence à fleurir ; je ne repousse plus la coupe de la vie. Hélas ! je voudrais encore la remplir aux sources dont elle jaillit. (*Il parle au chien.*) Ne grogne donc pas, barbet ; ta voix trouble l'harmonie céleste qui remplit en ce moment mon âme. J'ai bien souvent remarqué que les hommes insultent ce qu'ils ne peuvent comprendre ; ils accueillent par des murmures le beau, le bien qui les importune. Veux-tu, barbet, faire en ce moment comme les hommes ? Je sens qu'en dépit de mes efforts ma satisfaction intérieure s'épuise. Pourquoi sa source est-elle sitôt tarie ? Pourquoi suis-

je encore dévoré d'une soif ardente? Hélas! je n'ai que trop souvent éprouvé cet inévitable dégoût qui s'attache aux choses de la terre; mais leur insuffisance même nous enseigne à rechercher des biens impérissables. Dieu, touché des désirs de nos cœurs, nous a lui-même révélé ces biens, et sa parole brille d'un pur éclat dans les saintes Ecritures. Je veux revoir le texte original, je veux que ces saintes paroles soient traduites dans ma chère langue maternelle, avec l'intelligence de leur sens. (*Il ouvre un volume et le place devant lui.*) Il est écrit : « Au commencement était *la parole.* » Ici, je m'arrête. Oh! qui viendra à mon secours? Je ne puis estimer si haut la parole, je traduirai autrement si l'esprit veut bien m'éclairer. Il est écrit : « Au commencement était l'*esprit.* » Appesantissons-nous bien sur cette première ligne. Ne laissons rien échapper trop précipitamment. Est-ce, en effet, *l'esprit* qui a créé et qui régit toutes choses? Il faudrait dire peut-être : « Au commencement était *la force.*» Mais ma plume trace à peine cette version que je m'aperçois que je n'y suis pas encore. Enfin l'esprit m'éclaire! il m'inspire! et j'écris avec confiance : « Au commencement était l'*action.* » Barbet, si tu veux continuer à partager ma chambre, cesse de hurler et d'aboyer; je ne puis souffrir à mes côtés un compagnon si insociable : un de nous deux doit quitter la place. Je violerais à regret l'hospitalité promise; mais enfin la porte est ouverte, je ne te retiens pas... Que vois-je? Ceci peut-il être naturel? Est-ce une illusion, une réalité? Comme mon barbet se gonfle et s'étend! Il s'élève avec effort : ce n'est plus la forme d'un chien. Dieu! quel démon ai-je introduit dans mon logis? Déjà il est grand comme un hippopotame, ses naseaux lancent

du feu, sa gueule formidable est menaçante. Oh! qui que tu sois, fils de l'enfer, tu ne m'échapperas pas ; je sais les paroles magiques qui soumettent tes semblables.

CHOEUR DES DÉMONS, *derrière la porte.*

Un des nôtres est son prisonnier : restons dehors, qu'aucun ne se hasarde à le suivre. Un vieux diable s'est laissé prendre comme un renard dans un piége ; voltigeons autour de lui, prenons garde ; s'il peut se sauver, aidons-le : ne le laissons pas dans sa prison ; il nous a toujours bien servis !

Pour aborder le monstre, employons le quatrain magique :

Que la Salamandre brûle,
Que l'Ondine s'agite,
Que le Sylphe disparaisse,
Que le Démon de la terre travaille!

Pour se rendre maître des esprits, il faut connaître les éléments, leur force et leur propriété.

Salamandre, disparais dans la flamme!
Ondine, coule en murmurant!
Sylphe, brille comme un éclatant météore!
Démon de la terre, aide-moi dans ma maison,
Incubus ! incubus!
Parais, et que tout finisse!

Cet animal n'appartient à aucun des quatre éléments. Il grince, immobile. Redoublons nos attaques; à moi de plus fortes conjurations. (*Il parle au fantôme*). Es-tu un échappé de l'enfer? Vois ce signe redoutable, devant lequel se prosternent les puissances des ténèbres. (*A part.*) Déjà il se gonfle ; ses crins se hérissent. (*Au fantôme.*) Être maudit! penses-tu lire ce nom, celui de

l'être incréé, inexprimable, dont la majesté remplit les cieux, que le crime frappa sur la terre? (*A part.*) Il se retire derrière le poêle, il s'enfle comme un éléphant, il remplit tout cet espace, il se fond dans un nuage. (*Au fantôme.*) Ne t'élève pas jusqu'à la voûte: couche-toi aux pieds de ton maître. Tu le vois, je ne menace pas en vain. Faut-il que je te brûle avec le feu sacré! Crois-moi, n'attends pas cette dernière épreuve, ne m'oblige pas à faire usage du plus puissant de mes enchantements.

MÉPHISTOPHÉLÈS (*Le nuage se dissipe; il sort de derrière le poêle, vêtu comme un étudiant en tournée*).

Pourquoi tout ce tapage, maître? Qu'y a-t-il pour votre service?

FAUST.

Quoi! l'enveloppe de ce barbet cachait un étudiant ambulant? L'aventure est vraiment risible!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Salut au savant docteur! Tu m'as rudement malmené.

FAUST.

Comment te nommes-tu?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

La question me paraît frivole pour un homme qui donne peu d'importance aux mots, qui dédaigne toutes les surfaces, et ne s'attache qu'à la substance des choses.

FAUST.

Chez les gens de votre espèce, le nom indique souvent le caractère; ainsi, tel d'entre

vous se nomme l'esprit de corruption, de mensonge. Toi, qui es-tu, enfin?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je suis une partie de cette puissance qui toujours veut le mal, et cependant concourt au bien.

FAUST.

Que veux-tu dire avec cette énigme?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je suis l'Esprit de négation, et mes efforts sont légitimes sans doute; car, si rien dans l'œuvre de la création ne mérite l'éternité, ne serait-il pas mieux que tout fût resté dans le néant? Ce que tu nommes péché, destruction, tout le mal enfin est de mon domaine.

FAUST.

Tu disais tout à l'heure que tu n'étais qu'une *partie*, et cependant, tu te présentes en ce moment comme un *être entier*.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

J'ai dit là une modeste vérité. L'homme, dans l'orgueil de sa folie, s'imagine à lui seul former un univers; moi, j'en conviens, je ne suis qu'une partie de ce que jadis était le monde entier; je suis une partie des ténèbres qui ont enfanté la lumière. Orgueilleuse lumière! elle dédaigne à présent la nuit dont elle est sortie; elle ose lui disputer le premier rang; elle veut la chasser de son domaine; mais elle n'y parviendra pas. La lumière, malgré tous ses efforts, reste enchaînée dans la matière; elle s'arrête à la surface des corps; elle les colore; les corps la brisent dans sa marche, et, je l'es-

père, elle ne durera pas plus qu'eux ; elle rentrera dans le néant.

FAUST.

Maintenant je comprends ta noble mission. S'il ne t'est pas donné de sonner l'heure de la destruction générale, en attendant, tu t'exerces à détruire en détail.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Et véritablement je n'ai pas beaucoup avancé mon ouvrage ; malgré tous mes efforts, je ne sais comment m'y prendre pour entamer ce monde grossier et solide, éternel adversaire du néant. Vainement j'excite les flots, les orages, j'ébranle la terre, je lance les feux. En définitive, et la terre et la mer redeviennent paisibles, et cette maudite engeance des hommes et des bêtes, je ne puis rien gagner sur eux. Combien n'en ai-je pas déjà enterré! Toujours une vie fraîche et nouvelle circule dans la nature. Si cela continue, j'en deviendrai fou. Une foule de germes se développent dans l'air comme dans la terre et dans la mer : le sec, l'humide, le chaud, le froid conspirent en faveur de la vie. A peine puis-je compter sur la flamme, que j'avais voulu réserver pour moi seul.

FAUST.

Et tu crois pouvoir opposer la main glacée du démon à cette puissance créatrice, toujours sainte, toujours active! Crois-moi, cherche quelque autre industrie, bizarre fils du Chaos!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Nous pourrons en parler une autre fois. En ce moment, me permets-tu de me retirer?

FAUST.

Tu n'as pas besoin de ma permission sans doute; désormais, nous nous connaissons, tu pourras venir quand tu voudras : tu as la porte, la fenêtre; le tuyau de la cheminée ne te suffirait-il pas ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je t'avouerai qu'un petit obstacle s'oppose en ce moment à ma sortie : le pied magique tracé sur le seuil de ta porte. (*Il montre une figure tracée sur le plancher.*)

FAUST.

Le *pentagramme* t'inquiète ! Si tu as en effet quelque chose à craindre, pourquoi es-tu entré ici ? Comment un esprit comme toi s'est-il laissé attraper ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Regarde bien : la figure est mal tracée, le trait supérieur, comme tu vois, est resté un peu ouvert.

FAUST.

C'est une bizarre rencontre. Ainsi tu demeures mon prisonnier ; le hasard m'a bien servi.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Le barbet est entré comme un étourdi ; l'affaire a changé de face, et maintenant le diable ne peut plus sortir.

FAUST.

Pourquoi ne sors-tu pas par la fenêtre ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

C'est la loi générale des diables et des re-

venants : ils doivent sortir par où ils sont entrés. Libres avant d'entrer, nous ne le sommes plus pour la retraite.

FAUST.

Eh quoi ! l'enfer a donc des lois ? Très-bien ! Ainsi un pacte conclu avec l'un de vous serait observé fidèlement ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Nous tenons loyalement nos promesses, sans que nous vous fassions tort d'une obole. Ce n'est pas peu de chose cependant, et nous en parlerons une autre fois, si tu veux m'en croire. Quant à présent, je te supplie de me laisser partir.

FAUST.

Reste encore un instant et dis-moi ma bonne aventure.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Oh ! lâche-moi : je reviendrai bientôt, et je serai tout à fait à tes ordres.

FAUST.

Je ne t'ai pas tendu de piége ; ne t'en prends qu'à toi. Quand on tient le diable, il faut bien le tenir, sans quoi on ne le rattraperait pas deux fois.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Tu le veux, je vais rester avec toi et amuser tes loisirs par quelques tours de ma façon.

FAUST.

Volontiers ; mais il faut que ton industrie soit divertissante.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

En une heure seulement, tes sens seront enivrés mille fois plus délicieusement que dans une année tout entière. Ce ne sont point de vains prestiges, tu entendras une harmonie surhumaine: de ravissants tableaux passeront devant tes yeux ; ton odorat, ton goût seront charmés, tes fibres tressailliront d'extase voluptueuse. Point de vains préparatifs ! Nous sommes prêts.

CHŒUR DES ESPRITS.

Disparaissez, voûtes sombres! Que l'azur des cieux se déroule et vienne nous sourire.

Que les nuages disparaissent et que les étoiles s'allument comme des soleils!

Filles du ciel, beautés splendides, les doux désirs marchent avec vous, déposez vos voiles trop discrets, laissez flotter au vent vos ceintures, et que vos danses viennent le transporter et le faire rêver à d'éternelles amours!

Campagnes verdoyantes, frais bocages, votre épais feuillage brave les rayons du jour.

Les vignes se chargent de grappes dorées, les pressoirs en sont gorgés; le vin vermeil jaillit à grands flots, des ruisseaux de pourpre sillonnent les vertes prairies.

Gais habitants des airs, déployez au soleil vos ailes frémissantes, volez vers ces îles qui glissent sur l'azur des eaux.

Ecoute ces chants joyeux : tout aime en liberté, et, au son de ces concerts ravissants, les danses légeres se forment sur le gazon vert.

Sur les montagnes, dans les flots, dans les airs, tout s'agite, tout salue l'étoile de l'amour allumée par le ciel!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Il dort: c'est bien. Jeunes sylphes, vous l'avez enchanté; à charge de revanche. (*A Faust.*) Ah! tu n'es pas de force à retenir le diable malgré lui! Reste plongé dans ces fantastiques images, dans cette mer d'illu-

sions. Mais, j'y pense : il s'agit de détruire le charme qui m'empêche de franchir le seuil de cette porte. J'ai besoin de la dent d'une souris. Je n'ai pas à faire de longues conjurations, j'en aperçois une tout près; elle m'entendra bien vite... Le prince des rats, des souris, des mouches, des grenouilles, des punaises, des poux, t'ordonne de quitter ton trou et de ronger le signe gravé sur le seuil de cette porte. Allons ! vite, à l'œuvre ! Le trait qui me retenait ici est à l'extrémité supérieure. Encore un coup de dent, je suis libre. (*Il sort.*)

FAUST, *se réveillant.*

Me suis-je trompé ? Les esprits ont-ils disparu ? N'est-ce pas un rêve ? Le diable m'est-il apparu, et n'est-ce qu'un barbet qui sautait autour de moi ?

—

CABINET D'ÉTUDE.

FAUST, MÉPHISTOPHÉLÈS

FAUST.

On frappe ; entrez ! Qui vient m'importuner encore ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

C'est moi.

FAUST.

Entrez !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Dis-le une troisième fois.

FAUST.

Entrez donc !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Fort bien, nous tomberons d'accord aujourd'hui, je l'espère. Je suis prêt. Pour dissiper ta mauvaise humeur, me voici vêtu en enfant de bonne maison : habit écarlate à broderies d'or, le petit manteau de satin jeté sur l'épaule, la plume de coq au chapeau, une longue épée bien affilée. Crois-moi, fais-en autant, et, libre enfin de tes chaînes, tu pourras connaître la vie et en jouir.

FAUST.

Ces habits, pas plus que d'autres, me feront-ils sentir moins durement les chagrins qui sont le triste lot de l'humanité! Je suis trop vieux pour me livrer aux plaisirs, trop jeune encore pour ne pas les désirer. Que me reste-t-il à demander à la terre? Privation! impuissance! insupportable refrain qui revient bourdonner sans cesse à nos oreilles, et que le vieillard même répète d'une voix affaiblie à tous les échos. C'est avec effroi que, chaque matin, j'accueille la venue d'une nouvelle journée, et je pleure amèrement en songeant qu'elle n'accomplira pas un seul de mes vœux. Jour funeste, qui flétris obstinément l'espérance même du plaisir, tu m'apportes le dégoût d'une vaine et importune expérience parmi les créations enfantées par une imagination dévorante. Puis vient la nuit; je crois atteindre le moment de rendre le repos à mes membres affaissés, et le repos me fuit encore, des songes bizarres m'épouvantent Ce dieu qui agite mon cœur, qui émeut profondément tout mon être, il ne peut rien hors de moi, sur une nature immobile, et je reste accablé sous le fardeau de l'existence. Je désire la mort, je hais la vie.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Et pourtant la mort n'est jamais un hôte bien accueilli!

FAUST.

Heureux celui qui, dans l'éclat de la victoire, la reçoit en penchant sa tête sanglante sous une couronne de lauriers! heureux celui qui la trouve dans les bras d'une femme, après l'ivresse épuisante des plaisirs! Ah! que ne suis-je tombé anéanti au moment où le grand Esprit me transportait et m'enchantait devant sa puissance!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Et cette nuit même, quelqu'un n'a-t-il pas posé ses lèvres sur les bords d'une coupe remplie de certaine liqueur brune?...

FAUST.

Tu m'as espionné, à ce qu'il paraît.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je ne sais pas tout, mais cependant je sais beaucoup de choses.

FAUST.

Et lorsqu'au milieu de cette effroyable agitation, les sons d'une douce harmonie viennent me rappeler les joies paisibles de mon enfance et me reportent vers ces temps qui ne sont plus, alors je maudis les prestiges et les fantômes enfantés par mon imagination, et dont la puissance magique m'attache à ce monde de douleurs; je maudis le dédaigneux orgueil de l'esprit qui prétend se suffire à lui-même; je maudis l'éclat des apparitions qui de toutes parts pressent et éblouissent nos sens. Maudites soient à jamais ces

illusions mensongères de gloire et d'immortalité! maudit soit tout ce que l'homme possède ici-bas, tout ce qui flatte ses désirs, et le bonheur d'un père et celui d'un époux, et les trésors et les esclaves! maudit soit Mammon, le prince de la terre, quand il étale à nos yeux ses richesses, pour exciter nos courages, et quand il dresse pour nous des lits voluptueux! Malédiction sur le nectar des raisins, sur l'ivresse plus douce de l'amour! Malédiction sur la foi! malédiction sur l'espérance! et trois fois malédiction sur la patience!

CHŒURS D'ESPRITS INVISIBLES.

Malheur! malheur! Il a brisé le monde et sa belle ordonnance; son bras puissant frappe et détruit! Ce demi-dieu a foulé l'univers à ses pieds; emportons ces débris dans le néant et pleurons sa grandeur passée. Mais toi, le plus puissant des enfants des hommes, bâtis un monde nouveau, bâtis-le dans ton propre sein, commence une vie nouvelle, éclaire-la du flambeau de ton intelligence, et qu'une nouvelle harmonie l'accompagne.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Ce sont les petits de mon entourage; écoute leur voix, ils t'invitent à l'action, au plaisir; suis leurs conseils, abandonne cette solitude où tes sens se flétrissent, où les sources de ta vie s'épuisent. Cesse dans les jeux bizarres de ton imagination de flatter le vautour qui déchire tes entrailles. Lance-toi dans le monde; les moindres des hommes te rappelleraient encore au sentiment de la vie et t'en feraient goûter les plaisirs; je ne te propose pas d'ailleurs de t'encanailler. Je ne me vante pas d'être un grand seigneur. Si cependant tu daignes me favoriser de l'honneur de ta société et me permettre de te suivre dans le monde, peut-être ne te se-

rai-je pas inutile ; je m'engage à être ton fidèle compagnon ; et, si tu le préfères, ton serviteur, ton esclave.

FAUST.

Et que dois-je te payer pour tes peines ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Oh ! pour cela, nous avons tout le temps d'y songer.

FAUST.

Non ! non ! le diable est égoïste et ce n'est pas pour l'amour de Dieu qu'il veut rendre service aux hommes. Pose clairement tes conditions : un tel serviteur porte malheur à une maison.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je m'engage à te servir fidèlement *sur la terre ;* toujours infatigable, au moindre signe, tu me verras accourir ; quand ensuite nous nous rencontrerons *là-bas,* alors nous intervertirons les rôles.

FAUST.

Là-bas! je ne m'inquiète guère de ce qui doit y arriver. Quand cet univers sera réduit en poussière, qu'un autre s'élève sur ses ruines : à la bonne heure ! C'est à cette terre que m'attachent mes plaisirs, c'est ce soleil qui a éclairé mes souffrances ; quand l'un et l'autre ne seront plus pour moi, que m'importe ce qui peut, ce qui doit arriver ? Je ne veux pas savoir ce qui se passe dans les sphères éloignées, si l'on y aime, si l'on y hait, si l'on y rencontre de bonnes et de mauvaises chances.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

A merveille ! Dans ces sages dispositions,

tu n'hésiteras pas sans doute... Marché conclu... je te réponds que sous peu de jours tu seras satisfait de mes petits talents; je veux te donner ce que l'œil de l'homme n'aperçut jamais.

FAUST.

Eh! pauvre diable! que crois-tu donc avoir à donner? Te flattes-tu qu'un de tes pareils puisse seulement comprendre l'immensité du cœur de l'homme! Tes trésors?... je les connais: une nourriture qui ne rassasie pas, de l'or aux fauves reflets qui, semblable au vif-argent, échappe a la main qui croit le saisir; une loterie dont tous les billets sont blancs; une jeune fille qui, jusque dans mes bras, fait les yeux doux à mon rival; un beau fantôme de gloire et d'honneur, qui, semblable à un météore, va s'évanouir dans les airs. Ne pense pas me satisfaire à ce prix; montre-moi des fruits toujours mûrs, sur des arbres toujours verts.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Rien de tout cela ne saurait m'effrayer. J'ai de tels trésors à ton service; mais, mon cher ami, tu me parais bien dédaigneux pour les plaisirs et le bonheur de ce bas monde.

FAUST.

Que ce soit fait de moi si jamais je m'étends en repos sur un lit de plume; si jamais la puissance des illusions, l'ivresse de la jouissance m'arrachent un instant à la haine, au dégoût de moi-même! Que ce soit mon dernier jour, j'y consens.

MÉPHISTOPHÉLÈS

Eh bien! tope.

FAUST.

Je tiens le marché; si jamais, dans un ransport de plaisir, tu me vois supplier le emps de suspendre sa course, je permets ue tu me charges de chaînes, que tu m'enraînes dans l'abîme; je veux qu'à cet insant la cloche des morts retentisse; je te tiens uitte de ton service; que l'horloge s'arrête, ue le balancier demeure immobile : le temps 'existera plus pour moi!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Songe bien à ce que tu fais; il n'y aura lus à s'en dédire.

FAUST.

Tu seras dans ton droit; je ne me suis oint engagé à l'aventure. Puisqu'il me faut oujours être esclave, qu'importe que ce soit e toi ou d'un autre?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Aujourd'hui même, au repas de réception e M. le docteur, je commencerai mon serice. Encore un mot; on ne sait ni qui vit i qui meurt; donne-moi, je te prie, deux nots d'écrit.

FAUST.

Pédant! il te faut un écrit? Tu ne sais onc pas ce que vaut la parole d'un homme 'honneur? et si ce n'est pas assez de ma arole pour t'engager ma destinée, ma signature serait-elle seule irrévocable dans un nonde où tout peut changer? Mais telle est ependant l'illusion générale; personne ne ait s'en défendre; heureux celui qui conerve en son cœur la foi jurée, qui la conerve au prix de tous les sacrifices! Pour le

commun des hommes, un parchemin écrit et scellé est une puissance qui en impose. Esprit de mensonge, qu'exiges-tu de moi? Dois-je écrire sur de l'airain, sur du marbre ou sur du papier? avec un burin, un crayon ou une plume? Parle, je t'en laisse le choix libre.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Mais pourquoi t'échauffer ainsi? A quoi bon ce verbiage? le moindre chiffon de papier suffit; signe-le seulement avec une petite goutte de ton sang.

FAUST.

S'il ne faut que cela pour te satisfaire, nous ne nous querellerons pas pour si peu de chose.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Le sang est une liqueur d'une vertu toute particulière.

FAUST.

Va, ne crains pas que je rompe notre marché: je ne prétends à rien autre chose. J'avais d'abord porté mes vues plus haut, mais il me faut redescendre jusqu'à toi. Le grand Esprit m'a dédaigné; la nature s'est refusée à mes recherches: je n'ai pu deviner son secret, et je dédaigne toute autre science. Que me reste-t-il à faire ici-bas? Dévoré de désirs, je veux les fatiguer par la violence de mes émotions. Les merveilles de la création resteront incompréhensibles à mon intelligence; mais je me précipiterai à travers les fracas du monde dans les vagues du temps; que j'y rencontre la peine ou le plaisir, le bien-être ou la souffrance, il n'importe. je ne

fuis que le repos, je ne cherche que l'agitation.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Aucun but ne t'est prescrit, aucune marche ne t'est tracée ; tu peux essayer de tout, cueillir en passant quelques fleurs : tout ce qui te plaît est à toi ; saisis-le d'une main hardie.

FAUST.

Que parles-tu d'amusements ? Est-ce de cela qu'il s'agit ? Je me voue aux orages, aux émotions les plus douloureuses : la haine sera la joie de mon cœur, le désespoir, son repos. Désormais guéri de la soif de savoir, je ne récuse aucune douleur ; tout ce qui fait l'apanage de l'humanité : le plaisir la souffrance, je le réclame comme mon bien. Je m'élance au plus haut terme du plaisir dans l'abîme de la douleur : que mon vaste cœur embrasse l'univers, et qu'il rentre avec lui dans le néant.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Oh ! oh ! voilà bien des milliers d'années que je traîne le boulet dans ce bas monde. et, je vous le dis en vérité, il n'a été donné à aucun des fils de l'homme d'étancher une soif pareille. Une telle ambition, vous pouvez m'en croire, n'est permise qu'à Dieu ; il a réservé pour lui seul l'éclat d'une lumière éternelle ; il nous a livré l'empire des ténèbres, et, sur votre terre, le jour et la nuit doivent se succéder alternativement.

FAUST.

Fais ce que j'ordonne.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Voilà parler ; mais ceci me met fort en

peine. La vie est courte, et ta besogne sera longue : choisis au moins un guide qui te la rende plus courte et plus facile ; procure-toi un poète qui, dans son imagination riche et féconde, assemble les plus nobles qualités; qu'il te dote des trésors de ses rêves : le courage du lion, la rapidité du cerf, les passions fougueuses de l'Italien, la vigueur de l'homme du Nord; qu'il trouve le secret de réunir la ruse à la grandeur d'âme ; qu'il te rende un premier amour, et qu'il le gouverne suivant le calcul de la sagesse : cet habile homme, je serais charmé de le connaître; je l'appellerais monsieur Microkosmos (1).

FAUST.

Eh quoi ! l'homme n'est-il pas le roi de la création ? Pourquoi me serait-il défendu d'en ceindre la couronne ? Qui suis-je, si je ne puis atteindre le but où aspirent tous mes sens ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Tu es, en fin de compte... précisément ce que tu es. Charge ta tête d'une perruque à cent marteaux, hisse-toi sur les plus hautes échasses, et tu ne seras encore ni plus ni moins.

FAUST.

Je ne le sens que trop. J'ai laborieusement amassé tous les trésors de l'esprit humain, et quand je me repose aujourd'hui, je ne me trouve pas plus grand de l'épaisseur d'un cheveu ; je reste encore à la même distance de l'infini.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Mon bon seigneur, te voilà au vrai point

(1) Petit monde.

de vue pour juger sagement des choses. Profite de ton expérience; elle t'enseigne qu'il faut y regarder à deux fois avant de renoncer aux joies de la vie. Eh ! parbleu, si tes pieds, tes mains, ta tête, tous tes membres sont à toi, les sensations agréables que tu peux atteindre ne sont pas moins de ton domaine. Si tu peux acheter et payer six chevaux, n'as-tu pas droit à leur service? Et te voici courant comme si tu avais vingt-quatre jambes. Allons donc, laisse tes sens tranquilles! Lançons-nous dans le monde. Un bon vivant qui philosophe est comme un animal possédé du diable, qui tourne en rond sur une bruyère sèche, tandis que de verts pâturages s'étendent à l'horizon.

FAUST.

Par où commencer?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Partons à l'instant; tu es vraiment ici aux galères! Est-ce vivre que d'ennuyer ainsi et soi et la pauvre jeunesse? Laisse ce métier à ton voisin à la grosse panse! A quoi bon te tourmenter à battre de la paille? Encore n'oserais-tu dire à tes élèves ce que tu sais de mieux. Mais j'entends venir un étudiant

FAUST.

Délivre-m'en pour le moment.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Le pauvre garçon attend depuis longtemps.... ne le laissons pas partir mécontent..... Donne-moi ta robe et ton bonnet.... Ce costume ne m'ira pas mal. (*Il s'habille.*) Livre-le-moi seulement pour un quart d'heure, et fie-toi à mon industrie; pendant

ce temps, prépare tout pour notre beau voyage. (*Faust sort.*)

MÉPHISTOPHÉLÈS, *dans sa robe de docteur.*

Bien. Méprise l'intelligence et la raison, ces deux grandes forces de l'homme ; abandonne-toi aux enchantements de l'esprit de mensonge ; tu es à moi sans réserve..... L'esprit de cet homme est sans règle, il l'emporte par delà les bornes ; dans son activité sans mesure, il demande aux joies de la terre plus qu'elles ne peuvent lui donner ; je l'entraînerai dans tous les désordres à la suite de vains fantômes. Il résistera, se débattra vainement ; tourmenté d'une soif dévorante, la coupe trompeuse s'approchera de ses lèvres avides sans jamais se laisser saisir, et n'eût-il pas fait un pacte avec le diable, il n'en périrait pas moins (*Un écolier entre.*)

L'ÉCOLIER.

Je suis arrivé depuis peu de temps, et je me présente devant vous, impatient de voir et d'entendre un homme dont chacun prononce le nom avec respect.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je suis bien sensible à votre politesse ; vous voyez un homme comme beaucoup d'autres ! Avez-vous déjà beaucoup étudié ?

L'ÉCOLIER.

Je viens vous supplier de vous charger de moi ! Je suis plein de bonnes dispositions : j'apporte un peu d'argent et beaucoup de santé. Ma mère avait grand'peine à me laisser partir, et je désirerais bien apprendre ici promptement quelque chose d'utile.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Vous êtes en bon lieu pour cela.

L'ÉCOLIER.

Franchement, je voudrais déjà en être dehors; ce lieu-ci ne me plaît guère ; je me trouve trop à l'étroit entre ces murailles; je regrette la verdure de nos prés, les arbres de nos forêts. Attaché sur mon banc dans nos salles d'étude, la tête me tourne, et je ne sais plus ni voir, ni entendre, ni réfléchir.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *avec pédanterie.*

C'est une affaire d'habitude ; de même que l'enfant repousse d'abord le sein de sa nourrice, et bientôt cependant y puise la vie avec délices, de même vous presserez plus volontiers tous les jours le sein de la sagesse.

L'ÉCOLIER.

Oh ! je suis prêt à me pendre à son cou de tout mon cœur; dites-moi seulement, je vous prie, où je pourrai la trouver.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Avant tout, dites-moi : quelle faculté choisissez-vous ?

L'ÉCOLIER.

Je voudrais devenir très-savant, bien connaître le ciel et la terre, et ne rien ignorer de ce qu'enseignent les sciences et la nature.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Vous voilà dans la bonne voie ; prenez garde de vous en laisser détourner.

L'ÉCOLIER.

Oh! je travaillerai de toute mon âme, de toutes mes forces ; mais je voudrais aussi

mener bonne vie ; et j'espère bien conserver quelque loisir pour me divertir pendant l'été, les jours de fête.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Profitez du temps : il nous échappe si vite! Mais si vos occupations sont bien réglées, vous en économiserez beaucoup. Croyez-moi, mon cher ami, suivez d'abord un cours de logique ; c'est là qu'on vous enseignera à raisonner comme on apprend à faire l'exercice. On vous chaussera l'esprit de larges bottes à l'espagnole, pour qu'il marche plus sûrement dans la carrière de la routine et qu'il ne s'égare point à droite et à gauche dans des chemins de traverse. Vous étudierez longtemps, mais aussi vous apprendrez à faire savamment ce que vous faisiez d'abord sans calcul, ce qui vous paraissait facile comme de manger et de boire. Il en est du travail de la pensée comme de l'ouvrage d'un tisserand ; une seule impulsion met tout en mouvement; mille fils imperceptibles s'approchent, se croisent, et tous les nœuds se forment à la fois. Le professeur s'avance alors; il vous prouve que cela devait être ainsi : un est à deux comme trois est à quatre ; et si les deux premiers n'existaient pas, que deviendraient le troisième et le quatrième? Les écoliers de tous les pays applaudissent à cette démonstration savante ; mais aucun d'eux ne sait faire de la toile. Si vous voulez comprendre et décrire un corps vivant commencez par le briser pour en chasser la vie. Réunissez ensuite soigneusement tous les morceaux ; il n'y manquera rien, que l'esprit qui l'animait. Les chimistes nomment ce procédé *encheiresin naturæ;* et s'ils ne comprennent pas ce qu'ils disent, c'est assurément de très-bonne foi.

L'ÉCOLIER.

Je dois avouer que moi-même je ne vous ai pas parfaitement compris.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Cela vous paraîtra plus clair quand vous saurez réduire et classer chaque chose avec méthode.

L'ÉCOLIER.

Votre raisonnement m'a tout étourdi; il me semble que j'entends une roue de moulin dans ma tête.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Immédiatement après, livrez-vous à la métaphysique, afin de bien comprendre ce qui est en dehors de l'intelligence humaine, afin d'exprimer en langage technique ce que vous saurez ou ne saurez pas, n'importe. Mais ordonnez bien votre temps pendant cette demi-année. Chaque jour, les leçons vous prendront cinq heures; ayez soin d'arriver au premier coup de cloche... Ayez soin de vous bien préparer; apprenez par cœur vos paragraphes, pour demeurer bien certain de ne rien dire que ce qui se trouve imprimé partout. Recueillez cependant ces précieuses paroles; écrivez-les avec autant de soin que si le Saint-Esprit dictait.

L'ÉCOLIER.

Oh! pour cela, je ne me le ferai pas dire deux fois; je sais que l'avis est important, et qu'il est bien agréable, quand on revient dans sa famille, de rapporter des cahiers qu'on a chargés de noir et de blanc.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Mais enfin, quelle faculté choisissez-vous?

L'ÉCOLIER.

Je n'ai point d'attrait pour l'étude du droit.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je ne vous en fais pas un reproche. Je sais trop ce que vaut cette science: les lois et les droits qui en dérivent se transmettent de génération en génération, comme une maladie héréditaire; on les transporte d'un lieu à un autre : ce qui jadis était raisonnable est devenu insensé; ce qui était utile est devenu désastreux. N'importe; il est triste pour vous d'être venu au monde cent ans trop tard. Car du droit né avec nous, il n'en est guère question pour la génération présente.

L'ÉCOLIER.

Vous augmentez mon dégoût personnel pour cette étude. Ah! c'est un grand bonheur de rencontrer un guide tel que vous! Peut-être ferais-je mieux de m'appliquer à la théologie?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Mon jeune ami, je ne voudrais pas vous voir vous égarer; et, dans l'étude de cette science, il est difficile de connaître toujours le droit chemin. Le poison se déguise souvent si bien, qu'on ne peut le distinguer du remède salutaire. Ce que vous aurez au reste de mieux à faire, quand vous étudierez sous un professeur, c'est de jurer sur sa parole. En général, attachez-vous au mot, c'est le moyen le plus sûr d'écarter tous les doutes et d'entrer tout droit dans le sanctuaire de la science.

L'ÉCOLIER.

Il faut cependant bien que chaque mot ait un sens, contienne une idée.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Oh! sans doute; mais ne vous en tourmentez pas trop; car si le sens vient à manquer, le mot y supplée merveilleusement. Avec des mots on soutient toute discussion; avec des mots on construit un systême, on dresse un symbole. Les mots ne plient jamais, ne se prêtent à rien; on ne leur enlèverait pas un iota.

L'ÉCOLIER.

Pardonnez-moi si je vous importune, mais je voudrais obtenir de vous encore quelques lumières. Parlez-moi maintenant de la médecine, je vous prie. Trois années sont bientôt passées. Ah! bon Dieu! j'ai tant de choses à voir pendant ce temps. Si j'obtiens de vous quelque direction pour ma route, je pourrai ensuite la continuer tout seul.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *à part.*

En voilà assez sur le ton doctoral, je vais reprendre mon rôle naturel. (*Haut.*) L'esprit de la médecine est facile à saisir ; on étudie et l'homme et la nature, puis, en définitive, on laisse toute chose aller ainsi qu'il plaît à Dieu. C'est en vain que vous vous fatigueriez à la poursuite de la science, vous ne serez jamais plus savant qu'il ne vous est donné de le devenir. Savoir profiter du moment, voilà ce qui fait l'habile homme. Vous êtes bien bâti, et ne manquerez pas sans doute de hardiesse. Si vous avez confiance en vous, vous gagnerez facilement celle des autres. Attachez-vous surtout à conduire les femmes; il est, pour leurs vapeurs, pour leurs maux de nerfs si variés, un remède universel : si vous vous présentez avec un extérieur décent, vous en ferez tout ce que vous voudrez ; un titre vous assurera leur confiance, et elles ne douteront

pas que votre savoir ne soit merveilleux. Dès l'abord, vous obtiendrez leur familiarité, qu'un autre attendrait inutilement pendant des années. Pressez doucement leur bras, en leur tâtant le pouls; que votre regard soit expressif et ardent; passez le bras autour de leur taille, comme pour sentir si elles ont des palpitations, ou si leur corset est bien lacé.

L'ÉCOLIER, *riant niaisement.*

Oh! j'entends bien; on connaît son monde....

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Mon bon ami, la science est aride. L'arbre de la vie est chargé de feuilles et de fruits.

L'ÉCOLIER.

Je vous jure que c'est pour moi un enchantement de vous entendre. Pourrais-je, sans importunité, me présenter une fois encore pour me pénétrer à fond de votre doctrine?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je suis tout à votre service.

L'ÉCOLIER.

Je ne vous quitterai pas sans vous présenter mon album; daignez l'honorer d'un souvenir de votre main...

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Très-volontiers.

(Il écrit et lui rend le livre.)

L'ÉCOLIER, *lisant.*

« Vous serez semblable à Dieu, connaissant le bien et le mal. »

(Il salue respectueusement et sort.)

MÉPHISTOPHÉLÈS, PUIS FAUST.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Suis ce vieux conseil de mon cousin le Serpent; tu douteras bientôt de cette prétendue ressemblance.

FAUST, *entrant.*

Maintenant, où allons-nous aller ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Où tu voudras : chez les bourgeois, chez les grands seigneurs. Que de plaisirs, que d'instruction nous récolterons sur la route!

FAUST.

Mais, avec toute ma science, je n'ai point appris à vivre, et mes premiers essais ne me réussiront pas. Je n'ai jamais su me conduire dans le monde; je suis gauche, embarrassé : la société m'ôte toute assurance.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Mon cher ami, c'est précisément cela dont il faut te défaire. La confiance en soi, c'est là savoir vivre.

FAUST.

Comment sortirons-nous de la maison ? nous n'avons ni chevaux, ni valets, ni voiture.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je vais étendre ce manteau, il nous portera à travers les airs : ne prends pas un trop lourd paquet pour le voyage. Un peu d'air inflammable que je vais préparer à l'instant nous enlèvera de terre; et si nous ne sommes pas trop chargés, nous irons vite.

Allons, en route! je te fais mon compliment sur ton nouveau genre de vie.

—

CAVE D'ANERBACH, A LEIPZIG

Buveurs autour d'une table.

FROSCH.

Personne ne boit, personne ne rit! Pourquoi ces mines lugubres? Vous ordinairement tout de flamme; vous êtes aujourd'hui plus difficiles à échauffer que de la paille mouillée.

BRANDER.

C'est ta faute. Tu ne mets rien au jeu: pas le plus petit mot pour rire, pas une grosse bêtise, pas une saleté.

FROSCH, *lui jetant un verre de vin à la tête.*

Tiens! cela te va-t-il?

BRANDER.

Double cochon!

FROSCH.

C'est ce que tu avais demandé; de quoi te plains-tu?

SIEBEL.

A la porte les trouble-fête, les mauvais compagnons! Chantons à tue-tête, buvons à pleins verres, crions à perdre haleine: Oh! hé! hola! oh!

ALTMAYER.

Ah! Dieu! je suis perdu! Apportez-moi du coton, le bourreau me rompt les oreilles!

SIEBEL.

La voûte de la salle résonne bien; une belle basse y produit plus d'effet.

FROSCH.

Parfait! A la porte celui qui se fâche. A! tara lara da!

ALTMAYER.

A! tara lara da!

FROSCH.

Nous sommes en voix, chantons.
(*Il chante.*)

Comment peut-il tenir debout
Le très-saint empire de Rome ?

BRANDER.

Fi ! une chanson politique ! sotte chanson ! Remerciez Dieu de n'avoir, en vous levant, rien à démêler avec le Saint-Empire. C'est heureuse chance à moi de n'être ni empereur, ni chancelier, et s'il nous faut absolument un chef, nommons plutôt un pape. Vous savez comment on arrive à cette dignité ?

FROSCH, *chantant.*

Beau rossignol, éveille-toi ;
Salue mille fois ma mignonne.

SIEBEL.

Pas de salut à ta maîtresse ; ne me parle pas de cette femme.

FROSCH.

Je la saluerai, moi : un baiser à elle ! Ce n'est pas toi qui m'en empêcheras. (*Il chante.*)

Il est minuit, ouvre la porte
A ton amant qui vient frapper,
Et ferme-la jusqu'à demain....

SIEBEL.

Chante, idiot, chante bien ses louanges ; je rirai aussi à mon tour. Elle m'a lâché, elle te lâchera, elle te trompera pour le diable s'il la rencontre dans un carrefour. Qu'un vieux bouc, qui revient du Blocksberg, en passant au galop, lui souhaite une bonne nuit, c'est bien ; mais un brave garçon à la chair fraîche, au teint vermeil, pour une fille de cette espèce ! Allons donc ! Pour tout salut, je casserai toutes ses vitres.

BRANDER, *frappant sur la table* (1).

Silence ! silence ! écoutez-moi. Je sais vivre, messieurs, avouez-le. Il y a ici des amoureux, et, selon l'usage, je dois leur donner ce qu'il y a de mieux. Ecoutez : c'est une chanson de nouvelle fabrique, et, à pleins poumons, répétez le refrain avec moi ! (*Il chante.*)

Un rat vivait, non d'abstinence
En une office où le frater
De tant de lard emplit sa panse
Qu'on l'eût pris pour le gros Luther :
Mais dans son trou la cuisinière
Mit du poison, si que dehors
On vit sauter le pauvre hère
Comme s'il eût l'amour au corps.

CHŒUR, *avec acclamation.*

Comme s'il eût l'amour au corps.

BRANDER.

Par monts, par vaux courant en nage,
A tous les ruisseaux il buvait ;
Il grattait, mordait, faisait rage :
La rage de rien ne servait.

(1) La chanson de Brander et celle de Méphistophélès, dans la même scène, sont empruntées à la traduction Stapfer. (*Note des éditeurs.*)

Vingt fois il s'élança de terre,
Et vingt fois, épuisé d'efforts,
Il se roula dans la poussière
Comme s'il eût l'amour au corps.

CHŒUR.

Comme s'il eût l'amour au corps.

BRANDER.

Pour dernier tour à la cuisine,
Hors de lui-même, il se sauva,
Prit le feu pour de la farine,
Et piteusement y creva.
L'empoisonneuse à pleine gorge
Se prit à rire, et sans remords :
« Ah! dit-elle, quel feu de forge!
Il a, parbleu, l'amour au corps. »

CHŒUR.

Il a, parbleu! l'amour au corps.

SIEBEL.

Comme ces plats coquins se réjouissent! Voilà! en vérité, un beau chef-d'œuvre, l'empoisonnement d'un pauvre rat!

BRANDER.

Tu prends le parti de tes semblables.

ALTMAYER.

Regardez-le avec son gros ventre et sa tête déplumée, comme son malheur le fait filer doux. Dans un rat crevé il voit son portrait au naturel. (*Entrent Faust et Méphistophélès.*)

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Avant tout, je dois t'introduire dans une joyeuse compagnie de bons lurons, pour que tu voies comment on peut porter légèrement la vie. Pour ces gens-là, chaque jour est une

fête : peu d'esprit, beaucoup de bonne humeur ; avec ce bagage, chacun d'eux tourne dans un cercle étroit de plaisirs comme un jeune chat tournant sur lui-même pour jouer avec sa queue. Pourvu qu'ils n'aient pas mal à la tête et que leur hôte leur fasse crédit, ils vivent heureux et sans soucis.

BRANDER.

Voilà des gens qui viennent de loin ; à leur air étranger, on reconnaît bien qu'il n'y a pas une heure qu'ils sont dans la ville.

FROSCH.

Tu as raison. Vive Leipzig ! c'est un petit Paris, et l'on s'y forme à merveille.

SIEBEL.

Devine un peu quels sont ces étrangers.

FROSCH.

Laisse-moi faire : avec un verre de vin, je saurai ce qu'ils ont dans le ventre. Je leur tirerai les vers du nez sans qu'ils s'en aperçoivent. Si je ne m'abuse, ce sont des grands seigneurs ; ils ont l'air fier et mécontent.

BRANDER.

Je parierais que ce sont des charlatans.

ALTMAYER.

Peut-être bien.

FROSCH.

Attention ! je vais les entreprendre.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *à part, à Faust.*

Les pauvres hères ne reconnaîtraient pas le diable, même quand ils les tiendrait à la gorge.

FAUST.

Nous vous saluons, messieurs.

SIEBEL.

Nous de même, et grand merci. (*Bas, regardant Méphistophélès de travers.*) Qu'a donc celui-là à clocher sur un pied ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Nous permettrez-vous de nous asseoir à votre table ? L'agrément de votre conversation nous dédommagera du bon vin que nous n'aurons pas, je suppose.

ALTMAYER.

Vous paraissez bien dégoûtés.

FROSCH.

Etes-vous partis tard de Rippach ? Avez-vous soupé chez maître Jean ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Nous avons passé sa maison sans nous y arrêter A notre dernier passage, nous sommes descendus chez lui ; il nous a longuement parlé de ses cousins et chargé de ses compliments pour chacun d'eux. (*Il s'incline vers Frosch.*)

ALTMAYER, *bas à Frosch.*

Tu es pincé ! il sait son monde.

SIEBEL.

C'est un gaillard retors.

FROSCH.

Eh bien ! attends ; je lui en garde une autre.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Si je ne me trompe, nous avons entendu tout à l'heure des voix exercées chanter en chœur; les chants doivent admirablement résonner sous cette voûte.

FROSCH.

Seriez-vous un virtuose?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Oh! non, j'ai peu de talent, mais beaucoup de zèle.

ALTMAYER.

Donnez-nous une chanson.

SIEBEL.

Mais quelque chose de tout battant neuf, paroles et musique.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Nous arrivons justement d'Espagne: c'est le pays du bon vin et des belles chansons.
(*Il chante.*)

Advint que chez un prince
Une puce logeait.

FROSCH.

Entendez-vous? une puce! avez-vous bien compris? une puce! M'est avis que c'est un hôte assez désagréable.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *chantant.*

Advint que chez un prince
Une puce logeait,
D'une faveur peu mince
Le roi la protégeait.
Par son tailleur Cassandre
Du gentil damoiseau
La mesure il fit prendre
Pour culotte et manteau.

FROSCH

Surtout n'oubliez pas d'enjoindre au tailleur de prendre bien exactement sa mesure; recommandez-lui, sur sa tête, que la culotte ne fasse pas un pli.

MÉPHISTOPHÉLÈS

De velours et de soie
Le voilà donc couvert,
Qui tout fier se déploie
Dans son justaucorps vert.
La sainte croix y brille,
Et, ministre du jour.
Tous ceux de sa famille,
Il les place à la cour.

Les seigneurs et les dames
S'irritent vainement·
Par la reine et ses femmes.
Juste Dieu ! quel tourment!
Etre mordu sans cesse
Ne se gratter jamais :
Nous, dès qu'une nous blesse,
L'écrasons sans procès.

CHŒUR.

Nous, dès qu'une nous blesse
L'écrasons sans procès.

FROSCH

Bravo ! bravo ! c'est superbe !

SIEBEL

Ainsi soit-il de toutes les puces!

BRANDUS

Attrapez-les, pincez-les ferme !

ALTMAYER

Vive la liberté ! vive le vin !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je boirais volontiers un verre en l'honneur

de la liberté, si votre vin n'était pas si mauvais.

SIEBEL.

Ah ! n'insultez pas notre vin !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Si je ne craignais de faire un affront à notre hôte, je ferais goûter à l'aimable société le vin de notre cave, qu'elle trouverait meilleur sans nul doute.

SIEBEL.

Allez toujours ! je prends sur moi l'affront.

FROSCH.

Si vous nous en versez à pleins verres, à la bonne heure ; car, quand je veux juger, quelques gouttes ne suffisent point. Je ne porterai mon jugement qu'après une large rasade.

ALTMAYER, *bas à son voisin*

Ils sont des bords du Rhin, sans doute ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Avez-vous ici un foret ?

BRANDER.

Pourquoi faire ? vous n'avez pas sans doute vos tonneaux devant la porte ?

ALTMAYER.

L'hôte a justement déposé derrière la porte un panier plein d'outils.

MÉPHISTOPHÉLÈS *prend un foret à Frosch,*

Dites, maintenant, quel vin préférez-vous ?

FROSCH.

Comment donc! en avez-vous de toute sorte?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je laisse le choix à chacun.

ALTMAYER, *à Frosch.*

Ah! ah! tu commences à te lécher les lèvres?

FROSCH.

Soit! puisque j'ai le choix, je demande du vin du Rhin. Rien ne vaut ce qui vient de la patrie.

MÉPHISTOPHÉLÈS. (*Il fait un trou au bord de la table, en face de Frosch.*)

Prenez un peu de cire pour faire des bouchons.

ALTMAYER.

Vous voyez bien que ce sont des escamoteurs.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *à Brander.*

Et vous, de quel vin voulez-vous?

BRANDER.

Du champagne, et qu'il mousse bien. (*Méphistophélès perce les trous ; pendant ce temps, un autre a fait des bouchons de cire, qu'il enfonce dans les trous.*) On ne peut toujours se passer de l'étranger ; les bonnes choses viennent souvent de loin. Un brave Allemand hait la France, et boit cependant ses vins sans rancune.

SIEBEL, *à Méphistophélès, qui s'approche de sa place.*

Quant à moi, je n'aime pas ce qui est trop fort : donnez-moi quelque chose de doux.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *forant la table.*

Vous aurez du tockay.

ALTMAYER.

Ah çà, messieurs, regardez-moi en face ; je crois que vous voulez vous moquer de nous ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Allons donc ! oserais-je prendre cette liberté avec des gens tels que vous ? Vite, à l'ouvrage ? Quel vin dois-je servir d'abord ?

ALTMAYER.

Tous à la fois. Assez causé !

(*Tous les trous sont percés et bouchés.*)

MÉPHISTOPHÉLÈS, *avec des gestes bizarres.*

La vigne porte le raisin, le jeune bouc porte des cornes. Le bois de la vigne donne un jus liquoreux, le bois de la table peut en donner aussi. Le sage observe la nature, et jouit de ses merveilles !

Maintenant, tirez les bouchons et goûtez mon vin.

TOUS *à la fois, ils tirent les bouchons ; le vin qu'ils ont désiré coule ; ils le reçoivent dans leurs verres.*

Oh ! la belle fontaine qui nous coule là !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Prenez garde d'en laisser tomber.

(*Ils boivent à plusieurs reprises et chantent tous à la fois.*)

Buvons, buvons, buvons
Comme cinq cents cochons.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Tu vois comme les gens grossiers sont heureux quand ils s'abandonnent sans contrainte à leur penchant.

FAUST.

Soit ; mais j'en ai bientôt assez, et je m'en irais volontiers.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Attends encore un moment... et tu verras la brute s'abandonnant naïvement à sa nature.

SIEBEL *boit avec avidité ; il laisse couler du vin par terre, une flamme s'élève.*

Au secours !... au secours ! C'est du feu ! c'est le feu de l'enfer !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Non ; pour cette fois seulement, une étincelle du feu du purgatoire. (*Il s'adresse à la flamme.*) Apaise-toi, mon élément chéri !

SIEBEL.

Qu'est-ce que cela veut dire ? Attendez, vous allez nous le payer. Oh ! vous ne savez pas à qui vous vous jouez.

FROSCH.

Ne vous avisez pas de recommencer une autre fois.

ALTMAYER.

Nous ferions mieux, je crois, de l'engager poliment à s'en aller.

SIEBEL.

Quoi! monsieur, vous osez venir ici pour mettre en œuvre votre *hocuspocus*?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Paix! vieux sac-à-vin.

SIEBEL.

Manche à balai! tu oses encore nous insulter.

BRANDER.

Prenez garde, il va pleuvoir des coups.

ALTMAYER. *Il tire un bouchon de la table, un jet de feu lui saute au visage.*

Je brûle! je brûle!

SIEBEL.

Damnés sorciers. Jetez-vous sur lui; le coquin est hors la loi!

(*Ils tirent leurs couteaux et courent sur Méphistophélès.*)

MÉPHISTOPHÉLÈS, *avec des gestes graves.*

Illusions et mensonges, troublez leurs sens, changez ces lieux!

(*Ils s'arrêtent tous et se regardent étonnés.*)

ALTMAYER.

Où suis-je? Quel beau pays!

FROSCH.

Si je ne me trompe, ce sont des montagnes couvertes de vignes.

SIEBEL.

Et des grappes sont sous la main.

BRANDER.

Là, sous ce berceau vert, voyez quel cep de vigne. Oh! l'énorme grappe!

(*Il saisit Siebel par le nez, tous les autres prennent de même le nez de leur voisin, et ils tirent leurs couteaux.*)

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Partons maintenant. C'est assez: source de vin, vendange dorée, disparaissez! Que le bandeau de l'erreur ne couvre plus leurs yeux! Ils se souviendront d'avoir joué avec le diable.

(*Il disparaît avec Faust; tous les buveurs lâchent prise.*)

SIEBEL.

Qu'y a-t-il?

ALTMAYER.

Qu'est-ce?

FROSCH.

C'est ton nez que je tenais.

BRANDER, *à Siebel.*

C'est le tien que j'avais dans la main.

ALTMAYER.

J'ai senti un coup dans tous mes membres! Une chaise... je tombe à la renverse.

FROSCH.

Mais expliquez-moi donc ce qui est arrivé.

SIEBEL.

Où est-il, le drôle? Si je l'attrape, il ne sortira pas vivant de mes mains.

ALTMAYER.

Je l'ai vu sortir par cette porte ; il était à cheval sur un tonneau. Il me semble que j'ai des semelles de plomb. (*Il se retourne vers la table.*) Au moins, si le vin coulait encore.

SIEBEL.

Tout cela n'était que tromperie, illusions mensonge.

FROSCH.

J'ai bien cru cependant que je buvais du vin.

BRANDER.

Mais que peuvent être devenues ces belles grappes ?

ALTMAYER.

Qu'on dise maintenant qu'il ne faut pas croire aux miracles !

—

CUISINE DE SORCIÈRE

(Au fond d'un âtre enfoncé, bout une grande marmite posée sur le feu. Divers fantômes apparaissent à travers la fumée qui s'en dégage. Une GUENON, assise auprès de la marmite, l'écume et veille attentivement à ce qu'elle ne déborde pas. Le MALE, avec ses petits, est assis à côté d'elle et se chauffe. Les murs et le plafond sont garnis des étranges outils dont se compose le mobilier de la sorcière.)

FAUST, MÉPHISTOPHÉLES.

FAUST.

Cet appareil de sorcellerie me fait horreur.

Quelles jouissances peux-tu me promettre dans cet amas confus de figures extravagantes? Quels conseils attendre d'une vieille femme? Et cette cuisine infecte, y trouverai-je un breuvage qui puisse m'ôter de dessus le corps trente années? Malheur à moi, si tu ne sais rien de mieux! J'ai déjà perdu tout espoir. La nature et les esprits surhumains n'ont-ils pas un baume qui puisse guérir mes plaies!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Ah! mon ami, voilà que tu parles encore avec sagesse. Il existe bien un moyen de se rajeunir, un moyen bien naturel; mais il se trouve dans un autre livre, et c'est un étrange chapitre.

FAUST.

Je veux le connaître.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Bon! c'est un moyen qui ne demande ni argent, ni médecine, ni sorcellerie. Le voici: rends-toi à l'instant dans un champ, prends la bêche et creuse, circonscris ta pensée dans un cercle étroit; contente-toi d'une nourriture simple; vis en bête, avec les bêtes, et ne dédaigne pas de fumer toi-même le sol où tu récolteras. C'est le meilleur moyen, crois-moi, de te rajeunir de quatre-vingts ans.

FAUST.

Je n'ai point l'habitude et ne saurais me résoudre à prendre la bêche; une vie étroite n'est pas ce qui me convient.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Il faut donc que la sorcière s'en mêle.

FAUST.

Mais pourquoi justement cette vieille femme! Ne peux-tu toi-même brasser ce breuvage?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Un beau passe-temps pour moi, vraiment! J'aurais plus tôt fait de bâtir mille ponts! Ce travail demande non-seulement de l'art et de la science, mais encore beaucoup de patience. Un esprit tranquille emploie bien des années à le faire. La fermentation n'acquiert de vertu qu'avec le temps, et tous les ingrédients qui y figurent sont choses bien étranges! Le diable le lui a bien appris en théoricien, mais il ne pourrait pas le faire lui-même. (*Il aperçoit les animaux.*) Quelle jolie petite famille! Voici la servante et le valet. (*Aux animaux.*) Amis, où donc est la vieille?

LES ANIMAUX (1).

A la dinée,
Hors du logis,
Au tuyau de cheminée.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Et ne me direz-vous pas
Quel temps durent ses repas?

LES ANIMAUX.

Le temps que nous sur ces nattes,
Mettons à chauffer nos pattes.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *à Faust.*

Comment trouves-tu ces aimables créatures?

(1) La traduction versifiée est celle de Stapfer, à laquelle nous avons déjà emprunté les chants de la scène de l'auberge. (*Note des éditeurs*;

FAUST.

Je n'ai jamais rien vu de plus dégoûtant

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Non, un discours comme celui-là est justement celui qui me convient le mieux. (*Aux animaux* :)

Apprenez-moi, grotesque troupe,
Ce qu'avec votre moulinet
Vous brassez-là dans cette coupe.

LES ANIMAUX.

Oh ! nous cuisons une ample soupe.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Vous avez du monde en effet.

LE SINGE *s'approchant et caressant Méphistophélès*

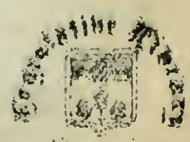
Oh! joue avec moi ;
Oh ! joue et rends-moi
Riche comme un roi ;
Et fais que je gagne !
Pauvre, moi, n'ai rien ;
Si j'avais du bien,
Tout irait si bien !
Oh ! fais que je gagne

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Comme le singe s'estimerait heureux s'il pouvait seulement mettre à la loterie ! (*Pendant ce temps, les autres animaux jouent avec une grosse boule qu'ils font rouler*).

LE SINGE.

Le monde est là
Oui, c'est cela.
Gentille boule
Qui roule, roule,
Monte, descend,
Rase la terre,
Et comme verre



Crie et se fend.
Vois ! elle est creuse ;
Là, brille fort...
Là, plus encor....
Oh ! vie heureuse !...
Chers petits chats,
N'approchez pas.
Peur du trépas.
Boule d'argile,
Chose fragile,
Vole en éclats.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Quel est ce crible ?

LE SINGE, *le ramassant.*

Il rend l'âme aux yeux sensible.
Par hasard es-tu filou ?
Je pourrais te reconnaître.

(Il court à la Guenon et la fait voir au travers du crible.)

Regarde bien par ce trou,
Reconnais-tu le filou ?
Nomme-le, je t'en fais maître.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *s'approchant du feu.*

Et ce pot ?

LE SINGE ET LA GUENON.

Idiot !
Maître sot !
Il ne connait pas le pot,
Ne connait pas la marmite.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Race malhonnête, maudite !...

LE SINGE.

Arme ta main du goupillon,
Et sieds-toi sur ce fauteuil. Bon !

(Il oblige Méphistophélès à s'asseoir.)

FAUST, *pendant tout ce temps devant le miroir, tantôt s'en approchant, tantôt s'en éloignant.*

Que vois-je! quelle céleste image se peint dans ce miroir magique? O Amour! prête-moi la plus rapide de tes ailes et transporte-moi dans la région qu'elle habite. Ah! quand je ne reste pas à cette place-là, quand je me risque à en approcher de quelques pas, je ne la vois plus que comme à travers un brouillard... La femme sous sa plus belle forme! Est-il possible que la femme ait tant de beauté? Dois-je, dans ce corps étendu devant moi, voir l'abrégé des merveilles des cieux? Y a-t-il sur la terre quelque chose de pareil?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Naturellement; lorsqu'un Dieu s'est mis à l'œuvre six jours durant et qu'à la fin il s'est dit *bravo* à lui-même, il doit en résulter quelque chose de passable. Considère-la jusqu'à satiété : je saurai bien te déterrer un semblable trésor, et heureux celui qui a la bonne fortune de l'emmener chez lui pour en faire sa femme! *(Faust s'absorbe toujours devant le miroir. Méphistophélès, s'étendant sur le fauteuil, et jouant avec le goupillon, continue :)* Me voilà assis comme un roi sur son trône, je tiens le sceptre, il ne me manque plus que la couronne.

LES ANIMAUX, *qui jusque-là avaient exécuté mille contorsions, apportent en jetant de grands cris une couronne à Méphistophélès.*

Oh! daigne, daigne prendre
Cette couronne-là!
Et raccommode-la!
Il suffit d'y répandre
Des sueurs et du sang.

(Ils courent gauchement avec la couronne autour de la cuisine de la Sorcière. La couronne se brise en deux morceaux, avec lesquels ils dansent en rond.)

Contre l'angle du banc
Nous venons de la fendre.
Nous parlons et voyons,
Ecoutons et rimons.

FAUST, *devant le miroir.*

Malheur à moi ! j'en ai presque perdu la tête.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *montrant les animaux.*

La tête me tourne presque, moi aussi.

LES ANIMAUX.

Et si la chose
Nous réussit,
Tout se dispose :
C'est de l'esprit.

FAUST, *comme plus haut.*

Mon cœur commence à s'enflammer !... Sortons bien vite...

MÉPHISTOPHÉLÈS, *dans la même position.*

Convenez au moins que ce sont de franc[s] poëtes.

(La marmite, que la Guenon a oublié d'écumer commence à déborder; il s'élève une grand[e] flamme, qui monte violemment dans la chem[i]née. La Sorcière descend à travers la flamme, e[n] poussant d'horribles cris.)

LA SORCIÈRE.

Au ! au ! au ! au !
Damné chien, race de pourceau !
Tu perds la soupe et tu rôtis ma peau
Crains ma vengeance,
Maudite engeance !

(Apercevant Faust et Méphistophélès.)

Et qu'est cela ?
Que vois-je là ?
Que vois-je ici ?
Qui m'entre ainsi ?
Restez un peu !
Vos os, corbleu !
Verront beau jeu:
A vous le feu !

(Elle plonge l'écumoire dans la marmite et asperge de flammes Faust, Méphistophélès et les animaux ; les animaux hurlent.)

MÉPHISTOPHÉLÈS, *levant le goupillon qu'il tient à la main et frappant à droite et à gauche sur les verres et les pots.*

En deux ! en deux !
A bas la soupe !
A bas la coupe !
Ce n'est que jeux.
Non, sceptre étique,
Rien qu'un bâton
Réglant le ton
De ta musique.

(Pendant que la sorcière recule pâle de fureur et d'effroi :)

Me reconnais-tu maintenant, squelette, épouvantail ? Reconnais-tu ton seigneur et maître ? Je ne sais qui me retient de mettre en pièces toi et tes esprits singes ! N'as-tu plus de respect pour le pourpoint rouge ? Méconnais-tu la plume de coq ? Et ce visage, l'ai-je caché ? Faut-il donc que je me nomme moi-même ?

LA SORCIÈRE.

O seigneur, pardonnez mon accueil un peu rude ! Je n'ai point vu cependant le pied cornu... Qu'avez-vous fait de vos deux corbeaux ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Tu t'en tireras cette fois, car, en vérité, il y a bien du temps que nous ne nous sommes vus. La civilisation, qui polit le monde entier, s'est étendue jusqu'au diable; on ne voit plus maintenant de fantôme du Nord, plus de cornes, plus de queue et de griffes. Quant à ce pied dont je ne puis me passer, il me nuirait dans le monde ; aussi, depuis nombre d'années, comme tant de jeunes gens, j'ai adopté la mode des faux mollets.

LA SORCIÈRE, *dansant.*

Monsieur Satan dans ma maison,
J'en perds le sens et la raison.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Femme, pas de nom pareil, je te le défends.

LA SORCIÈRE.

Pourquoi donc? Que vous a-t-il fait?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Depuis longtemps, il est inscrit au livre des fables; mais les hommes n'en sont pas pour cela devenus meilleurs; ils sont délivrés du Malin, mais les malins sont restés. Tu feras aussi bien de m'appeler M. le baron; je suis gentilhomme comme un autre; tu ne doutes pas de ma noblesse. Tiens! voici l'écusson que je porte. (*Il fait un geste indécent.*)

LA SORCIÈRE, *riant immodérément.*

Ah! ah! C'est bien là votre genre! Vous êtes un coquin comme vous l'avez toujours été!

MÉPHISTOPHÉLÈS, *à Faust.*

Mon ami, fais-en ton profit. C'est là la façon dont on en use avec les sorcières.

LA SORCIÈRE.

Dites maintenant, messieurs, ce qu'il y a pour votre service.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Un bon verre de la liqueur que tu sais, mais de la plus vieille : les années doublent sa force.

LA SORCIÈRE.

Très-volontiers! J'en ai un flacon dont je goûte de temps à autre ; elle n'a plus la moindre puanteur, je vous en donnerai un petit verre. (*Bas, à Méphistophélès.*) Mais si cet homme en boit sans être préparé, il n'a pas, vous le savez, une heure à vivre.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

C'est un bon ami, à qui elle ne peut faire que du bien. Je ne crains pas pour lui la meilleure liqueur de ta cuisine. Trace ton cercle, dis tes paroles et donne-lui une tasse pleine. (*La sorcière trace, en faisant des gestes bizarres, un cercle où elle place mille objets singuliers. Pendant l'opération, les verres rendent un son aigu, la marmite tonne sourdement, et ils font ensemble de la musique. Enfin, elle apporte un grand livre, place au milieu du cercle les animaux, qui lui servent de pupitre et tiennent les flambeaux. Elle fait signe à Faust de venir à elle.*)

FAUST, *à Méphistophélès.*

Non! dis-moi comment tout cela va finir! Cette folle engeance, ces gestes extravagants, cette dégoûtante sorcellerie, me sont assez connus et me font horreur.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Chansons! ce n'est que pour rire; ne fais donc pas l'homme grave mal à propos! Tu es médecin; pour que la liqueur te profite comme il faut, la sorcière doit faire un *hocuspocus*. (*Il contraint Faust à entrer dans le cercle.*)

LA SORCIÈRE, *lisant dans son grimoire et déclamant emphatiquement.*

Oui, je le dis,
D'un fais-en dix,
Otes-en six,
Puis trois encor,
Et c'est de l'or.
Le reste suit :
A sept et huit
Vingt se réduit,
Car la sorcière
Ainsi l'a dit.
Ainsi finit
Le grand mystère.
Et neuf est un,
Dix est aucun.
De la sorcière
Tel est
L'infaillible livret.

FAUST.

Il me semble que la vieille parle dans la fièvre.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Tu n'es pas au bout; je connais bien tout cela, son livre est rempli de ces sornettes. J'y ai perdu mon temps, car une contradiction parfaite est aussi inintelligible pour les sages que pour les fous. Mon ami, l'art est vieux et nouveau. De tout temps, ce fut la mode de propager l'erreur au lieu de la vérité, en posant trois et un un et trois. On disserte sur ce texte, on apprend cela comme autre chose. Folie, tout cela! Et qui se tour-

menterait pour les comprendre? Quand l'homme entend des mots, il croit qu'il faut absolument qu'ils contiennent une idée.

LA SORCIÈRE, *continuant.*

L'admirable pouvoir
Du savoir
Ne réside en personne;
S'il est un point
Qui parfois vous le donne,
C'est de n'y songer point.

FAUST.

Quel non-sens! Une minute de plus, ma tête se brise; il me semble entendre un chœur de cent mille fous!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Assez! assez, très-excellente sibylle! Donne ta potion et remplis le verre jusqu'au bord; le breuvage ne saurait nuire à mon ami; c'est un homme qui a passé par plusieurs grades et qui n'en est pas à ses premiers coups d'essai. (*La Sorcière verse la potion dans le verre avec force cérémonies; au moment où Faust y porte les lèvres, on voit s'élever une légère flamme.*) Courage! allons! encore une gorgée, cela va te mettre la joie au cœur. Comment! tu es avec le diable à tu et à toi, et la flamme te fait peur? (*La Sorcière efface le cercle, Faust en sort.*) Maintenant, partons! Il te faut du mouvement.

LA SORCIÈRE.

Puisse ce petit coup vous faire du bien!

MÉPHISTOPHÉLÈS, *à la Sorcière.*

Et toi, si je puis t'être agréable, tu me le diras au sabbat.

LA SORCIÈRE.

Voici une chanson, chantez-la de temps en temps ; vous en éprouverez des effets tout particuliers.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *à Faust.*

Viens vite, et laisse-toi conduire ; il est bon que tu transpires pour que la vertu de la liqueur agisse à l'intérieur et à l'extérieur. Je te ferai ensuite apprécier le charme d'une molle oisiveté, et à tes transports secrets tu reconnaîtras l'influence de Cupidon, qui voltige dans l'azur des cieux en secouant son flambeau d'amour sur le monde.

FAUST.

Oh ! laisse-moi jeter encore un coup d'œil sur le miroir ; cette image de femme était si belle !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Non ! non ! tu vas voir tout à l'heure devant toi le modèle vivant de toutes les femmes. (*A part.*) Avec cette boisson dans le corps, tu verras Hélène dans chaque femme !

SECONDE PARTIE

—

UNE RUE

FAUST, MARGUERITE, *passant*; *puis* MÉPHISTOPHÉLÈS.

FAUST.

Ma belle demoiselle, voulez-vous me permettre de vous offrir mon bras et de vous accompagner chez vous?

MARGUERITE.

Je ne suis ni belle ni demoiselle, et je n'ai pas besoin d'escorte pour retourner à la maison. (*Elle se dégage et continue son chemin.*)

FAUST.

Par le ciel, voilà une belle enfant; je n'ai jamais rien vu de semblable. Elle paraît sage, vertueuse, et même un peu revêche. Quelles lèvres vermeilles! quelles joues brillantes! Ses yeux, qu'elle baissait d'un air modeste, ont profondément blessé mon cœur. Je ne l'oublierai de ma vie. Elle m'a assez mal accueilli, mais sa mine irritée était un charme de plus. (*Méphistophélès entre.*) Ecoute, amène-moi sur-le-champ cette fille.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Quelle fille?

FAUST.

Celle qui vient de passer.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Celle-là ? elle sort de l'église, où elle a reçu l'absolution. Je m'étais glissé près du confessionnal ; j'ai tout entendu : c'est en vérité une innocente créature; elle ne s'accusait que par excès de scrupule. Je n'ai aucune prise sur elle.

FAUST.

Allons donc ! Elle a déjà passé quinze ans.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Te voilà comme nos jeunes étourdis qui convoitent toutes les fleurs d'un jardin ; ils s'imaginent qu'il n'y a point d'honneur qui leur résiste, point de faveurs auxquelles ils n'aient droit ; mais il n'en va pas toujours ainsi.

FAUST.

Monsieur le moraliste, je vous tiens quitte de la leçon. Je vous le dis clair et net si cette belle enfant ne passe pas la nuit dans mes bras, à minuit nous nous séparerons.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Mais entends donc la raison. Il me faudrait au moins quinze jours seulement pour guetter l'occasion.

FAUST.

Et si je voulais y sacrifier au moins quelques heures, crois-tu que j'aurais besoin des secours du diable pour séduire cette petite créature ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Ho ! ho ! tu parles presque comme un Français ! Mais ne te fâche pas et écoute-moi, je t'en prie. Que gagneras-tu à réussir si promptement ? Crois-moi, le plaisir n'est jamais si

vif que lorsqu'on l'a poursuivi longtemps. Prends toi-même la peine d'instruire, de préparer ce jeune cœur par mille petits soins délicats. Lis les vieilles chroniques amoureuses : elles fourmillent de conseils de cette nature.

FAUST.

J'ai bon appétit sans tant de façons.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je t'assure très-sérieusement qu'avec cette belle enfant on ne saurait aller si grand train : la place ne peut être emportée de vive force ; il faut avoir recours à la ruse.

FAUST.

Au moins, en attendant, apporte-moi quelque chose qui ait touché sa personne ; introduis-moi, conduis-moi dans le lieu où elle repose ; procure-moi un fichu qui ait couvert son sein, un ruban qui ait touché sa taille.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Pour te prouver que je suis sensible à ta peine, et que je veux te servir sans perdre un seul instant, aujourd'hui même, je te conduirai dans sa chambre.

FAUST

Et pourrai-je la voir, la presser dans mes bras ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Non pas. Elle sera, pendant ce temps, chez sa voisine. Mais, bercé par les plus douces espérances, tu pourras tout à loisir t'enivrer de l'air qu'elle a respiré.

FAUST.

Partons sur l'heure.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Il est encore trop tôt.

FAUST.

Eh bien, procure-moi un présent digne d'elle. (*Il sort.*)

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Déjà des présents, c'est bien ! il réussira sans doute. Je connais les lieux où beaucoup de trésors sont enfouis ; allons y choisir ce qui nous convient.

—

LE SOIR

Une petite chambre fort propre.

MARGUERITE, *tressant ses nattes et les attachant.*

Je donnerais bien quelque chose pour savoir quel était le monsieur de ce matin ; il était de bonne mine, et sans doute d'une noble maison : je l'ai jugé à sa figure... sans cela, il n'eût pas été si hardi. (*Elle sort.*)

(*Méphistophélès et Faust entrent.*)

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Entrez doucement ; nous y voilà !

FAUST, *après un peu de silence.*

Je t'en prie, laisse-moi seul.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *regardant autour de lui.*

Je n'ai jamais vu la chambre d'une jeune fille si bien tenue. (*Il sort.*)

FAUST.

Je te salue, douce clarté que les derniers

rayons du jour jettent dans ce sanctuaire ; peine d'amour qui te nourris d'espérance, je te livre mon cœur... Comme tout respire ici un sentiment de paix, d'ordre et de contentement! Que de bien-être dans cette simplicité! Que de bonheur dans ce réduit! (*Il se jette dans un fauteuil de cuir, près du lit.*) Sur ce fauteuil où je m'assieds, déjà bien des générations sans doute ont reposé leurs joies et leurs douleurs ; souvent un père de famille y vit autour de lui des groupes de joyeux enfants ; peut-être ma bien-aimée, au saint jour de Noël, le cœur plein d'une piété tendre, venait ici, près de son aïeul, et pressait sur ses lèvres fermes et pourpres la main flétrie du vieillard... Oh! chère enfant! je sens auprès de moi cet esprit d'ordre et de soin qui, chaque jour, préside à tes occupations, c'est lui qui t'enseigne à couvrir ainsi ta table d'un beau tapis, à répandre un sable fin sur le plancher. Par les soins d'une main si chère, une cabane devient le palais des dieux. (*Il soulève le rideau du lit.*) Et ici, tous mes sens tressaillent! Ici, je voudrais laisser doucement couler les heures. Nature! c'est ici que des songes légers ont révélé tes mystères à cet ange d'innocence ; encore enfant, elle reposa sur cette couche ; ici, la chaleur de la vie a fait palpiter son sein ; ici, s'est développée cette brillante image de la divinité. Mais toi, par quel moyen as-tu pénétré dans cette chambre? Quel est ton dessein? Pourquoi ton cœur se trouble-t-il? Pourquoi trembles-tu jusqu'à la moelle de tes os? Malheureux Faust, je ne te reconnais plus. L'air que je respire est-il empoisonné? Tout à l'heure, des désirs impétueux m'entraînaient ; en ce moment, des rêves de volupté m'accablent. Dieu! serai-je ainsi ballotté comme un jouet à tous les vents! Si elle rentrait en ce mo-

ment... que je payerais cher mon audace! que je me sentirais petit devant elle!... comme je me prosternerais à ses pieds pour obtenir mon pardon!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Vite! je l'entends monter l'escalier.

FAUST.

Sortons! sortons! pour n'y rentrer jamais.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Voici la cassette que vous m'avez envoyé chercher; elle est passablement lourde; plaçons-la dans son armoire, je vous réponds que la tête lui en tournera; je l'ai remplie de bijoux qui en séduiraient bien d'autres. Un enfant est un enfant, et un jeu est un jeu.

FAUST.

Je ne sais si je dois...

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Vous hésitez? peut-être vous voudriez garder pour vous ces trésors? En ce cas, je vous conseille d'épargner du temps perdu, de renoncer à faire l'amour et de ne plus me faire courir pour un tel objet. Fi donc! seriez-vous avare? (*Il place la cassette dans l'armoire et referme la serrure.*) Eh bien! qu'attendez-vous? Quoi! il s'agit de gagner le cœur de l'aimable jeune fille, de la disposer au gré de vos désirs, et vous restez tout d'une pièce, comme si vous alliez monter en chaire, comme s'il s'agissait de soutenir une thèse sur la physique et la métaphysique. Allons donc! En route! (*Ils sortent.*)

MARGUERITE. *Elle tient une lampe.*

Qu'il fait chaud dans cette chambre! On y étouffe! (*Elle ouvre la fenêtre.*) Et cependant il y a de la fraîcheur dans l'air. Je suis tout je ne sais comment; je voudrais que ma mère ne rentrât point... Je tremble de tous mes membres... Ah! je suis bien follement effrayée. (*Elle chante en se déshabillant.*)

Jadis un vieux roi de Thulé,
Fidèle jusques au tombeau
Reçut, à la mort de sa belle,
Une coupe d'or ciselé.

La coupe ne le quittait guère,
Dans ses fêtes les plus splendides,
Et lorsqu'il y portait les lèvres,
Les larmes coulaient de ses yeux.

A la fin de ses jours, le monarque
Lègue ses domaines à son fils,
Ses villes, son or, son palais,
Excepté la coupe adorée.

Puis à sa table il fait asseoir
Et la cour et ses chevaliers
Dans le vieux château de ses pères,
Baigné par la vermeille mer.

Il sent venir sa dernière heure,
Son bonheur suprême est de boire
Une fois encor dans la coupe,
Puis il la jette dans les flots.

Le vase dans l'eau frémissante,
Tourne et disparaît à jamais.
Le vieillard frissonne et soupire :
Il ne boira plus. Il est mort.

(*Elle ouvre son armoire pour y serrer ses habits, et elle aperçoit l'écrin.*) Comment cette belle cassette peut-elle se trouver là? J'avais bien certainement fermé mon armoire... Cela est merveilleux! que peut-il renfermer? Peut-être est-ce un dépôt remis entre les

mains de ma mère, et sur lequel elle aura prêté de l'argent... Mais voici une petite clef attachée à un ruban ; je pense bien que je puis l'ouvrir. Qu'est ceci ? Dieu du ciel ! de mes jours je n'ai rien vu de pareil... Quelle parure ! La femme d'un grand seigneur la porterait aux jours de fête... Je crois que cette chaîne ne m'irait pas mal... Mais à qui toutes ces magnificences peuvent-elles appartenir ? (*Elle se pare des bijoux et s'approche du miroir.*) Si ces boucles d'oreilles étaient à moi ! comme cela vous donne un tout autre air !... Jeunes filles, à quoi vous sert d'être belles ? on le remarque, et puis c'est tout. Si l'on vous loue, c'est presque par pitié ; c'est l'or que l'on recherche ; c'est l'or que l'on veut à tout prix. Ah ! pauvres filles que nous sommes !

—

UNE PROMENADE.

FAUST, *pensif et se promenant.* MÉPHISTOPHÉLÈS.

MÉPHISTOPHÉLÈS. (*Il s'approche de Faust.*)

Par la rage d'un amour dédaigné, par le feu de l'enfer ! si je connaissais une malédiction plus sinistre, je voudrais en faire usage.

FAUST.

Qu'as-tu donc qui t'agite ainsi ? Je n'ai vu de ma vie figure pareille à la tienne.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je me donnerais volontiers au diable, si je n'étais le diable moi-même.

FAUST.

Qu'as-tu de dérangé dans la tête? Cela t'amuse donc bien de te démener comme un enragé?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Imaginez! cette parure que j'avais apportée pour Marguerite, un prêtre s'en est emparé... La mère a vu notre présent, et sur-le-champ sa conscience s'est troublée; la bonne femme a l'odorat fin : toujours le nez dans son livre de prières, elle a appris à distinguer ce qui est saint de ce qui est profane, et elle a vite reconnu que cette parure n'apportait pas grande bénédiction au logis. « Mon enfant, a-t-elle dit, le bien mal acquis souille l'âme et ronge le corps. Consacrons ces richesses à la sainte Vierge; elle nous nourrira du pain des anges. » La pauvre Marguerite faisait une triste moue. « C'est, pensait-elle tout bas, marchander un cheval donné; ce n'est pas assurément un impie, celui qui nous a fait ce beau présent. » Cependant la mère a envoyé chercher un prêtre, et quand celui-ci a vu de quoi il s'agissait, il a profité de l'occasion. « Vous avez, a-t-il dit, une bonne pensée; c'est s'enrichir que se priver ainsi. L'Eglise vous débarrassera de ce fardeau; l'Eglise seule a le privilége de sanctifier le bien mal acquis; elle a bon estomac, elle a dévoré des provinces entières sans indigestion. »

FAUST.

C'est son habitude; l'Eglise, en ce cas, ne fait pas autrement que les rois et les juifs.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

L'hypocrite a empoché bagues, chaînes et

bracelets, comme si c'était une bagatelle, et n'a pas plus remercié que s'il emportait un sac de noix; il leur a promis la bénédiction du Ciel, et les a laissées fort édifiées.

FAUST.

Et Marguerite ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Elle est inquiète, préoccupée; elle ne sait ce qu'elle veut, ce qu'elle doit faire; elle pense nuit et jour à ces bijoux, mais plus encore à celui qui les lui avait envoyés.

FAUST.

Le chagrin de la pauvre enfant me perce le cœur : procure-toi sur-le-champ un autre écrin; le premier n'avait pas grande valeur.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Oh! sans doute, monsieur **n'a vu** là que des joujoux d'enfants.

FAUST.

Va, apporte vite un nouvel écrin, et crois-moi, adresse-toi à la voisine : ne sois pas un diable sans invention.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Mon gracieux maître, toujours prêt à vous obéir. (*Faust sort.*) Un pareil fou amoureux ferait tirer en feu d'artifice le soleil, la lune et les étoiles, pour divertir sa belle un instant. (*Il sort.*)

—

MAISON DE LA VOISINE

MARTHE, *puis* MARGUERITE

MARTHE, *seule.*

Dieu pardonne au pauvre cher homme ! il a mal agi avec moi ; il s'en est allé courir le monde, et m'a laissée seule sur la paille. Cependant j'étais bonne et douce pour lui, et Dieu le sait, je l'ai aimé de tout mon cœur ! (*Elle pleure.*) Peut-être il est mort maintenant. O douleur ! encore si j'avais son extrait mortuaire ! (*Marguerite entre.*)

MARGUERITE.

Dame Marthe !

MARTHE.

Que veux-tu, ma petite Marguerite ?

MARGUERITE.

Je puis à peine me tenir sur mes jambes. Je viens encore de trouver une cassette dans mon armoire ; elle est d'ébène ; pleine des choses les plus magnifiques, bien plus riches que la première fois.

MARTHE.

Garde-toi d'en rien dire à ta mère, elle irait encore en parler à son confesseur.

MARGUERITE.

Mais voyez donc ! admirez donc !

MARTHE, *lui ajustant sa parure.*

Heureuse créature que tu es !

MARGUERITE.

Malheureusement je n'oserai me montrer ainsi, ni à l'église, ni dans les rues.

MARTHE.

Viens souvent chez moi, tu essayeras ces joyaux en cachette ; tu te promèneras devant mon miroir, et nous passerons ainsi de bons moments ; puis à la première occasion, aux fêtes de la ville, nous habituerons petit à petit le monde à te voir ainsi parée ; une chaîne d'abord, puis un pendant d'oreille : ta mère n'en verra rien, ou nous lui donnerons quelque prétexte.

MARGUERITE.

Mais qui donc a pu apporter ici ces deux cassettes ? Ce n'est pas naturel. (*On frappe.*) Dieu ! si c'était ma mère.

MARTHE *regardant à travers le rideau.*

C'est un étranger. Entrez ! (*Méphistophélès entre.*)

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Pardon, mesdames, de la liberté que je prends d'entrer sans être annoncé. (*Il s'incline respectueusement devant Marguerite.*) Je désirerais parler à la dame Marthe Schwerdlein.

MARTHE.

C'est moi, monsieur ; qu'y a-t-il pour votre service ?

MÉPHISTOPHÉLÈS, *bas à Marthe.*

Maintenant que je vous connais, cela suffit ; vous avez en ce moment une visite d'importance. Je vous demande pardon de vous avoir interrompue ; je reviendrai dans la soirée.

MARTHE, *haut.*

Devine, chère enfant, cela n'est-il pas merveilleux ? monsieur te prend pour une demoiselle de qualité.

MARGUERITE.

Ah ! mon Dieu, je ne suis qu'une pauvre jeune fille. Monsieur est beaucoup trop bon : ces bijoux ne m'appartiennent pas.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Oh ! ce ne sont pas seulement les bijoux que j'ai remarqués ; vous avez des manières si distinguées, un regard si fin ! Je suis charmé que vous me permettiez de rester.

MARTHE.

Qu'apporte donc monsieur, et que désire-t-il ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je voudrais avoir à vous apporter une nouvelle plus gaie · j'espère toutefois que vous ne vous en prendrez pas à moi. Votre mari est mort, et m'a chargé de ses derniers compliments pour vous.

MARTHE.

Il est mort ! le pauvre cœur ! mon cher, mon fidèle époux est mort ! Ah ! je sens que je vais le suivre.

MARGUERITE.

Ah ! chère dame, ne vous désespérez pas.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Ecoutez cette triste histoire.

MARGUERITE.

Ah! je ne veux jamais aimer! une telle perte me laisserait triste jusqu'à la mort

MÉPHISTOPHÉLÈS.

La douleur vient troubler la joie; la joie à son tour chasse la douleur.

MARTHE.

Contez-moi donc la fin de sa carrière.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Il est enterré en terre sainte, à Padoue, près des reliques de saint Antoine : sa couche est fraîche; que son repos soit paisible!

MARTHE.

Ne vous a-t-il rien confié pour moi?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Si fait, sans doute, une prière grave et importante; il vous supplie de faire dire pour lui trois cents messes; du reste, il ne m'a chargé de rien autre chose, mes poches sont vides.

MARTHE.

Quoi! pas un souvenir! pas une médaille! pas un pauvre petit joyau! ce que le plus misérable compagnon garde précieusement au fond de son sac et réserve comme un souvenir, dût-il mourir de faim, dût-il mendier.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Madame, je partage sincèrement votre douleur : cependant il ne jetait pas son argent par les fenêtres. Ah! si vous aviez vu comme il pleurait ses fautes, et comme il

plurerait encore plus amèrement son malheur !

MARGUERITE.

Hélas ! les pauvres hommes sont bien à plaindre : je lui ferai certainement dire quelques *requiem*.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Aimable enfant, si compatissante ! Eh ! pourquoi n'êtes-vous pas encore mariée ?

MARGUERITE.

Ah ! monsieur, il n'est pas temps d'y songer.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Si ce n'est un mari, au moins un amoureux en attendant. C'est la plus grande bénédiction du ciel, de tenir dans ses bras une si charmante créature.

MARGUERITE.

Ce n'est pas la coutume du pays.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Que ce soit ou non la coutume, essayez-en, croyez-moi.

MARTHE.

Contez-moi donc la suite, je vous prie...

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je l'assistais à ses derniers moments. Il n'était pas précisément couché sur du fumier, ce n'était que de la paille à moitié fraîche. Oh ! il est mort en bon chrétien, il reconnaissait qu'il n'était pas encore puni comme il le méritait. « Ne dois-je pas, s'écriait-il, me haïr du fond du cœur ? Avoir

ainsi abandonné mon métier, ma femme.... Ah! ce souvenir me tue. Pourra-t-elle jamais me pardonner en cette vie! »

MARTHE, *pleurant.*

Le pauvre cher homme! je lui ai pardonné depuis longtemps.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

« Dieu sait pourtant, ajoutait-il, que c'est plutôt sa faute que la mienne. »

MARTHE.

Il en a menti, le vaurien! Quoi! mentir ainsi, un pied dans la fosse!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Il radotait au moment de son agonie, si je puis m'y connaître. « Je n'avais pas, disait-il, un instant pour me reposer: il fallait d'abord lui faire des enfants, puis gagner du pain pour nourrir toute la bande... Et du pain, c'était bien en effet tout ce que je pouvais gagner; encore ne pouvais-je en manger un morceau en paix. »

MARTHE.

Le malheureux a-t-il ainsi oublié ma fidélité, mon amour... toute ma peine le jour et la nuit?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Non, sans doute, il pensait à vous avec attendrissement; il me disait une fois: « Quand je partis de Malte, je priai du fond du cœur pour ma femme et pour mes enfants. Le ciel me fut, cette fois, favorable; nous prîmes un vaisseau turc qui portait un trésor du grand sultan. Ce trésor fut la récompense de notre courage, et j'en reçus une bonne part, que j'avais bien gagnée. »

MARTHE.

Eh bien! qu'en a-t-il fait? Peut-être l'a-t-il enfouie?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Hélas! emportée sans doute aux quatre vents du ciel... En passant à Naples, il fit connaissance avec une fort jolie demoiselle, qui lui donna beaucoup d'amour et de fidélité, tant et si bien qu'il s'en est ressenti jusqu'à la mort.

MARTHE.

Le vaurien! voler ainsi le bien de ses enfants! Tant de malheur et de misère n'avait donc pu le corriger de son libertinage?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Voyez-vous! en fin de compte il est mort. Si j'étais à votre place, je pleurerais chastement pendant l'année d'usage, puis je me mettrais en quête d'un nouveau trésor.

MARTHE.

Ah! mon Dieu! malgré ses petits défauts, pourrais-je trouver ici-bas quelqu'un comme lui? A la vérité, il aimait un peu trop les voyages, les femmes étrangères, les vins étrangers, mais si ce n'eût été sa maudite passion pour les dés...

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Allons, allons, vous n'étiez pas encore trop à plaindre, puisqu'après tout, de son côté, il vous en passait à peu près autant. Je vous jure qu'à cette condition je ferais volontiers avec vous l'échange de l'anneau

MARTHE.

Oh! monsieur aime à rire.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *à part.*

Il est temps de partir ; elle serait femme à prendre le diable au mot. (*A Marguerite.*) Comment va le cœur, jeune fille ?

MARGUERITE.

Que voulez-vous dire par là, monsieur ?

MÉPHISTOPHÉLÈS, *à part.*

Bonne et innocente enfant ! (*Haut.*) Bonjour, mesdames !

MARGUERITE.

Adieu, monsieur !

MARTHE.

Encore deux mots, je vous prie. Je voudrais bien faire attester par un témoin quand, où et comment mon cher homme est mort et enterré ? J'ai toujours aimé que les choses se passassent en régle ; je voudrais aussi que la nouvelle fût mise dans les gazettes.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Oui, chére dame ! la nouvelle sera bien certaine ; elle sera attestée par deux témoins. J'ai ici un de mes amis qui jurera pour votre service : voulez-vous que je vous l'améne ?

MARTHE.

Oh ! faites cela, je vous en prie.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Et mademoiselle y sera aussi ? Mon ami est un brave garçon ; il a beaucoup voyagé, et est fort honnête avec les jolies filles.

MARGUERITE.

Je serais toute honteuse devant ce monsieur.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Devant aucun roi de la terre.

MARTHE.

Ce soir, dans mon jardin, derrière la maison, nous attendrons ces messieurs.

—

UNE RUE

FAUST, MÉPHISTOPHÉLES

FAUST.

Eh bien! où en sommes-nous? Nos affaires avancent-elles? En finirons-nous bientôt?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Bravo! j'aime à te voir ainsi tout de feu. Dans peu de temps, Marguerite est à vous; ce soir même, vous la rencontrerez chez sa voisine Marthe, brave femme, faite tout exprès pour le noble métier d'entremetteuse que je lui destine.

FAUST.

Très-bien.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Mais elle demandera de nous quelque chose.

FAUST.

Un service en mérite un autre.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Nous aurons à attester légalement que son mari est mort et couché tout de son long en terre sainte, dans le cimetière de Padoue.

FAUST.

C'est prudent; mais faudra-t-il donc faire le voyage?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Sancta simplicitas! Nous n'en ferons rien; nous jurerons sans savoir ce qui en est.

FAUST.

Si tu ne sais rien de mieux, il faut abandonner ton plan.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

O le saint homme! tu en es encore là! Mais dis-moi, je t'en prie, est-ce donc la première fois que tu auras rendu un faux témoignage? N'as-tu pas bien souvent défini, avec la plus grande assurance, Dieu, le monde et tout ce qu'il renferme, les hommes et tout ce qu'ils ont dans la tête et dans le cœur? Tu affirmais avec un front d'airain, sans le moindre scrupule, et cependant, si tu veux descendre en toi-même, tu conviendras que de toutes ces choses, tu en étais précisément aussi bien informé que de la mort de M. Schwerdlein.

FAUST.

Tu es et seras toujours un menteur et un sophiste.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Et si nous y regardons de plus près, demain n'iras-tu pas, en tout bien, tout hon-

neur, séduire la pauvre Marguerite, lui jurer un amour éternel ?

FAUST.

Oui, dans la sincérité de mon cœur.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Ah ! vraiment ? Quoi ! cet amour, cette fidélité éternelle, ce penchant irrésistible, tout cela viendra aussi du fond d'un cœur sincère ?

FAUST.

Trêve de plaisanterie ! Oui, sans doute, d'un cœur sincère. Quand je me sens ému, je cherche un nom pour le sentiment, pour le trouble que j'éprouve. La parole me manque, alors mon imagination s'exalte ; elle saisit les expressions les plus énergiques. Cette ardeur qui me brûle, je la nomme infinie, éternelle. Oseras-tu dire que c'est là un diabolique mensonge ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

J'ai pourtant raison...

FAUST.

Ecoute... Mais je t'en supplie, épargne mes poumons. Pour avoir raison, il suffit de parler toujours tout seul. Viens, je suis las de bavardage : tu as raison, parce que j'ai besoin de toi.

UN JARDIN

MARGUERITE, *elle donne le bras à Faust,* MARTHE, MÉPHISTOPHÉLES. *Ils se promènent.*

MARGUERITE.

Je sens bien que monsieur me ménage; il s'abaisse jusqu'à moi pour ne pas m'humilier. Un voyageur a l'habitude de s'accommoder ainsi, par bonté, de tout ce qu'il rencontre; mais quelle apparence qu'un homme si instruit trouve du plaisir à causer avec une fille simple comme moi ?

FAUST.

Un regard de tes yeux, un mot de ta bouche, ont plus de charmes pour moi que toute la sagesse de l'univers. (*Il lui baise la main.*)

MARGUERITE.

Ne prenez donc pas la peine ! comment pouvez-vous baiser ma main ? Elle est si rude, si vilaine ! Si vous saviez tout l'ouvrage que j'ai à faire ! Ah ! ma mère est si économe ! (*Ils passent.*)

MARTHE.

Eh quoi ! cher monsieur, vous voyagez toujours ainsi !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Oui, mon devoir et mon état m'y obligent. Quelquefois on s'éloigne d'un lieu avec bien du regret, mais il n'est pas toujours possible d'y demeurer.

MARTHE.

Cela va bien quand on est jeune, on peut

alors courir le monde tout à loisir; cependant, les mauvais jours arrivent, et, se voir vieux garçon traîner seul vers la tombe, personne encore ne s'en est bien trouvé.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je vous assure que cet avenir m'épouvante

MARTHE.

C'est pour cela qu'il faut aviser, pendant qu'il est encore temps. (*Ils passent. Marguerite et Faust reparaissent.*)

MARGUERITE.

Oui, sans doute; aussitôt que vous m'aurez quittée, vous n'y penserez plus; la politesse est facile, mais vous avez nombre d'amies, qui toutes, j'en suis sûre, ont bien plus d'esprit que moi.

FAUST.

Ah! crois-moi, ce qu'on appelle de l'esprit n'est le plus souvent que vanité et sottise.

MARGUERITE.

Comment donc?

FAUST.

La simplicité, l'innocence, ne connaîtront-elles donc jamais leur sainte valeur! Ah! un cœur doux et simple est le plus précieux des dons que la nature puisse accorder à ses enfants!

MARGUERITE.

Peut-être vous penserez à moi quelques instants; moi, j'aurai le loisir de penser à vous bien souvent.

FAUST.

Vous êtes donc souvent seule?

MARGUERITE.

Notre ménage n'est pas important, et cependant il y a beaucoup à faire. Nous n'avons pas de servante : c'est moi qui fais la cuisine, qui tiens la maison propre, qui soigne le linge. Il me faut aller, venir du matin au soir; et ma mère est bien économe! Ce n'est pas cependant qu'elle soit obligée d'y regarder de si près: nous pourrions briller comme tant d'autres; mon père nous a laissé une jolie aisance, une maison et un jardin hors la ville. Mais à présent, j'aurai plus de repos qu'autrefois : mon frère est soldat, ma petite sœur est morte. Cette pauvre chère enfant! Elle m'a donné bien de la peine! mais je la prenais volontiers, je l'aimais tant!

FAUST.

Si elle te ressemblait, c'était un ange.

MARGUERITE.

Je l'avais élevée et elle m'aimait de tout son cœur; elle était née après la mort de mon père. Ma mère fut bien malade; nous crûmes qu'elle allait aussi mourir. Elle ne se rétablit que bien lentement, peu à peu, et ne put penser à nourrir de son lait la chétive créature... Ce fut moi toute seule qui demeurai chargée d'elle; je lui faisais boire de l'eau et du lait; je l'appelais mon enfant; je la tenais sans cesse dans mes bras, sur mon sein; qu'elle était gentille! Elle devint grande et forte.

FAUST.

Tu étais donc alors bien heureuse?

MARGUERITE.

J'avais aussi de bien mauvais moments; pendant la nuit, le berceau de la petite était appuyé contre mon lit: le moindre de ses mouvements m'éveillait; je lui donnais à boire, je la couchais près de moi; si elle criait, je sautais à bas du lit, je la promenais de côté et d'autre; dès le point du jour, il fallait être à la fontaine, puis au marché, puis à la cuisine; le lendemain recommencer encore; voyez-vous, monsieur, on ne pouvait toujours être de bonne humeur, mais aussi la fatigue donne de l'appétit et donne du prix au repos. (*Ils passent; Marthe et Méphistophélès reparaissent.*)

MARTHE.

Les pauvres femmes en portent la peine; un vieux garçon est difficile à corriger.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

C'est une femme telle que vous qu'il me faudrait pour me rendre meilleur.

MARTHE.

Eh! dites-moi, monsieur, n'avez-vous encore rien trouvé? Votre cœur ne s'est-il pas engagé?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Comme dit le proverbe: *Une bonne femme et une maison à soi, cela vaut mieux que l'or et les perles.*

MARTHE.

Je vous demande si vous n'avez jamais obtenu les faveurs de personne.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Partout dans mes voyages on m'a reçu très-honnêtement.

MARTHE.

Je voulais dire : n'avez-vous jamais eu d'engagement sérieux ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Il ne faut jamais se hasarder à plaisanter avec les femmes.

MARTHE.

Ah ! vous ne voulez pas me comprendre.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

J'en serais bien fâché... Mais je comprends à merveille... que vous avez beaucoup de bonté. (*Ils passent.*)

FAUST.

Tu m'as donc reconnu, cher petit ange, aussitôt que je suis entré dans le jardin ?

MARGUERITE.

N'avez-vous pas vu comme j'ai baissé les yeux ?

FAUST.

Et tu m'avais pardonné la liberté que je pris lorsque je te rencontrai en sortant de l'église.

MARGUERITE.

Je fus d'abord bien effrayée. Jamais rien de pareil ne m'était arrivé. Personne dans le quartier n'a jamais pu dire du mal de moi. Ah ! me suis-je dit, est-ce qu'il aurait trouvé dans mon maintien quelque chose de hardi, d'inconvenant, qui ait pu l'encourager à s'attaquer à moi comme s'il eût affaire à une fille de mauvaise vie ? Je vous avouerai cependant que je ne sais quoi me parlait en

votre faveur, et c'était contre moi que je me fâchais de ne pas vous avoir montré plus de colère encore.

FAUST.

Cher amour !

MARGUERITE.

Attendez un moment. (*Elle cueille une marguerite et en détache les pétales l'un après l'autre.*)

FAUST.

Que veux-tu faire, un bouquet ?

MARGUERITE.

Non, rien ; ce n'est qu'un enfantillage.

FAUST.

Qu'est-ce donc ?

MARGUERITE.

Allons, vous vous moquerez de moi. (*Elle effeuille la marguerite et parle tout bas.*)

FAUST.

Que murmures-tu ?

MARGUERITE, *à mi-voix.*

Il m'aime, il ne m'aime pas.

FAUST.

Oh ! cher ange du ciel !

MARGUERITE, *à mi-voix.*

Il m'aime...., non...., il m'aime.... (*Elle arrache la dernière feuille, et dit avec une douce joie :*) Il m'aime.

FAUST.

Charmante enfant ! que la réponse de cette

fleur soit pour toi un oracle du ciel. Il t'aime! comprends-tu bien cette parole? (*Il lui prend les deux mains.*) Il t'aime!

MARGUERITE.

Je tremble!

FAUST.

Ne tremble pas! Que mes regards fixés sur les tiens, que tes mains serrées dans les miennes te disent ce que je ne saurais exprimer. Livre-toi tout entière au sentiment d'un bonheur qui doit être éternel. Sa fin serait le désespoir : non, point de fin! point de fin! (*Marguerite lui serre la main; puis elle se dégage et s'enfuit. Faust reste un moment perdu dans ses pensées, puis il la suit.*)

MARTHE, *approchant.*

La nuit vient.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Oui; il faut nous séparer.

MARTHE.

Je vous engagerais bien à rester plus longtemps, n'était la méchanceté des gens de cet endroit; il semble qu'ils n'aient rien à penser, rien à faire qu'à espionner tous les pas, toutes les actions de leurs voisins; de quelque manière que l'on s'y prenne, on ne peut échapper à leur mauvaise langue. Eh! qu'est devenu notre jeune couple?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Ils ont pris la volée comme les inconstants papillons au printemps.

MARTHE.

Il a l'air de l'aimer beaucoup.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Et elle de même; ainsi va le monde.

—

UNE PETITE MAISON RUSTIQUE DANS LE JARDIN

MARGUERITE. (*Elle entre en courant dans la maison, se cache derrière la porte, pose son doigt sur ses lèvres, et regarde à travers les fentes.*)

MARGUERITE.

Il vient!

FAUST. (*Il entre.*)

Ah! friponne! tu voulais m'attraper, mais je te tiens. (*Il l'embrasse.*)

MARGUERITE. (*Elle passe son bras autour de lui et lui rend son baiser.*)

O le meilleur des hommes! Je t'aime de tout mon cœur. (*On frappe à la porte.*)

FAUST, *avec impatience.*

Qui est là?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Un ami.

FAUST.

Animal!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Il est temps de se séparer.

MARTHE, *entrant.*

Oui. Il est tard, mon cher monsieur.

FAUST.

Ne puis-je vous reconduire?

MARGUERITE.

Ah! que dirait ma mère?... Adieu!...

FAUST.

Il faut donc que je te quitte? Adieu!

MARTHE.

Bonsoir.

MARGUERITE.

Au revoir bientôt. (*Faust et Méphistophélès sortent.*) Mais, mon Dieu, comment un tel homme s'est-il avisé de m'aimer? Il pense tout et sait tout. Je suis toute honteuse devant lui; je ne sais que répondre *oui* à tout ce qu'il me demande. Je suis si sotte et si ignorante, que je ne comprends pas ce qu'il a pu trouver en moi. (*Elle sort.*)

—

UNE FORÊT ET UNE CAVERNE.

FAUST, *seul.*

Esprit sublime! tu m'as donné tout, dès que je te l'ai demandé; tu as daigné te montrer à moi face à face, et les rayons de ta lumière m'ont éclairé; tu m'as donné pour domaine la majestueuse nature, avec la force de la sentir et d'en jouir. Ce n'est pas une froide admiration que m'ont inspirée ses merveilles; tu as permis que je pénétrasse tous ses secrets, et que je lusse dans son sein comme dans celui d'un ami; tu as fait passer sous mes yeux la longue chaîne des êtres vivants, et tu m'as appris à comprendre, comme le langage de mes frères, le bruissement des forêts, la voix des flots et des orages. Quand la tempête mugit et gron-

de dans la forêt, quand les pins déracinés se précipitent et brisent autour d'eux les branches et les souches voisines, quand l'écho des montagnes répète au loin le bruit de leur chute, alors tu me conduis dans une sûre retraite ; tu me donnes en spectacle à moi-même et déroules devant moi les replis les plus secrets de mon cœur. Le soir, quand la lune répand sa lumière paisible sur la nature, les ombres pâles des temps passés m'apparaissent au-dessus des rochers ; elles sortent des forêts couvertes de brouillards ; elles se balancent sur des rayons d'argent, et entretiennent l'austère volupté de la méditation. Mais, je sens, hélas ! que le bonheur de l'homme ne saurait être complet. Ces joies célestes que tu m'as permise, ces joies qui s'élèvent jusqu'à toi, esprit sublime ! je dois les goûter en présence du compagnon que tu as attaché à mes pas ; je ne puis plus me séparer de lui, et cependant, toujours froid et dédaigneux, il m'abaisse à mes propres yeux. Un souffle de sa bouche flétrit le bonheur que je reçois de tes bienfaits. Il se complaît à présenter à mon esprit des tableaux voluptueux, qui allument une ardeur farouche dans mon sein ; il me précipite du désir dans la jouissance, et, dans le plaisir même, il me poursuit encore de désirs inquiets.

MÉPHISTOPHÉLÈS. (*Il entre.*)

Auras-tu bientôt fini ? ou comptes-tu prolonger ceci longtemps ? On peut en essayer une fois ; mais hâtons-nous d'arriver à quelque chose de nouveau.

FAUST.

N'as-tu donc pas mieux à faire que de venir ici me troubler dans mes bons moments ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je ne demande en vérité pas mieux que de te laisser tranquille, si tu oses me le demander sérieusement; je renoncerais sans grand dommage à un compagnon si déplaisant, si dur et si fantasque, qu'il est impossible de le satisfaire; j'y travaille tout le jour sans relâche, et jamais je n'ai pu encore surprendre sur son visage un signe de contentement.

FAUST.

Voilà son éternel refrain! il prétend que je lui dois des remercîments, parce qu'il m'est insupportable.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Eh! dis-moi, je te prie, pauvre fils de la terre, comment aurais-tu vécu sans moi? Je t'ai guéri pour longtemps des écarts de ton imagination, qui, si je ne fusse venu à ton secours, t'entraînaient bien loin de ce monde; mais tu veux, je crois, revenir à tes anciennes folies; dis-moi, je te prie, qu'as-tu à faire, comme un hibou, dans ces cavernes, sur ces roches escarpées? Veux-tu, comme un vil crapaud, te nourrir d'herbes flétries et d'eau croupie sur les rochers? C'est, en vérité, un doux et aimable passe-temps. Je le vois, ton ancien métier de docteur te tient toujours au corps.

FAUST.

Si tu pouvais comprendre comme ces instants passés dans la solitude renouvellent en moi les forces de la vie! S'il t'était donné de t'en former seulement une idée, tu trouverais un plaisir diabolique, digne de toi, à m'enlever ce bonheur.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Oh! je le comprends à merveille. La nuit, trempé de rosée, se coucher sur la montagne, et là, contempler avec délices l'immensité de la terre et du ciel; gonflé d'orgueil, se croire une sorte de divinité, fouiller dans les entrailles de la terre avec des désirs curieux de pénétrer les secrets des six jours de la création, se forger des joies nouvelles inconnues au vulgaire, se fondre dans le grand Tout, se dépouiller entièrement du fils de l'homme, voilà sans doute un plaisir plus qu'humain, d'autant plus doux qu'en définitive cette contemplation sublime se terminera... (*il fait un geste*) je n'ose dire comment.

FAUST.

Tais-toi, misérable.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je te scandalise. Oh! sans doute, un homme de bien tel que toi a droit de m'imposer silence : des oreilles chastes ne peuvent entendre des choses auxquelles de chastes cœurs seraient pourtant bien fâchés de renoncer. Mais, brisons là-dessus. Je ne prétends pas te refuser le plaisir de te mystifier toi-même de temps à autre; seulement, tâche que cela ne dure pas trop longtemps. Voici que tu redescends sur la terre : à la bonne heure; il le fallait, sous peine de mourir enragé. Parlons d'autre chose. Ta bien-aimée est tristement renfermée dans sa chambre, son cœur est gonflé, son humeur sombre; tu ne sors pas de sa pensée : elle t'aime avec passion. Naguère, ton amour était comme un torrent grossi par la fonte des neiges; tu as alors inondé son cœur : mais aujourd'hui le torrent est à sec. Au lieu

de demeurer ici, puissant monarque des forêts, croirais-tu au-dessous de ta dignité d'aller récompenser la tendresse de cette pauvre jeune fille? Le temps lui paraît d'une lenteur mortelle. Elle reste à sa fenêtre et regarde les nuages passer au-dessus des vieux remparts de la ville. Elle chante la vieille chanson. *Si j'étais petit oiseau!* et répète ce refrain pendant tout le jour et la moitié de la nuit. Quelquefois elle rit, plus souvent elle est triste; elle pleure, et, après avoir pleuré, elle paraît plus calme; mais jamais elle n'est distraite de son amour.

FAUST.

Serpent séducteur!

MÉPHISTOPHÉLÈS, *à part.*

C'est bon, je te tiens!

FAUST.

Infâme Satan, éloigne-toi de moi, ne prononce pas le nom de la beauté que j'aime; n'irrite pas mes sens, déjà trop faciles à enflammer, en leur présentant l'âpre désir de la possession.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Oh! oh! que veut dire ceci? Elle croit que tu as fui loin d'elle, et il me semble en effet que tu es déjà à moitié envolé.

FAUST.

Sa pensée me serait encore présente quand j'aurais fui au bout du monde; je l'aime avec ivresse, je porte envie même au corps du Seigneur, pendant que ses lèvres le touchent.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

A la bonne heure, mon ami. Souvent moi-

même je t'ai envié ces deux jumeaux qui paissent entre les lis et les roses de son sein.

FAUST.

Misérable entremetteur! ne renonceras-tu pas à ton infâme métier?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Bravo! je ris de tes injures. Quand le Dieu qui créa l'homme et la femme les plaça l'un près de l'autre, il ne méprisa pas apparemment le métier que tu me reproches, et il en fit lui-même l'office. Mais es-tu donc bien à plaindre? Il s'agit d'aller dans la chambre de ta bien-aimée, et non pas de t'aller pendre.

FAUST.

Pourrais-je goûter le plaisir des dieux dans ses bras? Quand je serais brûlé du feu de ses caresses, anéanti de bonheur sur son sein, ne sentirais-je pas encore le malheur que je lui prépare? Ne suis-je pas un vagabond sans asile? un exilé, un monstre sans but et sans repos? Je suis entraîné comme le torrent qui, de rochers en rochers, se précipite, impatient d'atteindre l'abîme. Mais Marguerite, innocente et simple! elle habiterait une cabane des Alpes dans une vallée tranquille; ses vœux modestes ne tendraient pas au delà de l'humble horizon des soins domestiques. N'était-ce pas assez que le torrent maudit arrachât les rochers, les précipitât dans son cours? Non, je devais aussi briser cette tendre fleur et engloutir la paix de cette âme. L'enfer réclame sa proie: eh bien, il l'aura. Démons, venez m'aider à abréger l'agonie; que ce qui doit arriver s'accomplisse. La fatalité a attaché sa destinée à la mienne; je l'entraînerai avec moi dans l'abîme.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Comme tu t'enflammes, comme tu t'emportes!... Viens la consoler. Pauvre fou! quand une tête étroite telle que la tienne n'aperçoit plus d'issue, elle s'imagine que tout est fini. Vivent les gens de cœur! Désormais, tu es à peu près aussi diable que moi, et rien n'est plus grotesque qu'un diable qui se désespère.

—

CHAMBRE DE MARGUERITE

MARGUERITE; *seule, et travaillant à son rouet.* (*Elle chante.*)

Plus de repos pour mon cœur endolori, j'ai perdu le bonheur et l'espérance.

Aussitôt qu'il n'est plus près de moi, il me semble voir la tombe s'entr'ouvrir.

Ma faible raison s'égare, un secret poison me dévore l'âme,

Plus de repos pour mon cœur endolori, j'ai perdu le bonheur et l'espérance.

Quand le jour point, je me mets à la fenêtre ou devant la maison pour apercevoir de loin le bien-aimé et voler à sa rencontre.

Ses traits si chers et si nobles, sa fière démarche, son gracieux sourire qui adoucit ses yeux pénétrants.

Et sa voix si chère, et son tendre langage, et son serrement de main, et son baiser de feu!...

Plus de repos pour mon cœur endolori, j'ai perdu le bonheur et l'espérance.

Quand il paraît, mon cœur bat à se rompre; quand il me quitte, la sombre tristesse m'envahit tout entière. Oh! que ne puis-je le retenir enchaîné à mes côtés, toujours, toujours... et mourir sous un dernier baiser!

LE JARDIN DE MARTHE.

MARGUERITE, FAUST.

MARGUERITE.

Henri! j'ai quelque chose à te demander.

FAUST.

Dispose de tout ce qui est en mon pouvoir, chère âme.

MARGUERITE.

Dis-moi, quelle religion as-tu? Je sais que ton cœur est bon; mais je crois que tu n'as guère de piété.

FAUST.

Laissons cela, mon enfant; tu sais bien que je t'aime; je donnerais pour toi mon sang et ma vie. Je ne voudrais troubler personne dans sa foi, ni l'enlever à son église.

MARGUERITE.

Cela ne suffit pas. Il faut encore y croire.

FAUST.

Il le faut, dis-tu?

MARGUERITE.

Ah! si je pouvais quelque chose sur ton esprit! Avoue-le-moi, tu ne fréquentes guère les saints sacrements.

FAUST.

Je les honore.

MARGUERITE.

Mais sans les désirer. Il y a peut-être bien

longtemps que tu n'es allé à la messe, à confesse. Crois-tu en Dieu?

FAUST.

Ma bien-aimée, qui oserait affirmer qu'il y a un Dieu? Interroge les prêtres et les sages. Leur réponse semblera une raillerie de la demande que tu leur auras faite.

MARGUERITE.

Ainsi, tu n'y crois pas?

FAUST.

N'interprête pas mal mes paroles, aimable enfant. Qui osera dire : *je crois*, si la foi est dans les paroles? qui osera dire : *je ne crois pas*, s'il écoute la voix de son cœur? Celui qui contient et soutient tout, contient et soutient toi, moi et lui-même. Il courbe la voûte des cieux; il affermit la terre sous nos pas; il ordonne aux étoiles de suivre paisiblement leur cours. Quand mes yeux se fixent sur les tiens, ta beauté enflamme mes sens, ton cœur attire le mien. Un mystère éternel, visible ou invisible, se répand autour de toi. Adorons cet éternel mystère, et quand un sentiment de tendresse et de bonheur aura rempli ton âme, prononce des mots au hasard, je n'en ai point à te prescrire. Qu'importe que tu dises : Bonheur! cœur! amour! Dieu! le sentiment est tout, le mot est vain, et ces mots ne sont que bruit et fumée, qui nous cachent l'éclatante clarté des cieux!

MARGUERITE.

Cela me paraît bon et beau : c'est à peu près ce que nous dit le prêtre, à quelques termes près.

FAUST.

Dans tous les lieux éclairés par le soleil, ces sentiments animent tous les cœurs; chacun les exprime en son langage ; pourquoi n'aurais-je pas le mien ?

MARGUERITE.

On croirait d'abord qu'on peut le trouver assez raisonnable ; cependant il reste encore quelque chose de louche : au fond, tu n'es pas chrétien.

FAUST.

Chère enfant !

MARGUERITE.

Ce qui me fait aussi de la peine, c'est de te voir toujours dans une compagnie...

FAUST.

Comment donc ?

MARGUERITE, *vivement.*

Cet homme qui est toujours avec toi... je le hais du plus profond de mon cœur; jamais, dans toute ma vie, rien ne m'a plus blessé que l'odieux visage de cet homme.

FAUST.

Chère ange, ne le crains pas.

MARGUERITE.

Sa présence me remue le sang: je suis bienveillante pour tout le monde; mais je n'éprouve pas, je crois, moins d'horreur à voir cet homme que de plaisir à te regarder. Je le tiens pour un misérable coquin: Dieu me pardonne si je lui fais injure !

FAUST.

Il faut qu'il y ait des êtres de cette espèce-là.

MARGUERITE.

Je ne voudrais pas vivre avec son pareil! Quand il entre dans la maison, c'est toujours avec un sourire mauvais, un air fâché; on voit qu'il ne prend intérêt à rien : il porte écrit sur son front qu'il n'aimera jamais personne. Tu sais comme je suis heureuse dans tes bras, quelle douce chaleur m'anime? Eh bien, sa présence me glace.

FAUST, *à part.*

Pressentiments de l'innocence!

MARGUERITE.

Voilà l'effet que cet homme produit sur moi! Quand il s'approche de nous, il me semble que je ne t'aime plus; je ne pourrais prier en sa présence, et cela me ronge le cœur. N'éprouves-tu pas la même chose, Henri?

FAUST.

Ce sont les effets de l'antipathie.

MARGUERITE.

Il est temps de nous séparer.

FAUST.

Quoi! ne pourrai-je jamais reposer doucement une heure sur ton sein, appuyer ton cœur sur mon cœur, et mêler mon âme à la tienne?

MARGUERITE.

Ah! si je couchais seule à la maison.... je pourrais bien cette nuit ne pas fermer la

porte au verrou; mais ma mère a le sommeil léger; et si elle nous surprenait, j'en mourrais sur la place.

FAUST.

Sois sans inquiétude, mon ange; prends ce flacon, verse trois gouttes dans le verre de ta mère: ces trois gouttes la plongeront aisément dans un profond sommeil.

MARGUERITE.

Que ne ferais-je pas pour te plaire? Mais tu es bien sûr que cela ne peut être nuisible à ma mère?

FAUST.

Te le conseillerais-je sans cela, ma bien-aimée?

MARGUERITE.

Quand je te vois, cher ami, je ne puis résister à ta volonté; j'ai déjà tant fait pour toi, que je n'ai presque plus rien à faire.

(*Elle sort.*)

MÉPHISTOPHÉLÈS. (*Il entre.*)

L'innocente brebis est-elle partie?

FAUST.

Tu nous espionnais encore?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Oh! j'ai entendu de reste. Monsieur le docteur a été catéchisé: j'espère que cela lui réussira; les femmes sont intéressées à ce que les hommes soient dévots et se traînent dans les vieilles ornières. S'il est habitué au joug, pensent-elles, nous saurons bien leur faire porter le nôtre.

FAUST.

Le monstre ne peut comprendre cette âme tendre et fidèle; attachée à une religion hors de laquelle elle n'espère pas de salut, elle se tourmente pieusement de la pensée que l'homme qu'elle aime puisse être réprouvé pour l'éternité.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Voyez cet amoureux libertin et romanesque! Une jeune fille le mène par le bout du nez.

FAUST.

Vil composé de boue et de flamme!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Au reste, elle se connaît fort bien en physionomies. En ma présence, elle est troublée sans savoir pourquoi; elle soupçonne quelque chose de mystérieux en ma personne. Elle sent bien que je suis un génie; peut-être même ose-t-elle croire que je suis le diable... Et cette nuit...

FAUST.

Eh bien, que veux tu dire?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Cette nuit, j'aurai ma revanche.

AU LAVOIR.

MARGUERITE, LISETTE. *Elles apportent des cruches.*

LISETTE.

N'as-tu rien entendu dire de la petite Barbe

MARGUERITE.

Non, rien ; je sors si peu !

LISETTE.

La chose est certaine : Sybille me l'a encore assuré tantôt. La tête lui a tourné : voilà où l'ont conduite ses grands airs.

MARGUERITE.

Comment ?

LISETTE.

C'est mauvais. A présent, quand elle boit et mange, c'est pour deux.

MARGUERITE.

Ah ! Dieu !

LISETTE.

Elle a ce qu'elle mérite ; il y avait assez longtemps qu'elle était pendue au cou de ce vaurien : c'était une promenade dans la campagne puis, toujours à son bras, au village, à la danse. Il fallait qu'elle eût partout la première place ; il lui donnait sans cesse des gâteaux et du vin ; il n'y en avait que pour elle tout était dû à sa beauté, et elle était assez effrontée pour accepter de lui des présents sans rougir. Des fleurettes d'abord, puis une caresse par-ci par-là, si bien que sa fleur est loin.

MARGUERITE.

La pauvre fille!

LISETTE.

Tu la plains? Pendant que nous étions seules à filer et que nos mères ne nous permettaient de quitter l'ouvrage qu'à la nuit, elle était assise auprès de son amoureux sur le banc devant la porte, ou dans quelque allée obscure. Oh! le temps ne lui paraissait pas long! Qu'elle s'humilie aujourd'hui, qu'elle aille à la porte d'une église en cilice de pénitente.

MARGUERITE.

Mais son amant l'épousera sans doute?

LISETTE.

Lui! allons donc, pas si sot! C'est un garçon déluré; il ira chercher de l'air et du plaisir ailleurs: il court les champs...

MARGUERITE.

Cela n'est pas bien.

LISETTE.

Au reste, si elle le rattrape, elle n'en sera pas mieux; les garçons lui arracheront sa couronne, et nous répandrons de la paille hachée devant sa porte. (*Elle sort.*)

MARGUERITE, *retournant à la maison.*

Comment pouvais-je donc médire aussi durement autrefois des pauvres filles qui avaient eu le malheur de faillir? Ma langue ne trouvait pas d'expressions assez fortes pour condamner leurs fautes; si noir que cela me parût, je le noircissais encore, et croyais n'en avoir jamais dit assez; je faisais

le plus grand signe de la croix, et je suis maintenant le péché même! Mais, mon Dieu, comme tout m'a entrainée !.. Hélas ! il était si aimable!

—

UN CARREFOUR.

Une image de la Vierge dans une niche creusée dans le mur ; des pots de fleurs devant.

MARGUERITE, *mettant des fleurs nouvelles dans un vase.*

Abaisse, ô mère de douleurs, un regard de pitié sur ma souffrance.

Ton cœur est percé d'un glaive, mille peines le déchirent : ton fils mort est dans tes bras!

Tes yeux s'élèvent vers ton père; et tes larmes lui demandent de vous secourir tous les deux.

Le désespoir me déchire le sein, mon pauvre cœur inquiet espère et craint tour à tour : personne ne m'entend sur la terre : toi seule, ô sainte Marie, tu peux savoir ce que je souffre.

Partout où je vais, je porte avec moi la douleur : dans la solitude je pleure : la souffrance m'a brisée.

Ces fleurs que j'ai vues croître sur ma fenêtre, ce matin, je les arrosais de mes larmes; je les ai cueillies pour toi.

Les premiers rayons du jour qui pénètrent dans ma chambre me trouvent assise sur mon lit, seul confident de ma douleur.

Viens à mon secours, sauve-moi de la mort et de la honte; abaisse, ô mère de douleurs, un regard de pitié sur ma souffrance!

—

LA NUIT

Une rue devant la porte de Marguerite.

VALENTIN, *soldat, frère de Marguerite.*

Autrefois, dans nos repas joyeux, quand

chacun de mes camarades, les coudes appuyés sur la table, faisait l'éloge de sa belle, l'élevait au-dessus de toutes les autres, et arrosait ses louanges à longs traits, j'écoutais tranquillement leurs discours, je gardais un silence modeste, et me frottais la barbe en souriant; enfin, je prenais mon verre, plein jusqu'aux bords : « Chacune vaut son prix, disais-je; mais est-il dans le pays une jeune fille qui égale ma chère petite Marguerite, qui soit digne de verser à boire à ma sœur? » et top! top! kling! klang! on choquait les verres à la ronde, chacun répétait: « Il a, ma foi, raison, elle est la perle du pays. » Personne n'eût osé élever la voix pour lui donner une rivale, et maintenant, malédiction!... c'est à s'arracher les cheveux, à se cogner la tête contre les murs. Il n'est pas un faquin qui ne puisse me montrer au doigt, et m'insulter à mots couverts. Je me tiens dans mon coin, honteux comme un banqueroutier; à chaque parole équivoque, mon front se couvre de rougeur, et quand je les hacherais tous l'un après l'autre, je ne pourrais dire encore qu'ils ont menti. Mais qui vient là? qui se glisse le long du mur? Je crois, ma foi, que ce sont eux; et, si c'est lui, je le saisis à la gorge; il ne sortira pas vivant d'ici.

FAUST, MÉPHISTOPHÉLES, VALENTIN *caché.*

FAUST.

Vois-tu par la fenêtre de l'église la lumière de la lampe qui brûle dans la sacristie? Elle est faible et vacillante; elle forme à peine un point lumineux dans l'espace : les ténèbres la pressent de toutes parts. C'est ainsi que

la lumière et l'obscurité brillent ensemble dans mon cœur.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Moi, je me sens éveillé comme ce petit chat qui joue entre les barreaux d'une échelle; il se frotte doucement contre la muraille, il aime assez le bien volé, et est fort enclin à la luxure : c'est du reste un honnête homme de chat. Je flaire par avance la magnifique nuit du sabbat, tous mes membres en frissonnent déjà de plaisir; elle revient pour nous après-demain, et alors on sait pourquoi, on veille.

FAUST

Va-t-il paraître bientôt au jour, le tresor que j'ai vu briller dans la terre?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Tu peux te donner la joie de ramasser la cassette, je l'ai lorgnée dernièrement : il y a de beaux écus neufs dedans.

FAUST.

N'apportes-tu pas quelque bijou, quelque bague pour parer ma bien-aimée?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

J'ai là quelque chose comme un collier de perles.

FAUST.

A la bonne heure! je n'aime pas à me présenter à elle les mains vides.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Tu ne perdrais pas, ce me semble, à goûter d'autres plaisirs. Mais voici que le ciel est brillant d'étoiles, écoute un petit chef-d'œu-

vre : c'est une chanson morale dont je suis sûr qu'elle sera charmée. (*Il chante et s'accompagne avec sa guitare*).

Gentille brunette,
Que cherches-tu là,
Les yeux sur la porte
De ton amoureux ?
Le jour point à peine,
Le plaisir t'appelle,
Fille en son logis
Tu peux bien entrer;
Fille en sortir, non.

Il te tend les bras :
Allons! bonne nuit.
Va, l'amour t'appelle
Mais, écoute-moi,
Ne te laisse pas
Jouer, ma petite.
Résiste et fais rage
S'il ne t'offre pas
L'anneau conjugal.

VALENTIN, *s'avançant*.

Par le ciel et l'enfer, que viens-tu chercher ici, preneur de rats ? Que ton instrument aille au diable et le chanteur après !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Voilà ma guitare en deux ; il n'y a plus moyen de s'en servir.

VALENTIN.

C'est maintenant le tour de ta tête.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *à Faust*.

Alerte, monsieur le docteur, ferme ! serrons-nous et laisse-toi conduire. Flamberge au vent ! riposte seulement, je me charge de la parade.

VALENTIN.

Eh bien, pare celle-là !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Pourquoi pas ?

VALENTIN.

Celle-ci encore.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Sans doute.

VALENTIN.

Je crois en vérité que le diable combat lui-même ; j'ai le bras tout engourdi.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *à Faust.*

Pousse ferme.

VALENTIN. (*Il tombe.*)

Oh ! malheur !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Voilà le lourdaud apprivoisé. Décampons ! Nous n'avons pas un moment à perdre ; j'entends déjà crier : *Au meurtre ! à l'assassin !* Je ne m'inquiète guère de la police ; mais la justice criminelle, je ne suis pas trop bien dans ses papiers.

MARTHE, *à la fenêtre.*

Au secours ! au secours !

MARGUERITE, *à la fenêtre.*

Apportez de la lumière.

MARTHE.

On se querelle, on se frappe, on crie, on se bat.

LE PEUPLE.

En voilà déjà un de mort !

MARTHE, *sortant de sa maison.*

Les meurtriers se sont-ils enfuis ?

MARGUERITE, *sortant de sa maison.*

Qui est tombé là, baigné dans son sang ?

LE PEUPLE.

Le fils de ta mère.

MARGUERITE.

Dieu tout-puissant, quel malheur !

VALENTIN.

Je meurs, cela est bientôt dit, et cela est bientôt fait. Femmes, qu'avez-vous à pleurer et à hurler ainsi ? Approchez-vous, et écoutez-moi. (*On se presse autour de lui.*) Vois-tu bien, ma petite Marguerite, tu es encore jeune, tu n'as pas grande expérience pour te conduire, profite de mes bons avis ; et puisque tu veux être une catin, tâche de bien savoir ton métier.

MARGUERITE.

Mon frère, pourquoi me parles-tu ainsi ? O mon Dieu !

VALENTIN.

Ne plaisante pas avec le nom de Dieu dans cette affaire ; ce qui est fait est fait, et ce qui doit être sera. Tu as commencé par te livrer en cachette à un homme, bientôt tu en auras plus d'un, puis une douzaine, puis enfin la ville entière. Quand la Honte vint au monde, on espéra cacher sa naissance, on la portait pendant la nuit, on l'enveloppait d'un voile, on aurait voulu l'étouffer ; mais bientôt

elle prit des forces, elle se montrait nue au soleil : elle n'en était pas plus belle ; mais plus ses traits étaient hideux, plus elle cherchait la lumière. Je vois déjà le temps où tous les honnêtes gens de la ville se détourneront de toi, vile prostituée, comme d'un cadavre infect ; le cœur te manquera quand ils te regarderont seulement entre les deux yeux. Tu ne te placeras plus au haut de l'église ; tu ne porteras plus la chaîne d'or, tu ne te pavaneras plus à la danse parée de fines dentelles ; tu te cacheras dans de sales hôpitaux, parmi les mendiants et les infirmes, et quand Dieu pourrait te pardonner, tu n'en serais pas moins maudite sur la terre !

MARTHE.

Occupez-vous du salut de votre âme, au lieu de vous charger de nouveaux péchés !

VALENTIN.

Et toi, infâme entremetteuse, si je pouvais seulement tomber sur ta carcasse, je croirais m'assurer amplement le pardon de tous mes péchés.

MARGUERITE.

Mon frère ! O supplice d'enfer !

VALENTIN.

Pourquoi pleures-tu à présent ? C'est quand tu as perdu ton honneur que tu m'as donné le coup mortel ; je m'endors du dernier sommeil, et vais paraître devant Dieu comme un soldat et comme un brave.

(Il meurt.)

UNE ÉGLISE.

On célèbre l'office; on entend tour à tour le son de l'orgue et des chants religieux.

MARGUERITE *au milieu du peuple.* LE MAUVAIS ESPRIT *derrière Marguerite*

LE MAUVAIS ESPRIT.

Marguerite, te souvient-il du temps où, le cœur plein d'innocence, tu t'approchais de cet autel les yeux dévotement baissés sur ce petit livre, le cœur partagé entre le souvenir des jeux de l'enfance et l'amour de Dieu! Marguerite, ce temps n'est plus. Quelles pensées occupent aujourd'hui ton esprit? Quels remords tourmentent ton cœur? Prieras-tu pour l'âme de ta mère, que tu as fais mourir d'une mort lente et douloureuse? Quel est ce sang répandu sur le seuil de ta porte? Ces mouvements que tu sens dans tes entrailles t'annoncent que tu mettras bientôt au jour, pour son malheur et pour le tien, une créature dont la présence attestera ton désordre et ta honte.

MARGUERITE.

Malheur! malheur! Ah! ne pourrai-je chasser ces pensées qui, de toutes parts, me pressent et s'élèvent contre moi!

CHŒUR.

Dies iræ, dies illa,
Solvet sæclum in favilla.

(*L'orgue joue.*)

LE MAUVAIS ESPRIT.

La vengeance céleste t'atteint, la trompette sonne, les tombeaux s'ouvrent; ton cœur ré-

duit en cendre se ranime à la vie pour sentir les flammes de l'enfer.

MARGUERITE.

Ah! si je pouvais sortir! Les sons de cet orgue m'étouffent, ces chants brisent mon cœur.

CHŒUR.

Judex ergo cum sedebit,
Quidquid latet apparebit,
Nil inultum remanebit.

MARGUERITE.

J'étouffe! ces piliers me pressent; cette voûte m'écrase!... de l'air!

LE MAUVAIS ESPRIT.

Tu veux te cacher? Le crime et la honte ne peuvent se cacher. De l'air, dis-tu! de la lumière! Malheur à toi!

CHŒUR.

Quid sum miser tum dicturus,
Quem patronum rogaturus,
Cum vix justus sit securus?

LE MAUVAIS ESPRIT.

Les élus se détournent de toi, aucun des justes ne te tendra la main. Malheur à toi!

CHŒUR.

Quid sum miser tum dicturus?

MARGUERITE.

Voisine, votre flacon! (*Elle tombe évanouie.*)

NUIT DU SABBAT (1)

Montagne du Harz, vallée de Schirke et désert.

FAUST, MÉPHISTOPHÉLÈS.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

N'aurais-tu pas besoin d'un manche à balai ? Quant à moi, je voudrais avoir un bouc solide... Dans ce chemin, nous sommes encore loin du but.

FAUST.

Ce bâton noueux me suffira tant que je me sentirai ferme sur mes jambes. A quoi bon abréger le chemin ? Errer dans le labyrinthe des vallées, puis gravir ce rocher, du haut duquel les eaux jaillissent éternellement, voilà le seul plaisir qui puisse assaisonner une pareille route. Le printemps circule déjà sous l'écorce blanche des bouleaux, et les sapins en ressentent aussi les influences : ne doit-il pas agir sur nos membres engourdis ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Moi, je ne sens vraiment rien; j'ai soif de neige et de glace; j'en voudrais tout le long de mon chemin. Que la lune est triste! que les rayons de son disque échancré sont ternes! comme ils glissent lentement sur le flanc des montagnes! Elle éclaire si mal, qu'on donne à chaque pas contre un arbre

(1) Cette scène, ce hors-d'œuvre, que les Allemands eux-memes avouent ne pas comprendre, fourmille d'allusions à des personnages et des faits de la cour de Weimar, à l'époque où Gœthe écrivait *Faust.* Comme précédemment, la partie versifiée est empruntée à la traduction Stapfer. (*Note des éditeurs.*)

ou un rocher! Permets que j'appelle un feu follet; j'en vois un là-bas qui promène assez drôlement sa lumière. Holà! ami, oserai-je t'appeler à nous? Qu'as-tu à flamber inutilement dans le vide? Sois assez complaisant pour nous éclairer jusque là-haut.

LE FEU FOLLET.

Par politesse, j'espère pouvoir forcer mon naturel léger : notre course se dirige habituellement en zigzag.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Hé! hé! voyez donc! il veut singer les hommes. Marche droit, au nom du diable! ou je souffle ton étincelle de vie.

LE FEU FOLLET.

Je vois bien que vous êtes le maître d'ici, et je vais vous satisfaire. Mais songez-y, la montagne est enchantée aujourd'hui, et si un feu follet doit vous montrer le chemin, n'y regardez pas de trop près.

FAUST, MÉPHISTOPHÉLÈS, LE FEU FOLLET,
chantent alternativement.

Dans la sphère des mensonges,
Des chimères, des vains songes,
Nous voici, je pense, entrés.
Sois-nous un fidèle guide :
Effleurons le sol avide,
Foulons les rocs déchirés.

Vois-tu ces pins qui se pressent,
Et dont les troncs me paraissent
Saisis d'un long tremblement,
Se fuir si rapidement?
Et ces sommets qui s'abaissent,
Et ces nuages mouvants,
Et ces prés battus des vents,
Et ces brouillards qui se fondent,

Comme ils roulent, comme ils grondent
A travers rocs et gazon
Fuit le torrent noir de fange
Et blanc d'écume.... Qu'entends-je ?
Un murmure, une chanson ?
Est-ce bien la voix d'un ange ?
D'amour est-ce bien les sons ?
Sons heureux que nous aimons!
L'echo de ce doux ramage,
Comme la voix d'un autre âge
Va mourant de monts en monts.
Hou! hou! chouchou! cris funèbres,
Retentissent près de nous :
Merles, geais, corbeaux, hiboux,
Veillent-ils dans les ténèbres ?
Qui frappe ici mes regards?
Ventres plats, longues échines.
Scorpions, serpents, lézards,
Rampent-ils sous les épines ?
De toutes parts les racines,
Comme un million de bras
S'allongent devant nos pas.
Ici, cachant une fosse
Raboteuse, suant l'eau,
Elles tendent un réseau
Flexible où le pied se fausse,
Là, du tronc des arbres morts
Elles s'élancent en gerbes,
Ou bien confondent aux herbes
Leurs longs filaments retors,
Et ces taupes bigarrées.
Sur la bruyère égarées,
La mousse humide grattant,
Broutant, trottant, valetant ;
Et ces mouches fugitives
Dont le valeureux essaim
Sème sur notre chemin
Des étincelles si vives.

Dis-moi si nous resterons
Ou si nous avancerons ?
Ici tout pend, tout menace,
Vois ces pins déracinés
Qui déchirent notre face ;
Et ces rochers calcinés,
Ces eaux vertes, ces feux sombres,
Et ces brouillards et ces ombres !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Tiens-toi ferme à ma queue. Voici un sommet intermédiaire, d'où l'on voit avec admiration Mammon resplendir dans la montagne.

FAUST.

Quelles singulières lueurs jette en ces vallées ce triste crépuscule! Elles pénètrent jusqu'aux profondeurs de l'abîme. Là, monte une vapeur; plus loin, un nuage déchiré; là brille une flamme ardente à travers le crêpe des brouillards, tantôt serpentant comme un étroit sentier, tantôt bouillonnant comme une source. Ici, elle ruisselle et pousse mille jets divers, qui se disséminent dans les vallons et les plaines; là, entre deux rocs serrés, elle se réunit en un seul faisceau. Près de nous tombent les étincelles, qui couvrent le sol d'une poussière d'or. Mais regarde: dans toute sa hauteur le mur de rochers s'enflamme.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Le seigneur Mammon n'illumine-t-il pas son palais comme il faut pour cette fête? C'est un bonheur pour toi de voir cela!... Je pressens déjà l'approche des bruyants convives.

FAUST.

Comme l'air est agité! L'orage s'élève, il frappe mes épaules à coups pressés!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Accroche-toi aux vieux pics des rochers, sans quoi l'ouragan te précipiterait dans l'abîme... Un nuage noir vient encore obscurcir la nuit... Écoute comme les arbres craquent

dans les bois. Les hiboux fuient épouvantés. Entends-tu éclater les colonnes de ces palais verts? entends-tu le froissement plaintif des branches, le puissant tremblement des tiges, le murmure et l'ébranlement sourd des racines? Quel désordre dans leur chute! Ils craquent en tombant les uns sur les autres, et au fond des antres éboulés les tourbillons s'engouffrent en sifflant. N'entends-tu pas des voix sur les hauteurs, de loin, de près, partout? Eh oui, la montagne retentit dans toute sa longueur d'un horrible chant magique.

SORCIÈRES, *en chœur.*

Nous monterons au Broken désert;
Le chaume est jaune et le blé vert.
Monseigneur Bélial, notre maître,
Sur le froid sommet tient sa cour.
On se presse tout alentour:
On danse à l'ombre du vieux hêtre.
Plus d'une sorcière debout
Est...., et.......

UNE VOIX.

Baubo vient seule par derrière;
La vieille est à califourchon
Sur le râble d'un vieux cochon
Reculez-vous! place à la mère!

CHŒUR.

Honneur sans doute à qui de droit!
En avant, Baubo, marche droit.
D'abord la mère et qui la porte,
Et quelques pas plus loin l'escorte.

UNE VOIX.

Oh! quelle route prends-tu?

UNE AUTRE VOIX.

Moi?
Celle d'Ilsenstein, où je voi

Un chat-huant d'humeur accorte
Qui se blottit dans les buissons,
Et qui me fait des yeux !...

LA VOIX.

Chansons !
Viens en enfer, petite ;
Pourquoi cours-tu si vite ?

L'AUTRE VOIX.

Il m'a mordu le flanc :
Vois-tu couler mon sang ?

SORCIÈRES. — *Chœur.*

Le mont est haut, longue est la traite.
Quel bruit confus! quel tourbillon!
Maint balai traîne, et maint fourchon
L'enfant se plaint, la mère pète.

SORCIÈRES. — *Demi-chœur.*

Vrais escargots, nous marchons mal,
Les femmes ont sur nous l'avance ;
Car, s'agit-il de tendre au mal,
La femme a mille pas d'avance.

AUTRE DEMI-CHŒUR.

Oui, oui, votre calcul est bon,
Femme, il est vrai, le fait en mille ;
Mais en quoi l'homme est plus agile,
C'est qu'il le fait, lui, d'un seul bond.

VOIX D'EN HAUT.

Venez, venez joindre vos frères ;
Quittez cet océan de pierres.

VOIX D'EN BAS.

Las ! nous ne demandons pas mieux
Que de vous suivre jusqu'aux cieux ;
Nous caquetons sans fin ni cesse ;
Nous ne perdons pas un moment
Mais inutilement.

Ah! maudite faiblesse!

LES DEUX CHŒURS.

Le vent se tait, l'étoile fuit,
La lune se cache, il fait nuit.
Tout le chœur, en battant des ailes,
Frappe l'air d'un sinistre bruit,
Et jette au loin mille étincelles.

VOIX D'EN BAS.

Arrêtez! arrêtez!

VOIX D'EN HAUT.

Qui crie au fond du gouffre
En ces rocs écartés!

VOIX D'EN BAS.

Oh! prenez-moi : je souffre.
Je monte depuis trois cents ans
Et ne puis atteindre le faite.
Quel bonheur pour moi, quelle fête,
Si je rejoignais mes parents!

LES DEUX CHŒURS.

Le balai porte, et le bâton,
Et le vieux bouc, et le fourchon.
Qui ne peut monter en ce jour
Est perdu, perdu sans retour.

DEMI-SORCIÈRE, *en bas.*

Voilà de si longues années
Que je patauge dans mon coin!
Comment sont-ils déjà si loin?
Je remplis pourtant mes journées,
J'y consacre tout mon temps, tout,
Et ne suis pas encore au bout.

CHŒUR DES SORCIÈRES.

Pour les sorcières, ce flacon
Renferme un excellent collyre;
Une auge est le meilleur navire,
La meilleure voile un torchon.

Qui n'a pu voguer à cette heure.
Au grand jamais ne voguera.

LES DEUX CHŒURS.

Lorsqu'au sommet l'on touchera,
Que chacun dans son rang demeure.
Tous à la fois, d'un même vol,
En tournoyant, rasez le sol,
Et courbez au loin les bruyères
Sous vos escadrons de sorcières.

(*Ils s'arrêtent.*)

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Cela se pousse et se presse, cela saute, cela siffle et grouille, cela marche et jacasse, cela reluit, étincelle, pue et flambe ! C'est un véritable élément de sorcières !... Allons tiens-toi ferme, sans quoi, nous serons bientôt séparés... Où es-tu ?

FAUST, *dans l'éloignement.*

Ici !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Quoi ! déjà emporté là-bas ! il faut que j'use de mon droit de maître du logis. Place ! c'est M. Volant qui vient ; place, aimable canaille, place ! Ici, docteur, saisis-moi. Et maintenant, fendons la presse en un tas ; c'est trop extravagant, même pour moi ! Là-bas brille quelque chose d'un éclat tout particulier ; ce quelque chose m'attire du côté de ce buisson. Viens ! viens ! nous nous glisserons là-dedans.

FAUST.

Esprit de contradiction !... Allons, va, je te suis ; je pense que c'est fort bien fait : nous montons au Broken dans la nuit du sabbat pour nous isoler à plaisir.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Regarde! quelles flammes bigarrées! c'est un joyeux club qui s'assemble. On n'est pas seul avec ces petits êtres!

FAUST

J'aimerais pourtant bien être là-haut! Déjà je vois la flamme et les tourbillons de fumée; là roule la multitude roulant vers l'esprit du mal. Il doit s'y dénouer plus d'une énigme.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Plus d'une s'y noue aussi. Laisse le grand monde murmurer encore; nous nous reposerons ici. Dans le grand monde, on bâtit de petits mondes : c'est reçu... Je vois là de jeunes sorcières toutes nues et des vieilles qui se voilent sagement. Soyez gracieuses, pour l'amour de moi, cela coûte peu et fait grand bien. J'entends des instruments : maudit charivari! Il faut s'y habituer. Viens, viens, suis-moi; il n'en peut être autrement; je marche en avant, et je t'introduis, je te rends là encore un nouveau service. Qu'en dis-tu, mon ami? Ce n'est pas une petite place; regarde de ce côté, à peine en vois-tu la fin. Une centaine de feux tristes dans le cercle : on danse, on bavarde, on cuit, on boit, on aime : dis-moi où il y a quelque chose de mieux.

FAUST.

Vas-tu, pour nous introduire ici, te présenter comme magicien ou comme diable?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je suis, il est vrai, très-amoureux de l'incognito; cependant, un jour de gala, on laisse

voir ses cordons. Je n'ai point de jarretière pour décoration, mais le pied fourchu est ici en grand honneur. Vois-tu là cet escargot? il arrive en rampant, en tâtant avec ses cornes; il aura déjà reconnu quelque chose en moi. Si je le voulais, je ne me déguiserais pas... Viens donc, nous allons passer d'un feu à l'autre. Je suis le demandeur, tu es l'amant. (*A quelques individus assis autour de charbons à demi éteints.*) Messieurs les vieux, que faites-vous dans ce coin? Je vous louerais fort si je vous trouvais dans le monde, faisant joyeuse vie avec la bruyante jeunesse. On est toujours assez seul chez soi.

UN GÉNÉRAL.

Aux nations qui se fie est un sot;
On perd sa peine à travailler pour elles,
Car chez le peuple, ainsi qu'auprès des belles,
C'est la jeunesse qui prévaut.

UN MINISTRE.

Ah! qu'aujourd'hui l'ignorance est profonde!
Moi, je suis bien de l'avis des barbons;
Car, sans mentir, alors que nous régnions,
C'était bien l'âge d'or du monde!

UN PARVENU.

Nous n'étions pas non plus des moins adroits;
Et de nos mains nous poussions à la roue.
Mais à présent que nous sommes les rois,
A notre tour, on nous bafoue.

UN AUTEUR.

Tout se corrompt. Qui peut lire en nos jours
Un écrit juste et d'un contenu sage?
Jamais encore on n'a vu le jeune âge,
Si suffisant dans ses discours.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *paraissant tout à coup très-vieux.*

Le peuple, je le sens, touche à sa dernière heure
Je ne monterai plus le long de ce chemin.

Mon vase devient trouble.,. ah! s'il faut que je meure,
Le monde est donc sur son déclin.

SORCIÈRE REVENDEUSE.

Pas si vite, messieurs! ne laissez pas échapper l'occasion! Regardez attentivement mes marchandises; il y en a de toute sorte, et cependant il n'y a rien de pareil sur la terre, rien qui n'ait causé grand dommage aux hommes et au monde. Ici, il n'y a pas un poignard qui n'ait fait couler le sang; pas une coupe qui n'ait versé dans un corps sain un poison dévorant; pas une parure qui n'ait séduit une femme honnête; pas une épée qui n'ait rompu l'alliance de paix ou frappé l'ennemi par derrière.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Vous comprenez mal les temps, ma cousine; ce qui est fait est fait. Fournissez-vous de nouveautés; il n'y a plus que cela qui nous attire.

FAUST.

Pourvu que je n'aille pas m'oublier moi-même... C'est ce qui s'appelle une foire.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Toute la colonne s'élance et tourbillonne pour monter; tu crois pousser et tu es poussé.

FAUST.

Qui est celle-là ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Regarde-la bien, c'est Lilith.

FAUST.

Qui ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

La première femme d'Adam. Tiens-toi en garde contre ses beaux cheveux, sa merveilleuse et brillante parure. Quand elle peut atteindre un jeune homme, elle ne le laisse pas échapper.

FAUST.

Sur ce siége, en voici deux : une vieille et une jeune; elles ont déjà rondement sauté.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Aujourd'hui, cela ne se repose pas. On passe à une danse nouvelle; viens, nous les prendrons.

FAUST, *dansant avec la jeune*

J'eus un beau rêve, un jour d'été:
Sur un pommier, dans les prairies,
Reluisaient deux pommes jolies;
Elles me plurent, je montai.

LA BELLE.

Pour ces pommettes si vermeilles,
Votre appétit date d'Eden;
Il m'est doux de voir mon jardin
En porter de toutes pareilles.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *avec la vieille.*

J'eus un mauvais rêve une nuit:
En un trône stérile et mollasse
Bâillait une vieille....
Bien que..... elle me sourit.

LA VIEILLE.

Je suis la très-humble servante,
Du chevalier au pied cornu.
Qu'il. . . . .
Si . . . . ne l'épouvante.

L'ORDONNATEUR DU BROKEN (1).

Maudites gens! qu'allez-vous faire? Que se passe-il entre vous? Ne vous a-t-on pas montré dès longtemps comment il faut s'y prendre? Un esprit ne se tient jamais droit sur ses pieds et vous dansez tout comme nous autres hommes.

LA BELLE, *dansant.*

Qu'a-t-il à voir dans notre bal, celui-là?

FAUST, *dansant.*

Eh! il est partout le même. Il faut qu'il juge ce que les autres dansent. S'il ne peut mettre son grain de sel sur chaque pas, le pas est comme non avenu. Ce qui le fait rager, c'est de nous voir avancer. Si vous vouliez tourner en rond, comme il le fait dans son vieux moulin, il s'extasierait à chaque tour, si surtout vous ne manquiez pas de le saluer soigneusement.

L'ORDONNATEUR DU BROKEN.

Vous êtes encore là? Non, c'est inouï. Disparaissez donc! Nous avons tout éclairci. La canaille des diables est ingouvernable; nous sommes sages, et pourtant le creuset ne se vide pas. Combien de temps n'y ai-je pas travaillé! Rien ne s'épure. C'est pourtant inouï.

LA BELLE.

Alors, cesse de nous ennuyer ici.

L'ORDONNATEUR DU BROKEN.

Je vous le dis en face, Esprits, je ne puis

(1) Phoctophantasmist.

supporter le despotisme d'esprit, mon esprit ne peut l'exercei. (*La danse continue.*) Aujourd'hui, je le vois, je ne gagnerai rien. Cependant je fais toujours un voyage, et j'espère encore mettre à mon dernier pas les diables et les poètes en déroute.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Il va se plonger dans une mare: c'est comme cela qu'il se soulage, et quand une sangsue s'est bien gorgée à son derrière, il est guéri des Esprits et de l'esprit. (*A Faust, qui a quitté la danse.*) Pourquoi as-tu lâché la jolie fille qui te faisait danser en chantant si agréablement?

FAUST.

Ah! au milieu de ses chants une souris rouge est sortie de sa bouche.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

C'est bien terrible, n'est-ce pas? Il ne faut pas y regarder de si près. Il suffit que la souris ne soit pas grise. Qui va donc s'occuper de cela à l'heure du berger?

FAUST.

Mais que vois-je?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Hein?

FAUST.

Méphisto, ne vois-tu pas une jeune fille pâle et belle qui se tient seule dans l'éloignement? Elle se retire à pas lents; on dirait, à voir sa démarche, qu'elle a les fers aux pieds. Elle ressemble, je le jurerais, à la bonne Marguerite.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Laisse cela! personne ne s'en trouve bien. C'est une figure magique, inanimée, un fantôme. Il ne fait pas bon de le trouver en chemin; son regard fixe glace le sang de l'homme et le change presque en pierre. Tu as sans doute entendu parler de l'histoire de Méduse?

FAUST.

Assurément, ce sont les yeux d'un mort qu'une main chérie n'a pas fermés; c'est bien là le saint que Marguerite m'a livré; c'est le corps charmant que j'ai possédé!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

C'est de la magie, insensé; car chacun croit y reconnaître celle qu'il aime.

FAUST.

Quelles délices!... quelles tortures!... Je ne puis m'arracher de ce regard. Qu'il est étrange, le ruban rouge qui pare ce beau cou... pas plus large que le dos d'un couteau!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

C'est vrai, je le vois comme toi; elle peut même porter sa tête sous son bras, car Persée la lui a coupée... Bah! laisse là cette chimère. Viens sur cette colline; elle est aussi gaie que le Prater de Vienne... Eh! je ne me trompe pas : c'est un théâtre dans toutes les règles. Qu'y a-t-il donc là?

UN SERVANT.

On va recommencer par une nouvelle pièce, la dernière des sept. Ici, c'est l'usage : on n'en donne ni plus ni moins. Un amateur l'a

écrite, des amateurs la jouent. Pardon, messieurs, si je disparais, mais j'aime à lever le rideau.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Si je vous rencontre sur le Blocksberg, je le trouve tout simple, car au moins vous y êtes à votre place.

WALPURGISNACHSTRAUM

(Songe de la nuit du sabbat)

LES NOCES D'OR D'OBÉRON ET DE TITANIA

Intermède.

DIRECTEUR DU THÉATRE.

De Mieding (1) enfants intrépides,
Nous avons ce soir congé net.
Vieille montagne et vals humides,
Telle est la scène du ballet.

HÉRAUT.

Ce n'est qu'après cinquante années
Que les noces sont d'or. Grand mal !
Mais les rixes (2) sont terminées,
Et l'or est un divin métal.

OBÉRON.

Etes-vous esprits de ma trempe?
Sachez le montrer en ce jour.
La reine et le roi vont d'amour
Rallumer la nocturne lampe.

PUCK.

Puck entre et se meut de travers,

(1) Directeur du théâtre de Vienne.
(2) Les querelles d'Obéron et de Titania dans le *Songe d'une nuit d'été*, de Shakspeare.

Et traîne son pied en spirales;
Plus loin dansent par intervalles
De légers couples dans les airs.

ARIEL.

Ariel, en gonflant sa joue,
Module un son aérien.
A faux souvent le flûteur joue,
Mais parfois il rencontre bien.

OBÉRON.

Qui veut la paix dans son ménage
N'a qu'à prendre exemple de nous
Pour le bonheur du mariage
Il faut séparer les époux.

TITANIA.

Le mari sa femme importune ;
La femme boude son mari.
Au fond du Nord conduisez l'une ;
Menez l'autre au fond du Midi.

ORCHESTRE, *tutti, fortissimo.*

Insectes lourds suçant les roses,
Bec de mouche, nez de ciron,
Grenouille à l'eau, petit grillon :
Voilà, messieurs, nos virtuoses.

SOLO.

Le basson nous vient par le bac :
D'une outre enflée il a la mine.
Entendez-vous le schnickshnack
Qui sort de sa large narine ?

ESPRIT, *qui vient de se former.*

Prends cet embryon dans ce coin
Mets-lui des ailes à la tête :
Ce n'est rien, pas même une bête
Mais c'est un poème au besoin.

UN PETIT COUPLE.

Sur les fleurs, le long des rigoles,

à pas lourds, tu rampes vraiment
On ne peut plus élégamment,
Mais vers les cieux jamais ne voles.

VOYAGEUR CURIEUX.

Dois-je bien en croire mes yeux!
N'est-ce point une mascarade?
Rencontrer dans ma promenade
Obéron, le plus beau des dieux!

ORTHODOXE.

Quoi! pas de griffe, pas de queue!
C'est pourtant, à ce que je voi,
Comme les dieux des Grecs sans foi,
Un diable : on le sent d'une lieue.

ARTISTE DU NORD.

Ce que je fis jusqu'à ce jour
N'est qu'ébauches, traits de génie;
Mais il faut bien, en Italie,
Se préparer à faire un tour.

PURISTE.

Ah! mon malheur ici m'amène.
Quels désordres immodérés!
Dans cette foule, sur la plaine,
Il n'en est que deux de poudrés.

JEUNE SORCIÈRE.

La poudre, ainsi que la chemise,
Sied aux femmes sur le retour.
Je suis sur mon bouc, nue, assise,
Car mon corps ne craint pas le jour.

MATRONES.

Nous avons trop de savoir-vivre
Pour rabattre ici vos grands airs.
Votre jeunesse vous enivre;
Mais attendez l'âge..... et les vers.

MAITRE DE CHAPELLE.

Ne cachez point la beauté nue,

Bec de mouche, nez de ciron,
Grenouille à l'eau, petit grillon,
En mesure, ou bien je vous tue !

GIROUETTE, *tournée d'un côté.*

Réunion charmante à voir !
Les femmes les plus agréables
Et les hommes les plus aimables,
Tous jeunes gens riches d'espoir.

GIROUETTE, *tournée de l'autre côté.*

Si la terre ne s'ouvre vite,
Et ne les coule tous à fond,
La tête me tourne, et d'un bond,
Dans l'enfer je me précipite.

XÉNIES (1).

Vrais insectes, nous sommes là,
Tenant une maligne pince,
Pour rendre honneur au puissant prince,
A Satan, notre cher papa.

HENNINGS.

Les entendez-vous, ces harpies,
Naïvement chanter en chœur?
Puis elles sont assez hardies
Pour nous parler de leur bon cœur !

MUSAGÈTE.

Dans les danses de ces sorcières
Je ne me déplais certes pas ;
Car je puis mieux guider leurs pas
Que les pas des muses légères.

CI-DEVANT GÉNIE DU TEMPS.

Ma foi ! hurlons avec les loups.
Prends mon toupet : cette montagne
Est un Parnasse d'Allemagne;
On y trouve place pour tous.

(1) Recueil d'épigrammes publié par Gœthe et Schiller.

VOYAGEUR CURIEUX.

Quel est ce grand qui court si vite
Et qui se rengorge en courant?
Son nez partout il va fourrant :
C'est qu'il fait la chasse au jésuite.

GRUE.

En eaux troubles je pêche aussi,
Quand je n'en ai de plus sortables;
C'est pourquoi vous voyez ici
L'homme pieux parmi les diables.

MONDAIN.

Oui, pour les pieux, croyez-moi,
Tout est instrument, véhicule.
En enfer, au nom de la foi,
Se tient plus d'un conventicule.

DANSEUR.

J'entends venir des chœurs nouveaux :
Les tambours battent, le ciel tonne...
Paix ! le héron dans les roseaux
Redit sa chanson monotone.

DOGMATIQUE.

Sans en démordre, je maintien
Qu'au doute la raison s'oppose :
Car si le diable n'était rien,
Comment serait-il quelque chose?

IDÉALISTE.

L'imagination bientôt
Va prendre sur moi trop d'empire;
Et si je suis tout, il faut dire
Que je suis aujourd'hui bien sot.

RÉALISTE.

Je sonde l'être et me démène
A tel point que j'en perds le sens :
Pour la première fois je sens
Ma démarche errer incertaine.

SUPERNATURALISTE.

Oh ! que j'ai de contentement
A voir défiler ces phalanges !
Car je peux rigoureusement
Conclure des diables aux anges.

SCEPTIQUE.

Courant après maints feux follets,
Chacun voit de l'or dans du sable ;
Puisque le doute sied au diable,
Ici je demeure et m'y plais.

MAITRE DE CHAPELLE.

Amateurs sans goût, pures bêtes,
Becs de mouche, nez de ciron,
Grenouille à l'eau, petit grillon,
Ah ! quels virtuoses vous êtes !

LES SOUPLES.

Quant à nous, rien ne nous arrête :
Sans-souci, voilà notre nom ;
Nous marchons sur les pieds, sinon
Nous marchons très-bien sur la tête.

LES EMPIFFRÉS.

Nous fûmes de bons pique-assiettes ;
Mais ayant usé nos souliers
À trotter, faire des courbettes,
Maintenant nous courons nu-pieds.

FEUX FOLLETS.

Nous sommes enfants de la boue
Qui corrompt les dormantes eaux ;
Mais, en vrais paons, faisons la roue,
Puisqu'ici l'on nous trouve beaux

ÉTOILE TOMBANTE.

Du haut des cieux, que ma lumière
Tant de milliers d'ans éclaira !
Je tombe et gis dans la poussière.
Sur mes pieds qui me remettra ?

LES MASSIFS.

Place! place! les herbes ploient
Le sol cède, l'arbre se rompt.
Les esprits, tout esprits qu'ils soient,
Ont parfois des membres de plomb.

PUCK.

Eh! mes gros éléphants, de grâce,
Daignez marcher d'un pas moins lourd.
Que le plus magnifique en ce jour
Soit Puck à la mobile face.

ARIEL.

Si la nature, si l'esprit,
Vous a pourvus d'ailes divines,
Suivez-moi donc sur ces collines
Où la rose à l'ombre fleurit.

ORCHESTRE, *pianissimo.*

Un brouillard s'élève et voltige ;
On entend frémir les roseaux...
C'est le vent qui rase les eaux :
Tout a fui comme un vain prestige.

JOUR SOMBRE — UNE PLAINE

FAUST, MÉPHISTOPHÉLÈS

FAUST.

Dans le malheur! dans le désespoir! longtemps sans asile, sans trouver de pitié, et maintenant elle est en prison. L'aimable, l'innocente creature, réduite à cette extrémité, traitée comme une criminelle, abandonnée dans un cachot aux horreurs du désespoir! Perfide, misérable démon, et tu me le cachais! Tu oses rester près de moi : tu roules tes yeux pleins d'une malice diabo-

lique, tu me braves par ton odieuse présence. Elle est en prison, dans une irréparable détresse Livrée aux mauvais esprits et à la justice d'hommes inflexibles!,... et pendant ce temps tu m'étourdissais par de dégoûtants prestiges, tu voulais me cacher ses angoisses croissantes, pour qu'elle mourût sans secours.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Comme tant d'autres!

FAUST.

Chien! bête féroce! O Esprit infini, rends à cet abominable monstre la forme sous laquelle il s'est d'abord présenté à moi; qu'il soit de nouveau transformé en chien, tel que je le vois encore quelquefois pendant la nuit marcher devant moi pour mordre les jambes du voyageur sans défiance, et s'élancer sur ses épaules s'il chancelle au bord du précipice. Ah! rends-lui sa première figure, pour que je le foule aux pieds, que je l'écrase dans la poussière. Comme tant d'autres, Marguerite périra comme tant d'autres! O abîme de douleur qui confonds l'esprit de l'homme! Quoi! une seule créature livrée à un tel supplice, mourant d'une telle agonie, ne suffit pas pour racheter les fautes de toutes les autres, ne suffit pas pour satisfaire la justice du Dieu de miséricorde! La souffrance de cette seule créature glace mon sang, brise mes os; et toi, tu souris tranquillement à la pensée que tant d'autres subissent un sort pareil!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Crois-tu donc que notre intelligence ait les mêmes limites que la vôtre? Pourquoi veux-tu marcher dans notre compagnie si tu ne peux suivre nos pas? pourquoi essayer de

t'élever dans les airs, si tu crains le vertige? Est-ce moi qui suis venu te chercher, ou bien toi qui m'a appelé ?

FAUST.

Ne grince pas ainsi des dents en ma présence! Tigre, tu me fais horreur! Grand et puissant Esprit, toi qui as daigné m'apparaître, toi qui connais mon cœur et mon âme, pourquoi as-tu attaché à mes pas ce compagnon de malheur, qui se nourrit de carnage et sourit à la destruction !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Auras-tu bientôt fini ?

FAUST.

Sauve-la, ou malheur à toi! La plus horrible des malédictions pèsera sur toi pendant des milliers d'années.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je n'ai pas le pouvoir de payer sa dette, d'ouvrir sa prison. Sauve-la! et qui donc l'a entraînée dans l'abîme ? Est-ce moi ou toi ? *(Faust lance autour de lui des regards furieux.)* Cherches-tu la foudre ? Heureusement ce n'est pas à de telles mains que ces armes sont confiées. Voilà bien la coutume des tyrans : écraser l'innocent pour sortir d'embarras.

FAUST.

Conduis-moi près d'elle ; il faut qu'elle soit libre!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Songes-tu au danger que tu vas courir? Tu le sais, dans cette même ville ta main a com-

mis un meurtre : les esprits vengeurs planent sur la place où gît le cadavre : ils guettent le retour du meurtrier.

FAUST.

Ce sont encore de tes œuvres. Monstre, que la terre s'abîme sur toi et t'engloutisse! Conduis-moi, te dis-je ; je saurai la délivrer.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je te conduirai, je ferai ce que je peux faire. Ecoute, je n'ai pas tout pouvoir dans le ciel et sur la terre. Je troublerai les sens de son geôlier ; empare-toi des clefs ; il n'y a qu'une main d'homme qui puisse délivrer Marguerite. Je ferai sentinelle, les chevaux enchantés seront prêts ; je vous enlèverai tous deux. Voilà ce que je peux faire.

FAUST.

Partons !

LA NUIT EN PLEIN CHAMP

FAUST, MÉPHISTOPHÉLÈS, *galopant sur des chevaux noirs.*

FAUST.

Qui remue là, autour du lieu du supplice ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je ne sais ni ce qu'ils cuisent, ni ce qu'ils font.

FAUST.

Ils s'agitent de ci de là, se lèvent et se baissent.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Une troupe de sorciers.

FAUST.

Ils sèment et consacrent.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Passons ! passons !

UNE PRISON

FAUST. (*Il est devant une porte de fer; il tient à la main un paquet de clefs et une lampe.*)

Un frisson d'horreur me saisit, je ne me souviens pas d'avoir rien éprouvé de pareil : toutes les douleurs de l'humanité semblent s'appesantir sur moi. Elle est là, derrière ces murailles humides, et son crime fut une douce erreur ? Je n'ose approcher davantage, je crains de rencontrer ses yeux ; avançons cependant ; chaque instant de retard et de peur ajoute à son supplice. (*Il porte sa main à la serrure. On entend chanter dans l'intérieur du cachot :*

Ma mère la catin
Qui m'a tuée;
Mon père, le coquin
Qui m'a mangée;
Ma petite sœur, la folle,
A jeté mes os

Dans un lieu froid.
Là, je devins petit oiseau des bois,
Vole ! vole ! vole !

FAUST, *ouvrant la porte.*

Elle ne soupçonne pas que son bien-aimé l'écoute. J'entends le cliquetis des chaînes, le froissement de la paille. (*Il entre.*)

MARGUERITE, *se cachant dans son lit.*

Malheur! malheur! ils viennent. O mort! que tu es amère!

FAUST, *doucement.*

Silence! je viens te délivrer.

MARGUERITE, *se traînant vers lui.*

Si tu es homme, prends pitié de ma détresse.

FAUST.

Prends garde, tes cris vont réveiller la garde. (*Il prend les chaînes pour les détacher.*)

MARGUERITE.

Bourreau! qui t'a donné ce pouvoir sur moi? Tu viens me chercher, il n'est que minuit: demain, ne sera-ce pas assez tôt? Prends pitié, laisse-moi vivre encore. (*Elle se lève.*) Je suis si jeune, si jeune! et je dois déjà mourir! J'étais belle autrefois, c'est ce qui a causé ma perte..... Mon bien-aimé était près de moi; maintenant il m'a quittée... Ma couronne est arrachée, ses fleurs sont flétries et dispersées. Ne me touche donc pas si brusquement! épargne-moi! Que t'ai-je fait? je ne t'ai jamais vu de ma vie. Ah! ne sois pas insensible à mes pleurs!

FAUST.

Pourrai-je résister à ce douloureux spectacle ?

MARGUERITE.

Je suis en ta puissance, je le sais; mais laisse-moi encore une fois allaiter mon enfant : toute la nuit, je l'ai serré contre mon sein. Ils me l'ont enlevé pour me désespérer, et ils disent maintenant que je l'ai tué. Ah ! il n'y a plus de joie pour moi dans la vie. Ils chantent des chansons sur moi ! Ces gens-là sont bien méchants ! C'est le refrain d'une vieille chanson. Qui leur a dit qu'elle s'applique à moi ?

FAUST, *se jetant à ses genoux.*

Ton amant est à tes pieds; il vient détacher tes chaînes.

MARGUERITE, *s'agenouillant aussi.*

Oh ! prions les saints à genoux ! Vois-tu, au bas de ces degrés, derrière cette porte, ce sont les flammes bouillantes de l'enfer. Ecoute les pas du démon; il menace; entends ses effroyables grincements... Quel bruit il fait !

FAUST, *plus haut.*

Marguerite ! Marguerite !

MARGUERITE, *attentive.*

C'était la voix de mon ami. (*Elle se lève; les chaînes tombent.*) Où est-il ? je l'ai entendu m'appeler. Je suis libre ! Personne ne me retiendra. Je veux voler dans ses bras, m'appuyer sur son cœur ! Il a appelé Marguerite ! il était à cette porte ! A travers les hurlements tumultueux des damnés, à travers les

rires farouches des démons, j'ai reconnu l'accent de cette voix si douce et si tendre.

FAUST.

C'est moi, c'est bien moi !

MARGUERITE.

C'est toi ! oh ! dis-le encore une fois. (*Elle le serre dans ses bras.*) C'est lui ! oui, c'est lui ! Plus de malheur, plus de prison, plus de chaînes ! C'est toi ! tu viens me sauver.... Je suis sauvée... Nous voici dans la rue où je te vis pour la première fois ; voici le jardin où Marthe et moi nous t'attendions.

FAUST, *s'efforçant de l'entraîner.*

Viens, viens avec moi !

MARGUERITE.

Pourquoi te hâter ? reste ! reste !... J'aime tant à être où tu es ! (*Elle le caresse.*)

FAUST.

Hâte-toi ; un seul moment de retard peut nous coûter cher.

MARGUERITE.

Quoi ! mon ami, tu ne sais plus m'embrasser, tu m'as quittée depuis si peu de temps, et déjà tu as oublié nos baisers ? Mais pourquoi suis-je ainsi inquiète dans tes bras ? Jadis, un seul mot de ta bouche, un seul regard de tes yeux m'ouvraient le ciel ; tu m'embrassais alors comme si tu voulais m'étouffer. Oh ! embrasse-moi encore ! rends moi donc mes caresses. (*Elle l'embrasse.*) O Dieu ! tes lèvres sont froides et muettes : qu'as-tu fait de ton amour ? qui me l'a enlevé ! (*Elle se détourne de lui.*)

FAUST.

Viens, suis-moi, du courage, ma bien-aimée! Ah! je t'aime avec ardeur; mais suis-moi, je t'en conjure, écoute ma seule prière

MARGUERITE, *les yeux sur Faust.*

Est-ce bien toi? es-tu bien sûr d'être toi?

FAUST.

C'est moi! oui! viens! viens donc!

MARGUERITE.

Tu as détaché mes chaînes, tu me prends dans tes bras. Comment se fait-il que tu ne me repousses pas avec horreur? Mon ami, sais-tu bien qui tu délivres?

FAUST.

Viens, viens! déjà le jour commence à poindre.

MARGUERITE.

J'ai tué ma mère, j'ai noyé mon enfant. Il était à toi comme à moi, cet enfant!... Mais c'est bien toi! je le crois à peine: donne-moi ta main!... N'est-ce pas un songe? Ta main si chère..... Ah! elle est humide! essuie ta main; il me semble qu'il y a du sang. Dieu! qu'as-tu fait? Cache cette épée, je t'en conjure.

FAUST.

Laisse là le passé; il est bien passé! Tu me fais mourir.

MARGUERITE

Non, tu dois demeurer après moi! Demain matin tu feras ainsi disposer nos tombes.

Ecoute : tu mettras ma mère à la meilleure place, mon frère tout près d'elle, moi un peu loin, sur le côté, mais cependant pas trop loin. Tu placeras mon enfant sur mon sein droit.. Personne ne reposera donc près de moi!... Reposer pour toujours à tes côtés serait un doux, un ineffable bonheur; mais je ne dois plus y prétendre. Quand je me serre contre toi, il me semble que tu me repousses, et cependant c'est bien toi; et tes regards sont si bons, si pleins de tendresse!

FAUST.

Puisque tu me reconnais, viens avec moi.

MARGUERITE.

Hors d'ici?

FAUST.

En liberté!

MARGUERITE.

Dehors! c'est mon tombeau! la mort m'y attend. Si tu veux rester avec moi, allons à notre dernier asile, pas un pas plus loin... Mais tu veux partir, Henri! Si je pouvais te suivre.

FAUST.

Tu le peux si tu le veux, la porte est ouverte.

MARGUERITE.

Je n'ose pas sortir; je n'ai rien à espérer sur la terre ; à quoi bon la fuite? Ils épient mon passage! Puis, il est si misérable de se voir réduite à mendier son pain, et encore avec une mauvaise conscience? C'est si triste,

l'exil! Et qui sait? ils me reprendraient encore!

FAUST.

Eh bien! je reste avec toi.

MARGUERITE.

Hâte-toi, hâte-toi! sauve ton pauvre enfant. Cours, suis le chemin le long du ruisseau, passe le pont, entre dans la forêt à gauche, au bord de l'étang, près de l'écluse, plonge vite, tu le retireras. Il remue encore, il se débat! Sauve-le, sauve-le!

FAUST.

Rappelle tes esprits! Un seul pas, et tu es libre!

MARGUERITE.

Encore si nous avions passé la montagne Ma mère est là, assise sur une pierre; elle branle la tête; elle ne me reconnaît pas, elle ne me fait pas de signes; elle paraît abattue; elle a dormi longtemps, elle ne se réveillera plus! Jadis elle dormait quand nous veillions, dans notre bonheur!... C'était le bon temps alors!

FAUST.

Si mes larmes, si mes prières sont inutiles je t'entraînerai de force.

MARGUERITE.

Laisse-moi, je ne souffrirai pas de violence Quoi! tu me serres pour m'étouffer? Je ne veux pas! je ne veux pas! Je n'ai que trop fait pour te plaire!

FAUST.

Le jour paraît. Mon amie! ma bien-aimée!

MARGUERITE.

Le jour! oui, le jour paraît; j'aperçois ses rayons pour la dernière fois: il devait éclairer mon jour de noces. Ne dis à personne que Marguerite t'avait reçu si matin! Adieu, ma couronne! c'en est fait de toi; nous nous reverrons, mais non pas dans une fête. Déjà la foule s'assemble, se presse en silence: la place, les rues ne peuvent la contenir; la cloche sonne, le signal est donné. Ils me saisissent, ils me lient, ils me hissent sur l'échafaud. Déjà la hache est levée sur ma tête; chacun sent le coup qui va me frapper!

FAUST.

Oh! maudit soit le jour où je suis né!

MÉPHISTOPHÉLÈS, *se montrant à la porte.*

Hâtez-vous, ou vous êtes perdus. Pourquoi ces terreurs, ces hésitations, ces bavardages inutiles? Mes chevaux hennissent, l'aurore paraît.

MARGUERITE, *dans la plus grande agitation.*

Quel est celui qui s'élève ainsi de la terre? C'est lui, lui! chasse-le vite! Que vient-il faire dans le saint lieu?... Il veut me prendre.

FAUST.

Tu vivras, il le faut!

MARGUERITE.

Justice de Dieu, je me livre à toi.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *à Faust.*

Viens, suis-moi, ou je vous abandonne tous deux sous la hache.

MARGUERITE.

O mon père, je suis à toi, sauve-moi! Anges, puissances célestes, rangez-vous autour de moi pour me défendre !... Henri, tu me fais horreur!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Elle est jugée.

VOIX D'EN HAUT.

Elle est sauvée!

MÉPHISTOPHÉLÈS, *à Faust.*

Viens avec moi. (*Il disparaît avec Faust.*)

VOIX DU FOND, *s'affaiblissant par degrés.*

Henri! Henri!

NOTE DES ÉDITEURS

—

Depuis la fondation de la *Bibliothèque nationale*, six ans bientôt, nous avons été sollicités de toutes parts de faire figurer en première ligne dans notre collection le *Faust* de Goethe, popularisé depuis longtemps chez nous par des traductions nombreuses et estimées, par la peinture, par le théâtre. Nous nous rendons aujourd'hui à ces désirs réitérés.

On sait que l'œuvre immense du poète de Weimar se compose de deux drames étranges ; mais la clarté française n'ayant pu jusqu'ici s'accommoder du second *Faust*, il nous incombait le devoir de nous en tenir au premier.

Nous n'ignorons pas, nous en avons fait l'expérience, les difficultés sans nombre semées sur les pas incertains des littérateurs dévoués qui osent entreprendre de faire passer dans une langue étrangère les œuvres de génie destinées à devenir le domaine de tous. Mais ces difficultés ne pouvaient nous arrêter, bien qu'elles fussent plus gran-

des encore vis-à-vis du chef-d'œuvre fanta-
tique de Goethe. Une fois décidés à le p
blier, il ne nous restait plus qu'un parti r
sonnable à prendre : celui de nous adress
à notre vaillant ami, le docteur Jacobus Ro
leinmann, dont les secours désintéressés nou
avaient été déjà si précieux à l'occasion d
Werther et des *Brigands* (1). Cette fois, il y eu
hésitation :

« A quoi bon, nous disait notre ami, refaire ce qui a été bien fait chez vous ? Croyez-vous donc que je puisse réussir mieux que Stapfer, Sainte-Aulaire, Gérard de Nerval, Cavagnac, Margueri, Blaze, de Lespine, Porchat et d'autres encore, sans compter vos dramaturges ? Croyez-vous qu'un pauvre Allemand mal en garde contre les piéges de votre belle langue française puisse donner satisfactio aux légitimes exigences de vos lecteurs ? »

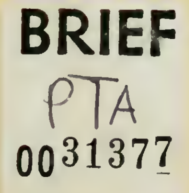
Nous insistâmes, mais nous eûmes à subi d'autres objections : « Je veux bien, nous écrivait au dernier moment le docteur, essayer de vous donner un *Faust* acceptable ; avec l'aide de mes devanciers et ma part de travail, je pourrais encore me tirer de la prose ; mais je n'ai jamais réussi — et c'est bien naturel — à faire des vers français comme vous l'entendez. Or, le dialogue est

(1) Tomes XXXII et CV de la *Bibliothèque nationale.*

.vent interrompu par des chants que je us avoue n'être pas de force à mettre en mes françaises... Laissez-moi emprunter à Stapfer tout ce qui, dans cette forme, m'a paru satisfaisant ; quant au reste, je cadencerai, mais je ne rimerai pas, ou je traduirai en vile prose. A ces conditions, je suis votre omme ; sinon, non. »

Malgré la bizarrerie de la proposition, nous l'avons acceptée, et nous espérons que le public ne sera pas plus sévère cette fois qu'il ne l'a été dans des circonstances analogues. Le succès persistant des œuvres étrangères qui figurent dans notre modeste collection nous donne bon espoir.


SEP
15
1980
UNIVERSITY


BRIEF
PTA
0031377



UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 09 07 08 15 003 8